

ORRESPONDANCE

*S E C R È T E ,*

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME SIXIÈME.



*382*

ORRISFONDANCE

SECRET

LIQUID & LITRAIRE

TOME 2

CO

PO

Pour  
Soci  
Fra

CHEZ

Cal 4 B Ba

# CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

## M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E S I X I E M E

\* \* \*

\* \*

\*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .

---

1787.

CORRESPONDANCE

S É C R È T E

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

OU

M É M O I R E S

pour servir à l'histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SIXIÈME

\*\*\*

\*\*\*

\*\*\*

A L O N D R E S

CHEZ JOHN ADAMSON

1787.

CO

POL

Mémo

Cour

ratu

Lou

J

vo

ayant p

quel on

doivent

cernant

Discours

la librai

futer to

Lettre d

ouvrage

& d'autr

notion

qu'on p

mens; m

ces deta

plaidoit

Tome

# CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des  
Cours, des Sociétés & de la Litté-  
rature en France, depuis la mort de  
Louis XV.

---

De Paris, le 7 Février 1778.

Je vous ai dit quelque chose d'un Ecrit, ayant pour titre : *Lettre à un ami*, dans lequel on détaillait tous les inconvéniens qui doivent résulter des nouveaux réglemens concernant la librairie. Il paroît aujourd'hui un *Discours impartial sur les affaires actuelles de la librairie*, dont l'objet principal est de réfuter tous les raisonnemens avancés dans la *Lettre à un ami*. Après avoir lu l'un & l'autre ouvrage, on pourroit peser les raisons de part & d'autre, & de cet examen il resteroit une notion juste & précise du bien & des abus qu'on peut attendre de ces nouveaux réglemens; mais je ne vous ennuierais pas de tous ces détails. Je ferai comme cet avocat qui plaidoit devant je ne sais quel Sénat : *Mess-*

*seigneurs*, dit-il en s'adressant aux Membres qui composoient ce Sénat, *vous avez l'année dernière jugé ce procès d'une manière, cette année vous le jugez d'une autre, & toujours à merveille.* Je ne puis cependant me dispenser de relever une erreur assez plaisante dans un écrivain. L'auteur du nouvel écrit, ou pour mieux dire, le défenseur des réglemens, prétend que la contrefaçon d'un livre sans privilege n'est point un vol. Qu'est-ce donc ? si le privilege du Souverain ne donne point la propriété, mais la défend seulement contre les entreprises de ceux qui voudroient envahir une possession quelconque, la propriété existe donc toujours, qu'elle soit appuyée d'un privilege ou qu'elle ne le soit pas. Il compare encore la contrefaçon d'un livre à celle d'un tableau, d'une estampe. Comment n'a-t-il pas senti que la comparaison étoit absolument fautive ? Le mérite d'un tableau consiste dans le talent du peintre. Le talent ne se contrefait pas, & il n'y a aucun connoisseur qui veuille se contenter d'une copie pour un original : mais le mérite d'un livre ne consiste nullement dans la beauté de l'impression. On a dans une édition contrefaite tout ce qu'on peut avoir dans l'édition originale, & la différence du prix détermine à préférer souvent la contrefaçon, puisque la lecture d'un bon livre plus ou moins bien imprimé procure le même plaisir. Racine ne sera pas moins admirable dans une contrefaçon que par-tout ailleurs : mais il n'en est pas de même de Rubens dans la copie qu'un barbouilleur aura faite d'un de ses tableaux.

Q  
dans  
d'Éo  
fait  
au de  
sonna  
M. de  
livres  
Mlle. d  
à M.  
vante,  
" M  
s'est co  
dire de  
vices q  
m'avez  
& gém  
sa folie  
que de s  
chaleur  
rêts, ex  
compassi  
jettant f  
peut tou  
" Lor  
chiroit d  
Comte,  
pour qu'i  
sa faveur  
me repro  
trop loin  
sois je rev  
sons je m  
de Sa Maj



Quelques propos peu mesurés, échappés dans les sociétés à Mlle. ci-devant Chevalier d'Eon, contre M. de Beaumarchais, avoient fait espérer à un certain public qui se plaît au désordre, de voir aux prises ces deux personages singuliers. La Dlle. d'Eon prétend que M. de Beaumarchais lui a volé soixante mille livres; ce dernier a appris l'accusation de Mlle. d'Eon, & pour s'en disculper, il a adressé à M. le Comte de Vergennes, la lettre suivante, en date du 27 Décembre 1777.

» M. le Comte ! Tant que la Dlle. d'Eon s'est contentée de vous écrire ou de vous faire dire du mal de moi, relativement aux services que je lui ai rendus en Angleterre, vous m'avez vu mépriser son ingratitude en silence & gémir de sa folie sans me plaindre; je dis sa folie, parce qu'en effet rien n'est aussi fou que de s'adresser à vous, qui savez avec quelle chaleur j'ai plaidé sa cause, épousé ses intérêts, exagéré son infortune; avec quelle douce compassion j'ai dissimulé ses fautes en les rejetant sur la foiblesse d'un sexe à qui l'on peut tout pardonner. »

» Lorsque vous me prouviez qu'elle me déchiroit dans ses écrits, souvenez-vous, M. le Comte, que je ne cessai de vous importuner pour qu'il me fût permis d'étendre encore en sa faveur les générosités du Roi, que vous me reprochiez d'avoir déjà porté beaucoup trop loin ? rappelez-vous aussi combien de fois je revins à la charge, en combien de façons je me repliais pour obtenir de vous & de Sa Majesté la condescendance de retrancher



le terrible mot de *pardon* du faux-conduit que je sollicitois pour cet être amphibie. Enfin, quelle preuve accablante je pourrais publier de sa noire ingratitude & de ses folies, si j'ouvrois mon porte-feuille.

» Aujourd'hui ce n'est plus de loin ni par écrit qu'elle essaie de me nuire; c'est à Paris, dans les plus grandes maisons où la curiosité la fait admettre un moment; c'est à table & devant les valets qu'elle pousse la noirceur jusqu'à m'accuser publiquement d'avoir à mon profit retenu 60,000 livres qui lui appartenoient dans les fonds que j'étois, dit-elle, chargé de lui remettre, laquelle somme elle va me forcer de lui restituer, en me perdant d'honneur.

» Quoiqu'en cette affaire, M. le Comte, je n'eusse à justifier ma conduite qu'au Roi & à vous, & quoique l'attestation de dévouement, de zèle & de capacité que Sa Majesté vous a autorisé à me donner de sa part à ce sujet, ait dû me suffire, vous savez mieux que personne combien on est avide ici de méchancetés, comme elles sont accueillies par les oisifs, comme elles s'accréditent par le défaut de contradiction, & que c'est du silence même de ceux qui les méprisent, que naissent ces fâcheuses préventions qui empoisonnent toute la vie d'un homme innocent.

» Je vous supplie donc, Monsieur le Comte, de vouloir bien mettre aux pieds du Roi mes justes plaintes. Il m'est affreux d'en avoir à porter contre un être à qui j'ai fait & voulu tant de bien; mais je ne puis me taire sans

désho  
ont e  
soit p  
plie d  
tion f  
faite,  
mais p  
en soit  
ceux q  
- Vous  
de M.  
marcha  
mois.  
- J'ai  
cembre  
bien de  
la Dlle.  
proprié  
posoit du  
Monsieur  
à une a  
elle l'a fa  
en être i  
le garan  
par vous  
forme la p  
thentiques  
onnée, d  
- Loin q  
soupçonné  
vous n'ave  
rais perfor  
aisé apper

deshonneur. Les personnes les plus qualifiées ont eu la bonté de m'en avertir, mais si vous ne demandez point que la Dlle. d'Eon soit punie, Je lui pardonne : mais je vous supplie de permettre au moins, que ma justification soit aussi publique que l'offense qui m'est faite, puisqu'il est enfin prouvé qu'on n'a jamais pu faire de bien à cette femme, sans qu'il en soit toujours résulté beaucoup de mal pour ceux qui se sont intéressés pour elle.

Vous voulez, Monsieur, connoître la réponse de M. de Comte de Vergennes à M. de Beaumarchais. Eh bien, la voici, datée du 10 de ce mois.

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 27 Décembre dernier, & je n'ai pu y voir qu'avec bien de la surprise qu'il vous est revenu que la Dlle. d'Eon vous imputoit de vous être approprié à son préjudice des fonds qu'elle supposoit lui être destinés : j'ai peine à croire, Monsieur, que cette Demoiselle se soit portée à une accusation aussi calomnieuse ; mais si elle l'a fait, vous ne devez en aucune manière en être inquiet & affecté. Vous avez le gage de le garer de votre innocence dans le compte que vous avez rendu de votre gestion, dans la forme la plus probante, fondé sur des titres authentiques & dans la décharge que je vous ai donnée, de l'aveu du Roi. »

« Loin que votre défintéressement puisse être soupçonné, je n'oublie pas, Monsieur, que vous n'avez formé aucune répétition pour vos frais personnels, & que vous ne m'avez jamais laissé appercevoir d'autre intérêt que celui de

faciliter à Mlle. d'Eon les moyens de rentrer dans sa patrie. Je suis, &c.

Pour satisfaire complètement votre curiosité, j'ajouterai à ces deux lettres, celle de M. de Beaumarchais à Mlle. d'Eon, en lui envoyant les deux lettres ci-dessus. Elle est datée du 13 Janvier 1778.

Un autre eût cherché, Mademoiselle, à se venger de vos calomnies, de façon à vous ôter l'envie pour toujours de nuire à vos bienfaiteurs, il me suffit de vous en ôter le crédit, en vous faisant connoître ma lettre à M. de Vergennes & la réponse de ce Ministre que je vous envoie; elles prouveront à chacun, que ma justification est le seul objet que j'aie sollicité. Qu'un ménagement si peu mérité vous fasse rentrer en vous-même & vous rende au moins plus modérée; puisque mes services accumulés n'ont pu vous inspirer ni justice ni reconnaissance. Cela est essentiel pour votre repos. Croyez-en celui qui vous pardonne; mais qui regretteroit infiniment de vous avoir connue, si l'on pouvoit se repentir d'obliger l'ingratitude même. J'ai l'honneur d'être, &c.

On ne sait pas encore quelles seront les suites de ces missives, mais elles pourroient devenir sérieuses.

B  
V  
V  
U  
F  
D  
L  
A  
Il  
En  
Su  
Ap  
Qu  
Les  
Re  
Et  
Vie  
Vor  
De  
Peti  
Cep  
Ave  
Com  
Nay  
Nou  
Conf  
Nos  
Nos  
Heur  
Sans

## AUX INSURGENS,

S A L U T :

Bravo, Messieurs les Insurgens;  
 Vainqueurs dans une juste guerre;  
 Vous donnez par vos sentimens  
 Un peuple de plus à la terre;  
 Fermes, courageux, patients,  
 Doués d'une franchise altière,  
 Libres sur-tout!.... Voilà mes gens;  
 Après des exploits éclatans,  
 Il faudroit un jour, pour bien faire,  
 Envoyer danser vos enfans  
 Sur les débris de l'Angleterre.  
 Apprenez bien aux nations  
 Qu'il en est une qui méprise  
 Les desposes pâles & blonds,  
 Respirant le feu des charbons  
 Et les brouillards de la Tamise;  
 Viendra le temps qu'avec éclat,  
 Vous renverserez les tribunes  
 De ces marchands, hommes d'état,  
 Petits Consuls dans les Communes.  
 Cependant, soit dit entre nous,  
 Avec tant de philosophie,  
 Comment diable vous battez-vous;  
 N'ayant pas une académie?  
 Nous qui pensons; à peine, hélas!  
 Conservons-nous quelque énergie;  
 Nos esprits seuls font du fracas,  
 Nos ames sont en léthargie.  
 Heureusement on voit sur pied;  
 Sans compter les économistes,

Des Piccinistes, des Gluckistes,  
 Qui se battent pour des pamphlets, A  
 S'escarmouchent par des injures,  
 Et nos valeureuses brochures  
 Nous consolent de vos succès.

De Paris, le 11 Février 1778.

ON vient de me dire une action de bien-  
 faisance, qui fait honneur aux lettres, & je  
 voudrois de tout mon cœur n'en avoir jamais  
 que de cette espece à vous raconter. Dans une  
 assemblée des écrivains dramatiques qui se réu-  
 nissent chez M. de Beaumarchais pour travail-  
 ler aux nouveaux réglemens concernant les  
 Comédiens, il dit qu'une femme de qualité lui  
 avoit écrit qu'après avoir perdu une fortune  
 immense par un coup imprévu du hasard, une  
 petite fille de l'immortel Racine étoit tombée  
 tout à coup dans la plus affreuse indigence &  
 qu'elle languissoit depuis quelque temps à Ca-  
 dix. Tous les assistans se cottiferent sur le champ,  
 chacun suivant sa fortune, & formerent en un  
 instant une somme assez considérable. M. de  
 Beaumarchais s'est chargé de la faire passer en  
 Espagne, & pour ne point humilier l'infortu-  
 née, il s'est proposé de ne lui offrir ce secours  
 que comme un à compte de ce qu'il doit re-  
 venir de la piece d'*Athalie*, à la famille de  
 son illustre Auteur. Il faut vous dire, Mon-  
 sieur, que les Comédiens ont eu l'insolence de  
 refuser à M. Racine fils, d'entrer en compte  
 sur le produit d'un des chef-d'œuvres de la  
 scene, son pere étant mort avant que cette  
 Tragédie fût mise au théâtre.



Grande rumeur entre les amateurs de musique : les pièces sont produites, les avocats bavarquent, les juges sont en état de décider entre Gluck & Piccini. Les opinions paroissent moins partagées que jamais, & si les profondes impressions qu'un ouvrage de musique fait dans l'ame des auditeurs, doivent l'emporter sur les sensations agréables & passagères que fait éprouver une douce mélodie, Gluck triomphe. La monotonie d'une musique charmante mais languissante fait bâiller plus d'un spectateur ; aux représentations de Roland, j'ai vu quelques femmes s'endormir au second acte, & tout le monde le plaint des insomnies que causent *Alceste* & *Armide*. L'ame agitée de mille mouvemens divers par la magie de l'inimitable Gluck rentre difficilement dans un état de calme, & Piccini semble ne s'être jamais douté que l'objet de son art pouvoit être de produire des effets de cette nature.

Les comédiens François ont donné la première représentation de *l'Aveugle par crédulité*, petite comédie en prose & en un acte de feu M. de Fournel. Si la pièce n'est pas bonne, on y rit du moins, & il faut convenir que la gaîté devient chaque jour plus rare parmi nous. J'observerai seulement que cette pièce est reçue depuis plusieurs années & que dans cet intervalle l'auteur est mort. Voilà déjà deux pièces dont les auteurs n'ont point vu le succès : *Gabrielle de Vergi* & cette comédie. Si les comédiens continuent à mettre la même lenteur dans la représentation des ouvrages qu'ils reçoivent, il est presque impossible que la moitié



des auteurs les voient jouer. Une piece de théâtre sera donc un legs qu'un écrivain fera à sa famille.

On vient de juger l'appel *à minima* de la sentence du Châtelet, concernant la veuve Desfrues. On a confirmé le plus amplement informé d'un an, pendant lequel temps elle doit garder prison. Il y a eu treize voix pour lui faire éprouver le sort de son mari & douze pour confirmer la sentence du Châtelet. Au bas de l'arrêt on a ajouté que, d'ici à un an, s'il ne survient point de nouvelles charges, la Cour suppliera le Roi de faire enfermer la veuve Desfrues pour sa vie dans une maison de force. M. de la Dixmerie, connu par plusieurs ouvrages estimés, a consacré sa plume à défendre cette malheureuse pour laquelle il a publié un Mémoire. Cet écrit n'a fait qu'augmenter l'intérêt que ses malheurs avoient déjà inspiré. Il nous reste à faire des vœux pour qu'on adopte en France le Code criminel suivi en Angleterre. Un accusé peut se défendre ou se faire défendre publiquement, & tous les citoyens sont instruits des motifs qui ont engagé les Juges à condamner un coupable. Il seroit au moins à desirer qu'un soupçon ne fût pas pour précipiter un homme dans un cachot, pour l'y laisser languir pendant des années, pour lui faire perdre son état & sa santé; & que, quand enfin il est déclaré innocent, il lui soit permis de prendre à partie ses Juges & d'en obtenir des dédommagemens proportionnés au tort qu'une méprise peut lui avoir fait. Alors les Juges seroient sans doute plus cir-

conf  
veuv  
rate  
sert  
l'a d  
ne p  
doit  
Il  
M. d  
vision  
nieuse  
de to  
bourr  
Le  
auteur  
a prod  
faire p  
nure :

Certain  
Du g  
Mais  
Plus q  
Ce n'e  
D'être  
Craign  
Dans u  
Or, sur  
Et va  
Aime,  
Mais au  
Pour c

conspects & sur-tout plus expéditifs. Cette veuve Desfrues, avant qu'aucun crime fût constaté, a été mise dans un cachot où elle a souffert le froid, & alors elle étoit enceinte; on l'a dit attaquée d'un cancer, & les gens de l'art ne présument pas qu'elle aille au terme où doit expirer sa détention.

Il est bien décidé que la requête du fils de M. de Lally est admise & qu'il y aura une révision de son procès. Quelqu'un a dit ingénieusement que ce Général avoit mérité la mort de toutes les mains, excepté de celles du bourreau.

Le procès de M. le Marquis de Mirabeau, auteur de *L'ami des hommes*, contre sa femme, a produit l'épigramme suivante qu'on croiroit faire par Rousseau, & qui en a même la tournure :

Certain auteur d'un chétif opuscule

Du genre humain s'est déclaré l'ami :

Mais par sa prose & lourde & ridicule;

Plus que satan, il s'en montre ennemi.

Ce n'est le tout : Monsieur s'avise encore

D'être jaloux ; & mari sans pitié,

Craignant qu'amour, d'un bois ne le décore ;

Dans un couvent sequestre sa moirié.

Or, sur cela maint plaisant le diffame

Et va disant : c'est prendre trop de soins ;

Aime, pour Dieu, les hommes un peu moins.

Mais au rebours aime un peu plus ta femme.

Pour consoler M. Gossé de la disgrâce qu'a

éprouvée sa musique à Versailles , on a fait ce quatrain :

Goffec , la cour blâme tes chants

Et Paris en dit des merveilles :

C'est que les oreilles des grands

Sont toujours de grandes oreilles.

Une Demoiselle qui vit en Province avec une tante dont elle attend toute sa fortune , ne pouvoit obtenir son consentement pour son mariage avec un des jeunes gens les plus honnêtes de la ville. Elle profitoit du moment où sa tante étoit retirée , pour introduire dans la maison celui qu'elle aimoit , & passer la soirée avec lui & un de ses cousins , sans lequel il n'auroit pas été reçu chez sa maîtresse. Quatre voleurs , dans la persuasion de ne trouver que des femmes dans cette maison qui est à quelque distance de la ville , s'y sont introduits dernièrement sur les onze heures du soir. Deux sont entrés dans la chambre de la vieille tante qui , ne dormant pas dans ce moment , a jetté un cri perçant. Le jeune homme , qui étoit avec son cousin dans l'appartement de la niece , sort à ce cri. Ils entrent dans la chambre de la tante au moment où le poignard étoit levé sur elle ; un oreiller étouffoit ses cris. Le jeune homme s'élance sur les assassins , on s'en fait. La tante , frappée du danger qu'elle venoit de courir , n'a pu se résoudre à refuser pour son neveu celui qui étoit son libérateur.

Dans l'une de nos grandes villes de Province

où c  
nent  
sieur  
fit de  
diabl  
voir  
le re  
ment  
lui ,  
» Oh  
» j'ai  
» rep  
» aut  
» du  
» vou  
» don  
» de l  
» moi  
» les l  
» me  
» Mon  
» ce q  
» ses ,  
» Mon  
» Com  
» que  
» Mais  
» Ah !  
» hom  
votre p  
Officier  
Il ser  
écrit le  
pas sur

où ce sont les Officiers municipaux qui tiennent la police du spectacle, un de ces Messieurs manda dernièrement un musicien & lui fit des reproches sur sa négligence. Le pauvre diable qui connoissoit toute l'étendue du pouvoir municipal, ne le contraria qu'avec tout le respect possible & lui demanda très-timide-ment quels étoient les griefs qu'il avoit contre lui, ou si on lui avoit porté des plaintes. —

» Oh ! je n'ai besoin de personne, Monsieur,

» j'ai des yeux, & je vois bien que vous vous

» reposez la moitié du temps pendant que les

» autres violons jouent. — Mais je ne joue pas

» du violon, Monsieur. — Vous mentez, je

» vous en ai vu un. — Je vous demande par-

» don, je joue de la quinte. — De la quinte !

» de la quinte ! Ne faites pas l'insolent, croyez-

» moi, & qu'il ne vous arrive plus de rester

» les bras croisés quand les autres jouent, com-

» me vous avez fait hier dans l'opéra. — Ah !

» Monsieur, jè comptois mes pauses. — Qu'est-

» ce que c'est, Monsieur, compter des pau-

» ses, conter des gaudrioles ! — Mais non,

» Monsieur, il y avoit un *tacet allegro* & —

» Comment ? comment *tacet allegro* ! Je crois

» que vous me tenez des propos. En prison. —

» Mais, Monsieur, — En prison, vous dis-je !

» Ah ! je vous apprendrai à vous moquer d'un

» homme en place. » Ne connoissez-vous pas dans

» votre pays, Monsieur, plus d'un pendant de cet

» Officier citadin, & dans une classe plus élevée ?

Il seroit étrange que dans le siècle où l'on écrit le plus, bien des plumes ne s'exerçassent pas sur la révolution la plus étonnante peut-

être que l'histoire ait jamais eue à tracer. L'influence insensible des intérêts particuliers, les suites de guerres sans fin & long-temps incertaines ont produit de grands changemens dans les Empires ; la politique , & souvent le hasard ont présidé à leur formation , & nous avons vu s'élever sous de sages loix dans le cours d'une année un Gouvernement entièrement fondé sur la morale & l'amour de la vertu. C'est à cette occasion qu'on a composé un petit ouvrage intitulé : *Calendrier de Philadelphie ou Constitutions de Sancho Pança & du bon homme Richard en Pensylvanie*. Je trouve très-déplacé que l'écuyer de Don Quichotte figure dans cette brochure dont le sujet doit exclure toute idée de plaisanterie & de ridicule, mais à cela près elle est remplie de maximes & de préceptes respectables qu'on a tirés en grande partie des ouvrages du docteur Francklin.

Quelques autres légèrement hasardés ont déterminé notre Gouvernement à empêcher la publication de cet écrit.

*Mistrifs Rachel, Sir Thomas, le bon homme Richard & Sancho* en conversant après souper, prennent la résolution de faire à l'usage de leurs compatriotes un cours abrégé de morale, divisé par les jours de l'année, de manière qu'il n'y en ait pas un seul depuis le premier Janvier jusques au 31 Décembre, qui n'offre matière à réfléchir. Tel est le motif du calendrier que je vous annonce : ce que j'en vais extraire vous donnera une idée de son exécution.

Janv. 1. Que d'amis aujourd'hui ! heureux qui fait en faire le discernement ; car

Fév.



il en est peu de vrais , beaucoup de faux , & une infinité de frivoles.

5. Les Quakers se sont fait un principe de religion de ne point boire à la santé les uns des autres. Ils craindroient que cela ne les engageât à boire au delà de leur soif. Pourquoi la sagesse de nos Quakers est-elle farcie de tant de ridicules , tandis que la folie des petits-mâtres François est pêtée de grâces ?

16. L'oisiveté porte les marques de la réprobation divine ; elle engendre la mollesse & l'ennui , elle induit le riche à tous les vices & le pauvre à tous les crimes.

18. La chaire des Pontifes Romains est devenue un trône. Mistris Rachel demande si un siege pour être plus élevé en est plus près des cieux ?

19. Les croses des Evêques qui étoient anciennement de bois sont d'or aujourd'hui. Au moins en résulte-t-il qu'on n'a plus tant de peine à trouver des sujets qui veuillent s'en charger.

22. On dit que beaucoup de joueurs commencent par être dupes & finissent par être fripons : ne pourroit-on pas en dire à peu près autant des moines ?

Fév. 6. L'homme juste remplit constamment tous ses devoirs , & pèse dans la



balance la plus égale tous ses droits  
& ceux d'autrui. Le philosophe se  
montre plus attentif à ses devoirs  
que jaloux de ses droits. L'homme  
éminemment vertueux sacrifie vo-  
lontairement de son propre avan-  
tage aux besoins de son prochain.

14. La religion est un lien sacré qui nous  
attache à Dieu. Il est essentielle-  
ment le tissu de deux cordons qui  
sont la vérité & la vertu. Ce lien  
peut encore être resserré par dif-  
férens nœuds, mais il faut prendre  
garde de les multiplier au-delà du  
besoin.

27. Tout intolérant, prêtre ou laïque,  
Roi ou sujet, tend un piège où il  
pourra être pris lui-même; il ai-  
guise un trait dont on pourra le  
percer.

28. Quelqu'un a comparé toutes ces qua-  
lifications d'impie, d'hérétique, de  
schismatique, &c. à des balles de  
paume qu'on pousse & qu'on se ren-  
voie alternativement. Mais une  
balle de paume ne peut que crever  
un œil, tout au plus; tandis que  
l'accusation d'hérésie a fait brûler  
des milliers d'hommes sur la sur-  
face de ce globe.

Mars 1. Toutes les vérités se tiennent par la  
main, & toutes les erreurs s'en-  
chaînent les unes aux autres. Ceci  
mérite toute votre attention, Rois

de l'Europe. Si vous admettez que tous les hérétiques, ou fauteurs d'hérésie sont indignes de vivre, quelqu'un ne manquera pas de conclure qu'ils sont également indignes de régner; & s'il lui semble que vous ne vous portez pas avec assez d'ardeur à exterminer les hérétiques, il vous jugera fauteur d'hérésie, & dès-lors voyez à quoi tiendra la trame de vos jours. Cette idée seule fait frémir.

8. Le travail & la frugalité procurent des richesses, & les richesses procurent de la considération : *un laboureur sur ses pieds est plus haut qu'un gentilhomme sur ses genoux.*

12. Si vous aimez la vie, ne perdez pas le temps, car c'est l'étoffe dont elle est faite, dit le docteur Francklin. Le riche laborieux est un citoyen bien respectable.

18. On se distingue plus avantageusement par ses mœurs que par son habit. C'est sans doute dans cette confiance que tant de jeunes Seigneurs François ne font plus porter de livrée à leurs laquais.

20. Non-seulement il faut songer à vos besoins futurs, mais encore à ceux de votre famille. Vous êtes obligé de rendre à votre père & de prêter à votre fils.

31. Dites-nous, Pontifes, que fait l'or

*dans les temples ?* Voilà en quels termes S. Bernard d'après Juvenal, apostrophoit les Papes & les Evêques de son temps ; on devroit faire attention que le luxe des temples est le nécessaire des hôpitaux.

**Avril 4.** Les moines rentés possèdent les héritages des familles nobles ; les moines mendiants sucent la substance des pauvres familles.

**5.** Comment peut-on mettre dans la tête de tant de jeunes gens, de renoncer à leur patrimoine pour courir tout le reste de leur vie après le bien d'autrui ?

**13.** Aux Isles Maldives, les peres marient leurs filles fort jeunes, *parce que c'est, disent-ils, un grand péché que de leur laisser endurer la nécessité d'hommes.* Rendroit-on un grand service à ces prétendus barbares, si l'on envoyoit chez eux des missionnaires pour persuader à leurs filles que c'est au contraire une grande vertu *d'endurer la nécessité d'hommes.* Et si l'on parvient à persuader cela à ces jeunes personnes, faudra-t-il les emprisonner aussi-tôt pour le reste de leurs jours, de peur que quelqu'un ne vienne leur prêcher une autre doctrine ?

**24.** Les passions sont à l'homme ce que les vents sont au vaisseau. Il faut

menager leur énergie, & se défendre de leur impétuosité.

Juin 18. Puisse le bon Monarque, qu'il est inutile de nommer, ne jamais oublier cette importante maxime de

Montesquieu : que la Cour est l'ennemie née du Royaume ; que l'une est insatiable & que l'autre n'est pas inépuisable !

Juill. 4. C'est l'anniversaire du jour où il s'est formé en Amérique un nouvel Etat qui s'est tout-à-coup élevé au niveau des plus anciens. Toute l'Europe en est étonnée. Mistress Rachel ne l'est point, elle dit que quand on met le feu à un faisceau de bois vert, on doit s'attendre à voir une flamme pure succéder tout-à-coup à la plus épaisse fumée.

21. Sous un bon Gouvernement, chacun travaille pour tous en croyant ne travailler que pour soi. Un Prince sage fait entrer l'intérêt public sur l'intérêt particulier, comme un bon jardinier ente le franc sur le sauvageon.

22. Dans un Gouvernement mixte comme celui d'Angleterre, la nation n'a pas un seul homme sur qui elle puisse entièrement compter ; parce que chacun a des intérêts distincts de l'intérêt national.

23. Dans une Monarchie pure, le Souverain n'a point d'autres intérêts

que ceux de son peuple ; le tout est de le bien connoître. Un bon Monarque doit être aussi peu tenté de vexer son peuple ; qu'un bon laboureur de mettre le feu à sa maison.

**Août 14.** (Fête de S. Alexandre) l'Eglise Romaine honore aujourd'hui la mémoire d'un charbonnier devenu Evêque. C'est petit-être ce qui a donné occasion de proposer pour modèle la foi du charbonnier. On conçoit bien que cela ne doit s'entendre que des charbonniers nés dans le pays où ce proverbe est répandu.

**19.** L'amour de la liberté rend les hommes indomptables & les peuples invincibles.

**Sept. 10.** La conscience est à l'animal réfléchissant, ce qu'est le second estomac à l'animal ruminant. Il faut absolument que tout soit ramené là.

**Oct. 16.** Pourquoi la plupart des religieuses sont-elles rongées de vapeurs ? parce que les préceptes de leur bénigne institutrice contrastent avec ceux de leur divin Créateur. La femme de Salomon n'étoit pas sujette à ce mal.

**Nov. 6.** Il est de principe qu'il ne faut jamais contredire les fous, mais celui de tous qu'il est le plus dangereux de contrarier, c'est le fa-



monastique. Les passions entées sur la religion mettent les hommes en fureurs à l'aspect de la raison, de même que l'hydrophobie les met en fureur à l'aspect d'un miroir.

24. Chaque citoyen a sa maison pour asyle. Ce principe est antérieur à toutes les Loix civiles ; soit des Républiques ; soit des Monarchies.

On peut même dire que les sociétés politiques n'ont été formées que pour garantir à chacun ce droit inamovible & imprescriptible.

Déc. 9. On peut comparer les disputes théologiques aux combats des gladiateurs Andabates qui descendoient dans l'arène un bandeau sur les yeux. On pourroit passer à Bossuet d'avoir fait un commentaire sur l'Apocalypse, mais on ne faudroit passer cela à Newton.

13. Quelle inconséquence de proscrire le Pharaon & de permettre les Loteries & sur-tout la Gênoise, qui sont de tous les jeux de hasard les plus insidieux, & qui conduisent le plus de dupes à l'hôpital !

16. Pourquoi les prisons ne sont-elles pas des maisons de travail aussi-bien en Europe qu'en Amérique ? Nos prisons convertissent les libertins ; celles d'Europe achevent de les corrompre.

28. Les principes de l'administration d'un



Royaume sont absolument les mêmes que ceux de l'administration d'une maison ; mais il y a inévitablement plus de frottemens dans une machine en grand que dans son modele en petit , d'ailleurs , dit Mistris Rachel , les peres de famille marchent sur un plancher uni & les Rois sur un parquet ciré.

### CHANSON

Sur l'Air de Narbonne , dans *l'Amoureux de quinze ans.*

Amans qui près d'une maitresse  
Pouffez de languissans soupirs ,  
Vous perdez le temps des plaisirs ;  
Quand vous lui parlez de tendresse ;  
Croyez-moi : pour la mettre en train ;  
Mettez-lui , mettez-lui , mettez-lui  
Le verre à la main.

Si quelque belle par malice  
Feint de vous traiter rudement ;  
Brusquez l'agréable moment ,  
Il dépend souvent du caprice.  
Croyez-moi , pour la mettre en train ;  
Mettez-lui , mettez-lui , mettez-lui ,  
Le verre à la main.

Si vous voulez de votre belle  
Ranimer l'amour impuissant ,  
L'emporter sur quelqu'autre amant  
Ou terminer une querelle ;

Cro  
Me

Et v  
Ne  
Pou  
Vo  
La  
Qua

Mari  
Jalou  
Dans  
Pour  
Suive  
Mette

C'est  
Tircis  
Elle  
L'amo  
Si-tôt  
Il lui  
L

Quoiqu  
pes, tout  
ne déclare  
sister à cr  
congrès an

Croyez-moi, pour la mettre en train;  
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui,  
Le verre à la main.

Et vous qui près d'une coquette  
Ne poussez que de vains soupirs;  
Pour la soumettre à vos desirs  
Voici l'infailible recette :  
La plus fiere résiste en vain  
Quand elle a, quand elle a, quand elle a  
Le verre à la main.

Mari de femme impérieuse,  
Jalouse ou de mauvaise humeur;  
Dans cet accès de fureur,  
Pour guérir la capricieuse,  
Suivez le conseil du refrain:  
Mettez-lui, mettez-lui, mettez-lui  
Le verre à la main.

C'est ainsi que de sa Lisette  
Tircis s'est rendu le vainqueur;  
Elle eut beau s'armer de rigueur  
L'amour en signa la défaite,  
Si-tôt que pour la mettre en train;  
Il lui mit, il lui mit, il lui mit  
Le verre à la main.

*De Versailles, le 14 Février 1778.*

QUOIQUE dans nos ports & parmi nos trou-  
pes, tout soit en mouvement, notre ministère  
ne déclare pas son intention, ce qui fait per-  
sister à croire qu'il attend des nouvelles du  
congrès américain. L'Ambassadeur d'Angleterre

est aux écoutés de tout ce qui se fait & se dit ; il paroît ne plus accorder sa confiance aux paroles pacifiques que nous lui proferons. Il faudroit au reste que notre Gouvernement fût doué d'une patience & d'une indulgence inouïes pour voir sans indignation les procédés que les vaisseaux anglois d'observation se permettent contre nos navires marchands , & même contre ceux du Roi. A chaque instant on adresse de nos ports au Ministre de la marine des dénonciations & des plaintes à ce sujet. Quoi qu'il en doive être , le Marquis de Langeron qui commande à Brest , & qui se trouvoit ici , a eu ordre du Roi de se rendre sur le champ dans ce port , sur l'avis qu'une escadre angloise le serroit de très-près. On y a fait passer deux régimens. Il paroît que M. de Maillebois sera chargé d'un corps de vingt mille hommes en Normandie , & qu'un de trente mille hommes sera commandé par M. de Broglie en Bretagne. Le premier but est sans doute d'inquiéter l'Angleterre , & de l'empêcher de transporter en Amérique les troupes qu'elle rassemble. Ne vaudroit-il pas mieux laisser transporter les troupes , & puis faire une descente ? Notre état militaire se trouvera grossi de soixante mille hommes par la création qui vient d'être faite de 105 bataillons dits de *garnison* , lesquels formoient la milice supprimée.

M. le Garde des Sceaux a écrit circulairement à tous les Procureurs Généraux des Parlemens pour leur mander qu'ils eussent à diffuser les préfidiaux à se conformer à certains articles

article  
tion.  
mépris  
préfidia  
a lieu  
avoit so  
dre au g  
force l'é  
n'a pas  
L'autr  
fence ,  
tion sur  
ne l'ont  
rienne ,  
iels aug  
ordres fu  
out enter  
n s'occup  
rochain ,  
Liege d  
ard , après  
is enfin a

V

Au lieu  
Peu de f  
Des intrig  
Au-lieu d  
Des avan  
C'est

Joindre au  
La nuit de  
A vingt fr  
ome VI.

articles de l'édit publié contre cette juridiction. Cette lettre n'a excité qu'un nouveau mépris, & le grand Conseil, qui soutient les préfidiaux en défendant sa propre existence, a lieu d'espérer encore. Le Garde des Sceaux avoit sollicité *Monsieur*, frere du Roi, de se rendre au grand Conseil pour y faire enregistrer de force l'édit contre les préfidiaux; mais ce Prince n'a pas voulu se prêter à ce coup d'autorité.

L'autre soir, chez le Roi, & en sa présence, deux Seigneurs ont mis la conversation sur le chapitre de M. de Maurepas, & ne l'ont épargné ni sur son insouciance épicurienne, ni sur le manque de talens ministériels auquel on devoit attribuer tous les désordres successifs de l'administration. S. M. a tout entendu. A propos de ce vieux Seigneur on s'occupe aussi d'une prédiction pour le mois prochain, que l'on a remarquée dans l'almanach de Liege de Mathieu Lansberg : *Un vieux regard, après avoir bien joué de ses tours, sera mis enfin au piège qu'on lui tendra.*

## V A U D E V I L L E.

Au lieu d'esprit, du persifflage;

Peu de fond, beaucoup d'étalage;

Des intrigues au-lieu d'amour;

Au-lieu de pudeur & de graces,

Des avances & des grimaces,

C'est le goût du jour.

Joindre aux éclairs de la folie

La nuit de la mélancolie;

A vingt fréluguets, tour-à-tour,

come VI.

B

Se livrer, au-lieu de se rendre,  
Et les quitter pour les reprendre;  
C'est le ton du jour.

Impertinent avec aisance;  
Ignorant avec suffisance;  
Fat à Paris, fier à la Cour;  
Toujours occupé sans affaire;  
Indiscret, mais avec mystère,  
C'est l'homme du jour.

N'avoir de l'amour que les ailes;  
Duper, en courant, mille belles,  
En être la dupe à son tour,  
Et mourir d'ennui tête-à-tête,  
Pour faire chanter sa conquête,  
C'est l'amant du jour.

Brillant dans la tracasserie,  
Forcé dans la plaisanterie,  
Obscurci par un nouveau tour,  
Ouvré par-delà l'hyperbole,  
Et sublime dans le frivole,  
C'est l'esprit du jour.

*De Paris, le 16 Février 1777*

LA classe des Grands n'est pas la seule  
réside la bravoure, qui fait le caractère de  
tre nation. Les discours du Lord Suffolck  
excité de la part des chefs de notre milite  
une vive ardeur de se venger, & plus d  
François ont partagé ce sentiment. Ce qui  
passé à ce sujet vient d'être répété en p  
dans un de nos cafés. Des Anglois y disc

roie  
d'u  
hom  
mé  
tenir  
Un A  
adver  
ne do  
naires  
loir pa  
toit pa  
la répu  
le Fran  
des arm  
lui donn  
pour un  
des senti  
des parch  
Le marc  
aventure  
explicatio  
ciquemen  
L'affair  
disposition  
es nouvel  
ciétés. Ils  
eur avec  
intérêts. Il  
à tirer  
l'ex-Av  
putation  
ésentée ch  
et à Paris  
les faire



roient indiscrettement, & parloient de nous d'une maniere offensante; un brave & galant homme, quoique marchand de tableaux, nommé *Solier*, qui se trouvoit là, ne put se contenir, & témoigna l'impression qu'il ressentoit. Un Anglois sort, le marchand le suit, les deux adversaires entrent en explication, & personne ne doutoit que les suites n'en fussent sangui- naires : cependant le premier parut ne vou- loir pas se battre avec un particulier qui n'é- toit pas gentilhomme, & qui d'ailleurs avoit la réputation d'être très-fort dans l'escrime; le François lui observa vainement qu'il étoit des armés dans l'usage desquelles l'adresse ne lui donnoit aucun avantage, & qu'en ce pays, pour une telle affaire sur-tout, la noblesse des sentimens étoit aussi considérée que celle des parchemins; on ne se battit pourtant point. Le marchand n'a pas manqué de publier son aventure, ce qui a donné lieu à une seconde explication, mais elle s'est terminée aussi pa- cifiquement que la première.

L'affaire des Libraires & leur résistance aux dispositions du gouvernement, partage avec les nouvelles politiques, l'attention de nos so- ciétés. Ils ont été très-reconnoissans de la cha- leur avec laquelle M. Linguet a défendu leurs intérêts. Ils ont cherché à le lui témoigner à tirer parti de la vigoureuse déclamation que l'ex-Avocat a faite en leur faveur; une réputation en règle de la communauté s'est présentée chez le correspondant de M. Lin- guet à Paris, avec mille écus, en le priant de les faire passer au Journaliste, & de lui

demander mille exemplaires du Numéro où se trouve l'article qui les concerne. M. le Quesne avoit d'abord regardé cette proposition comme avantageuse pour son commentant, mais celui-ci n'a pas cru devoir l'accepter, & il a accompagné son refus du présent de trois cents exemplaires que le premier avoit déjà déliyrés aux Libraires.

Des plaisans ont affiché à la porte de la salle de l'opéra ces trois adresses. *A. M. Piccini, rue du Champ-fleur.* *A. M. Marmontel, rue des mauvaises paroles.* *A. M. Gluck, rue du grand hurleur.* Il y a effectivement dans cette Capitale trois rues ainsi nommées. On se porte toujours en foule à l'opéra de Piccini, dans lequel *L'arrivée* fait un plaisir inexprimable. Quant à moi, je rends justice au mérite de M. Piccini, mais je verrois cent fois son *Roland*, si j'en avois le courage, que cependant je ne changerois pas d'avis.

A propos de calembours, j'ai entendu l'autre jour dans le parterre de l'opéra, des gens qui faisoient un assez singulier emploi au figuré, d'expressions techniques de l'art de la cuisine. Passez-moi de vous rapporter ces propos, malgré leur trivialité. La foule étoit extrême & chacun s'en plaignoit. Un homme s'avise de dire : *Je suis tout rôti.* Un autre reprend : *Et moi je suis bouilli.* Un troisième qui étoit placé précisément au milieu des deux premiers, se met à dire avec un grand flegme : *Pour moi, je suis entre deux plats.*

Je vous sollicitois, il y a quelque temps, d'établir un prix en faveur de l'homme éclairé

qui découvrirait une nouvelle fabrication d'ustensiles de cuisine, exempte des inconvéniens & des dangers qui doivent faire proscrire ceux qu'on emploie. Notre société d'émulation a eu la même idée, & propose une récompense de neuf cens livres pour cette utile invention.

Nous avons ici un homme unique pour mouler les ressemblances en carton. Un de nos Princes s'est amusé dernièrement à affubler d'une robe de chambre son buste que l'artiste en question avoit parfaitement rendu. Ce simulacre placé sur un lit représentoit d'une manière étonnante un homme couché. Un valet de chambre entre, & tout étonné de voir son maître dans une pareille attitude à une heure indue, le croit malade, lui parle & l'appelle en vain; inquiet & effrayé, il fait accourir par ses cris tous les gens de la maison, & envoie même chercher les médecins. Cette scène fut interrompue, & la pièce finit par les éclats de rire qui échapperent au Prince, dans le cabinet voisin où il s'étoit caché pour en être témoin.

Un vieillard tomba en apoplexie l'un des jours derniers, & perdit entièrement connoissance dans un fiacre. Le cocher arrivé à l'endroit qui lui avoit été indiqué, appelle inutilement son bourgeois; il s'apperçoit de l'état où il est, & crie au secours; une grande affluence de gens inutiles entoure bientôt la voiture selon l'usage. Un des spectateurs après avoir fixé le malade, s'élance sur lui en poussant des sanglots, & en s'écriant que c'est son pere. Cocher, dit-il en montant avec vivacité

dans le carrosse , je te paierai bien , mène-moi ventre à terre au logis de mon pere , pour que je lui fasse donner les secours instans dont il a besoin... Il lui nomme une rue fort éloignée. Arrivé à la destination , le cocher ne trouve plus que le mourant. Le fils prétendu , après l'avoir volé , s'étoit évadé dans un moment où la course avoit été ralentie par un embarras. Voilà , Monsieur , un vol d'une espèce nouvelle , & un chapitre à ajouter au traité de cet art malheureux.

J'extrait d'une lettre de St. Dizier l'histoire d'une discussion assez plaisante , entre deux habitans d'un village voisin de cette ville. Ils se présentèrent devant le subdélégué pour obtenir la récompense accordée à ceux qui détruisent les loups , & la réclamoient tous deux en apportant un de ces animaux qu'ils se disputoient mutuellement. Pour juger de la solidité de leurs prétentions , il fallut s'informer de la maniere dont la louve avoit été tuée. Voici comme cela s'étoit passé. Poursuivie par le chien d'un de ces particuliers , la louve tomba avec son ennemi dans le puits de l'autre paysan ; les deux animaux s'y noyèrent. Le lendemain matin , on les y trouva morts. Le propriétaire du puits prétendoit l'être de la louve ; le maître du chien vouloit qu'elle lui fût adjugée , puisque c'étoit son chien qui en luttant contr'elle , l'avoit précipitée dans le puits où il avoit été lui-même entraîné. que c'étoit un dédommagement naturel de la perte de cet animal ; que d'ailleurs , son adversaire n'avoit souffert aucun dommage , &c. &c.

Ch  
dres  
nos  
très-  
subd  
entr  
quin  
la p  
que  
roien  
louve  
La  
ment  
tératu  
amitié  
avoir  
théâtre  
venir d  
ne s'at  
fait la  
Ville se  
lette ou  
un hom  
ritent.  
M. de V  
a mis le  
au quatr  
Le Roi de  
Terminen  
Volta  
Et le  
Je dois

Chacun plaïda sa cause avec beaucoup d'adresse, & fut tiré parti de ses raisons, car nos payfans, naturellement assez bornés, sont très-adroits lorsqu'il s'agit de leur intérêt. Le subdélégué les mit d'accord, en partageant entr'eux, par égale portion, la somme de quinze livres, & en ordonnant que le prix de la peau seroit également partagé, aussi-bien que les œufs, les fromages, &c. &c. qui seroient ramassés en promenant la tête de la louve dans les villages circonvoisins.

La nouvelle la plus intéressante dans ce moment, c'est l'arrivée du Patriarche de la littérature à Paris. M. de Voltaire, moitié par amitié pour Madame de Villette, moitié pour avoir le plaisir de voir jouer ses tragédies au théâtre François, s'est enfin déterminé à revenir dans cette Capitale son séjour natal. On ne s'attendoit pas à le voir, & sa présence a fait la plus grande sensation. La Cour & la Ville se rendent chez M. le Marquis de Villette où il loge, & s'empressent à lui offrir un hommage que ses talens & sa célébrité méritent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. de Voltaire soit arrivé le jour même qu'on a mis le Kain en terre. Ce qui a donné lieu au quatrain suivant.

Le Roi des histrions, le Dieu des beaux-esprits  
Terminent en un jour leur course vagabonde :

Voltaire vient vivre à Paris,

Et le Kain part pour l'autre monde.

Je dois vous dire que le jour que le Kain



a été enterré, les théâtres Français & Italiens ont été fermés. Ce comédien laisse après lui quatre cens mille livres, & deux fils pour les partager. On assure que l'aîné, âgé de vingt-deux ans, se destine à la déclamation : puisse-t-il avoir hérité des talens de son pere, & non de son caractère dont beaucoup de gens ont eu à se plaindre. Ce fameux tragédien étoit depuis quelque temps amoureux d'une jeune débutante avec laquelle il vouloit se marier. On a fait à ce sujet le calembour suivant. On disoit qu'elle avoit trompé le tiers & le quart, & qu'elle vouloit encore tromper le Kain. Une fièvre putride à laquelle s'est jointe une attaque d'apoplexie, l'a enlevé de ce monde après dix jours de maladie. Il y avoit peu de jours qu'il avoit encore joué le rôle de Vendôme dans *Adelaïde du Guesclin*, avec une supériorité qu'on ne lui avoit pas encore connue ; sa perte sera difficile à réparer.

Tout Paris, & même jusqu'aux Princes de l'Eglise, s'empressent d'aller rendre hommage à celui de la littérature. Il reçoit toutes ces visites en robe de chambre & en bonnet de nuit. D'heure en heure il sort de son cabinet dans la salle, appuyé sur le bras tantôt de l'un tantôt de l'autre. On lui nomme les différentes personnes qu'il ne reconnoît point ou qu'il n'a jamais connues. Chacun en reçoit quelques paroles honnêtes. On lui présente M. Gluck. — Avancez, que je vous embrasse, Monsieur. — J'ai différé mon départ pour Vienne de vingt-quatre heures, afin d'avoir l'honneur & le bonheur de vous voir. —

Qua  
lez  
heur  
rapp  
ney  
Deux  
Ah,  
dit  
blabl  
laque  
Il  
valier  
prend  
rens,  
res. L  
des de  
avec i  
On ra  
ville,  
maison  
savoir  
chais,  
fais qu  
Des  
gulier  
voie se  
qui rés  
homme  
toutes  
vir for  
mois d  
que le  
jeune h  
annonce

Quand partez-vous ? — Demain. — Vous allez voir un grand Empereur , vous êtes bien heureux. Et il lui tourne le dos. Vous vous rappelez que l'illustre voyageur a passé à Fernel , & qu'il n'en a pas visité le Seigneur. Deux heures après , on annonça M. Piccini : — Ah , ah , il vient après Gluck , cela est juste , dit M. de Voltaire. Ce mot fixera vraisemblablement la prééminence de ce dernier , sur laquelle on n'est pas généralement d'accord.

Il paroît presque certain que Mlle. le Chevalier d'Eon & le Sr. de Beaumarchais , vont prendre le public pour juge de leurs différens , & publier réciproquement des mémoires. Les gens oisifs qui connoissent les talens des deux champions pour ce genre , attendent avec impatience le premier signal du combat. On raconte que l'Auteur du *Barbier de Séville* , ayant rencontré Mlle. d'Eon dans une maison , lui demanda en persifflant , si elle savoit coudre & filer : *Non* , M. de Beaumarchais , répondit la Demoiselle d'Eon , *je ne sais que découdre & enfiler.*

Des lettres de Marseille mandent un fait singulier que voici. Un collecteur des tailles envoie son fils porter de l'argent au receveur , qui résidoit dans une ville voisine. Le jeune homme ne reparoit plus. Le Collecteur fait toutes les perquisitions possibles pour découvrir son fils , & c'est inutilement. Après un mois d'attente vaine , un de ses amis lui dit que le Curé savoit bien ce qu'étoit devenu le jeune homme ; il va trouver le Pasteur qui lui annonce seulement , que son fils a été assassiné

& volé, & que son cadavre est caché dans un bois sous des feuilles à tel endroit. Le pere s'informe quel est l'assassin : le Curé assure qu'il ne peut le déclarer. Le lendemain le Collecteur armé d'un pistolet menace le Curé de lui brûler la cervelle s'il ne lui nomme le meurtrier. Le Pasteur effrayé le nomme. La Justice instruite de cet événement fait le procès au Curé, & le Parlement d'Aix le condamne à être brûlé pour avoir révélé des secrets confiés sous le sceau de la confession, & , ce qui paroîtra le plus étonnant dans cette affaire, c'est que le meurtrier a été déchargé, par le même arrêt, de toute accusation & renvoyé absous.

Vous aimez J. J. Rousseau, vous l'estimez : eh bien, Monsieur, il a un nouveau chagrin, & il paroît ne s'en pas consoler aisément. Cet éloquent écrivain avoit fait des mémoires dans lesquels tous ceux dont il avoit eu à se plaindre étoient démasqués. Ces mémoires aujourd'hui se trouvent égarés. Il soupçonne que quelqu'un les lui a volés. Il craint qu'on ne les fasse paroître & que cette production ne lui suscite de nouvelles affaires. Enfin, il est dans une agitation au-dessus de toute expression. Chacun parle diversement de cet événement. On tient à ce sujet mille propos opposés les uns aux autres.

On écrit de Londres qu'on vient de plaider dans la salle de Westminster une cause unique. Il s'agissoit d'un legs considérable fait par testament, mais qui ne devoit être payé que quand un tiers dénommé dans l'acte feroit

mor  
la  
troi  
fum  
nati  
phy  
tenir  
dra  
On  
les p  
atroc  
qu'en  
vendr  
l'arge  
Après  
tion  
person  
d'un  
deman  
se tena  
un hom  
brûlé.

Voic

E  
L  
D  
Fi  
O  
O  
Re  
Re

mort, pourri & damné. On prouva sans peine la mort de cette personne décédée depuis trois ans, & la putréfaction du corps fut présumée de droit : mais à l'égard de la damnation, comme on ne pouvoit l'établir, ni physiquement ni moralement, il a fallu s'en tenir à un plus amplement informé qui s'étendra probablement jusqu'au jugement dernier.

On raconte aussi qu'un criminel détenu dans les prisons de Londres & convaincu d'un crime atroce, fit venir un chirurgien. Vous savez qu'en Angleterre les criminels ont droit de vendre leur cadavre, & qu'ils s'en servent de l'argent pour s'enivrer & faire la débauche. Après quelques débats, le prisonnier en question obtint du chirurgien deux guinées de sa personne. Quand il les eut reçues, il partit d'un éclat de rire. Le chirurgien surpris en demanda la raison. *C'est, dit le criminel en se tenant les côtés, que tu m'as acheté comme un homme qui doit être pendu & que je serai brûlé.*

Voici une assez jolie Romance toute nouvelle.

### P E T R A R Q U E.

En s'éloignant de sa muse  
L'amant de Laure en ces mots  
Du rivage de Vacluse  
Fit retentir les échos.  
O toi, qui plains le délire  
Où Laure a plongé mes sens;  
Rocher, qu'attendrit ma lyre,  
Redis encor ces accens.

En répondant à mes plaintes  
 Echos, vous avez appris  
 Quels sont les vœux & les craintes  
 D'un cœur tendre & bien épris,  
 N'oubliez pas ce langage,  
 Et, si Laure quelquefois  
 Vient rêver sur ce rivage,  
 Imitiez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes  
 Tous mes sens sont occupés :  
 Dites-lui que de mes larmes  
 Tous mes pas seront trempés.  
 Ma voix ne chantera qu'elle,  
 Mon souvenir ne fera  
 Qu'un miroir pur & fidele  
 Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que son image  
 Me suivra dans le sommeil ;  
 Et recevra pour hommage  
 Le soupir de mon réveil.  
 Que mon oreille attentive  
 Croira sans cesse écouter  
 Les sons, que sa voix plaintive  
 Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les grâces  
 Viendroient pour me consoler,  
 Que les amours sur mes traces  
 Loin d'elle auroient beau voler :  
 A leur troupe enchanteresse  
 Je dirois dans mes douleurs :  
 Rendez Laure à ma tendresse  
 Ou laissez couler mes pleurs.

LE  
 puis t  
 fique,  
 tisans.  
 mable  
 de Ma  
 roir pa  
 Le N  
 dénonc  
 qui av  
 du Ro  
 de leu  
 donner  
 sembla  
 un adv



Insensible à tout, loin d'elle  
 Rien ne flatte mes desirs;  
 Je me croirois infidèle,  
 De goûter quelques plaisirs,  
 Sur une rive étrangère  
 Où le destin me conduit,  
 Une espérance légère  
 Est le seul bien qui me suit.

Mais, si Laure m'est ravie,  
 Si je ne dois plus la voir,  
 Je perdrai bientôt la vie,  
 Quand j'aurai perdu l'espoir.  
 Puisse la Parque apaisée  
 Me laisser, après ma mort,  
 Préférer à l'Elysée  
 Les ombrages de ce bord.

*De Versailles, le 18 Février 1778.*

LE Prince Louis, grand Aumônier, est depuis trois semaines ici avec un train magnifique, ne sortant qu'avec un cortège de courtisans. C'est un seigneur honnête & très-aimable : il fait les délices de M. & de Madame de Maurepas, mais la Famille Royale ne paroît pas aussi prévenue en sa faveur.

Le N°. 18 du Journal de Linguet, avoit été dénoncé au Parlement par un de Messieurs qui avoient remis la dénonciation aux gens du Roi, mais l'avocat général Segulier vient de leur déclarer qu'il ne voyoit pas lieu à donner des conclusions. M. Segulier craint vraisemblablement de se mettre aux prises avec un adversaire tel que Linguet.

Lorsque la députation du Parlement vint ici chez M. le Garde des Sceaux, pour recevoir la réponse du Roi aux remontrances sur l'affaire des vingtièmes, le chef de la Magistrature leur répondit d'abord verbalement d'une manière si entortillée, que Messieurs n'en comprenoient pas le sens. Enfin il tira de sa poche une réponse écrite, qu'il lut & dont le résultat est que l'esprit du Roi n'étant pas encore mûri par l'âge & par l'expérience des affaires, les représentations récidivées qu'ils pourroient faire n'auroient d'autre succès que d'aigrir ce jeune Prince, parce que tout en lui prouvant que le Parlement désiroit le bien, Sa Majesté ne croiroit pas, quant à présent, pouvoir mieux le chercher ni employer des moyens plus propres pour le procurer. Au reste, cette réponse fabriquée par M. Necker pour défendre son opération la défend assez mal. Comme communément ces sortes de réponses sont courtes, que celle-ci est fort longue, & que d'ailleurs nous rions & plaisantons de tout, nos plaisans ont dit : *La réponse est le pendant de l'épée de Charlemagne. — Pourquoi ? — C'est qu'elle est longue est plate.*

Le Garde des Sceaux paroît avoir abandonné son cher Edit concernant les préfidiaux, & le grand Conseil n'est pas encore abattu. Le chef de la Magistrature a dit au Lieutenant de Police, qu'il falloit défendre l'entrée du Journal de Linguet. « Monseigneur, quand vous » me remettrez un ordre de la main du Roi, » je le ferai. — Mais n'ai-je pas le droit !... — » Monseigneur, c'est un tel ordre qui a per-

» mis l'introduction, il m'en faut un sembla-  
 » ble pour y contrevenir. »

On ne parloit ici la semaine dernière, que de la guerre entre l'Empereur & le Roi de Prusse, à l'occasion de la succession de Bavière, on disoit même que S. M. Prussienne nous avoit fait insinuer qu'Elle espéroit bien que nous ne donnerions pas le secours de 24,000 hommes que nous devons à la Maison d'Autriche pour sa défense.

*De Paris, le 21 Février 1778.*

La *famofité* de notre Académie des Quarante, & l'intérêt qu'on a pris aux événemens qui rendront remarquable l'époque actuelle de son histoire, m'engagent à vous transcrire une lettre du Cardinal de Richelieu son fondateur. Cette lettre qui n'est point connue est relative à cet établissement, & adressée au favori du Cardinal. " Mon cher Bois-Robert, la France  
 » malgré la foiblesse d'un Roi, les intrigues des  
 » Grands, la fureur des partis que j'écrase &  
 » des haines que je méprise, la France, dis-je,  
 » touche à un moment de splendeur que je  
 » m'applaudis d'avoir préparé. J'ai mis à la  
 » raison les Cours de Rome & de Madrid; j'ai  
 » pris la Rochelle en dépit de trois Rois. Cette  
 » place qui commençoit à devenir un nouvel  
 » Etat dans l'Etat; le boulevard du Calvinif-  
 » me est renversé; j'ai tranché là du Général  
 » & je ne m'en suis pas mal tiré. Les protes-  
 » tans sont à bas; la Maison d'Autriche parle  
 » moins haut, la Reine mère est déconcertée

» par ma réconciliation avec son fils , & la jour-  
 » née des dupes ne l'a pas été pour moi ; elle  
 » a sauvé la France en affermissant mon auto-  
 » rité. La Bastille regorge de mes ennemis ;  
 » je les aime mieux là qu'ailleurs ; tout le monde  
 » murmure , personne n'ose agir. Voilà ce qu'il  
 » faut à un Ministre dont le despotisme n'est  
 » que le secret de faire le bien sans contra-  
 » diction. Je tiens ferme enfin , entre mes  
 » mains , les rênes du gouvernement , & par-  
 » venu au dernier période de mes opérations  
 » politiques , j'ai reporté mes regards sur des  
 » objets plus paisibles , mais non moins inté-  
 » ressans pour la nation ; je l'aime assez pour  
 » me vouer à sa haine , en voulant fortement  
 » sa gloire & ses progrès. „  
 » J'ai fondé l'Imprimerie Royale , j'ai ré-  
 » bâti la Sorbonne , j'ai élevé le Palais où je  
 » regne , j'ai établi le Jardin des plantes , &  
 » quoique mes actions soient pacifiques en appa-  
 » rence , le Roi d'Angleterre , avant qu'il soit  
 » un an , verra que je ne m'endors pas sur mes  
 » vengeances. En attendant , je cherche dans  
 » les lettres des loisirs doux , des amusemens  
 » solides , un aliment à mon activité. Jaloux  
 » d'être regardé comme le pere de la Tragédie  
 » & de la Comédie françoises , j'ai fait conf-  
 » truire , à cette intention , dans l'intérieur  
 » de mon palais , un théâtre qu'il ne tient  
 » qu'à Rotrou & à Corneille de rendre fameux.  
 » Je ne suis que leur protecteur , je voudrois  
 » être leur rival. La gloire des lettres est la  
 » plus pure de toutes. Mais je me suis aperçu  
 » que ceux qui les cultivent , détachés de tout

les intérêts, divisés par leur état même ;  
 autant que par la jalousie ; n'ayant aucun  
 point de ralliement ; aucun but fixe ; ne jet-  
 teroient jamais , ainsi défunis , l'éclat qui  
 doit être la suite & la récompense de leurs  
 travaux. Tous ces rayons divergens , pour  
 avoir de la force & de la chaleur , doivent  
 être réduits à un seul faisceau ; telle est la  
 révolution que je veux opérer , en formant  
 un corps de quarante hommes choisis dans  
 l'élite de la nation , qui en épurent la lan-  
 gue , en étendent les idées , acquièrent en  
 matière de goût , une sorte de puissance lé-  
 gislative équivalente à celle de nos tribu-  
 naux , en matière de gouvernement ; si ja-  
 mais l'intrigue , la cabale , les petites ma-  
 nœuvres doivent être bannies d'une société ,  
 elles le seront de celle dont je médite le  
 plan ; la culture des lettres adoucit l'âme ,  
 la dispose à l'indulgence ; sur-tout à cet es-  
 prit d'équité fruit naturel des connoissances  
 & de la philosophie. Plus on est éclairé ,  
 moins on doit être persécuteur ; la persé-  
 cution est fille de l'ignorance à moins qu'elle  
 ne le soit de la politique & de la nécessité.  
 Dans ce nouveau lycée on tiendra d'une  
 main impartiale la balance des réputations ;  
 il n'y s'agira pas , je m'en flatte au moins ,  
 de ces haines particulières & de ces petites  
 rivalités basses qui feroient tout de suite  
 quarante fots de quarante hommes d'esprit ;  
 mais de l'intérêt général d'une association  
 d'où il peut résulter les plus grands avan-  
 tages ; elle fera en quelque sorte un dépôt



„ illustre de tout ce que la France aura de  
 „ science, de goût & de politesse. „

„ Il sera, je crois, parfaitement désigné sous  
 „ le nom d'Académie françoise ; ce qui suppo-  
 „ sera un corps appartenant à la nation, &  
 „ dès-lors inaccessible aux brigues, aux in-  
 „ sinuations, aux vues étroites, au Cailletage  
 „ meurtrier des cotteries subalternes. „

„ Pour élever l'ame de chacun de ses mem-  
 „ bres aux idées nobles dont je leur remets  
 „ l'exécution, ils auront pour devise : à l'im-  
 „ mortalité. Cela est un peu fastueux, mais  
 „ c'est ainsi que les hommes se menent. Il est  
 „ bon de leur exagérer les avantages de la  
 „ gloire ; sans cela, ils n'en verroient plus que  
 „ les difficultés. Pour les rendre bons ou grands,  
 „ il faut presque toujours commencer par les  
 „ tromper. „

„ Un corps, (de beaux-esprits sur-tout) ne  
 „ peut se soutenir que par des louanges de  
 „ fondation ; semblables à certains fruits tar-  
 „ difs qui pour mûrir, ont besoin de tous les  
 „ feux de l'astre du jour. En conséquence, ces  
 „ Messieurs se loueront de leur vivant & on les  
 „ louera publiquement après leur mort, afin  
 „ d'encourager leurs successeurs. Il sera peut-  
 „ être difficile de varier ce protocole éternel  
 „ d'éloges, mais ce sera l'affaire de leur élo-  
 „ quence, car je m'attends bien qu'ils seront  
 „ éloquens. Quant à leurs autres devoirs, je  
 „ m'en fie d'avance à leur choix & à leur sa-  
 „ gesse que je suppose incorruptible. Il n'y  
 „ aura de titre d'exclusion que pour la médiocri-  
 „ crité. Les vrais littérateurs, au-lieu de trou-

„ ver des tyrans dans une société de sages ,  
 „ y viendront chercher au contraire des ar-  
 „ mes contre l'oppression. La voix des suc-  
 „ cès n'y sera jamais étouffée par celle de l'en-  
 „ vie ; la nation désignera les choix & ils  
 „ seront confirmés par le corps qui la repré-  
 „ sentera. „

„ Un autre moyen, ce me semble, de lui  
 „ donner du poids & de la consistance aux  
 „ yeux du public, c'est d'y réserver des places  
 „ pour les hommes de la Cour, de quelque  
 „ rang qu'ils soient, & de mettre ainsi au pair  
 „ des dignités & des titres, les talens supé-  
 „ rieurs, qui, par eux-mêmes, doivent fran-  
 „ chir les distances & ne plus connoître d'iné-  
 „ galité ; bien entendu que les hommes puis-  
 „ sants, adoptés par faveur, prendront sur eux  
 „ de ne jamais exiger rien d'injuste, comme  
 „ à la rigueur cela pourroit leur arriver, &  
 „ qu'ils ne se servent de leur crédit que  
 „ dans les occasions importantes où leur société  
 „ aura besoin de leur appui „

„ Cette confraternité des hommes de lettres  
 „ & de ceux qui n'ont sur eux que l'avantage  
 „ de la naissance, me paroît devoir être éga-  
 „ lement honorable pour les deux classes. Ce  
 „ n'est qu'en se confondant qu'ils pourront mu-  
 „ tuellement s'appuyer. Où la gloire sera com-  
 „ mune, les distinctions n'auront plus d'accès ;  
 „ elle couvrira tout du même éclat & présen-  
 „ tera sous la même palme, l'Altesse, l'Emi-  
 „ nence & le simple Académicien aux regards  
 „ de la postérité. „

„ Voilà en partie mes idées sur cet éta-

„ blissement , & je ne le regarde pas comme  
 „ la moindre branche de ma réputation. „  
 „ Les circonstances m'ont forcé d'être ferme  
 „ & de paroître cruel. Je veux au moins lais-  
 „ ser un monument dont l'amour des hommes  
 „ soit la base , dont la douceur soit le lien &  
 „ qui atteste à l'avenir , que les rigueurs de  
 „ mon ministère ont bien plutôt été le crime  
 „ des temps , que celui de mon ambition , de  
 „ mon caractère & de ma politique. „  
 „ Adieu, Bois-Robert , vous êtes trop long-  
 „ temps à la campagne. Revenez au plutôt ,  
 „ j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse rire.  
 „ Je fais jouer sur mon théâtre la Tragédie  
 „ de *Mirame*. J'en ai fourni le sujet, le plan  
 „ & la plupart des vers à ce bon Saint-Sorlin.  
 „ N'importe , il croit naïvement que c'est lui  
 „ qui l'a faite , soit : je ne me donnerai pas  
 „ la peine de détruire son illusion. „  
 „ Quoi qu'il en soit , je veux que vous as-  
 „ sistiez à ce spectacle , dussiez-vous , après , en  
 „ faire des plaisanteries. Je pardonne aux épi-  
 „ grammes pourvu qu'elles m'amusent. Vous  
 „ m'avez laissé Colletet & l'Epile : ces deux  
 „ gens m'ennuient , & quoiqu'il ne fasse ni  
 „ vers ni prose , mon singe a beaucoup plus  
 „ d'esprit qu'eux. Encore une fois , je vous  
 „ attends avant huit jours , sinon , je vous  
 „ exile , & Citois (\*) aura beau faire , il n'y  
 „ aura pas d'ordonnance qui tienne , je ne  
 „ vous rappellerai plus. „

---

(\*) Médecin du Cardinal.

Je ne peux m'empêcher de vous raconter une plaisanterie dont une société joyeuse s'est fort amusée dans une petite ville de Province. C'étoit à propos du dîner que le Général Gates donna aux Généraux Anglois le jour de la capitulation de Burgoyne (ce dîner fut servi sur deux planches sans nappe, & consistoit en un jambon, une oie & un vaste plat de viande bouillie.) On disoit qu'après ce très-frugal dîner, les Généraux donnerent Bal, précédé d'une représentation de l'*Avocat Patelin*, comédie, traduite du François par le Général Burgoyne : chacun, tant d'un parti que de l'autre, voulut y jouer son rôle. Le Général Howe prit celui de M. Guillaume. Celui-ci croyoit aller manger l'oie chez l'Avocat, & fut bien duement attrapé. L'Anglois croyoit plumer l'oie dans Philadelphie, qu'y trouva-t-il ? Arnold fit Agnelet. L'un tuoit les moutons de M. Guillaume, pour empêcher qu'ils ne mourussent de la clavelée, l'Américain passa les Anglois au fil de l'épée, pour les guérir de la maladie du suicide. Enfin, le rôle de l'Avocat fut donné au brave Washington. Celui-ci, dès le commencement de la guerre, se traça un plan qu'il suit sans qu'on puisse l'en détourner. Patelin, dès la première scène annonce son dessein : la dernière en est l'exécution, Burgoyne, Clinton, Gates se chargerent des rôles subalternes. Immédiatement après la pièce, le Bal commença : Burgoyne & Arnold dansèrent une Allemande, dans laquelle on remarquoit de très-plaisantes figures ; par exemple, après cinq ou six tours de passe-passe, l'Anglois

se trouvoit la tête prise entre les deux genoux de l'Américain ; Clinton & Gates dansèrent un Menuet , mais sans se donner la main , enfin , Howe & Washington donnerent une Matelote Iroquoise , à la fin de laquelle le Philadelphien battit quelques entrechats , en attendant que l'Achille d'Albion battit la chamade.

La salle du spectacle & du bal offroit les plus belles décorations ; on y remarqua de bons tableaux. Un entr'autres où l'on avoit peint la liberté domptant un léopard , avec ces mots , *Dat vinela libertas* , plut aux insurgens. La fable de la bellette entrée dans un grenier , & faisant de vains efforts pour en sortir , avec ces mots au bas , *Non quo ingressa , exitura modo* , parut aux Anglois d'une invention plate , & d'un coloris fade ; Howe ne dit pas ce qu'il en pensoit.

L'orchestre enfin étoit composé de Pensilvains & d'Anglois , ceux-ci donnerent un *Misérere* dans le goût Italien ; des *Oratorio* dédiés au Général Arnold , des *Fugues* en présence de Gates , des *sonates* , *quatuor* , *trio* , &c. ; & pour terminer , les variations de l'air *ma liberté fait mon bonheur suprême* ; dans lesquelles , tandis que les insurgens chantoient en chœur ce refrain :

» Moi j'aime mieux chanter & rire ,

» C'est le fruit de la liberté.

les Anglois comptoient tristement douze ou quinze mesures de rictus.



Voici encore une jolie Romance nouvelle  
de M. Berquin.

O lit charmant, où ma Myrthé  
Dort en paix quoique sans défense,  
Temple secret de la beauté,  
Va, ne crains rien de ma présence;  
Je puis trouver la volupté  
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur  
Au chevet de ma bien-aimée;  
Qu'elle en respire la fraîcheur,  
Et qu'une vapeur embaumée  
Prête une nouvelle douceur  
A son haleine parfumée!

O sommeil! laisse-moi jouir  
Du calme heureux où tu la plonges;  
Laisse mon image s'unir  
Aux tendres erreurs de ses songes;  
Et que sans avoir à rougir,  
Elle se plaise à leurs mensonges!

Mais, quel transport en ce moment  
Agite son ame attendrie?  
Dieux! pour qui ce soupir charmant  
Qui meurt sur sa bouche fleurie?  
O ma Myrthé, c'est ton amant  
Qui fait ta douce rêverie!

Que tu dois me voir amoureux  
Dans ce songe qui te caresse!  
Mais un songe au gré de mes vœux  
Te peindroit-il donc ma tendresse,

Lorsque moi-même je ne peux  
T'en exprimer toute l'ivresse ?

Si jusqu'au retour du soleil  
Baigné de l'air qu'elle respire,  
J'osois ici de son sommeil  
Partager l'aimable délire !  
Si je pouvois à son réveil  
Surprendre son premier sourire !

Mais non, de ces vœux indiscrets  
Loin de moi l'ardeur égarée !  
Dors ma Myrrhé, repose en paix,  
Qu'en cette retraite sacrée,  
Tout soit pur comme tes attraits,  
Timide comme ta pensée !

S'il m'en coûte quelques soupirs  
A m'arracher de ta présence,  
Je n'y perds pas tous mes plaisirs ;  
Sans offenser ton innocence,  
J'emporte avec moi mes desirs,  
Et les douceurs de l'espérance.

On cite déjà une foule de traits du séjour  
de M. de Voltaire à Paris. Entr'autres bons  
mots, en voici un de Madame la Maréchale de  
Luxembourg. Elle étoit en conversation avec  
Papa grand-homme : entre Mlle. Clairon, qui  
s'écrie d'un ton théâtral : *O mon Dieu tuteur*,  
puis se jettant aux pieds du patriarche, bal-  
butie plusieurs fois *mon ame*, & n'acheve pas.  
Madame de Luxembourg, fâchée d'avoir été  
interrompue par la harangueuse, lui dit brus-  
quement : « Dites *mon art*, Mademoiselle, &  
finissez

finissez  
Viller  
belle  
lui co  
crois  
car ils  
l'épou

LE  
Paris v  
cruel.  
teuil au  
Corneil  
eût une  
côté de  
lui cha  
chez son  
de Volta  
aire ! il  
ma perm  
exilé. —  
eux dire  
A l'oc  
teur tr  
air : An  
Nous  
Maur  
I  
M  
M  
Tome

finissez. » Belle & Bonne (l'épouse de M. de Villette) au dire des Parisiens, n'est pas aussi belle qu'on l'avoit annoncée. Il paroît qu'ils ne lui contestent pas la qualité de bonne, mais je crois qu'elle ne la leur communiquera point, car ils s'exercent avec rigueur sur le compte de l'épouse & de l'époux.

*De Versailles, le 26 Février 1778.*

Le triomphe éclatant de M. de Voltaire à Paris vient de recevoir un petit échec assez cruel. On se proposoit de lui donner le fau-teuil au théâtre françois, honneur accordé à Corneille & à Racine. La Reine vouloit qu'il eût une loge tapissée comme la sienne, & à côté de la sienne, afin de pouvoir causer avec lui chaque jour, &c. &c. Mais le Roi étant chez son auguste épouse, & entendant parler de Voltaire, se mit à dire : *ah, ah, M. de Voltaire ! il est à Paris ; cela est vrai, mais c'est sans ma permission.* — Mais, Sire, il n'a jamais été exilé. — *Cela se peut ; mais je fais ce que je veux dire.*

A l'occasion de la mort de *le Kain*, notre acteur tragique, on a fait ce malin couplet sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Nous venons de perdre le Kain

Et Saint-Germain ;

Maurepas fait notre destin,

Destin funeste !

Mais il nous reste

Monsieur Carlin.

Tome VI.

C

Ce *Monsieur Carlin* est l'arlequin de la comédie Italienne, dont la perte que l'on croit prochaine sera aussi irréparable que celle de *le Kain*.

On a honoré les mânes de *le Kain*, de l'épithaphe suivante.

Il est mort ce sublime acteur,

Qui doit vivre à jamais chez la race future,  
Qui fit long-temps combattre & l'art & la nature.

Lutte pénible, où l'art seul fut vainqueur,  
Nature de ses traits enlaidit l'assemblage,  
Fit sa taille écourcée & sa voix sans accords;  
Par les mains du travail l'art seul grandit son corps,  
Assouplit son organe, embellit son visage,  
Ses efforts, Melpomene, ont emporté le prix;  
De tes propres lauriers il couronna sa tête,  
Et malgré toi, ton sceptre en ses mains fut remis:  
Si par droit de naissance il ne l'a point acquis,

Il l'obtint par droit de conquête.

La meilleure des épithaphe de *le Kain* ne seroit-elle pas celle-ci?

Ci git *le Kain*, ci git la tragédie.

De Paris, le 28 Février 1778

Je vous annonce l'arrivée des Bouffons italiens que la nouvelle administration de l'Opéra a fait venir à grands frais pour augmenter un peu sa recette. A compter de la rentrée prochaine, ce spectacle sera ouvert cinq à six fois par semaine. Le nouveau directeur fait à peu près comme ce Prince qui crut décupler son

rev  
vi  
voi  
nou  
por  
peu  
plia  
soin  
prod  
M.  
porté  
nous  
magie  
en T  
Les  
à l'op  
d'usag  
gens d  
blant  
l'orgnar  
traits q  
monde  
un part  
Gluck &  
lique de  
les bou  
Voici  
atoga.

Patent

Nous  
Souv  
D'Em  
Corfai

revenu en décuplant le nombre des portes de la ville, & fut tout étonné de voir qu'on ne percevoit pas plus de droits d'entrées aux vingt portes nouvelles que n'en avoient rapportés les deux portes qui existoient auparavant. Au moins, peut-on observer que M. de Vismes en multipliant prodigieusement ses dépenses, aura besoin pour les supporter, d'une augmentation de produit de laquelle il ne peut guere se flatter.

M. Gluck est parti pour Vienne & a emporté dans son porte-feuille deux tragédies qu'il nous présentera l'hiver prochain avec toute la magie de son art inimitable. L'une est *Iphigénie en Tauride* & l'autre *Arys*.

Les représentations de *Roland* se continuent à l'opéra avec assez d'affluence, comme il est d'usage dans cette saison, où une infinité de gens désœuvrés vont causer *filles* en faisant semblant d'écouter une musique agréable, & en s'orgnant ce qu'ils peuvent appercevoir des attraits qui se trémoussent sur le théâtre. Tout le monde à peu près paroît cependant avoir pris un parti sur la grande question à décider entre Gluck & Piccini, & selon les apparences la musique de celui-ci sera réservée pour les jours des bouffons.

Voici encore des vers en l'honneur de Saratoga.

*Patente de Lord-Duc pour John Burgoyne.*

Nous le Parlement d'Angleterre,  
Souverain par mer & par terre  
D'Empereurs, Rois & Potentats,  
Corsaires, insulaires & soubas,



A tous Rois , Etats monarchiques,  
 Margraves, Electeurs, Républiques  
 Salut. N'ayant rien plus à cœur  
 Que de combler de biens, d'honneur,  
 Tous ceux qui par action belle,  
 Se couvrent de gloire immortelle,  
 Ayant à toutes bonnes fins  
 Examiné tous les bultins  
 Qui sont venus de l'Amérique  
 Et autres lieux rimans en ique :  
 Ayant enfin oui le rapport  
 Présenté par Suffolk & Nort  
 Sur les hauts faits de Jean Burgoyne,  
 Voulons que ce grand Capitaine  
 Dont on veut dénigrer le nom,  
 En le traitant de fanfaron,  
 Soit accordé toute justice ;  
 Et pour confondre la malice  
 De Burke & Pitt ses ennemis  
 Et d'autres tortueux esprits ;  
 Mandons à notre Secrétaire  
 D'expédier en beau caractère  
 A ce Général fameux  
 Brevets & titres glorieux  
 Pour rétablir sa renommée  
 Fort injustement attaquée  
 En maints lieux & pays divers  
 Tant deçà que delà les mers.

A ces causes, par ces présentes  
 Authentiques lettres-patentes ;  
 Nous & le Roi , nous le nommons  
 Duc & Milord de Benningston :  
 Permettons qu'en ses armoiries  
 Pour supports soient deux batteries

Des canons qu'à *Saragota*  
 Ce général abandonna,  
 En faisant si belle retraite ;  
 Quand son armée fut défaite  
 Par ces insurgens, ces poltrons  
 Et ces François vrais fanfarons,  
 Qui n'auront jamais en partage  
 De nos Allemands le courage ;  
 N'en déplaise au Comte Turpin  
 Qui l'un de nous, provoque en vain,  
 Ayant le tout considéré  
 Et mûrement délibéré,  
 Avons, sous le grand sceau de cire  
 Et le cachet de notre *Sire*,  
 Expédié le présent brevet  
 De Duc Pair, même Baronnet  
 Pour le Général Jean Burgoyne.  
 Signé Bute, Nort & Germaine,  
 Trente Janvier avant minuit  
 Mil sept cent soixante dix-huit.

Je vous ai déjà fait remarquer que depuis quelque temps nos presses ne sont guère occupées que pour les journaux & les critiques de toute espece. On écrit sur les écrits des autres, qui écrivent à leur tour sur ce qu'on écrit contre eux ; notre librairie rouloit sur ce cercle vicieux, & sur quelques compilations, lorsque la circulation a été subitement interrompue dans ce genre de commerce, par la mauvaise humeur que les nouveaux réglemens ont donnée aux bibliopoles de la capitale, & par l'incertitude des changemens que ces ordonnances pourroient encore éprouver d'après leurs sollicitations. Ces

événemens au reste, ont bien pu empêcher ou retarder la publication de plusieurs bons livres, mais non pas celle de quelques brochures assez plates en général & toujours un peu épigrammatiques. De ce nombre est *l'Apologie de l'Almanach des Muses de l'année 1778*, par M. de Francaleu; avec cette épigraphe :

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?  
On sera ridicule & je n'oserai rire ?

Boileau.

Vous devinez bien que cette prétendue apologie est une satire. Elle a pour objet *l'Almanach des Muses* & le projet formé par les *Princes du Parnasse*; éditeurs de cette collection, de nous donner un recueil complet des pièces fugitives, depuis la naissance de la poésie en France.

» Divin fils de Latone, s'écrie à ce sujet M. de  
» Francaleu, toi qui regnes dans le délicieux  
» séjour qu'arrose l'eau d'hippocrène, tu as  
» donc enfin tourné un regard paternel sur ma  
» patrie ! oui, c'est toi qui viens d'inspirer à  
» tes disciples chéris un si courageux dessein,  
» soutiens cette entreprise commencée sous de  
» si heureux auspices ; & que tes fideles histor-  
» riographes, après avoir tiré du sein des téné-  
» bres tant de pièces charmantes dignes de voir  
» le jour, aillent, pour prix de leurs glorieux  
» travaux, tenir à tes côtés, tes sceaux au tem-  
» ple de mémoire. . . » Un éclat de rire qui se  
» fait entendre tire M. de Francaleu de cette ex-  
» tase ; c'est Dorval son neveu qui ne conçoit pas  
» comment son oncle peut raffoler d'une sembla-

ble rapsodie. On examine le recueil de cette année : l'oncle trouve tout excellent comme de raison, & peu de pieces sont du goût de Dorval. Il en veut principalement à M. Dorat & à M. François de Neufchateau. Il s'attire à la fin la malédiction de son oncle : c'est l'endroit le plus plaisant de ce petit pamphlet ; le voici.

« Vas, maudit soit l'instant où mon malheureux frere  
M'embarraffa d'un monstre en devenant ton pere.

(Métromanie.)

« Va, dis-je, je t'abandonne à ton aveuglement. J'avois cru appercevoir en toi le germe de quelques talens : combien je me suis trompé ! tu n'as que le fiel d'une vipere. Mais je serai bien vengé : tu ramperas, tandis que ceux que tu dénigres planeront dans les cieus. Oui, j'ai déjà souscrit pour douze exemplaires de l'immortelle collection dont le succès confondra ton ame jalouse. Tu verras le nom de ton oncle imprimé dans la liste des souscripteurs, attester à tout l'univers la pureté de son goût. Ma bibliotheque gemira sous le poids précieux des volumes multipliés qui s'empresseront d'éclore ; & j'admirerai à mon aise les bustes gravés de ces grands hommes qui t'offusquent, couronnés de lauriers qui n'ombrageront jamais ta tête altiere. Cours porter dans tes cercles aveuglés, tes vers aussi insipides que ta personne. Si Apollon n'étoit le plus pacifique des Dieux, il auroit déjà emprunté les carreaux de son pere pour te réduire en poudre. Mais c'est à moi qu'ap-

» partient le droit de le venger : va, malheureux,  
 » reux, je te donne en son nom ma malediction  
 » tion poétique. »

M. Pierre-Matthieu Renault de St. Germain, né à Châtellerault, dont sa famille est originaire, est décédé au mois de Mars dernier à Chandernagor sur les bords du Gange, âgé de quatre-vingts ans. Il passoit pour un des plus anciens Européens qui aient jamais existé dans l'Indostan. Après avoir occupé les grades les plus distingués, il avoit été pendant seize ans Gouverneur & Directeur général des établissemens françois dans le Bengale. Sa santé ne lui ayant pas permis d'en continuer les fonctions, à la dernière paix, le feu Roi lui en conserva le titre & les honneurs, par des lettres de gouverneur honoraire qu'il lui fit expédier. Pendant près de cinquante ans qu'il a été au service du Roi & de la Compagnie, il a reçu les témoignages les plus flatteurs de satisfaction de la part des différens Ministres de S. M. dont sa famille conserve les lettres. Les Anglois ayant commencé les opérations de la dernière guerre par attaquer avec toutes les forces qu'ils avoient préparées à cet effet, nos établissemens de Bengale, M. Renault de St. Germain se trouva assiégé au mois de Mars 1757 à Chandernagor par la flotte de l'amiral Varron & par l'armée du Colonel Clive, devenu Lord depuis & fort célèbre par les richesses immenses qu'il avoit accumulées dans l'Inde. Dépouvé de forces & de secours, sans munitions, sans retranchemens, avec quelques Européens & environ trois cens Cipayes, M. Renault tint quelques



temps en échec l'armée & la flotte ennemie ,  
 & lorsqu'il fut réduit à capituler , il le fit d'une  
 manière qui lui mérita des éloges des Anglois  
 & des remercimens du Gouvernement. Il avoit  
 sous ses ordres pendant le siege , plusieurs offi-  
 ciers de mérite dont il s'empresça de vanter &  
 de faire récompenser les services. De ce nom-  
 bre furent M. de la Vigne-Buiffon qui com-  
 mande actuellement à l'Orient , lequel obtint la  
 croix de St. Louis , & M. Law de Lauriffon qui  
 fut fait Colonel , & qui est aujourd'hui Gou-  
 verneur général de l'Inde françoise : c'est le pe-  
 tit-fils du célèbre Law. On a remarqué que  
 M. Renault est mort précisément vingt-ans après  
 la prise de Chandernagor , jour pour jour. Il a  
 servi pendant sa longue carrière de la plus grande  
 considération personnelle. Il avoit fait un com-  
 merce considérable & acquis de grandes richesses.  
 L'emploi qu'il en faisoit a dû le faire re-  
 gretter des pauvres ; comme ses vertus , la dou-  
 ceur de ses mœurs & l'extrême probité dont il  
 a toujours fait profession , l'ont fait regretter  
 de ses amis & de sa famille. Le testament qu'il  
 a fait est une dernière preuve de sa piété , de sa  
 bienfaisance & de son amour pour la patrie.  
 Après avoir accordé la liberté à plusieurs fami-  
 les d'esclaves & ordonné des aumônes à Chan-  
 dernagor , il a fait des dispositions analogues en  
 faveur de ses concitoyens & de la ville où il  
 avoit pris naissance. Rien n'est plus intéressant  
 que l'article de son testament , par lequel il re-  
 commande à ses enfans d'être toujours vertueux  
 & toujours amis.

Vous voyez, Monsieur, que si le séjour d'ou-

tre-mer corrompt ordinairement les mœurs, il a quelquefois aussi servi au développement aux vertus. L'exemple de M. Renault n'est pas le seul qu'on puisse citer. Il faut, à la vérité, avouer que les climats salubres occasionnent moins de dérèglemens que ceux où l'influence d'une température mal-saine menace continuellement les jours. On voit peu de gens songer à se former un établissement durable dans les contrées de l'Amérique, où on n'augmente sa fortune qu'en abrégeant sa vie. On y cherche à hâter ses succès par toutes sortes de voies, pour revenir promptement un jour dans sa patrie, & on essaie d'oublier dans le sein d'une débauche effrénée, les souffrances & les désagrémens d'une existence qui lutte sans cesse contre la mort.

Le fils d'un riche négociant s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son pere dont il négligea les sages avis. Le vieillard, près de finir sa carrière, fait un acte par lequel il déshérite son jeune fils & meurt. Dorval instruit de la mort de son pere, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même & pleure ses égaremens passés. Il apprend bientôt qu'il est déshérité. Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son pere. Il la respecte jusques dans l'acte le plus défavorable à ses intérêts. Il dit seulement ces mots : *Je l'ai mérité*. Cette modération parvint aux oreilles de Jenneval son frere, qui, charmé de voir le changement des mœurs de Dorval, va le trouver, l'embrasse & lui adresse ces paroles à jamais mé-

mo  
vo  
uni  
etur  
celu  
part

L  
bien  
rapp  
capri  
un v  
instit  
Celle  
tamen  
comm  
cette  
l'avoi  
encore  
faitric  
deshér  
noissan

LE

La je  
A Cup  
Onc i  
Donne  
Puis i  
En fen  
Cent f  
Que ce

morables : « Mon frere, par un testament que voici, notre pere commun m'a institué son légataire universel ; mais il n'a sans doute voulu exclure que l'homme que vous étiez alors & non celui que vous êtes aujourd'hui ; je vous rends la part qui vous est due. »

L'exemple d'un pareil défintéressement est bien rare : cependant il n'est pas unique. Il me rappelle un autre trait aussi généreux. Par un caprice assez ordinaire à un chef de famille, un vieillard avoit trois filles : en mourant, il institua la plus jeune sa légataire universelle. Celle-ci, dès qu'elle le fait, s'empare du testament, le cache & partage avec ses sœurs comme si de rien n'étoit. On n'a découvert cette belle action qu'après la mort de celle qui l'avoit faite. Cette conduite est plus généreuse encore que celle du frere de Dorval ; la bienfaitrice a sauvé à ses sœurs la honte d'être déshéritées & les a dispensées de toute reconnaissance.

## LE SECRET DE LA NOCE.

### C O N T E.

La jeune Luce épousa le vieux Luc.

A Cupidon son âge étoit rebelle.

Onc il ne put, de son amour caduc

Donner, hélas ! qu'une preuve à la belle :

Puis il lui dit : voilà tout le secret !

En femme ainsi, l'on vous métamorphose.

Cent fois, Madame, on recommenceroit

Que ce seroit toujours la même chose.

*De Paris, le 2 Mars 1778.*

On a commencé à plaider au Parlement une affaire qui fait beaucoup de bruit. C'est celle de M. de Belledamade, négociant de la ville de Bordeaux, contre Messieurs de Queyssac. Ils s'accusent réciproquement d'assassinat : mais le négociant couvert de blessures a le triste avantage de ces affreux témoignages ; les premiers Juges ont presque jugé en sa faveur, par les décrets décernés contre ses adversaires qui en font appellans. Déjà deux arrêts rendus tant à Bordeaux qu'à Toulouse paroissent avoir confirmé ces décrets de prise-de-corps sur lesquels le Conseil a cru trouver des moyens de cassation, & d'après ce jugement, a envoyé au Parlement de Paris, ce procès qui a d'autant plus d'éclat que les plus habiles Avocats sont en lice pour défendre & attaquer, trois de la part de Messieurs de Queyssac (ils sont trois freres) Gerbier à la tête. Target est pour le Sieur Damade. Cette cause attire beaucoup de monde au Palais. Messieurs de Queyssac sont trois Officiers, très-protégés, qui ont bien servi, & que l'on accuse. Damade est un homme isolé, sans appui, qui n'a pour lui que la voix publique. On attend avec impatience le jugement qui doit fixer l'opinion générale.

Vous vous rappelez, Monsieur, les prétentions du domaine du Roi à la succession très-considérable de M. Dumas, Receveur général des finances : un pauvre diable habitant de Lyon dans le fauxbourg de la Guillotiere, vient de

se présenter muni de pieces qui le rendent héritier naturel de ce financier , qu'il démontre avoir été son oncle à la mode de Bretagne. Il y a tout lieu de croire qu'il succédera à cinq ou six millions auxquels monte cet héritage.

Un bon Ecclésiastique, plein d'un zele ardent, s'est présenté chez M. de Voltaire ces jours derniers, a demandé à lui parler en particulier. Lorsque tout le monde se fut retiré, il s'est jetté aux genoux de l'auteur de *la Pucelle*, en le conjurant de se confesser. M. de Voltaire a promis que quand l'envie lui en prendroit, il ne choisiroit point d'autre confesseur. Le Prêtre tranquillisé revient de temps en temps s'informer si le moment de la grace approche. Il espere que ce triomphe pourra au moins lui procurer un bénéfice, & certainement il l'auroit mérité.

Larive, acteur médiocre, reste en possession des rôles que le Kain jouoit avec une si grande supériorité. On vient de faire à cette occasion ce quatrain :

Qui me consolera du malheur qui m'arrive ;  
Disoit en soupirant Melpomene à Caron ?  
Lorsque tu fis passer à le Kain l'acheron  
Que ne déposois-tu ses talens sur la rive !

La premiere représentation de *l'Homme personnel*, comédie en un acte & en vers par M. Barthe, auteur des *Fausse infidélités*, n'a pas eu tout le succès qu'on s'en étoit promis. Pourtant le rôle de *l'Homme personnel* rempli



par Molé a fait le plus grand plaisir. Au moyen de corrections & de changemens assez considérables, cette piece en est à la quatrième représentation & les applaudissemens ne manquent pas.

### ÉPIGRAMME.

Eh, le pauvre Villette en vain  
Paroit tout enflé de sa gloire :  
Il a beau faire, c'est un nain  
Qui montre un géant à la foire.

*A M. de Voltaire, arrivé à Paris le même  
jour que le Kain fut enterré.*

Le même jour qu'on vit le célèbre le Kain  
S'acheminer vers l'inférieure rive,  
O Voltaire, Paris t'a reçu dans son sein :  
Roscius s'en va le matin,  
Sophocle, le soir, nous arrive.  
Quelle double leçon pour l'homme observateur !  
Que le hasard est un grand moraliste !  
Le trépas imprévu de ce sublime Acteur  
Afflige notre orgueil, autant qu'il nous attriste.  
L'aspect de son lugubre deuil  
Nous dit qu'on voit périr tout ce qu'on a vu naître,  
Et que le plus grand homme est promis au cercueil ;  
Mais s'il nous humilie, en nous faisant connoître  
Ce que l'homme doit devenir,  
Tu fais bien nous enorgueillir  
En nous montrant ce qu'il peut être.  
C'est offrir tour-à-tour, sous diverses couleurs,  
De l'humaine nature un portrait qui ressemble ;  
Vous nous rappelez tout ensemble,  
Lui, son néant, toi, sa grandeur.

*Par M. Imbert.*

*De Versailles, le 5 Mars 1778.*

LES Ducs & Pairs sont occupés d'une grande question relative à la maison de Rohan. Vous saurez peut-être que cette maison prétend descendre des Princes du sang de Bretagne, que cette origine lui a toujours été contestée par la noblesse du royaume, & que jamais, malgré le crédit que les Rohans ont eu à différentes époques à la Cour, ils n'ont pu faire prononcer définitivement en leur faveur. En vue de préparer le succès de cette prétention sous les dernières années de Louis XV, le Pere Griffet, Jésuite, avoit composé un ouvrage sur les preuves de l'histoire, dont le but essentiel étoit d'accréditer la prétention des Rohans. M. Gibert fut chargé de répondre, & le fit bien; les Rohans chargerent un certain Abbé Georgel de répliquer. Sa réplique fut remise à M. de Laune, Avocat, pour la combattre en lui recommandant de ne rien ménager & d'attaquer avec force. M. de Laune a travaillé depuis six ans, & son travail venant d'être achevé, il a fallu convoquer les Pairs pour l'examiner. Entr'autres allégations importantes & frappantes, M. de Laune avance que les titres dont la maison de Rohan se prévaut, & qu'elle dit avoir trouvés à la tour de Londres, & dans l'abbaye de Marmoutier, sont purement factices, qu'ils ne sont ni du style ni de l'écriture du temps de leur date.

Les Pairs, après lecture & examen, ont été partagés en trois avis. L'Evêque de Noyon a

opiné que l'ouvrage fût remis aux Commissaires à l'effet d'obtenir la permission du Roi de le faire imprimer pour en être remis un exemplaire aux archives de chaque pairie, de choisir quatre généalogistes pour constater le faux des titres, &c. &c. Le second avis a été ouvert par le Duc de Luynes, qui, ayant eu un Rohan pour aïeul, a proposé de retoucher l'ouvrage qu'il trouvoit conséquent, mais mal digéré. Le Duc de Nivernois, qui a ouvert le troisième avis, a dit que l'ouvrage lui paroissoit si mal fait, que s'il étoit imprimé personne n'auroit le courage de le lire; qu'ainsi il falloit charger quelqu'un de le refondre en entier, le Duc de Mortemard a interrompu M. de Nivernois en lui disant que le style ne faisoit rien contre l'inculpation des faux titres: il falloit en finir sur une affaire qui duroit depuis quinze ans. Après maints débats, la pluralité s'est réunie à suivre l'affaire sans relâche, & jusqu'à conclusion. D'après cela M. de Nivernois & quelques amis ont déclaré qu'ils ne viendroient plus aux assemblées pour cette affaire.

*De Paris, le 7 Mars 1778.*

La société économique de Berne a annoncé, pour l'année prochaine, la distribution de deux prix de cinquante louis chacun, proposés par des amis de l'humanité en faveur de ceux qui traiteront le mieux l'objet important, dont voici le programme: *Composer & rédiger un plan complet & détaillé de législation sur les matières criminelles, sous ce triple point de vue. 1°. Des*

(a) M.  
ont la bie

crimes & des peines proportionnées qu'il convient de leur appliquer. 2°. De la nature & de la force des preuves & des présomptions. 3°. De la manière de les acquérir par la voie de la procédure criminelle, en sorte que la douceur de l'instruction & des peines soit conciliée avec la certitude d'un châtimement prompt & exemplaire, & que la société civile trouve la plus grande sûreté possible pour la liberté & l'humanité. Cet objet intéressant a suggéré à un écrivain célèbre & facile à reconnoître, (\*) des réflexions qui forment un de ces ouvrages interdits aux journalistes, & dont par conséquent je vous dois compte.

L'existence des crimes est sans contredit le premier des maux que doit déplorer le philosophe ami de la sagesse & de l'humanité; mais il est sans remède, ou du moins on n'y peut opposer que des palliatifs insuffisans. Ce sont les loix, ouvrages d'hommes sujets à erreurs, conduits par des vues d'intérêt, égarés par les passions. L'imperfection de ces loix, leur obscurité, leurs abus produisent souvent des maux pires encore que ceux qu'elles ont pour objet de prévenir. « La loi, dit notre auteur, est un poignard à deux tranchans qui égorge également l'innocent & le coupable. Ainsi, ce qui devoit être la sauvegarde des nations, en est si souvent devenu le fléau, qu'on est parvenu à douter si la meilleure législation ne seroit point de n'en point avoir. En effet,

---

(a) M. de Voltaire : on m'assure qu'il est un de ceux dont la bienfaisance a concouru à la formation de ces prix.

» si on vous fait un procès dont dépend votre  
 » vie, qu'on mette d'un côté les compilations  
 » des Bartoles, des Cujas, &c., que de l'autre  
 » on vous présente vingt juges peu savans, mais  
 » qu'ils soient des vieillards exempts des pas-  
 » sions qui corrompent le cœur, au-dessus du  
 » besoin qui l'avilit, & accoutumés aux affai-  
 » res, dont l'habitude rend presque toujours  
 » le sens droit; dites-moi par qui vous choi-  
 » siriez d'être jugé, ou par cette foule de ba-  
 » billards orgueilleux, aussi intéressés qu'inin-  
 » telligibles, ou par ces vingt ignorans respec-  
 » tables?

Tous les crimes vont passer en revue devant  
 notre écrivain philosophe. Il commence par le  
 viol, & tous les gens sensés regarderont avec lui  
 comme une cruauté inutile & dangereuse, Pu-  
 sage de le punir de mort. Ils ne feront peut-être  
 pas également de son avis à l'égard du meurtre.

» Voilà, dit-il, des citoyens qui vous crient,  
 » un brutal m'a crevé un œil, un barbare a  
 » tué mon frère, vengez-nous; donnez-moi un  
 » œil de l'agresseur qui m'a éborgné; donnez-  
 » moi tout le sang du meurtrier par qui mon  
 » frère a été égorgé, exécutez l'ancienne uni-  
 » verselle loi du talion: ne pouvez-vous pas  
 » leur répondre; quand celui qui vous a fait  
 » borgne aura un œil de moins, en aurez-vous  
 » un de plus? Quand j'aurai fait mourir dans  
 » les tourmens celui qui a tué votre frère, ce  
 » frère sera-t-il ressuscité? Attendez quelques  
 » jours, alors votre juste douleur aura perdu  
 » de sa violence; alors vous ne serez pas fâché  
 » de voir, de l'œil qui vous reste, une grosse



« somme d'argent que je vous ferai donner  
 « par le mutilé..... A l'égard de l'assassin de  
 « votre frere il sera votre esclave tant qu'il vi-  
 « vra. Je le rendrai toujours utile au public &  
 « à vous-même. » Bien des gens penseront qu'il  
 est des meurtres qui ne méritent pas la mort,  
 mais ils croiront que l'assassin de sang-froid,  
 de dessein prémédité, pour des vues basses d'in-  
 térêt, ou pour certaines vengeances odieuses  
 & inexcusables, est ce chien enragé dont il  
 faut purger la société pour sauver la vie du  
 plus grand nombre, parce que celui qui a pu  
 commettre une fois ce crime, ne connoitra  
 plus de bornes à ses fureurs ou à ses passions,  
 parce qu'il est impossible de s'assurer qu'il ne  
 se rendra pas coupable d'un second meurtre,  
 ou du moins parce qu'aucun autre crime ne  
 peut plus lui coûter. Ce chapitre devoit néces-  
 sairement traiter de la guerre & amener celui  
 du duel : ce que notre auteur dit sur ces deux  
 objets n'est pas neuf, mais n'en est pas moins  
 philosophique, & ne trouvera de contradicteurs  
 que parmi ces classes de gens à qui les préjugés  
 les plus odieux sont devenus sacrés, étant com-  
 binés avec leur intérêt personnel. « On dit que  
 la guerre a rendu de tout temps les meurtres  
 non-seulement légitimes, mais glorieux. Cé-  
 pendant, d'où vient que la guerre fut tou-  
 jours en horreur chez les Brachmanes, au-  
 tant que le porc étoit en exécution chez  
 les Arabes & les Egyptiens ? D'où vient que  
 les Pythagoriens, les Thérapeutes, les Tro-  
 glodites, les Esseniens, & ceux qui voulu-  
 rent quelque temps les imiter, ne regarde-

„ rent les batailles tant vantées , si souvent  
 „ ordonnées par les Dieux de toute espece ,  
 „ & honorées de leur présence , que comme  
 „ d'infames assassinats multipliés , & comme  
 „ l'assemblage de tous les crimes ? Les primi-  
 „ tifs auxquels on a donné le nom ridicule de  
 „ *Quakers* , ont fui & détesté la guerre pendant  
 „ plus d'un siecle , jusqu'au jour où ils ont été  
 „ forcés par leurs freres les Chrétiens de Lon-  
 „ dres , de renoncer à cette prérogative qui  
 „ les distinguoit de presque tout le reste de la  
 „ terre. „ Et à l'égard du duel.... « Ne nous  
 „ direz-vous point pourquoi les Scipions , les  
 „ Metellus , les Césars & les Pompées n'alloient  
 „ point sur le pré pousser de tierce & de quar-  
 „ te , & pourquoi c'est la gloire d'un sous-Lieu-  
 „ tenant Basque ou Gascon , qui pour prix de  
 „ sa vaillance & en exhauffement de chevale-  
 „ rie , est condamné à être pendu ?.... Ne re-  
 „ marquerez-vous pas que toute société s'em-  
 „ presse à chasser un coquin , de qualité ou  
 „ non , qui est surpris trompant au jeu , ne  
 „ s'agiroid-il que de quelques pistoles ? Tandis  
 „ que toute société se fait un devoir de pro-  
 „ téger , de sauver , d'aider tous les coupables  
 „ des deux crimes les plus funestes au genre hu-  
 „ main , le duel & l'adultere ? „

Il ne faut rien pousser à l'extrême , & quoi-  
 que la dépravation de l'espece humaine dans  
 les sociétés civilisées en soit venue au point  
 qu'il est souvent indispensable de détruire le  
 criminel pour détruire le crime ainsi que pour  
 épouvanter ceux qui seroient tentés de le  
 commettre , il n'en est pas moins absurde &

déraisonnable autant qu'injuste & barbare ;  
d'ôter la vie à des gens qui ont troublé l'ordre  
établi, qui ont enfreint des loix, commis des  
crimes, tandis que les mêmes qualités, dont  
l'abus les a égarés, pourroient être employées  
à l'avantage de l'humanité. « Un homme qui  
auroit brûlé la grange de son voisin ne seroit  
point brûlé en cérémonie, parce qu'un peu  
de foin & de paille n'équivaut pas à la vie  
d'un homme qui meurt par un si cruel sup-  
plice. Mais, après avoir aidé à rebâtir la  
grange, il veilleroit toute sa vie chargé de  
chaines & de coups de fouet à la sûreté de  
toutes les granges du voisinage..... Man-  
drin, le plus magnanime de tous les contre-  
bandiers, auroit été envoyé au fond du Ca-  
nada se battre contre les Sauvages lorsque  
sa Patrie possédoit encore le Canada..... Un  
faux monnoyeur est un excellent artiste. On  
pourroit l'employer dans une prison perpé-  
tuelle à travailler de son métier à la vraie  
monnoie de l'Etat, au-lieu c'e le faire mou-  
rir dans une cuve d'eau bouillante, comme  
l'ordonnent Charles-Quint & François I.....  
Un faussaire enchainé toute sa vie pour-  
roit transcrire de bons ouvrages ou les re-  
gistres de ses Juges, & sur-tout sa sentence....  
La polygamie ne seroit un cas pendable que  
dans la comédie de *Pourceaugnac*, & la loi  
trop rigoureuse de Charles-Quint & des An-  
glois, seroit entièrement abolie pour faire  
place à une loi moins dure & plus conve-  
nable..... Le plagiat, c'est-à-dire, la vente  
d'un enfant volé, seroit aussi peu pour-

» suivi qu'il est rare dans l'Europe chrétienne. A l'égard du plagiat des auteurs, il est si commun qu'on ne peut le poursuivre. »

Le chapitre de l'hérésie est, comme vous devez le penser, un des plus curieux de ce petit ouvrage, & l'un de ceux que l'auteur a écrit avec le plus de feu. « Quand commença-t-on à condamner en forme juridique des docteurs, des prêtres & des séculiers ; à être étranglés ou décollés, ou brûlés en place publique, pour des opinions que personne n'entendoit ? Ce fut, si je ne me trompe, sous Théodose, qui ne savoit rien de ce qui se passoit dans ses Etats, ainsi qu'il est arrivé depuis à plus d'un Monarque..... » Les évêques Priscillien, Mitamo & Salvien ont été les premiers hérétiques condamnés à mort. Ce fut Maxime, tyran des Gaules, qui les fit pendre. « Ce Maxime étoit un barbare débauché, ivrogne, avare & dissipateur ; un vrai soldat, ne sachant point de quoi il étoit question, s'en souciant encore moins ; d'ailleurs dévot & fait pour être gouverné par les prêtres pourvu qu'il gagnât à les protéger..... Dès que les égoïstes furent si loyalement en curée, ils ne discontinuèrent plus d'aller à la chasse des hérétiques & des impies. Ils crièrent *Alali* d'un bout de l'Europe à l'autre. Ils changèrent quelques Princes en chiens de chasse, qui plongerent leurs gueules dans le sang des bêtes relancées par eux. Dès que les Princes résistèrent, ils furent immolés



eux-mêmes depuis Henri IV. l'Empereur ;  
 jusqu'à l'autre Henri IV. de France, le meil-  
 leur des Rois & des hommes.... C'est pen-  
 dant ces siècles d'ignorance, de superstition,  
 de fraude & de barbarie, que l'Eglise, qui  
 savoit lire & écrire, dicta des loix à toute  
 l'Europe, qui ne savoit que boire, com-  
 battre & se confesser à des moines. L'Eglise  
 fit jurer aux Princes qu'elle oignit, d'ex-  
 terminer tous les hérétiques, c'est-à-dire,  
 qu'un Souverain fit serment à son sacre de  
 tuer presque tous les habitans de l'univers;  
 Car presque tous avoient une religion dif-  
 férente de la sienne. L'hérésie fut le plus  
 grand des crimes, & aujourd'hui même en-  
 core chez une aimable nation notre voi-  
 sine, le code pénal de tous les Parlemens  
 commence par l'hérésie; cela s'appelle crime  
 de lèse-Majesté Divine au premier chef....  
 On a porté des loix bien terribles contre  
 les hérétiques en France. On publia en 1699  
 un Edit par lequel tout hérétique nouvel-  
 lement converti étoit condamné aux galeres  
 perpétuelles s'il étoit surpris sortant du Royau-  
 me, & ceux qui avoient favorisé sa sortie,  
 livrés à la mort. Ainsi le réputé principal  
 criminel étoit bien moins puni que le com-  
 plice. Cette loi barbare & absurde n'est point  
 abolie, mais il faut avouer qu'elle est fort  
 mitigée par les mœurs; on s'est bien relâ-  
 ché depuis qu'en 1767, l'Impératrice de  
 toutes les Russies, souveraine de 1200 mille  
 lieues quarrées, a écrit de sa main à la tête  
 de ses loix, en présence des députés de



» trente nations & de trente religions ; la  
 » *faute la plus nuisible seroit l'intolérance.* »

Passons au chapitre du sacrilège, où se trouve  
 naturellement placée une histoire récente qui  
 fait honte & horreur à l'humanité. C'est celle  
 du Chevalier de la Barre. Voici comme M. de  
 Voltaire la raconte. « Vous avez sans doute en-  
 » tendu parler de la catastrophe arrivée l'an 1766  
 » à quelques enfans d'une petite Ville d'un  
 » Royaume voisin. Ce Royaume possède une  
 » espèce de gens inconnus chez nous. Ils sont  
 » vêtus autrement que les autres hommes.  
 » Leurs cuisses, leurs jambes & leurs pieds sont  
 » nus, leur barbe descend jusqu'à la ceinture.  
 » une corde les ceint ; ils mettent dans leurs  
 » manches ce que nous mettons dans nos po-  
 » ches ; nous parlons par la bouche , & ils par-  
 » lent par le nez. Les anciens Bretons qui des-  
 » cendirent à l'occident de la mer d'Allemagne  
 » ne croient pas que ces animaux soient des  
 » hommes. Il y a même une loi de courir sus  
 » s'ils abordent dans l'Isle ; mais dans les pe-  
 » tites Villes du Continent dont je vous parle  
 » ils sont si révérens certains jours de l'année  
 » quand ils font certaines fonctions interdites  
 » dans notre Pays, qu'il faut se mettre à ge-  
 » noux quand ils passent deux à deux dans  
 » la rue.... Or, un jour qu'ils passaient, quel-  
 » ques enfans qui en savoient peut-être trop  
 » pour leur âge, négligerent de s'agenouil-  
 » ler. On prétend même qu'ils montrèrent peu  
 » de respect pour une figure de bois que nous  
 » ne souffrons point dans notre République  
 » & qui en effet par elle-même (si on la dis-  
 » tingue

tingue de l'objet adorable qu'elle représente  
mal) ne mérite pas beaucoup de considé-  
ration. L'irrévérence de ces enfans envers  
ce bois ne fut même jamais constatée....  
Ce crime fut jugé par trois magistrats, dont  
l'un étoit l'ennemi reconnu des familles de  
ces enfans ; l'autre un patricien marchand  
de cochons, j'ignore le troisieme.... Ils les  
condamnerent à la torture ordinaire & ex-  
traordinaire, à l'amputation du poing, à  
l'amputation de la langue arrachée avec des  
tenailles, & enfin à être brûlés vifs.... Le  
tribunal de la grande Ville revit le procès,  
& confirma le jugement à la pluralité de  
quinze voix contre dix. L'arrêt fut exécuté  
autant qu'il fut possible par cinq bourreaux  
que le grand Tribunal délégua exprès sur  
les lieux. L'Europe entiere frémit d'hor-  
reur.... Quelle horreur absurde qu'on joue  
la vie & la mort d'un citoyen au jeu de  
six contre quatre, ou de cinq contre trois  
ou de quatre contre deux, ou de trois contre  
un !.... Et fait-on bien ce que c'est qu'un  
crime de lese-Majesté Divine ? Est-ce de vou-  
loir assassiner Dieu, comme Lycaon se pro-  
posa d'assassiner Jupiter, qui étoit venu sou-  
per chez lui ? Est-ce de lui faire la guerre  
comme autrefois les Titans & ensuite les  
Géans la lui firent, & comme précédemment  
il en avoit essuyé une très-funeste de la part  
des anges, selon ce qu'ont écrit les premiers  
Brachmanes, peres des anciennes fables &  
des anciennes sciences ? Est-ce enfin de nier  
l'existence de Dieu comme ont fait des phi-

» philosophes impies de l'antiquité ? Certes de  
 » malheureux enfans livrés à cinq bourreaux  
 » par trois ignorans, n'avoient rien fait de  
 » cela. L'un d'eux, échappé aux cinq bour-  
 » reaux, est un officier très-sage, un homme  
 » vertueux. Il sert un très-grand Roi, qui  
 » en le favorisant, apprend aux nations qu'il  
 » ne faut pas offenser Dieu jusqu'à prétendre  
 » le venger par des assassinats horribles, &  
 » qu'il ne faut pas se presser de brûler de jeunes  
 » inconsiderés qui peuvent devenir des hom-  
 » mes utiles & respectables.... Quand on se  
 » représente que des citoyens d'ailleurs judi-  
 » cieux, ont signé le matin une abominable  
 » boucherie, & qu'ils vont le soir passer le  
 » temps chez des dames, entendre & dire des  
 » plaisanteries, & mêler des cartes, de leurs  
 » mains ensanglantées, peut-on concevoir de  
 » tels contrastes ? Et n'est-on pas fortement  
 » tenté de renoncer à la société des hom-  
 » mes ?.... »

Je m'arrête au chapitre intitulé, *De la na-  
 ture & de la force des preuves, & des présomp-  
 tions*; la preuve *par témoins* est une de celles  
 contre lesquelles notre auteur s'élève avec le  
 plus de chaleur & de fondement. « Faut-il que  
 » dans tous les cas deux témoins constans, in-  
 » variables dans leurs dépositions uniformes  
 » suffisent pour faire condamner un accusé  
 » deux hommes également prévenus se trom-  
 » pent si souvent, & croient avoir vu ce  
 » qu'ils n'ont point vu ! sur-tout quand les es-  
 » prits sont échauffés, quand un enthousiasme  
 » de faction ou de religion fascine les yeux

N'y eut-il pas dans le procès criminel de Syrven, en 1762, un médecin & un chirurgien catholiques zélés, qui virent de l'eau dans l'estomac de la fille de ce Syrven, ouverte par eux? & qui jugerent que Syrven avoit noyé sa fille, parce qu'il étoit protestant, quoique l'eau dans l'estomac eût été une preuve en bonne physique, que la fille n'étoit pas morte noyée.... Une cabale de la populace à Lyon ne vit-elle pas, en 1772, de jeunes gens porter en dansant & en chantant, le cadavre d'une fille qu'ils venoient de violer & d'assassiner? cela ne fut-il pas déposé en justice d'une voix unanime? & cependant les juges reconnurent enfin solennellement dans leur sentence, qu'il n'y avoit eu ni fille violée, ni cadavre porté, ni chant, ni danse... On se souviendra long-temps du gentilhomme Langlade, innocent, condamné à la torture & aux galeres où il mourut.... Rapportons encore l'incroyable, mais publique aventure de la Pivardiere. Madame de Chauvelin, mariée en secondes noces avec lui, est accusée de l'avoir fait assassiner dans son château. Deux servantes ont été témoins du meurtre. Sa propre fille a entendu les cris & les dernières paroles de son pere. *Mon Dieu, ayez pitié de moi!* l'une des servantes malade en danger de mort, atteste Dieu en recevant les sacremens de son Eglise, que sa maîtresse a vu tuer son maître. Plusieurs autres témoins ont vu les linges teints de son sang, plusieurs ont entendu le coup de



» fusil par lequel on a commencé l'assassinat.  
 » Sa mort est avérée. Cependant il n'y avoit  
 » eu ni coup de fusil tiré, ni sang répandu,  
 » ni personne tué. Le reste est bien plus ex-  
 » traordinaire. La Pivardiere revient chez lui;  
 » il se présente aux juges de la province qui  
 » poursuivoient la vengeance de sa mort. Les  
 » juges ne veulent pas perdre leur procédure,  
 » ils lui soutiennent qu'il est mort, qu'il est  
 » un imposteur de se dire encore en vie,  
 » qu'il doit être puni de mentir ainsi à la  
 » justice, que leurs procédures sont plus croya-  
 » bles que lui. Ce procès criminel dure dix-  
 » huit mois avant que ce pauvre gentilhomme  
 » puisse obtenir un arrêt *comme quoi il est en-  
 » core en vie...* Au moment que je vous parle,  
 » il se passe une scene moins révoltante. Deux  
 » coupables sont condamnés par un Parlement  
 » avec deux femmes réputées complices. Les  
 » deux hommes, par leur testament de mort  
 » déclarent que les femmes sont innocentes.  
 » Le rapporteur allegue que la loi n'écoute  
 » pas cette justification tardive, & veut qu'on  
 » les pendre tous quatre. Le bourreau plus pi-  
 » toyable que le Conseiller, & raisonnant  
 » mieux, ayant déjà pendu les deux hommes  
 » & une femme, conseille tout bas à la deu-  
 » niere de crier qu'elle est grosse. On suspend  
 » l'exécution, on écrit à Versailles & la fem-  
 » me est sauvée... Nous avons vu par les le-  
 » tres de plusieurs juriscultes de France  
 » qu'il n'y a point d'année où quelque Tri-  
 » bunal ne fasse périr dans les supplices, de  
 » malheureux dont l'innocence est ensuite



connue & non vengée. Il faut de l'argent pour demander justice en révision ; mais les pauvres familles qui la demanderoient sont réduites à l'aumône, tandis que dans la Capitale trois ou quatre cens mille oisifs, après s'être occupés de convulsions pendant vingt ans, disputent gaiement sur un vauxhall, sur un opéra-comique, sur les doubles croches... » Ces faits ne doivent-ils pas suffire, entre mille autres que l'on pourroit citer, pour faire sentir la nécessité d'une réformation dans le code criminel, & faut-il qu'un objet sur lequel toutes les puissances de l'Europe devroient sans cesse avoir les yeux attachés, ne devienne en ce moment la matière d'une discussion sérieuse, que parce qu'il se trouve deux particuliers généreux, assez amis de l'humanité pour y destiner une partie de leur fortune ?

On a recueilli ce mot que le Kain a prononcé à sa mort, & qui vaut la peine d'être transcrit ; *J'ai été toute ma vie la dupe des femmes, de mes amis & du public sur-tout, qui a dit : Joue, amuse-moi & creve, & je meurs.* M. de Voltaire témoigne sans cesse ses regrets sur cette perte : elle lui a été d'autant plus sensible en ce moment, qu'il a été peu satisfait des acteurs auxquels il a fait répéter sa tragédie d'*Irene*. Il disoit à Madame Vestris, en lui reprochant une froideur naturelle qu'elle ne vient à bout de vaincre ou de masquer qu'avec beaucoup d'art : *Madame, je me rappelle Mlle. Duclos que j'ai vue, il y a cinquante ans, faire pleurer une assemblée nombreuse, en*

*prononçant un seul mot : un mon pere , mon  
amant , dit par elle , faisoit fondre en larmes  
tous les spectateurs. C'est en voulant déclamer  
quelques vers du rôle de Brisard , qui ne les  
rendoit pas comme M. de Voltaire , encore  
plein de feu , les avoit sentis , qu'il s'est rompu  
un vaisseau dans la poitrine. Dès qu'il a paru  
hors de danger , son hôte a célébré sa con-  
valescence par ces vers.*

Le dernier souffle de la vie  
Etoit prêt à vous échapper ;  
Mais respectant votre génie  
La mort a craint de vous frapper.  
Quatre-vingts ans ont vu l'histoire  
Compter vos jours par vos succès :  
Vous vivrez encor pour la gloire,  
Et pour l'honneur du nom François,  
Vous avez, dès votre jeune âge,  
Conquis le sceptre des talens ,  
Et vous y joindrez l'avantage  
De le garder jusqu'à cent ans.

C'est avec regret que je mêle le fiel du far-  
casine à des éloges mérités , mais vous exigez  
que je ne vous cele rien. On se distribue dans  
nos sociétés , des copies de cette méchante  
pièce de vers , dans le style des annonces de  
la foire.

### *A V I S I M P O R T A N T .*

Le S. V..... dit Marquis,  
Successeur de Jodele ,  
Facteur de vers , de prose & d'autres bagatelles,  
Au public donne avis

Qu'il possède dans sa boutique

Un animal plaisant, unique,

Arrivé récemment

De Geneve en droiture :

Vrai phénomène de nature,

Cadavre, squelette ambulant ;

Il a l'œil très-vif & la voix forte ;

Il vous mord, vous caresse, il est doux, il s'emporte ;

Tantôt il parle comme un Dieu,

Tantôt il parle comme un diable ;

Son regard est malin, son esprit est tout feu,

Cet être inconcevable

Fait l'aveugle, le sourd, & quelquefois le mort,

Sa machine se monte & démonte à ressort,

Et la tête lui tourne au surnom de grand homme.

Du mont Crapack il est l'original en somme,

On le verra tous les matins,

Au bout du quai des théâtres ;

Par un salut profond, beaucoup de modestie,

Les grands Seigneurs paieront leur curiosité,

Porte ouverte à l'Académie,

A tous acteurs de comédie

Qui flatteront sa vanité,

Et voudront adorer l'idole.

Les gens mitrés, portant étole

Verront de loin, moyennant une obole,

Pour éviter ses griffes & ses dents.

Tout poète entrera moyennant quelqu'encens.

M. d'Angiville, Directeur général des bâtimens, ayant chargé M. Pigal de faire incessamment les bustes du Maréchal de Saxe & de M. de Voltaire, ce dernier a envoyé ces vers à M. Pigal.

Le Roi fait que votre talent  
Dans le petit & dans le grand

Ne fit jamais qu'œuvre parfaite;  
 Mais par un contraste nouveau  
 Il veut que votre heureux ciseau  
 Du héros descende au trompette.

*De Versailles, le 10 Mars 1778.*

M. de Motte-Piquet commandant une escadre & une flotille marchande, sorties dernièrement de nos ports, a rencontré une petite escadre angloise qui a voulu exiger qu'il se soumit à une visite. M. de la Motte lui a fait déclarer qu'il n'en permettoit aucune. Sur cela les Anglois ont insisté & levé les sabords. Pour mettre fin à la dispute, M. de la Motte a fait lâcher une bordée générale. Les Commandans Anglois ont offert de se rendre, mais M. de la Motte leur a dit : *Nous ne sommes point en guerre, je ne fais donc point de prises, éloignez-vous seulement & songez à mieux respecter le Pavillon d'une nation respectable.* Ce M. de la Motte-Piquet avoit écrit à M. de Sartine avant de s'embarquer, que s'il n'avoit pas *carte blanche*, il ne se soucioit point du commandement : *Je ne suis pas homme à endurer des nazarades; ainsi pleine liberté ou démission.* Le Ministre ayant montré cette lettre au Roi, S. M. dit sur le champ : *Voilà un de ces hommes comme il m'en faut.* Quant à l'affaire de Baviere, qui occupe en ce moment & effraie même si fort l'Allemagne, il faut vous avouer que, sérieusement occupés relativement à l'Amérique & l'Angleterre, nous sommes assez indifférens à cet égard. Comme garans du traité de Munster, notre politique ne

peut manquer sans doute de faire tout ce que cette qualité exige , mais nous croyons ne devoir agir que ministériellement pour des intérêts qui ne touchent pas essentiellement la France. D'ailleurs les circonstances présentes de ce Royaume envers l'Empire & la Maison Impériale, nous dictent une conduite bien différente de ce qu'elle auroit dû être & auroit été il y a une vingtaine d'années. Nous n'avons pas présumé & ne présumons pas même encore au Roi de Prusse une intention sérieuse de faire la guerre pour une cause étrangère à sa Couronne & à sa maison, sur-tout lorsque la partie la plus lésée, au-lieu d'invoquer l'assistance de ce Monarque, transigeoit avec la maison impériale. M. de Vergennes a écrit aux Ministres du Roi à Ratisbonne, à Vienne & à Munich, conformément à ces principes & à cette opinion, en les chargeant néanmoins de faire extérieurement tout ce qui convenoit. Lorsque M. le Comte de Mercy s'est plaint à ce Ministre de notre déclaration à Ratisbonne, il lui a répondu : *Nous ne pouvions faire moins, mais ne vous en inquiétez point.* La Cour de Suede modelera sa conduite sur la nôtre.

Une lettre de Vienne nous apprend qu'à l'ouverture d'une dépêche arrivée de Berlin le 14 de Février l'Impératrice-Reine a fondu en larmes en s'écriant : *Est-il possible qu'aux derniers momens de ma vie, j'éprouve encore cet affreux malheur ! vous savez, grand Dieu, que cette guerre sera bien malgré moi, mais on le veut.* Cette Princesse fit appeller son auguste fils & lui montra toute sa douleur.



Madame Adélaïde, tante du Roi, a fait compagnie à son neveu le jour du Mardi-gras, tandis que tout le monde dansoit, & a profité du moment pour lui faire observer tous les vices & les abus du gouvernement. M. de Maurepas, M. Necker & quelques autres n'ont pas été oubliés. Cette Princesse respectable par ses sentimens comme par ses connoissances, a eu le plaisir de toucher le Monarque & d'exciter son attention.

J'ai entendu se dire à l'oreille qu'un grand politique avoit insinué au Roi d'Angleterre qu'il devroit s'entendre avec notre Cour, nous laisser effectuer une descente en Angleterre & en profiter pour consommer le plan formé par le Ministère Britannique, de subjuguier la nation & de rendre son Chef Monarque héréditaire; opération devenue facile par la foiblesse actuelle du parti de l'opposition.

TRÈS-HUMBLE RÉPONSE à très-haut & très-puissant Seigneur Monseigneur Pierre-Augustin Caron ou Carillon, dit Beaumarchais, Baron de Ronac en Franconie, Adjudicataire général des Bois de Péquigny, de Tonnerre & autre lieu, premier Lieutenant des chasses de la garenne du For-l'Evêque & du Palais, Seigneur des forêts d'Agiots, d'Escompte, de change, rechange & autres rotures, &c. &c. &c.

Par Charlotte-Génévieve, Louise, Auguste, Andrée, Thimothée d'Eon de Beaumont, connue jusqu'à ce jour sous le nom du Chevalier d'Eon, ci-devant Docteur consulté, Censeur

écouté, Auteur cité, Dragon redouté, Capitaine célèbre, Négociateur respecté, aujourd'hui pauvre fille majeure, n'ayant pour toute fortune, que les Louts qu'elle porte dans son cœur, & sur son cœur.

MONSIEUR ;

» Je n'ai reçu que le 19 Janvier la très-gracieuse épître que votre Grandeur a daigné m'écrire le 13, & à laquelle étoit jointe une copie certifiée & signée, Caron de Beaumarchais, de celle dont vous aviez honoré un Ministre, que même la Noblesse en seconde place doit qualifier de Monseigneur, & que vous, malcaron pliqué je ne fais où, ne traitez que de Monsieur le Comte. »

» Au titre de votre obligée, je vous fais mon sincère compliment, de la réponse honnête par laquelle ce Ministre indifférent à de pareilles minuties, a ratifié votre protocole, & dont vous ne manquerez pas de profiter avant peu pour lui écrire : mon cher Comte. »

» Comme il n'est pas possible que ce soit la dignité qui se ravale jusqu'à vous, il faut bien en conclure que c'est votre grande capacité qui vous élève jusqu'à lui, & à mes yeux l'immense publicité que vous avez donnée aux lettres susdites, ayant bien moins pour motif vos griefs contre le Chevalier d'Eon, que le desir de rendre votre existence, je veux y contribuer moi-même pour l'honneur de mon siècle, je consens de tout mon cœur, que les ministres & secrétaires d'Etat, si tel est leur bon plaisir,

ne soient plus que de petits Messieurs pour vous. »

« Tout ce qui les amuse est pour moi chose exquise ;  
 » Et par respect pour eux , je vous Monseigneurise.

« Mais , Monseigneur , que votre style avec moi est changé ! Vous me faites entendre les accens du courroux & de l'indignation. Ce ne sont plus ces complimens , ces douceurs que vous cherchiez à me prodiguer , quand je portois une canne : Vous parlez , vous écrivez comme quelqu'un qui se fâche , & qui ne craint point les coups d'éventail. Certes , Monseigneur , vous êtes pour le moins aussi brave homme que Bouffard ; ce valeureux pilote a sauvé quelques matelots à son maître ; & vous , supérieur aux risques des mers , & à ceux des *Bagnos de Londres* , plus perfides qu'elles , vous êtes parvenu à sauver des millions d'ennemis de la France , que j'aurois pu tuer encore. Plus sage qu'Ulysse qui trouva sous les habits d'une fille , un vengeur à la Grece désolée , vous avez su d'un Achille françois , qui seul pouvoit valoir plusieurs barailions , ne faire qu'une femme. C'est un effort d'industrie , qui met le fils de Caron bien au-dessus du fils de Laërte ; car si vous pouviez emmailloter ainsi tous les Achilles de la France , elle verroit bientôt le retour des beaux jours d'Astrée ; & nous dormirions tous tranquilles sous l'ombre de votre capacité & de votre zele. Pour moi qui , à bon compte vous ai l'obligation de ne pouvoir plus voir de feu que celui de ma cheminée , j'ai tout lieu d'être sur-

prisé, que vous me taxiez d'ingratitude. Que  
 ne vous dois-je pas en effet, pour n'avoir éloi-  
 gnée de tous les périls de la guerre, & associée  
 au bonheur de votre immortalité ? Ce sont là  
 de ces bienfaits que je ne cesserai de publier.  
 La postérité saura, dans quel sens vous avez  
 agrandi mon infortune. Elle n'hésitera point à  
 croire qu'après avoir été pendant vingt ans le  
 confident & le ministre du plus grand Roi de  
 de la terre ; qu'après avoir servi avec éclat dans  
 les armées, commandées par mes illustres pro-  
 tecteurs, que vivant enfin sous un ministre re-  
 nommé par ses lumières & son équité, j'ai été  
 trop heureuse, que vous ayiez plaidé ma cause ;  
 que vous ayiez épousé mes intérêts, les intérêts  
 d'une veuve du secret de Louis XV. Il lui pa-  
 roîtra fort naturel que j'aie excité votre douce  
 compassion, au milieu de mon arsenal & au  
 sein du pays le plus libre de la terre. Elle vous  
 saura gré d'avoir dissimulé mes fautes ; de moi  
 qui ai si peu crainé les représailles sur cet arti-  
 cle. Elle louera la condescendance que vous  
 daignez avoir pour mon sexe & qui vous fait  
 rejeter sur ses faiblesses, des égaremens qui  
 ont excité l'envie du vôtre, & qui seront l'é-  
 ternel désespoir de tous ceux que la vertu guer-  
 rière n'enflamma jamais. Elle sera sur-tout frap-  
 pée d'admiration que vous n'ayiez point de-  
 mandé que je fusse punie ; ce qui sans doute  
 eût été dire, blâmée. Cependant qu'il me soit per-  
 mis, de vous l'observer, Monseigneur, votre  
 prévoyance sur ce point lui paroîtra un défaut :  
 car, si on me faisoit subir cet opprobre, ce se-  
 roit un nouveau champ ouvert à votre géné-



rosité. Vous la porteriez jusqu'à m'apprendre, comment on manœuvre pour se faire réhabiliter ; je l'aiguë ainsi des pardons que vous m'offrez par trois fois, tant de votre lettre au ministre, que dans celle que vous m'adressez, au risque de faire dire que vous y êtes poussé par l'intérêt du renard, dont la queue étoit restée au piège. J'ai rejeté les terribles pardons de la Cour ; mais, Monseigneur, je me parerai des vôtres ; j'en ferai mon bouquet de noces, mon chapeau de virginité : leur odeur suave, charmera toutes les nymphes mes compagnes ; chacune voudra en avoir, & les offrir à Junon, pour se rendre propice la déesse dont vous avez trois fois enfumé les autels. »

« Vous voyez, Monseigneur, de quelle vénération je suis remplie pour vous. Jugez de l'étonnement où me jettent les plaintes que vous adressez au trône, sur mes propos à votre sujet. *Les personnes les plus qualifiées vous en ont averti, dites-vous, que j'allois vous forcer à me restituer soixante mille livres en vous perdant d'honneur.* Il est aisé de voir que cette menace est sortie de la bouche de quelque imposteur mal instruit de mes affaires. Si consultant moins votre vanité que la bienséance, vous m'eussiez demandé raison à moi-même, plutôt qu'au Ministre, des bruits qui couroient, je vous aurois dit, qu'au-lieu d'une somme de 60 mille livres, c'étoit une somme de 256,763 livres 10 sols, dont je prétendois être frustrée, salaire légitime de mes services secrets & publics en tout genre honnête, pendant plus de vingt ans. Je vous aurois rappelé, que cette juste



réclamation de l'ancien Ministre plénipotentiaire de France, vous a servi à brillanter votre néant dans le cabinet d'un Ministre, dont l'économie ne doit pas être une des moindres vertus ; & que sa place met dans la malheureuse nécessité de soutenir l'honneur amphibie d'une espece d'agent qui ne peut avoir aucune part dans son estime. Néanmoins si votre ame s'ouvre un jour au repentir du tort que vous m'avez fait, pour régénérer votre crédit, en obtenant à mon occasion les entrées familières chez le Ministre ; & que sur les bruits des excellentes affaires qui vous sont venues par ce moyen, vos remords vous portent à me rendre les 256,763 liv. 10 sols que votre machiavelisme m'a fait perdre, je recevrai sans scrupule cette restitution qui, je vous l'assure, loin de *vous perdre d'honneur*, vous en fera autant pour le moins que l'hommage rendu d'office à votre désintéressement. Au reste, je ne vous forcerai à rien, Monseigneur, pas même à me rendre cette belle Vierge d'après le Corregge, que j'ai donnée à M. Caron, parce qu'il me disoit, qu'il aimoit les Vierges ; ni cette Vénus d'après le Carrache que j'ai donnée à M. Caron, parce qu'il aime encore plus les Vénus ; ni ce grand & singulier coffre-fort avec des serrures à secret que j'ai donné aussi à M. Caron, parce qu'il aime, pardessus tout, les beaux yeux d'un coffre-fort. Il me suffit que mon bon cœur se soit arrêté à l'article de mes armes qui tentoient aussi votre cupidité gloutonne ; mais sur lesquelles l'honneur de m'en avoir dépouillée, ne vous avoit donné aucun

droit. Il me suffit que la foiblesse de mon sexe ait confondu la force du vôtre, en se refusant avec persévérance à l'infame marché que vous avez osé me proposer, pour m'associer à un vol de grand chemin, & me faire partager le prix de ma honte. Il me suffit enfin d'avoir flétri de mon blâme public le jugement du tribunal anglois, qui a prétendu faire gagner à vos consors cette cause d'iniquité, dont l'opprobre ne peut se consommer, & les paiemens se réaliser, qu'en vertu d'un consentement qu'on ne m'arrachera jamais, ou par une insulte que je ne crains point pour ma cendre, par-tout où régneront les mœurs. En attendant, repaissez votre espoir des complaisances, que peuvent avoir pour vous certains bouffons qui amusent Paris, en me personnifiant dans de fort bonnes maisons, où cela ne dure qu'un moment, parce que ce n'est pas moi. Votre partie est sans doute déjà liée avec le peintre Mufson, pour ranimer par ses faceties le feu des gageures sur mon sexe & faire remonter vos primes avec votre impudence. C'est ainsi que Figaro va faisant la barbe à tout le genre humain; & moi qui n'ai point de barbe, je rirai de voir avec quelle burlesque effronterie, il a osé faire lire à un Ministre qui ne connoît de farces que celles du grand théâtre de l'Europe, le couplet du *crescendo* de Basile pillé de lui-même & d'autrui; & je dirai : *Ecce iterum Crispinus*. Voilà comme nous jouirons tous deux des biens que nous tenons l'un de l'autre. Vous, Monseigneur, de votre risible importance, & moi de mon estimable nullité : Vous

Note g

Bien d  
Ronac e  
e fait  
Caron,  
aventure  
sur les l  
Paris, co  
le Buschi  
ou franci

du grand nom qui vous restera dans Israël , pour vos escomptes de 375 livres sterling , sur la somme de 4625 liv. sterl. que vous aviez à payer à mon acquit , pour une partie de la créance sans intérêt de mon généreux protecteur , le lord Comte Ferrers , Pair & Amiral d'Angleterre ; & moi de la bienveillance que cet illustre ami m'a conservée ; vous enfin , de l'idée de m'avoir fait connoître en France , où j'étois connue long-temps avant vous , & le serai long-temps après vous ; & moi , du plaisir d'avoir frustré le fardide intérêt que vous aviez de faire connoître mon sexe en Angleterre ; d'avoir sauvé l'honneur de mon Roi , de ma patrie , de ma famille , de mon sexe , & de l'ordre de St. Louis que je lui fais porter , en refusant dans ma misere six mille guinées sur les cinquante mille , dont ma honte vous eût assuré l'infame profit.... Et venez encore vous plaindre , que je ne vous rends pas justice , mon cher Seigneur ; bon jour , bon soir , & adieu. Joignez celle-ci aux autres dans votre portefeuille , où l'on vous conseillera de les laisser. »

( Signé ) la Chevaliere d'Eon.

*Note géographique , historique , & non politique.*

Bien des gens peuvent ne pas connoître la baronnie de Ronac en Franconie , il est à propos de les instruire par le fait suivant. Sous le nom de *Ronac* , anagramme de Caron , Pierre Augustin eut en Franconie , l'an 1774 , une aventure de moulins à vent , qui le fit qualifier de fripon sur les lieux , d'imposteur à Vienne , & de visionnaire à Paris , comme son voyage d'Espagne. Cette note est tirée de Butching géogr. T. III , p. 774 , chap. de la *Franconie* ou *franche-coquinerie*.

## APPEL A MES CONTEMPORAINES.

» Quelle est la femme qui aura lu les fameuses lettres du Carillon , ou Caron dit Beaumarchais , des 3 & 13 Janvier au Ministre & à moi , & qui dans son cœur n'aura point dit , elle y répondra ? Vous m'avez rendu justice , mes dignes contemporaines , & si ce coup a tardé , c'étoit pour aggraver sa punition , il faut que son ignominie s'accroisse par le succès même dont il a cru jouir . »

» J'ai sacrifié à l'amour de ma patrie & de ma famille l'épée que j'ai portée avec honneur , depuis que j'ai commencé à me connoître ; ce sacrifice me devient encore plus précieux par le mérite d'obéir au meilleur des Souverains , & de marquer ma soumission & ma reconnaissance à des Ministres bienfaisans , après avoir été toute ma vie honnête femme , & de pouvoir être citée à jamais au nombre de tant d'autres qui ont prouvé , que les qualités & les vertus dont les hommes sont si fiers , n'ont point été refusées à mon sexe : Pour avoir remis mon épée , aurois-je déposé aussi mes sentimens ? Dans mes nouveaux vêtemens , au milieu de Paris , au pied du trône , je suis outragée par un histrion , qui n'eût pas osé regarder en face le Chevalier d'Eon , par un plébéien qui faisoit carillonner des pendules , quand l'Europe retentissoit de mes exploits guerriers & politiques ; & je ne repousserois pas son audace avec les seules armes qui me sont laissées ! je le dois à moi-même , au nom

de mes peres , à mon siecle , à la posterité , à mes blessures , à l'ordre de St. Louis qu'elles m'ont mérité , à mes généreux protecteurs , & à vous toutes mes contemporaines , dont je trahirois l'honneur , si mon courage pouvoit m'abandonner. „

„ Je vous adresse ma réponse à Pierre Caron dit Beaumarchais , dont le ton hypocrite & la méchanceté lui eussent mérité dans Londres un autre traitement de ma part & tel que l'ont éprouvé les gens déshonorés & flétris qu'il y a choisis pour ses amis & ses patrons , au scandale même de l'Angleterre qui leur donne asyle. „

„ Il a voulu par un indigne artifice m'enlever la considération qui doit faire ma plus douce existence , je le confonds en me moquant de lui & de son impuissante colere. C'est un Therfite qu'il faut fouailler , pour avoir osé parler avec insolence de gens qui valent mieux que lui , & qu'il devoit respecter : je le dénonce & le livre à toutes les femmes de mon siecle , comme ayant voulu élever son crédit sur celui d'une femme , & enfin venger son espoir frustré en écartant une femme , & celle qui a le plus à cœur de voir triompher la gloire de ses semblables. „

*Signé , la Chevaliere d'Eon.*

*Au petit Montreuil , près de Versailles , ce lundi jour de la Purification 1778.*

NB. Pierre Caron , dit Beaumarchais , a certifié & signé les copies des deux lettres qu'il a publiées , je fais certifier & signer la copie des deux miennes par Barthélemi



Pille, dit *la Grenade*, mon valet de chambre, dont la signature a toujours valu tant en justice que hors.

Je certifie les deux présentes lettres conformes aux originaux que j'ai dans mes mains, ce 2 Février 1778.

*Signé, Pille, dit la Grenade.*

*Cartel dans mon nouveau Genre.*

» PIERRE CARON n'a pas craint de m'attaquer, parce qu'il fait bien que ma discrétion tant éprouvée sur les affaires du Roi, doit m'interdire tout usage de victorieuses raisons qui militent pour ma cause, il fait bien que je ne suis coupable d'aucune ingratitude à son égard, & qu'il ne m'a rendu aucun service effectif; mais il me défie de détruire sur ces deux points ses impudentes assertions: M. Panchaud & d'autres répandent par-tout, qu'il leur a ouvert ce fameux porte-feuille dont il me menace, tandis que je ne puis point ouvrir le mien. »

» Caron fait circuler à Paris & à la Cour les lettres qu'il m'a écrites, & il se garde bien de produire mes réponses, ( car il n'a de moi que des réponses. ) Ma position est embarrassante, il est vrai, mais je suis femme, & les ressources ne doivent point me manquer. J'en ai deux. »

» Voici la première. Depuis que pour mon malheur Pierre Caron s'est mêlé de mes affaires en vertu de sa commission du Roi du 25 Août 1775, & après un débat qui étoit pour m'éblouir, je n'ai point cessé d'importuner Mgr. le Comte de Vergennes par des lettres volumineuses pleines de mes alarmes, de mes réclamations, de mes protestations & de mes

plaintes contre cet indigne agent qui abusoit de sa commission pour obtenir d'immenses richesses par la manifestation de mon sexe ; & de supplier le Ministre de mettre vis-à-vis de moi un intermédiaire plus honnête , plus digne de sa confiance & de la mienne , plus propre à faire respecter sa nation chez l'étranger : mes instantes prières furent exaucées ; Beaumarchais s'étant vu forcé par moi d'abandonner mon affaire qu'il avoit laissée à son Chancelier Morande , auteur du *Gazetier cuirassé* , je traitai directement avec Mgr. le Comte de Vergennes qui me fit l'honneur de m'écrire le 12 Juillet dernier une lettre de sa main , sur la foi de laquelle , sans hésiter , je suis revenu en France. Voici comme ce Ministre s'y exprime. *Soyez sans inquiétudes sur M. de Beaumarchais , une fois en France vous pourrez directement vous fier à moi sans le secours d'aucun intermédiaire. »*

» Comment puis-je mieux prouver que Beaumarchais étoit bien plus l'objet de ma détestation que de ma reconnoissance ? mes lettres à ce Ministre des 25 Avril & 2 Mai 1776 , des 1er. & 18 Juillet 1777 , &c. attestent tout ce que je viens d'avancer , qui est encore relaté avec ma pleine mais secrète justification dans ma dernière lettre à ce Ministre , en 25 pages *in-folio* du 20 Janvier dernier. »

» Si j'en impose , je supplie Mgr. le Comte de Vergennes de me donner pour juges les deux Secrétaires du Conseil d'Etat , sur le prononcé desquels il sera permis à Beaumarchais de faire statuer juridiquement qu'il m'a rendu de vrais services , & que je suis coupable d'ingratitude

à son égard. 2°. Ma seconde ressource est le porte-feuille même de Pierre Caron , & je vais le faire sortir du repli où il le tient fermé par un secret. Ce sont mes réponses à ses lettres , je le somme de les produire sans oublier celles du 7 & 30 Janvier & du 12 Novembre 1776. Il dira qu'il est gêné par les affaires du Roi qui s'y trouvent mêlées , mais il est aisé de lever cette difficulté ; s'il n'est pas un imposteur sur l'article de mon ingratitude , qu'il remette toutes mes susdites réponses à Mgr. le Comte de Vergennes , & moi je supplie ce Ministre d'en faire expédier à Caron de Beaumarchais des *duplicatas* certifiés par les deux Secrétaires du Conseil d'Etat , dans lesquels il ne fera laissé que les seuls objets personnels audit Sieur Pierre Caron de ma part , savoir , les reproches que je n'ai cessé de lui faire de son Machiavelisme , de ses fourberies , de son libertinage , de ses infidélités dans sa négociation , de son avarice , de ses escroqueries prouvées pour Mylord Ferrers , de ses procédés infames pour faire une grande fortune sur mon sexe , & du désespoir où j'étois de me voir *entre ses mains*. En cet état il produira sans inconvéniens mes lettres , & nous verrons s'il ose soutenir qu'il m'a rendu des services réels & m'accuser d'ingratitude. Ceux qui desirent qu'on croie à sa probité , n'y croient pas eux-mêmes , s'ils ne s'unissent point à lui & à moi pour lui faciliter un moyen si simple de me fermer la bouche , que je n'ai ouverte que sur sa provocation. »

» J'aurois encore une multitude de preuves

subsidiaires à fournir pour le convaincre d'imposture : elles existent dans les justes plaintes que le Lord Ferrers a portées contre lui au Ministre, & que ce Seigneur vouloit porter au Roi lui-même ; je les ferois voir dans les gazettes angloises du mois de Novembre 1775, où je protestai hautement contre les indignes traits qui se ranimoient sur mon sexe, depuis le retour de Beaumarchais à Londres, & son départ pour Versailles, dans lesquelles gazettes tout le secret de notre négociation étoit révélé par son confident *Morande*. »

» Je citerai de plus l'aveu & la déclaration de son digne associé *Morande*, le calomniateur de Louis XV, pris chez moi par trois témoins le 8 Mai 1776. Je cite enfin la propre lettre de Beaumarchais du 30 Décembre 1775, où il se fait d'amères plaintes sur mes articles des papiers anglois contre les gageures sur mon sexe, encore ému de la vive & féminine colère, ce sont ses expressions, que je lui avois montrée la veille ; comme il étoit loin de penser alors que cette féminine colère seroit un jour celle de tout mon sexe contre lui, & qu'elle audroieroit sa masculine bassesse. »

*Signé*, la Chevaliere D'ÉON.

## SECONDE LETTRE AUX FEMMES.

*A Paris, le 10 Février 1778.*

VICTOIRE, mes contemporaines, victoire quatre pages de victoires, mon honneur, votre honneur triomphent. Le grand Juge du Tribunal d'Angleterre vient de casser & d'a-

néantir lui-même en présence des douze grands  
Juges d'Angleterre ses propres jugemens con-  
cernant la validité des Polices ouvertes sur mon  
sexé. Voilà le glorieux effet de la terrible les-  
çon que j'ai donnée à ce Tribunal au moment  
où je partoisi pour la France. Son arrêt dé-  
nitif du 31 Janvier a reçu l'opposition de ceux  
qui avoient soutenu d'après ma conduite, que  
j'étois homme, & qu'on vouloit forcer à payer  
leurs gageures en exécution de ses deux juge-  
mens : il a eu le courage de prononcer dans  
les termes mêmes de mes protestations publi-  
ques en langue angloise, que la vérification  
nécessaire blessant la bienséance & les mœurs,  
& qu'un tiers sans intérêt (c'est moi, c'est la  
Chevaliere d'Eon) pouvant en être affecté, la  
cause devoit être mise au néant. Il a observé  
que les Cours de justice se déshonoroient en  
servant les fantaisies ridicules de ces êtres mé-  
prisables qu'on nomme *Gamblers*, ce qui veut  
dire joueurs où parieurs escrocs, & que les  
Tribunaux ne devoient plus recevoir de sem-  
blables causes, de pareils effrontrés, qui, sans  
respect humain venoient troubler la majesté du  
Tribunal, injurier l'honneur & la réputation  
de Mlle. d'Eon ; qu'il falloit les livrer tous à  
l'infamie, à l'exécration publique, & ne pas  
s'occuper de leurs brigandages. Tous les Juges  
ont réuni leurs voix à l'opinion du Lord Man-  
field & la salle du Banc du Roi a retenti d'applau-  
dissemens à Westminster. »

» Voici l'observation de l'Éditeur du *St. James Chronicle* du 3 Février sur ce jugement  
elle est traduite littéralement. Les parieurs  
avoient

L y a  
t, mêm  
Tome V



avoient gagé à coup sûr se trouverent ainsi frustrés de la riche moisson qu'ils se croyoient à la veille de faire & qu'ils avoient si long-temps attendue : cet arrêt fait rester en Angleterre une somme au moins de soixante & quinze mille livres sterlings (environ dix-huit cens mille livres tournois) que sans cela il auroit fallu envoyer à Paris à M. Panchaud, (banquier) pour lui & pour un petit nombre d'amis, qu'on avoit honnêtement admis dans le secret pour duper des crédules parieurs de la ville de Londres : un de ceux-ci pressé par l'exécution du dernier jugement, avoit malheureusement payé le 30 au soir. »

« O ma patrie, que je vous félicite de n'avoir point reçu tout cet or par une voie aussi infame, vous avez tant de bras, tant de cœurs vous prêts à enlever à l'audacieuse Angleterre ses dépouilles & plus riches & plus glorieuses. »

« Magistrats qui avez reçu mes sermens, Maires qui m'avez accrédité, Généraux qui m'avez commandée, camarades qui m'avez suivi, Ordre Royal & militaire de St. Louis qui m'avez enrôlée, partagez ma joie, ombre de Louis XV, reconnoissez l'être que votre puissance a créé. »

« J'ai soumis l'Angleterre à la loi de l'honneur. Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous. »

*Signé, la Chevalière d'Eon*

*De Paris, le 13 Mars 1778.*

Il y a certainement des honnêtes gens partout, même en Normandie, & des gens d'esprit.

prit même dans le nombre des Capitouls, ainsi ceux-ci ne me sauront pas mauvais gré de rapporter une anecdote qui ne fait pas beaucoup d'honneur à un de leurs confreres, & qui fera pendant avec celle que je vous ai rapportée il n'y a pas long-temps. Ce Capitoul assistoit à une représentation des *Femmes vengées*, opéra-comique un peu licencieux que le parterre redemanda à l'acteur qui vint annoncer. L'Officier municipal s'opposa à ce qu'on donnât une seconde fois cette piece indécente. L'acteur revint annoncer *Beverley*, piece en vers libres de M. Saurin : *Comment*, s'écria le vertueux Capitoul, *encore une piece en vers libres, tandis que c'est pour cela que je vous interdis les Femmes vengées ! relâche au théâtre pour huit jours.*

*VERS à Jean-Gilles \*\*\* , Académicien, homme de goût, qui ne trouve pas mauvais qu'on l'appelle J... F....., parce que c'est le mot propre, & que la pureté du langage doit aller avant tout.*

Petit pedant honni, petit lâche avéré,  
Meurs donc sous le bâton & quitte enfin la lice :  
Mais non, le ciel te fit pour un plus grand supplice

Dé cette honte où je te vois livré

Avale à longs traits le calice,

Et vis cent ans déshonoré.

Vous connoissez sans doute, Monsieur, comme moi, quelques gens qui ne demandent rien de mieux & qui accepteroient volontiers cette proposition.

*Théorie de l'Egoïsme , & caractère de l'Egoïste.*

» L'homme naît avec l'amour de lui-même ; cet amour est le principe constitutif de son être ; il est pour lui ce que le mouvement est pour la matière. »

» L'amour exclusif de soi en descend sans lui ressembler ; il est l'abus d'une bonne chose ; & je l'appellerois volontiers l'erreur de l'amour de nous-mêmes. »

» L'homme de bien , autrement l'homme qui raisonne juste , s'aime dans les autres , c'est-à-dire , qu'il ne sépare pas son bonheur de celui de ses semblables ; il sent que le bonheur , dans la société , ne peut être que le résultat d'une réciprocité de secours & d'affections. »

» Le méchant se met à part & s'aime seul ; se fait , autant qu'il le peut , le centre de l'univers. Mais toujours , ou trompé dans ses desirs , ou troublé dans ses jouissances , & pressé entre les dangers & les remords , il trouve son complice dans son affreux système. »

» Cet homme , qui se préfère assez aux autres hommes pour vouloir les sacrifier tous à lui , est un véritable égoïste , quel que soit ailleurs son vice dominant. »

» Sous ce premier aspect , l'égoïsme exprimerait plutôt le principe commun des vices qu'un vice particulier. »

» Mais , dans le langage ordinaire , on donne ce mot un sens moins étendu ; tâchons de restreindre ce sens en rassemblant toutes les idées qui le composent. »

» Il me semble que l'égoïste doit être placé entre l'honnête homme & le scélérat ; il est également éloigné de l'un & de l'autre. »

» Tout occupé de lui seul, il resserre tant qu'il peut les devoirs de la probité ; mais il y voit quelque avantage , & il s'en écarte rarement. »

» Il apperçoit du danger dans le crime ; & il compte trop peu sur les précautions qui peuvent le cacher , pour se le permettre. Il n'a perdu ni la raison , ni la crainte ; le vice, dans son ame , est sans passion. »

» Ce caractère n'exclut pas l'esprit , qui n'est qu'une heureuse combinaison dans les idées ; mais il exclut l'énergie de l'ame , d'où sort tout ce qui est grand. »

» L'égoïste croit ses principes la sagesse même ; mais il sent qu'ils doivent être odieux ; il ne les étale ni ne les cache : différant de ceci du cynique & de l'hypocrite. Son visage ne ment pas ; mais il n'annonce pas son ame. »

» Il aime les plaisirs ; mais il en redoute les suites ; il n'est pas débauché. »

» L'argent doit être sa seule passion , mais il le recherche pour en user sobrement , non pas pour l'enfouir , comme l'avare. »

» Ce qui le touche le plus dans les dignités , c'est le profit , & il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition. »

» Il est habituellement froid & dur ; il devient cruel dès que son intérêt l'exige ; mais sa cruauté est plus passive qu'active , c'est-à-dire , qu'il l'exerce plutôt par des refus que par des violences. »

» Nous ne naissons pas plus avec ce vice qu'avec les autres ; mais il se manifeste de bonne heure ; on ne peut trop se hâter d'en étouffer le germe ; il n'en est qu'un moyen, c'est de fatiguer l'enfant dans une longue épreuve de cette dépendance où les hommes sont entr'eux : obligé d'implorer des secours, il apprendra à quelles conditions on les obtient. »

» L'égoïste ne se marie pas ; mais il n'en prend pas moins ses précautions pour être le principal héritier de la famille. »

» Si un ami malheureux épanche dans son sein un cœur dévoré de chagrins ; il répond : *que je suis content de n'être plus dans cette situation-là !* »

» Il regarde les parens, comme des gens de qui on attend & avec qui on partage des successions ; les amis, comme des êtres raisonnans qu'on s'amuse quelquefois à entendre & à entretenir ; les bienfaits, comme des actions de dupe, qu'un homme prudent ne fait pas, mais qu'un homme heureux paie avec des mots ; tous les hommes, comme des ennemis qu'il faut craindre & tromper ; il les juge d'après lui-même : tel est l'égoïste. »

*De Versailles , le 16 Mars 1778.*

LA nuit du mardi gras, M. le Comte d'A...  
 étoit au bal à l'opéra , & donnoit le bras à  
 Madame de Canillac. Madame de Bourbon s'y  
 pouvoit séparément, donnant le bras à M. de  
 Moncherolles , frere de Madame de Canillac.



La liberté qu'autorise le déguisement donna lieu à des plaisanteries assez amères entre les deux masques , qui pourtant n'étoient pas encore sûrs de se reconnoître. M. le Comte d'A... tint à la Princesse des propos assez lestes pour l'offenser au point qu'elle voulut lui arracher le masque. Ne le pouvant pas , elle en releva sa barbe avec son éventail , en s'exprimant d'une manière très-propre à piquer la personne à qui elle s'adressoit. M. le Comte d'A... la sépara avec vivacité du bras qu'elle tenoit , & lui froissa le masque sur la figure. Après beaucoup de brouhaha , chacun disparut. M. le Prince de Condé n'ayant su cette aventure que quelques jours après , ne manqua pas d'aller se plaindre à M. de Maurepas qui voulut éviter d'être médiateur , en disant : Comme le Roi n'aime point le bal , & n'y va point ; il ne voudra pas se mêler de ce qui s'y est passé. Le Prince prit de l'humeur & parla fort haut , & si haut que le Mentor fut du même pas rendre compte de l'aventure au Roi. S. M. se chargea de l'affaire. Elle parla à M. le Comte d'A... de l'aventure du bal , & lui proposa d'aller faire des excuses à Madame de Bourbon , mais cette proposition fut rejetée. Enfin le Roi décida que la Princesse viendrait lui faire des excuses de s'être servie d'un terme injurieux envers le Prince , & que M. le Comte d'A... iroit ensuite en faire de sa vivacité à Madame de Bourbon. Personne n'été content de cet arrangement.

*De Versailles, le 18 Mars 1778.*

Le Roi a fait appeller Madame de Bourbon & M. le Comte d'A... dans son cabinet, a fait à l'un & à l'autre des réprimandes, & a déclaré qu'il entendoit qu'il ne fût plus question de l'aventure. Cependant, hier dès six heures du matin, M. le Duc de Bourbon étoit au bois de Boulogne à attendre M. le Comte d'A... qui devoit y passer, pour aller à son château à onze heures. Ce Prince est arrivé, est descendu de cheval, & ayant dit quelques mots au Duc de Bourbon, ils ont mis l'épée à la main, se sont poussé trois portes, & à l'instant des Seigneurs témoins les ont séparés & fait embrasser. Ils sont revenus dîner à Paris, où M. le Comte d'A... a fait des excuses honnêtes à Madame de Bourbon, l'assurant qu'il ne l'avoit pas reconnue, & que même il l'avoit prise pour toute autre.

Le Roi a été informé du duel peu d'heures après, & hier au soir, les deux Princes ont reçu chacun une lettre d'exil, l'un à Choisy & l'autre à Chantilly.

*De Versailles, le 19 Mars 1778.*

PENDANT le combat, le Prince de C... étoit à pied auprès d'un arbre, sur le chemin du bois de Boulogne, à en attendre l'issue. Il fut au cou de son fils, en le voyant revenir sain & sauf & avec M. le Comte d'A... qui avoit une blessure légère.

Les deux Princes se sont battus en chemise. C'est M. de Crussol, Capitaine des Gardes de M. le Comte d'Artois, qui a séparé les combattans, en les priant de réserver un sang aussi précieux, pour une occasion utile à l'État.

A l'issue du combat, M. le Comte d'Artois a écrit au Roi la lettre suivante :

» Je me jette aux genoux de mon Roi  
 » j'implore sa clémence, je lui demande par-  
 » don d'avoir défobéi à ses ordres, mais je  
 » n'ai rien fait que ce que l'honneur prescrit  
 » à un brave gentilhomme François. Je suis  
 » seul coupable & M. le Duc de Bourbon ne  
 » l'est pas. Il s'est conduit dans cette circon-  
 » stance avec toute la valeur & toute la déli-  
 » cateſſe possibles. Je réclame la tendre amitié  
 » de mon frere, ſoit que ſa clémence,  
 » ſoit que ſa ſévérité prononce, & j'espère  
 » qu'il ne fera aucune diſtinction entre mon  
 » couſin & moi. »

L'exil des deux Princes ne durera que peu de jours.

*De Versailles, le 20 Mars 1778.*

Nous ſommes enfin liés par un traité avec les Américains, & nous les avons reconnus comme une Puiffance libre & indépendante. M. Franklin a été préſenté au Roi en qualité de Miniſtre plénipotentiaire de la nouvelle République, & a reçu audience en cette qualité.

M. de Beaumarchais a pris, dit-on, le parti de ne point répondre à Mlle. le Chevalier d'Eon. Voici encore une piece à joindre au ſac de cette procédure.

*Envoi à M. le Comte de Vergennes pour Madame la Comtesse.*

MONSEIGNEUR,

» N'ayant point encore le bonheur d'être connu personnellement de Madame la Comtesse de Vergennes, je n'ose lui présenter moi-même mon *appel aux femmes*, que j'adresse à toutes celles dont j'ai à cœur de me conserver les bontés & l'estime. J'ose espérer que vous me ferez la grace, Monseigneur, de vouloir bien le lui remettre de ma part. Madame la Comtesse aura peut-être eu connoissance de la légèreté avec laquelle Pierre Caron, dit Beaumarchais, m'a attaqué auprès de vous sur de vains bruits, sans avoir pris la peine de s'en expliquer avec moi, & de la témérité qu'il a eue de publier scandaleusement ses prétendus griefs, quoique vous lui eussiez répondu *que vous ne pouviez les croire*. J'ose attendre d'un cœur sensible & généreux, comme celui de Madame la Comtesse, le même intérêt pour ma cause, qui fait desirer à toutes les femmes, que je confonde cet audacieux tartuffe, le fléau d'un sexe & l'opprobre de l'autre. »

Je suis, &c.

*Signé, la Chevalière d'ÉON.*

*De Paris, le 22 Mars 1778.*

Le carnaval dernier ne m'a fourni, Monsieur, aucune de ces anecdotes piquantes, ni

de ces aventures qui rendent ordinairement dans cette saison ma correspondance un peu graveleuse. Il est plus honorable pour l'humanité, & plus satisfaisant pour moi d'avoir à vous raconter des faits semblables à celui dont la lettre suivante de Montauban contient le récit.

» En France, lorsqu'il se fait une belle action, tout le monde voudroit y avoir part. Je vous ai déjà annoncé l'établissement d'un bureau de charité dans notre ville. Un pere de famille qui ne pouvoit sacrifier le bien de ses enfans au soulagement des malheureux, est venu offrir à la communauté, de donner des bals parés au profit des pauvres. Cette offre, qui présente au public des plaisirs en échange d'une aumône, a été acceptée; les bals s'ouvriront demain, & la recette en sera versée dans la caisse de charité. De cette maniere les bons esprits ne verront dans ces fêtes que l'occasion de faire le bien : ils ne rougiront pas d'y paroître, & la folie aura été au moins une fois d'accord avec la raison. Mais, ce qui ne doit pas être oublié, c'est un trait de désintéressement que je vais vous rapporter. Le régiment de Picardie est en quartier en cette ville. Vous savez que les grenadiers des troupes réglées ont la garde des jeux publics dans les villes de leur résidence : ceux de Picardie ayant été avertis pour les bals, se sont rendus par députés chez M. le Chevalier de Lameth, maire de la ville, pour lui offrir les factionnaires d'usage, & pour lui annoncer qu'ils n'entendoient retirer aucune espece de rétribution de ce service. *Dès que les bals sont au profit des pauvres, a dit le por-*



reur de parole, mes camarades & moi serons trop heureux de pouvoir faire ce brin de charité : une pareille générosité mérite des éloges : elle honore les chefs qui savent inspirer de si beaux sentimens, & les soldats qui sont capables de les concevoir. Que cet exemple si doux & si facile à suivre, ne soit pas perdu pour l'indigence. La saison qui doit rendre aux malheureux l'espérance & la vie, est encore éloignée. Si le riche se laisse d'être bienfaisant, les besoins du pauvre renaîtront en foule. Les braves grenadiers de Picardie donneroient leur sang, s'il pouvoit tenir lieu de subsistance ; & vous qui possédez l'aisance & des biens superflus, pourriez-vous ne pas être humain & charitables ? »

« La richesse disoit un jour à la misère,

« Pourquoi couvres-tu l'univers ? »

« Las ! répondit cette dernière,

« C'est que mes maux & mes revers

« Depuis long-temps ne vous affectent guere : »

*Le Voyage de l'Envie* est une petite brochure qu'on vend en cachette, je ne sais trop pourquoi, car elle est remplie d'éloges. Après avoir demandé grace pour les anacronismes, l'auteur commence son récit. Le regne d'Astrée ayant pris fin, tous les vices eurent leur liberté. L'envie avoit été releguée en Sibérie ; elle monta en traîneau & se mit à courir le monde. Arrivée dans la capitale des Russies, elle sollicita l'hospitalité de quelques boyards qui regrettoient encore la barbarie de l'ancien gouvernement sous lequel leurs ancêtres avoient eu le

honneur de vivre ; elle leur inspira bientôt ,  
 sinon le courage de le rétablir , du moins le  
 desir de le voir renaître , elle leur fit sentir  
 tout ce qu'il y avoit d'humiliant pour eux ,  
 de voir l'Etat prospérer entre des mains étran-  
 geres. Une conspiration mal-adroitement con-  
 duite fut bientôt le fruit de ses insinuations &  
 n'aboutit qu'à faire renfermer quelques moines  
 dans leurs convents & à faire reléguer les prin-  
 cipaux chefs du complot dans les mêmes lieux  
 que l'envie venoit d'abandonner. L'Envie se  
 remet en route pour chercher meilleure for-  
 tune ailleurs. La Suede se trouvant naturelle-  
 ment sur sa route , elle se dispoit à y passer  
 avec d'autant plus d'empressement que la con-  
 stitution actuelle de cet Etat , l'esprit aristo-  
 cratique qui y dominoit & les dispositions de  
 ceux qui avoient la principale part au gouver-  
 nement , favorisoient sensiblement ses vues &  
 lui promettoient d'y paroître avec éclat. Mais  
 au moment où elle alloit partir , elle apprit  
 avec douleur que la plus heureuse des révo-  
 lutions avoit entièrement changé la face du  
 royaume , qu'un Monarque sage & bienfaisant ,  
 par la seule force de son génie étoit rentré  
 dans ses droits , qu'il n'exerçoit son autorité  
 que pour rendre ses peuples heureux , & qu'on  
 prévoyoit que dans le cours de son regne il  
 ne donneroit aucune prise à la critique & à  
 la malignité. L'Envie va de là faire des siennes  
 en Pologne : elle entre à la diète où on lisoit  
 le résumé de tous les articles dont l'on étoit  
 convenu jusques-là sans opposition. Il avoit été  
 dressé par un de ces hommes supérieurs qui

sembloit nés pour être les législateurs des nations. Déjà la pluralité étoit manifeste & tout annonçoit l'unanimité des suffrages, lorsque le terrible mot *Niepozwalam* se fait entendre bien distinctement. Une multitude de sabres brillent à l'instant; le trouble & la confusion s'emparent de l'assemblée, on cherche le coupable; l'innocent crie à la violence & à l'injustice, le désordre augmente, & la diète est enfin rompue. L'envie se lie avec la discorde. Elles persuadent à la République, qu'elle sera plus heureuse & plus puissante en sacrifiant le tiers de son territoire. Ainsi dit, ainsi fait. Les Puissances voisines s'empresrent à la débarrasser de son superflu. Le partage s'en fait sous les auspices de l'Envie qui tient la balance & qui signe le traité. Chaque petit Prince de l'Allemagne éprouve les heureuses influences de la présence de l'Envie qui visite successivement leurs Etats. Si elle faisoit sentir aux uns que les descendans en ligne directe d'Arioniste ou d'Arminius ne devoient céder en rien à ceux qui ne pouvoient que jusqu'à Vitikint, elle avoit l'art de persuader aux autres, que le vrai moyen de s'élever au-dessus de leurs pareils étoit de déployer une magnificence excessive, de doubler leurs équipages de chasse, d'entretenir des opéra, de faire venir des voix d'Italie, & d'avoir à leur solde un nombre de troupes réglées au-dessus de leurs forces & de leurs besoins; en un mot de se ruiner pour s'attirer une plus grande considération. Cependant elle leur laissoit encore la ressource d'écarter leurs sujets ou de les vendre. Les ef-

forts de l'Envie pendant son séjour en Hollande n'aboutirent qu'à quelques banqueroutes ; elle passe en Angleterre , où elle étoit appelée depuis long-temps , particulièrement par le parti de *l'opposition*. On prétend qu'elle y composa presque tous les discours qui se firent alors en Parlement contre la Cour & le Ministère & on reconnut sa maniere , dans tous les libelles où ils étoient déchirés. Cela ne l'empêchoit point de paroître aussi quelquefois à la Cour où elle faisoit pareillement de son mieux. Un bal qui se donnoit à l'occasion d'un jour de naissance lui fournit l'occasion de se distinguer. Le hasard l'ayant placée à côté d'une Duchesse , elle lui fit remarquer la femme d'un simple baronnet couverte de diamans qui effaçoient ceux de toute l'assemblée. La Duchesse n'étoit pas assez philosophe pour supporter une telle indignité ; son premier mouvement fut de se faire justice elle-même de cette insolence , mais écoutant ensuite la voix de la raison , elle s'en tint à la sage résolution d'éclipser à son tour , sa rivale en pierreries , à la première occasion ; ce qui fut exécuté , dit-on , au moyen de quelques complaisances que la fiere Lady ne s'étoit jamais permises jusqu'à ce moment , & que l'Envie ne manqua pas de rendre publiques. Cependant l'Envie ne négligeoit point ses premiers amis ; invitée tous les soirs dans les tavernes où les honorables membres avoient coutume de s'aller délasser de leurs travaux patriotiques , on prétend que dans une de ces parties , elle poussa le délassement jusqu'à accorder ses faveurs à un des Matadors du parti,

aussi distingué par son libertinage que par son  
 acharnement contre tous les gens en place, &  
 que de cette petite aventure naquit le fameux  
 W..... C'est peut-être la ressemblance de ce  
 dernier avec tous les portraits qu'on a de l'En-  
 vie, qui a donné lieu à cette histoire. En Fran-  
 ce, l'Envie fut singulièrement accueillie par  
 les médecins & les gens de lettres qui se li-  
 vroient à ses inspirations & en même temps  
 vomissoient des injures contre elles. La Cour  
 lui offroit en ce pays un théâtre brillant; mais  
 la nécessité d'y paroître toujours sous le masque  
 & d'être subordonnée dans toutes ses opéra-  
 tions à la politique & à la cabale la dégoû-  
 toit de ce séjour. Elle étoit sur le point de  
 quitter la patrie quand une occasion inespérée  
 de faire briller ses talens vint relever son cou-  
 rage. L'administration des finances venoit d'être  
 confiée à un homme qui joignoit à la droiture  
 la plus intacte, des lumières étendues, & des  
 vues aussi sages que profondes. Etranger & sans  
 aucun appui que celui de son mérite & de ses  
 talens, il avoit été apperçu & choisi pour rem-  
 plir ce poste délicat & de tout temps exposé  
 aux orages. Sa modestie lui avoit fait refuser  
 les honneurs, & son désintéressement les pro-  
 fits attachés à cet emploi. Il professoit la reli-  
 gion de Sulli, mais il professoit sur-tout ses  
 principes & sa probité. Que de titres pour se  
 faire des ennemis & que d'encouragement pour  
 l'Envie! la victoire lui parut si facile qu'elle  
 négligea les moyens de s'en assurer. Le génie  
 qui veilloit alors au bonheur de la France dé-  
 concerta ses mesures, & l'homme de bien con-



serva sa place. L'Espagne eut bientôt l'honneur de posséder la diligente voyageuse : elle y vit la destruction de l'inquisition à laquelle elle se vanta faussement d'avoir part. On ne doit point croire qu'elle contribua au désastre des Ministres de ses volontés. Elle fut bien surprise à son arrivée en Italie de trouver si peu de personnes illustres parmi tant d'illustrissimes. Les grands hommes y avoient presque totalement disparu, & pour ne pas laisser tomber l'usage de cette épithète, on étoit convenu de la donner à quelques musiciens qui partageoient les suffrages du public. Elle exerce ses talens dans le conclave & visite ensuite les autres contrées de l'Italie. Parvenue en Suisse elle crut voir que la nation avoit dégénéré. Elle espéroit que les différences de religion, de forme de gouvernement, de richesse, de population, jointes à l'amour de l'argent dont on avoit autrefois accusé ces peuples, produiroient des chocs d'intérêt favorables à ses desseins. Elle se remua autant qu'il lui fut possible & se mit plus d'une fois hors d'haleine pour souffler la division dans un corps dont l'union faisoit la force. Cependant le succès ne répondit point à son attente, mais si elle ne put pas venir à bout de rompre les liens de cette confédération, elle se flatta du moins d'être parvenue à les relâcher. L'Envie dirige sa course vers le séjour du philosophe de Ferney. C'étoit peu de l'avoir outragé en mille occasions. Elle forme le hardi projet de le ranger sous ses loix. Elle va droit au lieu de sa retraite dont elle se procure l'entrée en prenant les traits de la flatterie, &

bientôt sous ce déguisement elle s'insinue dans son esprit ; ensuite profitant de cet avantage elle lui met sous les yeux les succès de ses contemporains & de ses prédécesseurs, dans les différentes carrières qu'il a parcourues, & lui représente les lauriers qu'ils ont cueillis dans ces différens genres comme autant de larcins faits à sa gloire. L'écrivain s'irrite, le philosophe s'oublie & le grand prêtre du temple du goût se permet de sacrifier aussi à l'Envie sur l'autel même de ce Dieu, &c. &c.

Voilà, Monsieur, une esquisse de l'histoire de l'Envie qui auroit pu être beaucoup plus piquante, sans franchir les bornes que l'écrivain s'est imposées.

Il n'est point de jour où l'on ne publie quelque épigramme contre le fameux critique, & où on ne lui adresse dans le *Journal de Paris* quelques lettres, dans lesquelles tantôt on le plaisante avec finesse & tantôt on relève les nombreuses bévues qui lui échappent. Enfin, ce sont tous les jours de nouvelles plaintes, de nouveaux reproches, de nouvelles tournures pour le corriger, & tous les jours de nouvelles fautes, de nouvelles insolences de sa part. Puisqu'après tant de leçons humiliantes pour lui, il ne se corrige pas, il faut qu'il soit incorrigible. Voici une de ces épigrammes.

Aigre censeur, lourd & froid écrivain,  
On bâille, dès qu'on lit & tes vers & ta prose.

Tout un parti te prône en vain :  
Si tu n'étois méchant, tu serois peu de chose.  
Par les brigues tu crois en imposer : Non, non ;

Tout ce manège-là ne prend point dans le monde.

Le seul moyen pour toi d'avoir toujours raison,

Est d'empêcher qu'on te réponde.

Les réglemens rédigés par les Auteurs dramatiques qui s'assembloient chez M. de Beaumarchais, ont été communiqués aux Comédiens par Mrs. les Gentilshommes de la Chambre. La Compagnie qui s'attendoit à trouver dans ces réglemens des farcafmes & du despotisme de la part des Auteurs, étoit décidée à demander sa retraite : mais n'ayant pu répondre aux propositions décentes & équitables que présente ce nouveau code, elle temporise & espere que l'affaire, trainant en longueur, sera bientôt abandonnée par les plaignans. Cependant le corps des gens de lettres est déterminé à mettre tout en œuvre pour faire autoriser ces réglemens dans les formes juridiques, & s'ils ne peuvent parvenir à obtenir ce qu'ils demandent, ils se proposent d'implorer le Roi pour l'établissement d'un second théâtre. Déjà même plusieurs écrivains dramatiques ont proposé leurs pièces à la Dlle. Montensier, Directrice du théâtre de la ville de Versailles. M. de Sauvigny vient d'y faire représenter avec succès sa Tragédie de *Gabrielle d'Estrées* : M. d'Arnaud y a donné sa Tragédie d'*Idoménée* ; M. Duclos son *Macbet*, &c. Les Comédiens François sont furieux ; ils prévoient avec raison que le théâtre de Versailles, souvent honoré de la présence de la Famille Royale, va devenir le rival du spectacle de Paris, & que, si les Auteurs prennent le parti d'y porter les nouveautés,

peut bientôt les éclipser. La mort de le Kain rend leur position d'autant plus critique que sans cet Acteur, le public ne peut voir les Tragedies de l'ancien répertoire, & qu'actuellement pour attirer la foule, les Comédiens ont plus besoin que jamais de donner des pieces nouvelles : mais leur paresse incurable, leur insolence, sont des obstacles qu'ils ne pourront pas aisément surmonter.

On raconte qu'un banquier de cette ville fit l'un de ces jours baptiser un de ses enfans sur la paroisse St. Eustache. Après que le parrain & la marraine eurent signé sur le registre, le pere par distraction signa : *un tel & compagnie*, accoutumé à signer ainsi ses lettres de change. Des gens malins prétendent que l'enfant qu'il faisoit baptiser, pouvoit en effet appartenir à l'un de ses associés.

Une espece de fou à qui l'ambition avoit fait tourner la tête, & qu'on a renfermé à Charenton pour le traiter, vient de faire une réponse bien digne de lui. Parmi les moyens qu'on tente pour le ramener à la raison, on ne néglige pas d'employer de ces surprises capables de lui tourner le sang d'une autre maniere. Un jour on lui banda les yeux, & on apostâ cinq ou six soldats avec des fusils braqués contre lui. Alors on lui ôta le bandeau. Il s'écria, en éclatant de rire ; *eh ! c'est le déserteur*. Voilà tout l'effet qu'a produit ce beau remede.

M. de Voltaire encore très-foible, & crachant du sang, n'a pu assister à la premiere représentation de son *Irene*, mais Madame Denis sa niece y est venue recevoir les hommages du



public. Cette représentation a été honorée de la présence de notre auguste Reine, des Princes & Princesses, & d'un concours le plus brillant & le plus nombreux de spectateurs. Vous ne douterez pas que cette tragédie n'ait été fortement applaudie. Comme les journaux vous la feront connoître en détail, je me bornerai à vous dire que l'ensemble ne m'en a pas paru intéressant, qu'il y a de beaux endroits, des détails dignes de Voltaire, que si elle étoit l'ouvrage d'un jeune auteur, elle lui feroit beaucoup d'honneur, mais qu'on s'apperoit bien qu'elle est le fruit de la verve d'un homme de quatre-vingt quatre ans. Cet homme de quatre-vingt quatre ans est encore d'une telle vivacité que ses parens & ses amis ont peine à le tenir au lit, & sur-tout à l'empêcher de parler, & que cette vivacité le tuera. Il a été très-sensible au succès de sa piece, & a envoyé à Mlle. Vestris une superbe épingle de diamans. On feroit un recueil de toutes les faillies qui lui échappent encore. En voici une plaisante. Une certaine belle Dame que M. de Voltaire avoit connue autrefois, mais qui n'est plus une Hébé, étoit venue lui faire visite dans un costume un peu trop jeune. S'apperveant que M. de Voltaire regardoit sa gorge qu'il avoit trouyée charmante autrefois, elle lui dit : *Es-ce que vous vous souvenez encore de ces deux petits frippons-là ?* — *Oui, Madame, mais je m'apperois qu'ils sont devenus de grands pendants.* Un M. l'Abbé Gauthier, bon Ecclésiastique, Aumônier de l'hôpital des incurables, le même qui étoit accouru chez M. de Voltaire au pre-



mier moment de sa maladie, ayant eu le courage & la constance de revenir presque tous les jours, est enfin parvenu à s'en faire écouter, & même à en arracher une espèce de confession; comme ce même Ecclésiastique avoit confessé feu l'Abbé de l'Attaignant avant sa mort, on a fait cette épigramme :

Voltaire & l'Attaignant, tous deux d'humeur gentille;  
Au même confesseur ont fait le même aveu.

En tel cas il importe peu  
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille.  
Monsieur Gauthier pourtant me semble bien trouvé,  
L'honneur de deux cures semblables,  
A bon droit étoit réservé  
Au chapelain des Incurables.

*De Versailles, le 25 Mars 1778.*

Le Roi paroît de fort mauvaise humeur de se voir entraîné à faire la guerre, contre son intention, & malgré tout ce qu'il croit avoir fait pour l'éviter. D'ailleurs les affaires intérieures pour le bien desquelles ce Monarque vraiment bien intentionné s'est donné tant de peines, ne le satisfont point; il en reconnoît les vices.

Milord Stormont est parti sans dire adieu. Nous nous attendons à la guerre.

Ils'élève un orage contre le Mentor. M. d'Orfun a eu depuis quelque temps des entretiens secrets avec le Roi, & M. de Malesherbes qui s'en est défendu plusieurs jours, y a été appelé. On y a examiné la situation actuelle des

affaires, & le résultat n'a pas été à l'avantage des administrateurs.

*De Versailles, le 27 Mars 1778.*

LE Marquis de Noailles a dit à son retour ici qu'il ne sauroit exprimer le ressentiment qu'a témoigné le Roi d'Angleterre, lorsque cet Ambassadeur le vit le jour de la notification du traité avec les Etats Américains. — Est-il possible, lui dit ce Prince, que le Roi votre maître ait signé ce traité ? — Oui, Sire, — Sans doute, qu'il en a prévu les suites ? — Oui, Sire, le Roi est prêt à tout événement.... Sa M. Britannique tourna le dos à l'Ambassadeur.

Lorsque M. de Noailles est parti de Londres, il a été salué du canon à l'ordinaire. Arrivé à Calais, il demanda au Commandant s'il avoit ordre de tirer le canon pour Milord Stormont qui alloit passer, à quoi ce Commandant répondit que non. Eh bien, reprit M. de Noailles, faites-lui, je vous prie, les honneurs, puisque je les ai reçus à Londres, & je prends le tout sur moi. L'Ambassadeur d'Angleterre fut donc canoné. Le Roi a fort applaudi à cette présence d'esprit de M. de Noailles.

*De Versailles, le 30 Mars 1778.*

LE Roi a nommé M. Gerard ci-devant premier Commis des affaires étrangères, son Ministre auprès des Etats Américains. On avoit

imaginé qu'il pourroit continuer de résider ici en traitant M. Francklin, mais celui-ci a fait connoître que le congrès seroit trop flatté de recevoir un Ministre du Roi pour refuser aux Etats-Unis cette satisfaction honorable. Ainsi M. Gerard partira au premier moment. M. Francklin fait partir des Députés deux à deux pour Vienne, Berlin, Pétersbourg, &c.

Au moment où nous attendions une déclaration de guerre dans toutes les formes de la part de l'Angleterre, nous voyons arriver deux Commissaires Anglois, lesquels doivent être suivis, dit-on, de Milord Chesterfield à l'effet d'entrer en négociations sur les affaires entre les deux Cours. Leur but pourroit bien n'être que de gagner du temps jusqu'à ce que les forces Angloises soient prêtes ou jusqu'à ce que le ministère Britannique soit informé si les Howe peuvent revenir en Europe ou frapper quelque coup sur les colonies Françaises. En attendant, notre gouvernement retient à Bordeaux vingt-neuf navires Anglois, & une douzaine d'autres ailleurs, jusqu'à ce que la Cour de Londres nous ait restitué sept navires considérablement chargés, pris & conduits dans ses ports.

Notre ministère continue encore ses négociations pour tâcher de prévenir une guerre entre l'Empereur & le Roi de Prusse. Le Roi de Prusse est, à ce qu'on dit, si exigeant, que nous doutons fort de pouvoir les accorder.

*De Paris, le 28 Mars 1778*

On m'apporte une lettre manuscrite dans laquelle le fameux Critique se plaint à un de ses amis des humiliations qu'il reçoit journellement. En voici la copie.

« Le courage me manque, mon cher ami, je n'y puis plus tenir. Je suis prêt à succomber sous les coups de mes adversaires. Je vois à chaque instant un nuage d'ennemis qui s'élèvent contre moi. C'est à qui me fera quelque niche. Le *Journal de Paris* est le champ de bataille où l'on s'escrime. L'un me reproche ma mauvaise-foi : l'autre se moque de mes décisions : celui-ci, sous un nom étranger, me consulte de la manière la plus mortifiante.

« Pour me perdre, il n'est point de ressorts qu'on n'invente :

« Tout le monde me siffle, & pas un ne me vante.

« Que dis-je ? le moindre journaliste, l'épave à mon gré la plus vile qui existe, s'égale sur mon compte. On diroit que je suis né pour être le plastron de tous les plaisans. Je pourtant fait face à tout. Je me suis même abaissé à répondre aux critiques les plus obscures. J'ai traité l'un avec le plus profond mépris. Je me suis efforcé de perfiiller de moi-même les autres. Eh bien ! ils vont toujours leur train. Rien ne les décourage, tous mes efforts ne servent qu'à redoubler leur insolence & leur persécution. Ce qui me désole

& je ne saurois me le dissimuler, les rieurs  
ne sont presque jamais de mon côté. Il sem-  
ble que le public soit de moitié dans les pe-  
nités tous que mes ennemis me jouent. Après  
la mort de Fréron, le plus redoutable de tous,  
j'ai cru pouvoir jouir en paix de toute ma  
gloire. Point du tout : si je critique un livre  
nouveau, si je publie un ouvrage soit en vers  
soit en prose,

Chaque lecteur d'abord me devient un Fréron.

On m'épluche ; on ne me passe rien. On  
me fait enrager. Cependant qu'ai-je fait ? Vous  
avez, mon cher ami, combien je suis doux,  
bonnête, fidele à mes amis, enfin tranchons  
le mot, combien je suis bon homme. Oh, la  
maudite engeance que les envieux ! oh ! l'in-  
trat public. Je lui ai donné Warwick, Ti-  
mooleon, Gustave, Pharamond, Mélanie, Men-  
skoff, &c. J'ai traduit Suétone avec une fa-  
cilité entraînant. J'ai remporté des prix au  
college & à l'Académie, & cette immense ré-  
putation que je me suis faite par tant de chef-  
d'œuvres n'en impose à personne. Une des  
moqueries qui m'a le plus mortifié, ce sont cer-  
tains plaisans qui, dans les sociétés, me rap-  
portent malignement les bons mots de mes en-  
nemis. Enfin, le jour où je fus reçu à l'Aca-  
démie, ce jour que je regardois comme un  
moment de triomphe, fut pour moi un jour  
de tristesse & d'affronts. Le public me hua  
d'une voix. Ce n'est pas tout encore. J'ai  
vu imprimer que je ne lis ni les feuilles de  
Tome VI.



Fréron ni les autres journaux ; ils me disaient quelquefois des choses si piquantes que je m'abandonne à toute mon indignation ; je prends la plume ; je réponds , & chacun voit que je ne dis pas la vérité. Quel supplice ! ceux mêmes que je n'ai cessé de louer , pour qui j'ai vaincu mon penchant à dire du mal , ceux pour qui je me suis immolé avec tant d'intrepidité , commencent à me tourner le dos. Dernièrement dans une nombreuse société , on lisoit un Poème assez mauvais ; j'osai dire mon sentiment , & l'abbé Arnaud , qui ne doit sa réputation qu'à mes éloges , eut l'audace de me dire hautement qu'on étoit las de mes impertinences critiques , que je n'étois qu'un Subligny. Le croirez-vous ! ce sont ses propres paroles. *Me comparer à Subligny ! moi ! comme s'il y avoit si loin de l'auteur de Mélanie à l'auteur d'Iphigénie.* Voltaire , Voltaire lui-même que j'ai appelé si affectueusement *Papa* grand homme ; lui , pour qui je me suis fait la mort de mes ennemis , ne m'a-t-il pas payé de la plus noire ingratitude ? Il lisoit son *Fréron* qui ne vaut pas grand chose , trente personnes applaudissoient , & j'ai cru devoir lui dire avec franchise mon avis , & ce grand ingrat me terrassa en me disant : *M. Joffe , vous êtes chauderonnier* , & chacun de rire. Ah ! c'en est fait , je renonce au métier d'écrire , ou si l'envie me prend encore , ce sera pour faire une satire contre le public , les Frérons , Voltaire & même contre toute l'Académie. Adieu , mon ami. Si vous voulez cultiver en paix les lettres , n'ayez jamais de talens & encore moins

de goût, ou bien attendez-vous à une guerre  
éternelle & à mourir de désespoir. »

## SATYRE

### SUR LA FAUSSE PHILOSOPHIE.

Se dire Philosophe est la mode aujourd'hui ;  
L'on n'entend que ce mot : mais, bon Dieu ! quel ennui  
De voir des charlatans nous étaler sans cesse,  
Tant de Philosophie, & si peu de Sagesse !

Et quel siècle, en effet, de mollesse abattu,  
Si riche en beaux discours, fut si pauvre en vertu ?

Nos Peres corrompus, qu'effrayoit notre audace,  
Ont maudit les excès de leur coupable race ;  
Et nos fils, plus que nous, dans le crime exercés,  
Leurs enfans pervers se verront surpassés.

Amitié, noeuds du sang, amour de la patrie,  
Vous n'êtes rien pour nous ; l'intérêt seul nous lie ;  
Le vainqueur de l'or a séché tous les cœurs ;  
L'honneur se voit fermer la porte des honneurs ;  
La fraude s'enrichit des publiques ruines,  
On s'élève aux grandeurs sur des tas de rapines.  
Les rangs sont vendus à qui peut les payer :  
Et dans les mains du lâche on voit le sceptre du guerrier ;  
L'épée de Thémis l'injustice est armée :  
Et les lieux les plus saints la débauche allumée,  
Le froc scandaleux leve un front libertin ;  
L'impïété marche une crosse à la main.  
On n'est plus qu'un fantôme, & l'ame est un vain songe ;  
Et, sans nuls remords, dans le crime on se plonge,  
Lâchant la bride aux plus affreux penchans,

Corrompus par système, avec art font méchans,

Ecoutez-les pourtant, d'un jargon magnifique,  
Nommer ce siècle impie, âge philosophique:  
Chacun est Philosophe, & n'en prend que le nom;  
On vit en scélérat, & l'on parle en Caton;  
Et bornant la sagesse à de belles maximes,  
Du manteau des vertus on habille ses crimes.  
Que dis-je ? Rien n'est mal à qui fait raisonner,  
Au vice hardiment on peut s'abandonner;  
Le Philosophe a l'art de disculper le vice:  
Il n'est corbeau si noir que cet art ne blanchisse.

Demandez à Crispin pour quel heureux talent  
Plutus l'a fait monter sur son char opulent;  
Crispin fait de sa femme un trafic adulateur,  
Et de son lit vénal Plutus est tributaire.

Si vous vous indignez, il sourit de mépris:

„ Vieux préjugé, dit-il, dont nous sommes guéris

„ Quand on est Philosophe, on brave, sans scrupule

„ Un chimérique affront, un honneur ridicule.

„ L'hyménée est un joug incommode & pesant;

„ S'il peut nous enrichir, c'est un joug bienfaisant

„ Mais raisonnons un peu. Dans ce monde où nous

„ sommes,

„ L'opinion volage est la Reine des hommes.

„ Ce qui chez nous est mal, est souvent bien ailleurs

„ Le Lapon, sous la hute, à l'abri des raillures

„ Vous offre sa compagne, & même avec prières

„ Vous presse d'honorer sa couche hospitalière.

„ Cet autre, plus heureux en de plus doux climats

„ De sa fille, avec soin, cultive les appas,

„ Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée

„ Que l'ennui du ferrail aura bientôt séchée.

„ Quel est donc cet honneur par vous si révéré

Que vingt peuples divers ont toujours ignoré,  
 Qui change avec le lieu, l'habit & le langage ?  
 C'est le tyran des sots, & l'esclave du sage. „

Un jour, l'ami sensé d'un Abbé peu Chrétien,  
 Le gourmandoit ainsi, dans un libre entretien :  
 Vous qui n'avez de foi qu'aux plaisirs de ce monde,  
 Qui raillez de Beauvais la piété profonde,  
 Qui traînez le scandale en habit de Prélat,  
 Et diffamez la croix qui fait tout votre éclat ;  
 Que n'avez-vous choisi, sur cette vaste scène,  
 Un rôle plus conforme à votre humeur mondaine ?  
 Et pourquoi du public affronter les rumeurs  
 Sous un habit sacré que profanent vos mœurs ?

„ Ami, dit le Prélat, c'est par Philosophie,  
 Que Beauvais, à son gré, prêche & vous édifie ;  
 Moi, je veux être heureux. Formé pour les plaisirs,  
 Je voyois la fortune ingrate à mes desirs.  
 Ennemi du travail qui nous lie à sa chaîne,  
 Et vend trop cher les biens qu'il nous donne avec  
 „ peine,

Falloit-il à mon Prince immoler mon repos,  
 Brigue à son service un emploi de Héros ;  
 Ou, sur les fleurs de lys, maudire, à l'audience,  
 Des Avocats criards la menteuse éloquence ;  
 Ou calculer l'argent que l'Etat doit payer,  
 Et ce qu'il rend au Roi, mais sur-tout au Fermier ?  
 Non : je voulois, sans soins, libre & dans l'indolence,  
 Savourer les doux fruits d'une oisive opulence ;  
 J'enviai du Clergé les paisibles trésors :  
 Et l'intrigue, à la Cour, dirigeant mes efforts,  
 J'avantai près des Grands, en caressant leurs vices ;  
 De leurs femmes sur-tout j'encensai les caprices ;  
 Flexible à leurs humeurs, je servois nuit & jour

„ Leurs brigues, leurs plaisirs, leur haine & leur amour,  
 „ Et bientôt la faveur, couronnant mon attente,  
 „ Ceignit ce front mondain d'une mine éclatante. (\*)  
 „ Ainsi, par mes plaisirs tous mes jours sont comptés;  
 „ La Richesse & le Luxe, amans des Voluptés,  
 „ Préparent mes festins, mes jeux & mes délices;  
 „ Penrichis la Beauté qui m'offre ses prémices.  
 „ Du vulgaire envieux que m'importent les cris;  
 „ Je laisse les remords aux timides esprits;  
 „ Et bénis des humains la pieuse foiblesse  
 „ Qui consacra ses dons à nourrir ma mollesse.

Grace au raisonnement, sophiste accrédié,  
 Et du libertinage orateur effronté,  
 Il n'est plus ici-bas de vice, ni de crime;  
 Tout ce qui plaît est bon; tout devient légitime:  
 Ces nobles sentimens qu'inspirent les vertus,  
 Ces remords, dont souvent nos cœurs sont combattus  
 Sont de vains préjugés, dont l'homme encor novice  
 Est, dès ses premiers jours, bercé par sa nourrice  
 Dans son cerveau flexible aisément imprimés,  
 Enfans de l'habitude, en vertus transformés.  
 L'homme, abusé long-temps d'une erreur générale  
 Fit descendre du Ciel la sévère morale,  
 Et, tyran de son cœur prompt à se mutiner,  
 De devoirs importuns se plut à l'enchaîner.  
 L'homme plus Philosophe, & plus doux à soi-même  
 S'est fait, pour vivre heureux, un plus sage système  
 L'intérêt personnel est son unique loi,

(\*) Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,  
 Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu.  
 Et, pour toutes vertus, fit, au dos d'un carrosse  
 A côté d'une mitre, armorier sa crosse.



Et son premier devoir est de n'aimer que soi :  
 Ses plaisirs sont ses mœurs, son bien fait sa justice ;  
 La fraude n'est pour lui qu'un prudent artifice ;  
 Savoir le mieux tromper, c'est-là le seul honneur :  
 Le mal d'autrui n'est rien s'il fait notre bonheur :  
 La sourde oppression, les rapines subtiles  
 Sont d'un esprit adroit les ressources utiles ;  
 Et, pourvu qu'on échappe à l'aveugle Thémis,  
 Un crime bien secret devient juste & permis.

Ainsi, l'on peut nier, avec Philosophie,  
 Le dépôt qu'un ami, sans témoins, nous confie,  
 Vendre tous les secrets qu'il cache en notre cœur,  
 Et de son lit jaloux tramer le déshonneur.

Ainsi, de Carondas la main déterminée,  
 A trois fois éteuffé le flambeau d'Hyménée,  
 Et trois fois la victime, attirée en ses lacs,  
 En apportant sa dot, vint signer son trépas.  
 Ce n'est pas qu'imitant la fille de Tyndare, (\*)  
 Il ait armé son bras d'une hache barbare ;  
 Ses femmes n'ont point eu le sort du Roi d'Argos :  
 Un breuvage discret, suivi d'un plein repos,  
 Mettant le Philosophie à l'abri du scandale,  
 Fit à ses trois moitiés passer l'onde fatale.  
 Quoi, toutes trois ? Le monstre ! — Ah ! foyez moins  
 surpris ;  
 Dix auroient même fort, s'il en épousoit dix.

J'entends déjà quelqu'un me dire avec colere :  
 Singe de Juvénal, censeur atrabilaire,  
 Crois-tu, si notre siècle enfanta ces noirceurs,

(\*) Clytemnestre.

3. Que l'Encyclopédie ait perverti nos mœurs ?  
 » Déclamateur chagrin, raisonne mieux ; écoute :  
 » L'homme en tout temps le même, est né méchant  
 sans doute,  
 » De tout temps on a vu la noire trahison,  
 » Aiguïser le poignard, ou verser le poison ;  
 » Et, quoi qu'on nous ait dit des mœurs du premier âge,  
 » Le monde encore enfant n'en étoit pas plus sage.  
 » Mais n'allons pas si loin chercher la vérité.  
 » Quand le François, nourri dans la férociété,  
 » Au meurtre, par honneur, instruit dès son enfance,  
 » Pétri de préjugés, cuirassé d'ignorance,  
 » N'avoit que sa valeur pour justice & pour loi,  
 » Tyran de ses vassaux, s'armoit contre son Roi ;  
 » A la voix d'un hermite, alloit avec sa Belle,  
 » Pour laver ses péchés, combattre l'infidèle,  
 » Ou desolant la France en dévor assassin,  
 » Et pour notre salut nous déchiroit le sein,  
 » Etoit-il Philosophie ? Et l'Encyclopédie  
 » A-t-elle de la ligue allumé l'incendie ?  
 » Dans ces jours si cruels, suivis de jours si dour,  
 » Avoit-on plus d'honneur & de vertu que nous ?  
 Peut-être ; mais enfin, de quoi se glorifie  
 Ce siècle de mollesse & de Philosophie ?  
 Dites-moi : Le François a-t-il un cœur plus franc,  
 Plus prodigue à l'état de son généreux sang,  
 Plus ardent à venger la plaintive innocence,  
 Contre l'iniquité que soutient la puissance ?  
 Le François, Philosophe, est-il plus respecté,  
 Pour la foi, la candeur, l'exakte probité ?  
 Où sont-ils ces Héros, ces vertueux modèles,  
 Que l'Encyclopédie a couvés sous ses ailes ?  
 Cherchons, sous les drapeaux de la gloire & de Mars  
 Les rivaux des Némours, des Gastons, des Bayards

La pourpre des Harlais, jadis si révéree;  
 Du même éclat encor se voit-elle illustrée?  
 Et quel Ministre enfin, près d'un Roi généreux,  
 Qui met tout son bonheur à voir son peuple heureux,  
 Pour éclairer ses pas d'un conseil toujours sage,  
 Dans les nobles projets où sa vertu l'engage,  
 Pour vaincre tous les soins dont il est assailli,  
 Se pique d'égaliser ou d'Amboise, ou Sully?

Cessons, par nos mépris, d'outrager nos ancêtres,  
 Pour les leçons d'honneur ils sont encor nos maîtres;  
 Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,  
 Montroient plus de grandeur que nos foibles vertus.  
 Il est vrai; tant leur ame alors étoit grossière!  
 Ils n'avoient point senti que l'homme est tout matière;  
 Ils n'avoient point cet art d'égarer le bon sens,  
 Au labyrinthe obscur des grands raisonnemens,  
 Et, sous le fard trompeur des brillantes maximes,  
 Donner même visage aux vertus comme aux crimes.  
 De la nature alors laissant parler la voix,  
 Ils cédoient, sans rougir, à ses plus saintes loix,  
 Ils aimoient les doux noms & de fille & de mère,  
 Le frere n'étoit point étranger à son frere;  
 Et, par Philosophie, un fils dénaturé,  
 Chez eux dit-il jamais à son pere éploré:  
 Je ne dois rien à qui m'a donné la naissance:  
 Ma vie est-elle un fruit de votre bienfaisance?  
 Pressé de l'aiguillon d'une amoureuse ardeur,  
 Vous cherchiez le plaisir, & non pas mon bonheur.  
 Non, jamais vos bienfaits n'égaleront peut-être,  
 La somme des malheurs attachés à mon Etre. (\*)

---

(\*) Expressions empruntées à ces déclamateurs lugubres  
 qui se disent Philosophes,

Maintenant rendez grace à ces nouveaux Docteurs,  
 De l'humaine raison hardis réformateurs,  
 Qui nous applanissant un chemin pour bien vivre,  
 Ont banni la vertu trop difficile à suivre,  
 Et, sans nous imposer de pénibles efforts,  
 Pour nous guérir du vice, ont chassé les remords,  
 Que notre âge éclairé de leur sage lumière,  
 Pour de si doux bienfaits, les aime & les révere;  
 Qu'avec honneur, par-tout, leurs oracles soient lus;  
 Qu'ils soient enfin les Dieux de ceux qui n'en ont plus;  
 J'y consens; mais je veux, libre dans mes hommages,  
 Placer mieux mon encens, & choisir d'autres sages,  
 Si j'en sens tout le prix, je veux, d'un si beau nom,  
 Honorer l'homme vrai, simple, équitable & bon,  
 Dont l'ame s'élevant à son Auteur suprême,  
 Hait le mal, fait le bien pour l'amour du bien même,  
 Qui, trouvant la vertu née au fond de son cœur,  
 Suit ce guide secret qui n'est jamais trompeur.

Le sage qui m'est cher, & que seul je respecte,  
 S'en va-t-il arborer l'étendard d'une secte,  
 Et par-tout attirant la foule sur ses pas,  
 A la Philosophie enrôler des soldats?  
 La piété par lui se voit-elle insultée?  
 De peur d'être dévor, deviendra-t-il Athée?  
 Ira-t-il, chamarré de systèmes nouveaux,  
 Philosophe empyrique, & fier de ses tréteaux,  
 Sous le nom de sagesse exquise & raisonnée,  
 Vendre aux fots ébahis sa drogue empoisonnée!

On ne le verra point, par l'intrigue conduire,  
 Chercher des partisans de réduit en réduit:  
 Il craint l'éclat, il suit les partis, les cabales,  
 Vit paisible & caché, loin des sectes rivales;  
 Et s'inquiète peu si la faveur du jour

Vers l'une ou l'autre brigue a fait pencher la Cour,  
Si, d'un commun effort, le mortier & la crosse,  
De l'Encyclopédie ébranlent le colosse.

Il n'enviera jamais un poste ambitieux,  
Pour réformer l'Etat qui n'en iroit pas mieux :  
Non qu'il ne lui fût cher de rendre heureux les hommes :  
Mais, de notre bonheur ennemis que nous sommes ?  
Indulgens pour le mal, armés contre le bien,  
Qu'un Dieul'ose entreprendre, un Dieu n'y pourra rien.

Le sage, trop instruit qu'au regne affreux du vice,  
On tenteroit en vain d'opposer la justice ;  
Qu'on soumettroit plutôt un lion irrité,  
Que de mettre aux méchans le frein de l'équité ;  
Qu'il périroit cent fois, martyr de leur furie,  
Sans qu'il rendit sa perte utile à sa Patrie ;  
Ne pouvant vivre enfin pour le bonheur d'autrui,  
Va, plaignant les humains, vivre du moins pour lui :  
Et, tel qu'un voyageur accueilli d'un orage,  
Rencontrant, avec joie, une grotte sauvage,  
Y brave, en attendant que les cieux soient plus doux,  
L'injure de la pluie, & les vents en courroux ;  
Tel le Sage, à l'abri des tempêtes civiles,  
Loin de l'iniquité, cette Reine des villes,  
Trouvant dans sa retraite, à l'ombre de ses bois,  
La paix, la liberté qui suit la Cour des Rois,  
D'un cours égal & par voit s'écouler sa vie,  
Oublié des méchans, qu'à son tour il oublie.

*De Versailles, le 2 Avril 1778.*

ON ne fait pourquoi les Hollandois viennent de placer encore des sommes immenses dans les emprunts de l'Angleterre, ce qui a fait un grand bien à cette dernière Puissance dont



les fonds ont subitement éprouvé une hausse considérable. Les bons Richards spéculent sur la continuation de la paix en Europe & ils seront attrapés.

Le Prince Stadhouder a demandé aux Etats Généraux une augmentation dans la Marine militaire, & cette demande sera suivie sans doute de celle de l'augmentation des forces de terre, mais quelques Provinces & Amsterdam sur-tout s'y opposent.

M. de Maurepas qui, en dépit de nous, n'est point tenté d'aller vivre en solitaire, a découvert l'intrigue secrète de M. d'Osun & les conférences tenues entre ce Conseiller d'Etat & M. de Malesherbes. Il a fait agir des affidés qui sont parvenus à arrêter les effets de leurs suggestions près du Monarque. Le Roi a rompu les conférences.

Le Roi commence à perdre de sa confiance aux grands talens de M. Necker, & cela ne pouvoit manquer d'arriver. S. M. s'en étant dernièrement ouverte avec le Mentor, celui-ci qui sûrement déteste M. Necker, mais qui doit le ménager par rapport à certaines affaires particulières entr'eux, l'a défendu auprès du Roi; mais c'est assez que M. de Maurepas ait aperçu le sentiment du Roi pour qu'en vieux courtisan il cherche le moyen de sacrifier son protégé, & j'ai remarqué que dès le lendemain un homme de robe qui depuis quelque temps est sur les rangs pour le contrôle général des finances, en a été flatté & caressé contre l'ordinaire. En attendant M. Necker fait des fiennes & à sa manière. Par ce qu'on ap-

pelle des reviremens de parties, il se procure quelques fonds, il extorque quelques mille livres sur les tailles, sur les vingtiemes, &c. mais tout cela est de foible ressource pour des besoins aussi considerables que pressans. Il a propose ces jours-ci au Conseil la creation d'un papier-monnaie, mais sa proposition a ete rejettée generalement. Ses ennemis l'attendent à la realisation de cent millions de fonds qu'il a promis depuis long-temps au Roi, si la guerre avoit lieu, realisation qu'on regarde comme impossible. Il pourroit se tirer d'affaire si le systeme pacifique de M. de Maurepas etoit maintenu, mais quoique ce Ministre se retourne de toutes les manieres ici, à Madrid & même à Londres, pour que la paix subsiste entre les deux Cours, il y a à parier qu'il n'y parviendra point. Independamment des intentions très-hostiles du Roi d'Angleterre, tous nos Ministres excités par les grands de la Cour & tout le militaire, veulent la guerre & la soutiennent d'une necessite absolue pour l'honneur & l'avantage de la nation. Jamais les circonstances ne nous ont offert tant d'espoir de succès contre nos ennemis.

M. de Vergennes, en vue d'instruire particulièrement le Roi & de le determiner à prendre un parti dans la crise politique actuelle, hier, il y a quelques jours au Conseil des depêches, un Mémoire fort important. Il presente d'abord un tableau de gradation de la puissance Angloise d'où il résulte que la France doit s'efforcer dans ce moment d'acquérir & de s'assurer la supériorité maritime; & deve-

loppant les différentes circonstances actuelles, il fait voir qu'elles semblent toutes concourir au succès de ces vues aussi sages qu'essentielles pour la prospérité de la nation. Tous les membres du Conseil ont applaudi & le Roi au sortir du Conseil a pris M. de Vergennes par la main, & en la lui serrant tendrement, il lui dit tout haut : qu'il avoit très-bien senti & apprécié le mérite de ce travail, & qu'il lui en auroit une obligation éternelle. . . . M. de Maurepas, quoique d'un avis bien opposé, s'approcha de M. de Vergennes, lorsque le Roi l'eût quitté, & lui dit à-peu-près les mêmes choses obligeantes que S. M. avoit dites, il finit en disant : *Mais nous avons à travailler ensemble sur tout cela.* — Je prendrai vos ordres & votre heure. — *Ce sera pour demain matin, mais comme je n'ai plus de goutte, je veux moi-même me rendre chez vous. Les momens d'un Ministre tel que vous, sont trop précieux pour ne pas craindre de le déranger. . . .* Cela est fort poli, fort galant, n'est-ce pas ! voilà ce que peuvent nos courtisans.

Il fut décidé dans ce même Conseil que M. Gerard, avant de se rendre à Boston, passeroit à Madrid pour y vérifier la fausseté du bruit qui s'est répandu au sujet des liaisons du Cabinet de St. James avec le confesseur du Roi, que le Comte d'Aranda soutient entièrement & malicieusement controuvé, & s'il trouve les dispositions du Roi Catholique telles que nous devons les attendre, pour achever de régler le plan des opérations déjà projetées pour les escadres combinées.

Les Emissaires Anglois qui sont venus conférer avec M. de Vergennes, s'en sont retournés avec des phrases ministérielles qui ne signifient rien, & sur la foi desquelles le ministère Anglois ne se reposera vraisemblablement point. Il est pourtant heureux dans son malheur, ce ministère, en ce que tout persuadé de la nécessité d'une guerre, tout déterminé à en venir là, le nôtre a peine à prendre la résolution d'attaquer. Et c'est cependant ce qu'il faudroit dans ce moment, & ce qu'on auroit dû faire il y a un mois, & ce que je crains bien qu'on ne fasse trop tard, c'est-à-dire, lorsque nos ennemis seront prêts, & ils le seront incessamment. Quoi qu'il en soit, M. de Sartine a persisté à ce que les navires Anglois restassent retenus dans nos ports, & il a ordonné à tous nos marins de ne souffrir aucune visite ni même aucun espionnage de la part des Anglois, & de défendre en toutes occurrences les navires Américains comme les nôtres.

M. de Vergennes n'est pas moins occupé par rapport aux affaires d'Allemagne que par rapport à celles d'Angleterre. Il a de fréquentes conférences avec l'Ambassadeur Impérial & négocie aussi directement à Vienne. Toutefois nous désespérons d'empêcher une rupture entre la Cour Impériale & celle de Berlin qui sont fort aigries, & d'ailleurs toutes deux poussées par de grands intérêts. Voici la substance d'une réponse que la Cour Impériale a faite, dit-on, à un mémoire du Roi de Prusse. » On veut bien par modération accorder à l'Électeur de Brandebourg l'honneur d'avoir



» tenu sur la matiere en question un langage  
 » qui n'est pas indifférent pour la tranquil-  
 » lité de l'Empire d'Allemagne. Mais comme  
 » on n'en est pas encore venu au point de  
 » reconnoître ce Prince pour garant de la  
 » paix de Westphalie & encore moins pour  
 » juge supérieur en Empire, il ne seroit pas  
 » difficile de deffiller les yeux à tout l'Empire  
 » & de faire connoître le vrai motif de ses vues  
 » & de la conduite qu'il tient, de démontrer  
 » combien ses theses & ses prétentions sont in-  
 » justes & incompetentes, &c.

*De Paris, le 4 Avril 1778.*

Puisque M. de Beaumarchais n'a point jugé  
 à propos de répondre aux gentilleses de  
 Mlle. d'Eon, & que je n'ai rien à vous appren-  
 dre sur la suite de cette dispute, dont les  
 gens du monde espéroient s'amuser, j'ai la plus  
 grande envie de vous raconter une espièglerie  
 que l'auteur du *Barbier de Seville* a faite en  
 Espagne à un cuisinier. Ce petit tour pourra  
 vous amuser un moment, & suppléer à la di-  
 sette des choses que vous aimez & qui restent  
 toujours rares.

Un Ambassadeur à la Cour de Madrid avoit  
 invité M. de Beaumarchais à dîner. Celui-ci  
 accepte la proposition en priant l'Ambassadeur  
 de lui donner un foie de veau qu'il aimoit beau-  
 coup. L'Ambassadeur se lui promet & donne  
 des ordres en conséquence. Le jour convenu,  
 M. de Beaumarchais se rend à l'invitation. On  
 se met à table. Au premier service, au second,



au troisieme, M. de Beaumarchais qui ne voit point de foie de veau, le demande à l'Ambassadeur. Celui-ci fait venir le cuisinier, le réprimande, & veut savoir pourquoi il n'a point exécuté ses ordres. Le cuisinier s'excuse, en disant qu'il les avoit oubliés. L'Ambassadeur invite M. de Beaumarchais pour la huitaine, & recommande très-expressément au cuisinier d'avoir un foie de veau pour ce jour-là. Ce jour arrive; point encore de foie de veau. L'Ambassadeur irrité fait venir le cuisinier, qui pour s'excuser dit qu'il avoit un foie de veau, mais que s'étant gâté, il n'avoit point osé le servir à son Excellence. L'Ambassadeur assez mécontent remet encore la partie à la huitaine, & ordonne à son cuisinier d'avoir deux foies de veau. Si l'un se gâte, dit-il, l'autre sera mangeable. Mais point du tout, on ne voit pas plus paroître de foie cette fois-ci que les autres. Alors l'Ambassadeur irrité veut savoir la raison de cette obstination, & fait appeller le cuisinier qui déclare enfin qu'il étoit venu de France en Espagne pour faire la cuisine d'un grand Seigneur, & non celle d'un bourgeois, & que ce n'étoit que sur la table de ces derniers qu'on voyoit de pareils mets. Vous pensez bien que le cuisinier eut sur le champ son congé. Il va se présenter chez l'Ambassadeur d'une autre couronne, qui avant de l'accepter vient prendre des informations de son ancien maître. Celui-ci dit que c'étoit M. de Beaumarchais qui le lui avoit donné, & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser pour savoir ce qu'il desiroit. M. de Beaumarchais consulté, répondit

que c'étoit un des plus habiles cuisiniers de France : mais que son mets favori, son chef-d'œuvre étoit un foie de veau, & qu'il n'avoit point son pareil pour accommoder cette espece de plat. Le nouveau maître invite M. de Beaumarchais à en venir manger un chez lui le lendemain. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que fit le cuisinier dans sa nouvelle maison. On eut beau lui faire toutes les menaces possibles, il aima mieux sortir de sa condition que de servir un foie de veau. Il n'en voulut point démordre. On lui fait son compte & on le chasse. Il entre ensuite chez l'Ambassadeur de Russie, qui quelques jours après reçut ordre de retourner à Pétersbourg où le cuisinier le suivit. Là, M. de Beaumarchais trouva encore le secret de désoler ce pauvre diable en lui faisant demander dans toutes les maisons où il entroit, le maudit foie de veau qu'il s'est toujours obstiné à ne pas vouloir servir.

L'espionnage de la police qu'on avoit abandonné, recommence plus que jamais. Un grand Seigneur s'entretenoit chez lui des assassins dont on avoit fait courir le bruit cet hiver, pour nuire à M. le Noir, & se plaignoit du peu de police qui regnoit actuellement dans Paris. M. le Noir le lendemain pria le grand Seigneur de passer chez lui, & lui répéta les propos qu'il avoit tenus la veille. Le Seigneur étonné ne pouvoit concevoir comment le Magistrat en avoit pu être informé. *Vous voyez,* lui dit M. le Noir, *qu'on vous a trompé, & que la police n'est pas si mal faite qu'on vous l'a dit.* Savez-vous ce qui arriva de là ? C'est que

Le Seigneur dit par-tout le plus grand bien du  
Lieutenant de police.

Voici une très-jolie chanson dont on attribue  
à feu M. le Régent les paroles & la musique.  
Je ne connois guere en notre langue de cou-  
plets qui respirent davantage le plaisir & la  
gaité.

Pour vivre ici sans regret  
Amis, je fais un secret.  
Toujours d'envie en envie,  
Je vais égayant ma vie,  
Je ris, je bois,  
Les plaisirs sont faits pour moi.

La sagesse est un grand bien,  
Dit un vieux qui ne peut rien:  
Mais en attendant cet âge  
Où je deviendrai si sage,  
Je ris, je bois,  
Les plaisirs sont faits pour moi.

S'il ne falloit que mourir,  
A rien je n'irois courir:  
La mort de tout soin délivre:  
Mais *item* puisqu'il faut vivre,  
Je ris, je bois,  
Les plaisirs sont faits pour moi.

A la table comme au lit,  
Je fais tout mettre à profit.  
Sans qu'aucuns soins me traversent,  
L'amour & Bacchus me bercent,  
Je ris, je bois,  
Les plaisirs sont faits pour moi.

Quand on est sans passions ,  
 On vit sans tentations :  
 Mais moi , qui ne suis pas dupe ,  
 A succomber je m'occupe.  
 Je ris , je bois ,  
 Les plaisirs sont faits pour moi.

Le Samedi 30 Mars , la comédie françoise a été honorée de la présence de M. de Voltaire. Il s'étoit rendu l'après-midi à l'Académie françoise. La cour du Louvre étoit remplie de curieux. Les Académiciens sortirent au-devant de lui pour le recevoir. Il fut conduit à la place du directeur , que cet Officier & l'Académie l'ont prié de recevoir. Ensuite l'Académie l'a nommé , par acclamation , directeur du Trimestre d'Avril , sans tirer au sort suivant l'usage. La séance a été remplie par la lecture de l'éloge de Despréaux.

Au moment que M. de Voltaire est sorti de l'Académie , on a accompagné sa voiture en criant *vive M. de Voltaire*. De-là il est allé à la comédie françoise , on s'est porté en foule à son carrosse , & l'empressement qu'on a témoigné pour le voir a failli lui être funeste , car on a manqué de l'étouffer. Il s'est placé dans la loge des gentilshommes de la chambre. Dès qu'il a paru , une assemblée aussi brillante que nombreuse a manifesté sa joie par des applaudissemens & par des acclamations redoublées. Le Sr. Brizard , comédien , s'est présenté à sa loge , & lui a mis sur la tête une couronne de laurier que la modestie de M. de Voltaire lui a fait refuser. On a battu des mains. La piece a été

très-bien jouée, & encore mieux accueillie ; la tragédie finie, on a baissé la toile qu'on a levée un moment après, & le public a vu avec les transports les plus vifs le buste de l'auteur sur lequel chaque comédien a mis une couronne de laurier qu'il tenoit. Le parterre, les balcons, les loges, toute la salle a retenti d'applaudissemens. *Hélas !* dit le vieillard, *on veut donc me faire mourir aujourd'hui de joie & d'honneurs.* Rien n'étoit plus touchant, plus respectable que de voir un homme de quatre-vingt-quatre ans s'efforcer de faire connoître au public combien il étoit sensible à l'hommage qu'on lui rendoit. Madame Vestris s'est avancée sur le théâtre & a récité les vers suivans que M. le Marquis de St. Marc a faits sur le champ ;

Reçois en ce jour un hommage,

Que confirmera d'âge en âge,

La sévère postérité.

Non, tu n'a pas besoin d'atteindre au noir rivage,

Pour jouir parmi nous de l'immortalité.

Voltaire, reçois la couronne

Que je viens de te présenter.

Il est beau de la mériter,

Quand c'est la France qui la donne...

Ce tribut, dont l'ivresse du public a fait tout le mérite, a causé la surprise la plus agréable aux spectateurs & à celui qui en étoit l'objet. C'est sans contredit le moment le plus glorieux pour les Lettres, c'est du moins le triomphe le plus éclatant dont M. de Voltaire ait joui dans sa vie. Jamais l'enthousiasme



n'a été porté si loin & n'a été si général. Il n'y a que le Sieur Gilbert, auteur satyrique auquel on ne peut refuser du talent, qui ait désapprouvé de pareils transports. En sortant du spectacle, il s'est écrié qu'il n'y avoit plus de mœurs, plus de religion & qu'enfin tout étoit perdu. Il est vrai que ce prédicant a manqué d'être assommé par les assistans.

M. de Voltaire étant à Berlin adressoit souvent à différentes personnes des vers écrits sur des cartes. Plusieurs de ces petits impromptus étoient charmans & le plus grand nombre a été perdu. En voici un qui n'est pas connu & qui étoit adressé à ce fou de La Mettrie, alors malade.

Je ne suis point inquiété,  
Si notre joyeux la Mettrie  
Perd quelquefois cette santé  
Qui rend sa face si fleurie ;  
Quelque peu de glotonnerie,  
Avec beaucoup de volupté,  
Et dépit de la faculté,  
Sont les doux emplois de sa vie.  
Il se conduit comme il écrit,  
A la nature il s'abandonne :  
Et chez lui le plaisir guérit  
Les maux que le plaisir lui donne.

On raconte beaucoup de duretés & de bruteries du Papa grand homme. Le petit *saint Ange*, un des élèves du *Fameux critique*, s'avisa d'aller voir le vieillard de Ferney. Il avoit

arrangé un petit compliment fort gentil, pour lui demander la permission de lui faire sa cour. Je suis venu aujourd'hui, lui dit-il, voir Homere ; demain je viendrai voir Sophocle : après demain Anacréon, &c. &c. » Ah, Monsieur, dit M. de Voltaire, en interrompant St. Ange, je suis bien vieux : si vous voulez me rendre à la fois toutes ces visites : vous m'obligeriez beaucoup. Le Fameux critique faisoit quelques difficultés de lui lire sa fameuse tragédie des *Barmécides*, en lui disant que son état ne lui permettoit pas de supporter de fortes sensations. *Ça me fera revivre*, dit le vieillard, lisez toujours. Enfin le Fameux critique fut décidé à obéir : le malin hermite écoutoit avec attention : tantôt il bâilloit, & tantôt il sourioit. Quand l'écrivain tragique eut fini de lire : Cette piece, dit-il, est un Roman invraisemblable où il se trouve quelques beaux vers déplacés. Lorsqu'on donna *Irene*, le public manifesta en quelques endroits son mécontentement. Les amis de l'auteur s'avisèrent de faire de légers changemens aux vers qui avoient déplu, & ne jugerent pas à propos d'en avertir le vieillard. Il lui parvint un manuscrit où étoient ces corrections. Il se mit dans une fureur incroyable. Il juroit & remettoit de toutes ses forces. Enfin, sa colere devint si violente qu'il recommença à cracher du sang. M. Dargental, son plus tendre ami, avoit participé à ces corrections & avoit cru, pour ménager sa sensibilité, ne point devoir en instruire. M. de Voltaire toujours fâché, passa au salon où étoient rassemblés une

vingtaine de personnes. Non, dit-il, on ne seroit pas un pareil tour au fils de Barthe. Quelqu'un lui fit observer que M. Barthe étoit présent. Voltaire rentra dans son cabinet avec une fureur encore plus grande. Quel diable, dit-il, va s'imaginer que ce Barthe est là ! que vient-il faire ici, & que n'est-il à Marseille ? Un moment après on lui présente M. Perronet, premier ingénieur des ponts & chaussées de France : Ah ! Monsieur, lui dit Voltaire, vous êtes bien heureux : vous faites de beaux ponts ; mais au moins il n'y a point de d'Argental qui s'avisent d'y faire des arches. Ce sont tous les jours de pareilles scènes de fureur & de brusquerie. Ses amis tremblent de l'aborder.

Je dois vous faire mention d'une singularité naturelle qui intéresse tous les physiciens. On mande de Savigné l'Evêque qu'il y a une fille âgée de sept à huit ans, qui est toute velue, qu'elle a une grande barbe au menton, & que de ses oreilles il descend deux moustaches qui lui pendent sur les épaules. Cette singularité, toute surprenante qu'elle soit, n'est pourtant pas sans exemple. Scaliger en rapporte plusieurs ; & Aulugelle dit expressément, qu'il y a de certains habitans dans une extrémité des Indes qui sont garnis de poil & même de plumes comme les oiseaux. Un auteur moderne rapporte qu'en l'année 1650, sous le Pontificat de Clément X, on vit à Rome une fille velue par tout le corps, le poil étoit blond & extrêmement long, les moustaches qui sortoient de ses oreilles lui descendoient d'un pied & demi au-dessous du menton. Dans ce mo-

ment

ment-  
une c

L A

Il est

Plair

Heur

Le do

L'art

Font

Le tra

En est

Tout

Simpli

A qua

Sous l

Croiss

A quat

Fille &amp;

Son gr

Le tour

Les do

Charme

Advint

Point n

Qui les

O, quel

Mais ce

Fit bien

" Que v

" Quoi,

" Aux y

Tome I

ment-ci , on montre à la foire St. Germain ,  
une curiosité à peu près semblable.

## LA PARURE NATURELLE.

### C O N T E.

Il est trop vrai , sexe charmant & doux ;  
Plaire à nos yeux est un besoin pour vous ;  
Heureux besoin , que la coquetterie ,  
Le don d'aimer , le vœu d'être chérie ,  
L'art d'embellir vos charmes séduisans ,  
Font éclater sans attendre les ans !  
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace ,  
En est la preuve. Ecoutez-moi , de grace :  
Tout ornement de mon conte est pros crit .  
Simplicité vaut mieux que bel esprit .  
A quatorze ans , Eglé vive & gentille ,  
Sous les regards de ses tristes parens ,  
Croissoit en âge , ainsi qu'en agrémens .  
A quatorze ans , quel bonheur d'être fille !  
Fille & jolie ! Eglé l'étoit , dit-on ;  
Son grand oeil noir , sa mine appétissante ,  
Le tour heureux de son petit menton ,  
Les doux trésors de sa gorge naissante ,  
Charmoient déjà tous les yeux du Canton .  
Advint qu'un jour sur ces globes d'albâtre  
Point n'étendit cet envieux tissu ,  
Qui les dérobe au regard idolâtre .  
O , quel bonheur , si Colin l'avoit su !  
Mais cet oubli , par la mere apperçu ,  
Fit bien gronder la pauvre Eglé surprise .  
« Que vois-je , ô ciel ! ô fille mal apprise !  
« Quoi , sans fichu ! quel coupable dessein  
« Aux yeux lascifs découvrir votre sein ? »

« Ah ! gardez-vous de paroître ainsi nue,  
 « Sous un mouchoir , il faut vous enterrer. »  
*Las ! j'y consens , dit la fille ingénue ;*  
*Mais avec quoi pourrai-je me parer ?*

*De Paris , le 11 Avril 1778.*

Vous avez peut-être entendu parler d'une Mlle. Bertin, marchande de modes fort en vogue aujourd'hui à Paris , & très-connue par ses tons ridicules. Pour vous en donner un exemple , je vous raconterai un de ses propos. Une femme de qualité vient demander à cette Dlle. Bertin plusieurs bonnets pour envoyer dans la Province. La marchande couchée sur une chaise longue dans un Caraco élégant , daigne à peine saluer la femme de qualité par une très-légère inclination de tête. Elle sonne : une jeune nymphe charmante qu'on nomme *Mlle. Adelaïde* se présente. *Donnez à Madame , dit Mlle. Bertin , des bonnets d'un mois.* La Dame lui représente qu'on en voudroit de plus nouveaux. *Cela n'est pas possible , Madame , reprend la marchande ; dans mon dernier travail avec la Reine , nous avons arrêté que les bonnets les plus modernes ne paroîtroient pas avant huit jours.* Depuis ce temps , on n'appelle plus la Dlle. Bertin que le *Ministre des modes.*

Mardi dernier , vers les quatre heures du soir , une Demoiselle , âgée tout au plus de seize à dix-sept ans , d'une taille & d'une figure très-avantageuses , fille d'un riche bijoutier de cette Capitale , est tout-à-coup sortie de

maison  
 forcé  
 tant d  
 jour  
 St. Ho  
 bre de  
 avec u  
 les tas  
 ensang  
 goit à  
 que c'é  
 vin av  
 d'elle e  
 s'appe  
 ser un  
 person  
 beaucou  
 qui éto  
 vit en  
 monde.  
 connoit  
 à surpri  
 pareille  
 ut oblig  
 is. On  
 l'appren  
 doit pass  
 enir , &  
 n prête  
 est cassé  
 our tout  
 Un Ang  
 oible &  
 célèbre



maison , & s'est mise à courir de toutes ses forces le long de la rue St. Honoré , en faisant des contorsions épouvantables. C'étoit un jour d'opéra , & ces sortes de jours , la rue St. Honoré est embarrassée par un grand nombre de voitures. Cette fille bravoit les carrosses avec une intrépidité singulière , se jettoit sur les tas de pierres , se relevoit ensuite toute ensanglantée , sans se plaindre , & recommençoit à courir. La populace croyant d'abord que c'étoit une fille de mauvaise vie à qui le vin avoit tourné la tête , s'attroupa autour d'elle en la huant. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que la folie seule pouvoit causer un semblable délire. On l'arrêta. Plusieurs personnes la reconnurent. Six hommes avoient beaucoup de peine à la contenir. Son pere qui étoit absent depuis une heure ou deux , vint en retournant chez lui cette foule de monde. La curiosité le fait approcher. Il reconnut sa fille. On devine assez quelle a été la surprise & la douleur d'un pere dans une pareille circonstance. Il se trouva mal , & on fut obligé de les porter tous deux à leur logis. On m'a dit que cette malheureuse venoit d'apprendre qu'un jeune homme qu'elle aimoit passionnément , s'étoit marié sans l'en prévenir , & que la tête lui a tourné sur le champ. On prétend que son esprit guérira , mais elle est cassé une jambe , & elle sera estropiée pour toute sa vie.

Un Anglois de distinction ayant une santé délicate & se trouvant à Paris , s'étoit lié avec le célèbre Lorry , médecin , & l'invita à man-

ger chez lui trois fois par semaine. Cet étranger valétudinaire ne manquoit pas de consulter le Docteur pendant le repas. Mais au bout de quelque temps, ce dernier s'apercevant que les politesses étoient intéressées, envoya à l'étranger un mémoire de ses visites montant à 1200 livres, & lui donna en même temps quittance, disant qu'il étoit suffisamment payé par ses diners, qui égaloient le nombre de ses visites.

*Gabrielle d'Estrées*, tragédie nouvelle de M. de Sauvigny, quoique reçue aux François, vient d'être représentée avec succès sur le théâtre de la ville de Versailles. Cette pièce paroit en ce moment imprimée & précédée d'une justification de *Gabrielle d'Estrées*, & d'une très-jolie Epître aux jolies femmes.

Le Patriarche du Parnasse n'a pas manqué Monsieur, comme vous le pensez bien, de répondre aux galanteries de M. le Marquis de St. Marc : voici les vers qu'il a adressés à cet officier. Vous y trouverez cette tournure aimable & facile qui caractérise le Nestor de nos Poètes.

Vous daignez couronner, aux yeux de Melpomène  
D'un vieillard affoibli les efforts impuissans.

Ces lauriers, dont vos mains couvroient mes cheveux  
blancs,

Etoient nés dans votre domaine.

On fait que de son bien tout mortel est jaloux.

Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne.

Le Parnasse n'a vu que vous

Qui sur partager sa couronne.

## LA RECONNOISSANCE DE LE KAIN

Envers M. DE VOLTAIRE, son bienfaiteur.

## AU LECTEUR.

» Je m'empresse de remplir un des vœux de le Kain, en faisant part au public de ses sentimens à l'égard de M. de Voltaire, son bienfaiteur & son maître dans le grand art de la déclama-  
 tion, comme dans l'art plus grand encore de jouer la tragédie. Ce public, toujours prêt à flétrir les ingrats, verra avec intérêt l'ame reconnoissante du grand Aïeur que nous regretterons long-temps, & les procédés généreux du grand homme que nous possédons au milieu de nous, après une absence de vingt-huit ans. Présenter aux hommes des exemples de générosité & de reconnoissance, c'est les disposer à être généreux & reconnoissans. Ce que je vais raconter est tiré d'un petit Mémoire que le Kain avoit travaillé à ma sollicitation, qu'il m'avoit confié quelque temps avant sa mort, & dont il m'avoit laissé la liberté de disposer même de son vivant.

L'Abbé D\*\*\*.

» La paix de 1748 rappella tous les plaisirs Paris. L'institution des théâtres particuliers fut une des agréables singularités de cette heureuse époque. On en distingua trois principaux, sur lesquels de jeunes gens de familles honnêtes exerçoient leurs talens. »

» Le premier étoit à l'Hôtel de Soyecourt, à Luxembourg Saint-Honoré; le second au Marais,

à l'Hôtel de Clermont-Tonnerre ; le troisième, rue Saint-Méry , à l'Hôtel de Jabak. M. le Kain fut le fondateur de ce dernier. »

» Le public se partagea bientôt sur les talens des jeunes acteurs. Sur un théâtre ils avoient plus de finesse & de graces, sur l'autre plus d'usage. Quant aux actrices, les unes étoient plus jolies, & les autres plus décentes. »

» Les jeunes gens qui s'amusoient, & qui amusoient le public à leurs dépens, excitèrent les murmures, & peut-être l'envie des comédiens François. Ceux-ci se plaignirent, & le Gouvernement fit fermer les théâtres de société. »

» M. de Chauvelin, curieux de voir jouer la comédie du *Mauvais Riche* de M. d'Arnaud, obtint la réhabilitation du théâtre de Clermont-Tonnerre, auquel s'étoit réuni celui de l'Hôtel de Jabak. La piece fut jouée avec succès au mois de Février 1750. L'assemblée la plus brillante qu'il y eut alors à Paris, y assista. M. de Voltaire y fut invité par l'auteur. Ce grand homme, assez content de la piece & du jeu des acteurs, demande le nom du jeune homme qui avoit joué le rôle de l'Amoureux. On répond que c'est le fils d'un Orfèvre, qu'il joue la comédie pour son plaisir & qu'il veut en faire son état. M. de Voltaire témoigne le desir de le voir. M. d'Arnaud fut chargé de l'engager à lui rendre une visite le surlendemain. »

» Le plaisir, dit M. le Kain dans son Mémoire, que me causa cette invitation, fut encore plus grand que ma surprise. Je ne pou-

drai  
taire  
que  
pire  
eut  
en m  
remen  
voit  
» M  
tions  
mon  
me fit  
de ras  
C'étoit  
res du  
manda  
embrat  
intrépi  
d'autre  
édie ;  
més ac  
de ren  
donnan  
drois ri  
un jour  
gois. »  
» Ah  
ne pr  
pour  
tre ét  
le plu  
par de  
vous v  
vous p

drai point mon embarras en voyant M. de Voltaire pour la première fois. Je ne crois pas que la présence d'une divinité eût pu m'inspirer plus de respect & plus d'admiration. Il eut la bonté de mettre fin à mon embarras en m'ouvrant ses deux bras paternels, & en remerciant Dieu d'avoir créé un être qui l'avoit ému & attendri.... »

» M. de Voltaire me fit ensuite mille questions sur ma famille, sur ma fortune & sur mon éducation. Tout en m'interrogeant, il me fit prendre ma part d'une demi-douzaine de rasses de chocolat mêlé avec du café. C'étoit sa nourriture ordinaire depuis cinq heures du matin jusqu'à trois du soir. Il me demanda ensuite quel genre de vie je voulois embrasser ? Je lui répondis avec une fermeté intrépide, que je ne connoissois au monde d'autre bonheur que celui de jouer la comédie ; que le hasard me laissant maître de mes actions, & jouissant de sept cens livres de rente, j'avois lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce de mon père, je ne perdrois rien au change si je pouvois être admis un jour dans la troupe des comédiens François. »

» Ah ! mon ami ! s'écria M. de Voltaire, ne prenez jamais ce parti ; jouez la comédie pour votre plaisir, & n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talens ; mais il est avili par des barbares & proscrit par \*\*\*. Si vous voulez renoncer à votre projet, je vous prêterai dix mille francs pour com-



» mencer votre établissement, & vous me les  
 » rendrez quand vous pourrez : allez, mon  
 » enfant, revenez sur la fin de la semaine,  
 » & donnez-moi une parole positive. »

» Tel étoit mon embarras, confus & pénétré jusques aux larmes des bontés généreuses de M. de Voltaire : je voulus le remercier, & ne le pus. Je me retirois, lorsqu'il me rappella, & me pria de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avois déjà joués. Je lui proposai assez mal-adroitement de déclamer le grand couplet de Gustave au second acte.... »

» Point, point de Piron, s'écrie M. de Voltaire, je n'aime pas les mauvais vers, dites tout ce que vous savez de Racine. » Je commençai la première scène d'*Athalie* dont je savois par cœur toute la tragédie, faisant alternativement le rôle d'*Abner* & celui de *Joad*. Je n'avois pas tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de Voltaire s'écria : « Ah ! Monsieur, les beaux vers ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que toute la Pièce est écrite avec la même chaleur & la même pureté, c'est que la poésie est inimitable, &c. Adieu, mon ami, ajoute-t-il en m'embrassant ; c'est moi qui vous prédis que vous aurez la voix touchante, que vous ferez un jour tous les plaisirs de Paris : mais pour Dieu, s'il vous est possible, ne montez jamais sur le théâtre. »

» Dans ma seconde visite j'annonçai à M. de Voltaire que mon parti étoit pris de jouer la comédie. Alors il me prit chez lui ; il fit bâtir un théâtre au-dessus de son appartement, & me fit jouer avec ses nièces & ma société. »

ne voyoit qu'avec peine qu'il nous en avait beaucoup coûté d'argent pour amuser le public & nos amis. »

» Les offres défintéressées de son argent, les dépenses de l'établissement de son théâtre, la bonté qu'il eut de me recueillir chez lui, de me défrayer moi & mes camarades de tout ce qui pouvoit nous en coûter, sont des preuves qu'il est aussi généreux & aussi noble dans ses procédés que ses ennemis ont été injustes en l'accusant du contraire. »

» Je dois encore à la vérité, de dire que depuis que je suis au théâtre, M. de Voltaire m'a non-seulement aidé de ses conseils, comblé de bontés en tout genre, qu'il m'a gratifié de plus de deux mille écus. Il me nomme son grand acteur, son *Garrik*, son *enfant chéri*. Ce sont là des titres que je ne dois qu'à sa bonté ; mais ceux que j'ai adoptés au fond de mon cœur, sont ceux d'*élève soumis, respectueux & singulièrement reconnoissant*. »

» Pourrois-je ne pas l'être en effet, puisque c'est à M. de Voltaire que je dois les premières notions de mon art. Ce fut aussi à sa seule considération que M. le Duc d'Aumont voulut bien m'accorder mon ordre de début au mois d'Août 1750. M. de Voltaire me l'obtint lors de son passage à Compiègne pour aller à Berlin. »

» Quiconque lira ces détails reconnoitra que je suis loin de ressembler à ces cœurs ingrats qui rougissent d'un bienfait, & qui, pour commémorer leur scélératesse, calomnient indignement leurs bienfaiteurs. »

» J'en ai connu plus d'un de cette espèce à l'égard de M. de Voltaire. J'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toute sorte d'état. Il a plaint les uns, méprisé les autres, & n'a jamais tiré vengeance d'aucuns. Son caractère est impétueux ; mais son cœur est bon & généreux, son ame est compatissante & sensible. Il n'a jamais attaqué le premier aucun homme de lettres. Je lui ai entendu dire mille fois qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir être l'ami de Crébillon ; mais que son refus d'approuver *Mahomet*, dont on l'avoit nommé censeur, étoit un procédé mal-honnête & impardonnable. »

» Nous bornerons là le récit de M. le Kain, parce que c'est là que finit le langage de la reconnaissance. La suite de son Mémoire ne renferme que quelques anecdotes, la plupart relatives au théâtre François. La suivante ne déplaira pas aux amateurs. »

» Madame la Duchesse du Maine, avant le départ de M. de Voltaire pour la Prusse, voulut voir représenter sur son théâtre, à Sceaux, *Rome sauvée*, tragédie qui n'étoit point encore connue. M. de Voltaire se chargea du rôle de Cicéron ; celui de Lentulus fut confié à M. le Kain. Des Seigneurs remplissoient les autres rôles. A la fin de la Pièce, Madame la Duchesse du Maine demande quel est l'acteur qui a joué Lentulus ? C'est le meilleur de tous, répond promptement M. de Voltaire. »

» A la suite de ce fait, M. le Kain ajouta qu'il n'est pas possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique, de plus ro-

mai  
Cie  
nant  
teur  
»  
sur l  
lité  
ter q  
Volta  
M. d  
près  
que l  
tombe  
C'e  
Mémo  
l'aven  
Ce  
le Kai  
» Je  
de M.  
rope en  
de l'Eu  
a rend  
plus hu  
» M.  
facilité  
plusieur  
Cicéron  
fois le  
jeté au  
citer be  
facilité

maint, que M. de Voltaire dans le rôle de Cléon : c'étoit cet Orateur lui-même tonnant au milieu du Sénat contre les destructeurs des mœurs, de la religion & des loix. »

» M. de Voltaire n'a jamais vu M. le Kain sur le théâtre François : c'est une étrange fatalité qu'il est bon d'observer. Il ne put y monter que quelques jours après le départ de M. de Voltaire pour la Prusse, & au moment où M. de Voltaire, âgé de 84 ans, absent depuis près de 30, rentre à Paris, on lui annonce que M. le Kain vient de descendre dans la tombe. »

C'est-là, dit M. l'Abbé D\*\*\*, rédacteur du Mémoire, une fatalité plus triste encore, que l'aventure des oreilles du Comte de Chesterfield.

Ce qui suit est aussi extrait du Mémoire de le Kain, & c'est encore lui qui va parler.

» Je ne dirai rien de la sublimité des talens de M. de Voltaire en tout genre, c'est à l'Europe entière à faire son éloge, & à tous les Rois de l'Europe à reconnoître le service qu'il leur a rendu en rendant leurs peuples plus doux, plus humains & plus indulgens à se supporter. »

» Mais je puis parler plus qu'un autre, de sa facilité pour écrire en vers. Je l'ai vu refaire plusieurs fois, & en peu de temps, le rôle de Cicéron dans *Rome sauvée*. Je l'ai vu faire deux fois le cinquième acte de *Zulime*, après avoir jeté au feu son premier manuscrit. Je pourrois citer beaucoup d'exemples de cette prodigieuse facilité à travailler; mais de tous ceux que

je rapporterois, il n'y en auroit peut-être aucun de comparable à ceux dont M. Vaniere son secrétaire a cent fois été témoin.

» Je me bornerai donc à citer quelques anecdotes qui méritent d'être conservées, & d'être connues de tous les Littérateurs; c'est en leur faveur que je les ai recueillies.

» A la mort de Baron, son emploi fut donné à Sarrafin. Cet Acteur ne suivoit que de bien loin les traces de son prédécesseur. M. de Voltaire le chargea du rôle de *Brutus*, dans la tragédie du même nom. On répétoit la pièce au théâtre; la mollesse de Sarrafin, dans son invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettoit dans son premier acte, impatienta M. de Voltaire.

» Songez donc, lui dit-il, avec une ironie sanglante, que vous êtes *Brutus*, le plus ferme de tous les consuls de Rome, & qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : *Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs.*

» La leçon étoit bonne, mais inutile; Sarrafin ne fut ni plus mâle, ni plus vigoureux; ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étoient en lui; il ne fut vraiment recommandable, que dans les choses pathétiques; il ignoroit l'art de peindre les passions fortes & vigoureuses: il ne montra jamais sur la scène, ni l'âme de *Mithridate*, ni la noblesse d'*Auguste*.

» Douze ans après *Brutus*, M. de Voltaire donna au théâtre françois *Mahomet*. Le Comédien le Grand fut chargé du rôle d'*Omar*. Cet Acteur, doué de la plus belle voix du monde,



& du don des larmes , étoit d'ailleurs sans esprit & sans intelligence. A la répétition générale de cette superbe tragédie , ayant à peindre au second acte , l'effet terrible que la présence de *Mahomet* avoit imposé au peuple & au sénat de la Mecque , il terminoit cette harangue en disant ces deux beaux vers : »

*Mahomet* marche en maître & l'olive à la main.  
La trêve est publiée , & le voici lui-même.

» Le ton plat & pusillanime avec lequel le Grand proféroit ces deux vers , lui valut l'apostrophe suivante : « Oui , *Mahomet* arrive , » dites-vous , s'écrie M. de Voltaire , c'est comme si vous disiez : *Rangex-vous , voilà la vache.* »

» Le pauvre le Grand sentit toute la bassesse de la comparaison , & rougit ; mais sa balarde & son peu de génie , ne lui permirent pas de faire mieux. »

» Tout le monde connoît la célébrité que Mlle. Dumenil s'est faite dans le rôle de *Méropé* , & qu'elle a constamment soutenu pendant vingt ans. Lorsqu'on répéta cette pièce pour la première fois , M. de Voltaire reprochoit à cette célèbre Actrice , de ne mettre ni assez de force , ni assez de chaleur , en invectivant *Polifonte*. « Il faudroit , lui dit Mademoiselle Dumesnil , avoir le diable au corps , » pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. » Eh ! vraiment oui , Mademoiselle , c'est le diable au corps , qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. Oui , oui , sans le

*diabte au corps, on ne peut être ni bon Poëte, ni bon Comédien. M. de Voltaire disoit là une grande vérité.*

» On l'interrogeoit un jour sur la préférence que les uns accordoient à Mlle. Clairon sur Mlle. Dumefnil. Les uns prétendoient que pour attacher l'ame, la remuer, la déchirer, il falloit avoir, comme Mlle. Dumefnil, de la machine d' *Corneille*. Mlle. Clairon, dit M. de Voltaire, a de cette machine dans les entrailles & dans le gosier; & la question fut jugée. »

» Un jour nous répétions chez lui, rue Traversière, la Tragédie de *Mahomet*; je jouois *Saïde*. Une jolie Demoiselle, fille d'un Procureur au Parlement de Paris, jouoit le rôle de *Palmire*; elle n'avoit tout au plus que quinze ans; elle étoit très-intéressante; elle étoit aussi fort éloignée d'exhaler les imprécations qu'elle vomit contre *Mahomet*, avec la force & l'énergie que la situation de son rôle exigeoit. »

» M. de Voltaire, pour lui montrer combien elle étoit éloignée du sens de ce rôle, lui dit avec douceur: « Mademoiselle, figurez-vous » que *Mahomet* est un imposteur, un fourbe, » un scélérat, qui a fait poignarder votre » pere, qui vient d'empoisonner votre frere, » & qui pour couronner ses bonnes œuvres, » veut absolument coucher avec vous. Si tout » ce petit manège vous fait un certain plaisir, » vous avez raison de le ménager comme vous » faites; mais si cela vous répugne à un cer- » tain point, voilà comme il faut s'y prendre! » Alors M. de Voltaire joignant l'exemple au précepte; répète lui-même cette imprécation

& t  
acti  
»  
le C  
libra  
M. d  
aima  
la p  
que l  
plat  
qui e  
Quin  
son r  
d'un  
Ma n  
Duc.  
» L  
point  
bale  
M. d  
d'Ore  
forma  
on jou  
depuis  
jourd  
dernie  
» C  
devroi  
de la p  
jours  
servir  
tombe  
tifs &  
» Qu

& parvient à faire de cette Demoiselle une actrice intelligente & très-agréable. »

» En 1762, on joua à Ferney l'*Orphelin de la Chine*. Le rôle de Gingiskan fut donné au libraire Cramer. Feu M. le Duc qui étoit chez M. de Voltaire, & qui d'ailleurs étoit très-aimable, se chargea d'instruire Gengiskan. A la première répétition, M. de Voltaire sentit que M. le Duc n'avoit fait de son élève qu'un plat & froid déclamateur. Il periffa Cramer, qui eut bientôt oublié les leçons de son maître. Quinze jours après, il revint à Ferney répéter son rôle avec M. de Voltaire, qui s'apercevant d'un grand changement, cria à Madame Denis: *Ma niece, Dieu soit loué, Cramer a dégorgé son Duc.* »

» Depuis plus de trente ans, l'on n'avoit point encore vu au théâtre françois une cabale aussi forte que celle qui s'éleva contre M. de Voltaire à la première représentation d'*Oreste*; il faut en excepter la cabale qui se forma en 1734, lorsque pour la première fois on joua *Adélaïde de Guesclin*; elle fut sifflée depuis trois heures jusqu'à huit; elle est aujourd'hui applaudie depuis le premier jusqu'au dernier vers. »

» Cette petite aventure de la belle *Adélaïde* devoit, ce semble, corriger de la légèreté & de la précipitation avec lesquelles on juge toujours une pièce nouvelle. A quoi doit donc servir la connoissance d'une erreur où l'on est tombé, sinon à rendre les hommes plus attentifs & plus circonspects dans leurs jugemens. »

» Quand on représenta *Oreste*, la plus saine

partie du public , celle dont le jugement demeure , parce qu'il est impartial , l'emportoit de temps en temps sur les fanatiques du genre de Crébillon , & témoignoit son mécontentement par les acclamations les moins suspectes. C'est dans ces momens de transports & d'ivresse , que M. de Voltaire , s'élançant à demi-corps de sa loge , se mit à crier de toutes ses forces : *Applaudissez , braves Athéniens , c'est du Sophocle tout pur.* »

„ En effet , *Oreste* est de toutes les tragédies modernes , celle qui approche le plus du génie des auteurs grecs. Par sa régularité , elle est supérieure à tous leurs chef-d'œuvres , c'est leur beau genre embelli & perfectionné. „

*De Paris , le 16 Avril 1778.*

LE procès entre M. Damade , négociant à Bordeaux , & Messieurs de Queyffat anciens Officiers , a été jugé le 14 à la Tournelle. Il y avoit une foule immense pour entendre les conclusions de M. Seguier , Avocat général. Messieurs de Queyffat ont été condamnés à cent livres d'aumône envers les pauvres , à quatre-vingts mille livres de dommages & intérêts envers M. Damade , & à tous les dépens qui se montent à plus de cent mille livres. Les trois freres sont solidaires l'un pour l'autre. De plus il leur a été fait défense d'approcher de dix lieues de la ville de Bordeaux , résidence de M. Damade & de la ville de Castillon , leur demeure ordinaire. Cet arrêt les rend responsables de tout ce qui peut arriver à M. Da-

made. Ce jugement, que le public attendoit, a été reçu avec des applaudissemens universels, & le Parlement s'est fait un honneur immortel en résistant aux sollicitations des personnes les plus puissantes qui s'intéressoient au sort des trois militaires. Un d'eux étoit sur le point d'obtenir la croix de St. Louis.

Quelques gens de lettres, membres de la loge des Muses, inviterent M. de Voltaire à s'y rendre. Il y fut reçu avec toute la distinction due à sa célébrité & à son âge. M. de la Dixmerie, un des assistans, lui adressa le quatrain suivant, dont les Francs-Maçons doivent entendre le sens.

Au nom de notre illustre frere,

Tout maçon triomphe aujourd'hui :

S'il reçoit de nous la lumiere,

Le monde la reçoit de lui.

Je ne fais si je vous ai fait part d'une épithape de l'Abbé Terray. La voici telle qu'elle est.

Ci gît l'Abbé Terrai qu'un homme raisonnable

Ne peut donner à Dieu sans faire tort au diable.

On vient de mettre au carcan pendant trois jours un filou qui s'amusoit à se fournir de boires d'or, de montres & même de mouchoirs en les prenant aux spectacles dans la poche de ses voisins. Un poëte maltraité dans une des satyres de M. Clément & témoin de l'exécution du filou, a fait sur le champ de bataille



cette épigramme atroce, mais pleine de sel & finement exprimée.

Un coquin à qui l'on fit grace,

Etoit au carcan sur la place.

Il a de l'esprit, disoit-on;

Mais un quidam répondit : Non.

*Vous voyez sa sottise insigne :*

*S'il en avoit, seroit-il là ?*

Comme il parloit, Clément passa.

Tenez, dit-il, en faisant signe,

*Un homme d'esprit, le voilà !*

Tous les mouchards de la Police sont en mouvement pour découvrir le lieu d'une aventure assez extraordinaire. Le mystère & les précautions qu'on a prises pour n'être pas connu, font soupçonner quelque forfait. Vers les huit heures du soir deux hommes se présentent chez une sage-femme de cette ville & lui font entendre qu'ils viennent la chercher pour accoucher une fille de la plus grande qualité qui a eu la foiblesse de se laisser tromper par un malheureux qui l'a abandonnée. Pour être plus sûr de sa discrétion, on exige d'elle qu'elle se laisse bander les yeux. Elle y consent. Une voiture l'attend à la porte; on y monte, & après l'avoir promenée pendant trois ou quatre heures, on la fait monter dans une chambre. Là on lui ôte le bandeau. Elle voit un très-grand feu allumé : elle s'approche d'une jeune fille d'une beauté remarquable. Cette infortunée lui dit tout bas : *Madame, par pi-*

*aié, arrachez-moi la vie.* Mais , comme elle étoit observée avec le plus grand soin & qu'elle craignoit elle-même pour ses jours , la sage-femme n'osa jamais lui demander le sujet de ses alarmes , quelque desir qu'elle eut de le savoir. Enfin elle accouche cette fille d'un garçon ; elle veut ensuite accommoder l'enfant : mais les deux hommes qui l'avoient amenée se promenoient dans la chambre pendant l'opération avec le plus morne silence & ne voulurent jamais lui permettre d'embailloter l'enfant. Elle fit observer que le feu extraordinaire qui étoit dans la cheminée étoit capable de faire mourir l'accouchée , on ne lui répondit rien. On la paya largement , on lui rebanda les yeux , on la fit descendre : mais à peine fut-elle à la porte de la rue , qu'elle entendit des cris épouvantables. On la fit monter dans une voiture , & les deux hommes qui l'avoient amenée la conduisirent chez elle , après l'avoir promenée deux ou trois heures. Il faut vous dire que cette femme avoit eu la précaution de conserver du sang dans une de ses mains , & qu'en sortant de la maison , elle feignit de s'appuyer sur le mur. Elle espéroit que cet indice serviroit à faire reconnoître la maison. Dès qu'elle fut libre , elle alla faire sa déposition chez un Commissaire : mais on n'a point encore pu découvrir ni la rue , ni la porte , ni les hommes qu'elle a désignés.

Voici , Monsieur , une petite pièce où vous trouverez du naturel & de la naïveté , assemblage bien rare dans un siècle où la manie de montrer de l'esprit rend précieux , & où l'af-

seclation de paroître un penseur profond fait  
donner dans le galimatias inintelligible.

Je vis un jour en songe Cythérée,  
Qui par la main tenoit Amour son fils,  
Baissant les yeux. Berger, dit-elle, agréé  
Ce jeune enfant pour élève, & l'instruis.  
Moi bonnement je me mis à lui dire  
Mes premiers airs : comment un tel dieu sut  
Trouver la flûte ; un tel autre la lyre ;  
Tel le hautbois ; tel la harpe ou le luth.  
De tout cela rien au galant ne plut.  
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guere ;  
Ecoute-moi : je l'entends un peu mieux.  
Lors m'entonna tous les tours de sa mere,  
Et les amours des hommes & des dieux.  
Je fus pour moi si charmé de l'entendre,  
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit  
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,  
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

Tout Paris va voir à l'atelier de M. Hou-  
don un buste de M. de Voltaire qui est sans  
contredit le plus ressemblant de tous les por-  
traits qu'on a fait de ce patriarche.

*Nouveau Couplet de M. le Chev. de Boufflers.*

Tu disois que l'amour même  
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;  
Tu trouvois le bien suprême  
A me prouver ton ardeur ;  
Tu me peignois la tendresse :  
Hélas ! c'est moi qui la sens :  
Tu jurois d'aimer sans cesse,  
Et je tiens tous tes sermens.

*De Paris , le 18 Avril 1778.*

UN Gentilhomme allant à cheval , de Blaye à Bordeaux , fut attaqué par un homme masqué qui lui demanda la bourse , le pistolet à la main. Le Gentilhomme faisant semblant de chercher sa bourse , prit un pistolet de poche & le tira contre le voleur : mais il manqua son coup. Le voleur fit aussi-tôt un mouvement pour lui brûler la cervelle : mais il s'arrêta & demanda une seconde fois la bourse au Gentilhomme qui la lui remit. Elle contenoit plus de soixante louis. Le voleur en prit douze & rendit le reste au Gentilhomme , en lui disant , qu'il recevroit de ses nouvelles avant trois mois , s'il vouloit lui dire son nom & son adresse. Quelque temps après , le Gentilhomme reçut un paquet contenant une boîte d'or avec ce billet. « Un honnête voleur qui vous a » pris douze louis , vous prie de recevoir cette » boîte. Vous avez voulu le tuer , & vous lui » auriez épargné un crime & bien des re- » mords ; cependant , il ne méritoit pas de pé- » rir ni par la main d'un honnête homme ni » par celle du bourreau , & c'étoit pour faire » une action bien généreuse qu'il en faisoit une » si infame. »

**M O N   A P O L O G I E ,**

**SATYRE, PAR M. GILBERT.**

*Interlocuteurs. PSAPHON , Philosophe du jour.  
GILBERT , Poëte satyrique.*

**P S A P H O N .**

C'est ce monstre !

**G I L B E R T .**

Qu'entends-je !

**P S A P H O N .**

Oui, son œil le décele,  
C'est lui-même : sans doute, il médite un libelle.

**G I L B E R T .**

C'est un mauvais auteur, hâtons-nous de sortir.

**P S A P H O N .**

Jetne homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir,

**G I L B E R T .**

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire,  
Vous me calomniez, & blâmez la Satyre ?  
Vous êtes Philosophe ?

**P S A P H O N .**

Oui, j'en fais vanité,  
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.  
Fameux par ses talens que la Russie honore,  
Psaphon, par ses vertus, est plus célèbre encore ;  
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,  
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,  
Et qui des vrais talens déchirant la couronne,  
Offensez des auteurs qui n'offensent personne ;  
De la religion soldat déshonoré,



Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,  
 Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense !  
 Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,  
 Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté  
 Donna seule à vos vers quelque célébrité,  
 Et l'oubli cacheroit votre muse hardie,  
 Si vous n'aviez médité de l'Encyclopédie.  
 Encor si démasquant les prêtres, les dévots,  
 Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots ;  
 Peut-être on vous pourroit pardonner la Satyre :  
 Lorsqu'on médite de Dieu, sans crime on peut médire.  
 Mais toujours critiquer en vers pieux & froids,  
 Sans daigner seulement endoctriner les Rois,  
 Sans qu'une fois au moins votre muse en extase  
 Du mot de tolérance attendrisse une phrase ;  
 Blasphémer la vertu des Sages de Paris ;  
 De la chute des mœurs accuser leurs écrits ;  
 Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore !  
 Infortuné Censeur, qu'un peu d'esprit décore,  
 Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?  
 Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.  
 A-t-on vu votre muse, à la Cour présentée,  
 Pour décrier les Rois, du Roi même rentée ?  
 Peut-on citer un Duc qui soit de vos amis ?  
 Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?  
 Vend-on votre portrait ? Quel corps académique  
 Vous a pensionné d'un prix périodique ?  
 Des quarante immortels journaliste adoptif ;  
 Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif ?  
 Aux cris religieux d'un Parterre idolâtre,  
 En face de vous-même, au milieu du théâtre,  
 Jamais en effigie assis sur un autel,  
 Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel ?  
 Quelle Bourgeoise enfin, quelle actrice discrète  
 Plaignant la nudité de votre humble retraite,

De ses dons clandestins meubla votre Apollon;  
 Et vint avec respect visiter votre nom ?  
 Tout le monde vous fuit; votre ami dans la rue  
 N'osant vous reconnoître, à peine vous salue,  
 Jamais à vous chanter un Poète empressé,  
 De petits vers flatteurs ne vous a caressé,  
 Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,  
 On ne voit chez les grands souper votre génie,  
 Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous ?  
 L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux,  
 Le voilà, dit l'auteur, & l'auteur lui réplique;  
 Gardez-vous de cet homme; il mord; c'est un critique,  
 Mais de tant de mépris méchamment consolé,  
 Vous sifflez l'univers dont vous êtes siffié;  
 Croyez-moi, laissez-nous vivre & penser tranquilles;  
 Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles;  
 Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons;  
 Egayez la morale en opéra bouffons;  
 Elevez désormais vos talens jusqu'aux drames,  
 Et sur l'agriculture attendrifiez nos Dames,  
 Votre jeune Apollon qui n'a point réussi,  
 Dans la Satyre encor ne peut être endurci;  
 Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire:  
 Cessez de critiquer,...

GILBERT.

Eh ! cessez donc d'écrire,  
 Tant qu'une légion de pédans novateurs,  
 Imprimera l'ennui, pour le vendre aux lecteurs,  
 Et par *in-octavo* publiera l'athéisme;  
 Fanatiques criant contre le fanatisme;  
 Dussent tous les commis, à vos muses si chers,  
 De leur protection déshériter mes vers;  
 Quand même des Catins la colere unanime,  
 Sans pitié m'ôteroit l'honneur de leur estime,

Et qu'  
 Que l  
 Appel  
 Donne  
 Je veu  
 Fouett  
 Philos  
 Je croi  
 Quoiqu  
 Et l'on  
 Auriez  
 Vous v  
 Interro  
 Leur di  
 Et vous  
 Fait aux  
 Qui d'un  
 Et signe  
 Eh! que  
 Qu'un g  
 Refleurir  
 Et nos fi  
 Orner d'  
 De leurs  
 Et l'un d  
 De mérit  
 Parlez; a  
 Vengeroi  
 Pour l'étr  
 D'être gra  
 Doté sur  
 Du clande  
 on, s'il  
 C'est qu'au  
 e fait po  
 Tome

Et qu'enfin mon courage auroit plus de censeurs,  
 Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs ;  
 Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite ;  
 Donnez-moi tous les noms qu'un Sophiste mérite ;  
 Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,  
 Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes du jour.  
 Philosophe, excusez ma candeur insolente ;  
 Je crois, plus je vous lis, la Satyre innocente.  
 Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,  
 Et l'on n'est point méchant, pour berner des Auteurs.  
 Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime ?  
 Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonime,  
 Interrogeant les Rois, sur leur trône insultés,  
 Leur dit obscurément de lâches vérités ;  
 Et vous osez noircir celui dont la franchise  
 Fait aux pédans du siècle une guerre permise ;  
 Qui d'un style d'airain flétrit ces corrupteurs,  
 Et signe hardiment ses vers accusateurs ?  
 Eh ! quel autre intérêt peut dicter ses censures,  
 Qu'un généreux desir de voir les mœurs plus pures  
 Refleurir sur nos bords, de vertus dépeuplés ;  
 Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,  
 Orner d'un style heureux une saine morale,  
 De leurs partis rivaux étouffer le scandale,  
 Et l'un de l'autre amis, noblement s'occuper,  
 De mériter la gloire & non de l'usurper ?  
 Parlez ; au bien public s'immolant par malice,  
 Vengeroit-il le goût, proscriroit-il le vice  
 Pour l'étrange plaisir de perdre son repos ;  
 D'être gratifié de la haine des sots,  
 Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,  
 Ou clandestinement diffamé par brochures.  
 Non, s'il fait dans ses vers parler la vérité ;  
 C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité,  
 Ne fait point retenir la haine vertueuse,

Que porte au vice heureux l'équité courageuse,  
 Et cette impatience & ce loyal mépris,  
 Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits,  
 A la Satyre enfin quel poète fidele,  
 Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modele?  
 Perse qui vécut chaste en mérita le nom.  
 Là reposent Condé, Colbert & Lamoignon,  
 Et toute cette cour de héros ou de sages  
 Que Boileau, pour amis obtint par ses ouvrages:  
 Interrogez leur cendre; & du fond des tombeaux,  
 Leur cendre véridique honorant Despreaux,  
 Justifiera son art que vous osez proscrire,  
 Et ses mœurs, de son siècle éternelle Satyre.  
 Disciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,  
 Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,  
 Je pourrois au mensonge opposer pour défense  
 L'estime de Crillon, ma vie & le silence;  
 Mais je veux vous confondre, & voici mes forfaits,  
 Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,  
 Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,  
 De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.  
 O douleur, ai-je dit, ô siècle malheureux!  
 D'une morale impie, ô regne désastreux!  
 Le crime est sans pudeur; l'équité, sans courage;  
 Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.  
 Visitez nos Cités: hélas! que voyons-nous,  
 Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!  
 L'athéisme; en déserts convertissant nos Temples;  
 Des forfaits dont l'histoire ignoroit les exemples;  
 De célèbres procès où vaincus & vainqueurs  
 Prouvent également la honte de leurs mœurs;  
 Sous les rangs confondus & disputant de vices;  
 Le silence des loix, du scandale complices.  
 Peindrai-je ces Waux-Hals, dans Paris protégés,

Ces marchés de débauche , en spectacle érigés ;  
 Où des beautés du jour la Nation galante ,  
 Des sottises des Grands à l'envi rayonnante ,  
 Promenant ses appas , par la vogue enchéris ,  
 Vient , en corps , afficher des crimes à tout prix ;  
 Où parmi nos Sultans la mere court répandre ,  
 Sa fille vierge encor , qu'elle instruit à se vendre ;  
 Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur ,  
 Qui cultive à grands frais son futur déshonneur.  
 Mais par-tout affligée & par-tout méconnue ,  
 La pudeur ne fait plus où reposer sa vue ;  
 Et l'opprobre & le vice & leur prospérité ,  
 Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté :  
 La fille d'un valet , qu'entraîna dans le crime  
 Le spectacle public des respects qu'il imprime ,  
 Par un Grand dérobée aux soupirs des laquais ,  
 Long-temps obscurs fermiers de ses obscurs attrait ,  
 Possède ces hôtels dont la pompe arrogante  
 Reproche à la vertu sa retraite indigente :  
 Bientôt de sa beauté , fameuse dans Paris ,  
 Vous verrez la fortune échappée au mépris ,  
 Au sein de Paris même , encor plein de sa honte ,  
 Pousser les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte ,  
 Armer son char de glaives , de drapeaux ,  
 Et se masquer d'un nom porté par des héros ;  
 N' imaginez pas que sa richesse immense  
 Et de son fol amant dévoré l'opulence ;  
 Qu'il soit , pour expier sa prodigalité ,  
 Réduit à devenir dévôt par pauvreté.  
 Etat volé paya ses amours printanières ;  
 Etat , jusqu'à sa mort , paiera ses adulteres.  
 Tous les jours dans Paris , en habit du matin ,  
 Monsieur promene à pied son ennui libertin.  
 Dans ce modeste habit déguisant sa naissance ,



Penthievre quelquefois visite l'indigence,  
 Et des trésors pieux dépouillant son Palais;  
 Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits,  
 Mais ce voluptueux, à ses vices fidele,  
 Cherche pour chaque jour une amante nouvelle,  
 La fille d'un bourgeois a frappé sa Grandeur;  
 Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur:  
 Volez, & que cet or, de mes feux interprète,  
 Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;  
 Qu'on la séduise. Il dit : ses eunuques discrets,  
 Philosophes Abbés, Philosophes valets,  
 Intriguent, sement l'or, trompent les yeux d'un pere;  
 Elle cede; on l'enleve : en vain gémit sa mere;  
 Echue à l'opéra par un rapt solennel,  
 Sa honte la dérobe au pouvoir Paternel.  
 Cependant une vierge, aussi sage que belle,  
 Un jour à ce Sultan se montra plus rebelle.  
 Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle assidus,  
 Avoit, pour le servir, fait des crimes perdus.  
 Pour son plaisir d'un soir, que tout Paris périsse !  
 Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complices,  
 Tandis que la beauté, victime de son choix,  
 Goûte un chaste sommeil sous la garde des loix,  
 Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires;  
 Il court, il livre au feu les toits héréditaires,  
 Qui la voyoient braver son amour oppresseur,  
 Et l'emporte, mourante, en son char ravisseur.  
 Obscur, on l'eut flétri d'une mort légitime;  
 Il est puissant, les loix ont ignoré son crime...

Mais de quels attentats, nés d'infames amours,  
 N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours ?  
 Quel siecle doit rougir de plus de parricides ?  
 Plus d'empoisonnemens, de fameux homicides,  
 Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux ?

Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux  
 Sans cesse retentir de raps & d'adultères ;  
 Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;  
 Le Suicide enfin , raisonnant ses fureurs ,  
 Atteste par le sang le désordre des mœurs.

Tels furent mes discours ; mais lorsque mon courage  
 A de ces vérités importuné notre âge ,  
 Je n'étois que l'écho des hommes vertueux ;  
 Si j'ai blâmé nos mœurs , j'en ai parlé comme eux ;  
 Et démenti par vous , leur voix me justifie.  
 Mais plus d'un grand se plaint que divulguant sa vie ,  
 L'audace de mon vers , des lecteurs retenu ,  
 A flétri ses amours d'un portrait reconnu :  
 De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle ,  
 L'ai-je déshonoré du nom de son modèle ?  
 Quand des traits différens , recueillis au hasard ,  
 Pour corriger les mœurs , je compose avec art  
 Un portrait fabuleux & pourtant véritable ;  
 Si du public devin la malice équitable ,  
 S'écrie : ah ! c'est un tel , ce Marquis diffamé ;  
 Qu'il s'en accuse seul ; ses vices l'ont nommé.  
 Suis-je donc si méchant , si coupable ?

P S A P H O N .

Oui , vous l'êtes ,  
 Non , parce que vos vers , du public interprètes ,  
 Circassent quelques grands que nous n'estimons pas :  
 Immolez au mépris ces nobles scélérats ,  
 Moi-même , ami des grands , par fois je les déprime ;  
 Vous nommez les auteurs , & c'est-là votre crime.

G I L B E R T .

Oh ! si d'un doux encens je les eusse fêtés ;  
 Vous me pardonneriez de les avoir cités.  
 Pourquoi donc ! un écrivain veut que son nom partage  
 Le tribut de louange offert à son ouvrage ,  
 H 3

Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,  
 De la venger, d'un vers égayé de son nom ?  
 Comptable de l'ennui dont sa muse m'affomme,  
 Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?  
 Je prétends soulever les lecteurs détrompés,  
 Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;  
 Sous une périphrase étouffant ma franchise,  
 Au-lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :  
 C'est ce joli pédant, géometre orateur,  
 De l'Encyclopédie Ange conservateur,  
 Dans l'histoire, chargé d'inhumér ses confreres ;  
 Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires,  
 Si j'évoque jamais du fond de son journal,  
 Des Sophistes du temps l'adulateur bannal ;  
 Lorsque son nom suffit, pour exciter le rire,  
 Dois-je, au-lieu de la Harpe, obscurément écrire :  
 C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,  
 Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,  
 Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,  
 Tomba de chute en chute au trône académique.  
 Ces détours sont d'un lache & malin détracteur,  
 Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.  
 Si-tôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,  
 Son nom doit partager & l'éloge & le blâme.  
 C'est un garant public du plaisir qu'il me vend :  
 S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,  
 Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'énivre ;  
 Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.  
 Mais qui sont ces auteurs dont le nom offensés,  
 Se virent par ma plume au sifflet dénoncés ?

## P S A P H O N.

Qui sont-ils ! des savans, renommés par leurs graces  
 Des Poètes loués dans toutes les préfaces ;  
 Des hommages du Nord dans Paris assiégés ;

Craints peut-être à la Cour & pourtant protégés ;  
 Que la Sorbonne vante & même excommunie,  
 Et dont les pensions attestent le génie ;  
 Qui recherchés des grands, des belles desirés,  
 Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

## GILBERT.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colere  
 A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.  
 Un critique jaloux de plaire aux bons esprits,  
 Toujours du bien public occupé ses écrits :  
 Eh ! quelle utilité peut suivre la satire,  
 Lâchement dégradée & perdue à médire,  
 D'un troupeau d'écrivains, au mépris condamnés,  
 Mort avant que de naître, ou qui ne sont pas nés ?  
 Dois-je exhumer St. Ange & mettre au jour Murville ?  
 Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville ?  
 Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix ?  
 Leurs écrits publiés ne parurent jamais :  
 Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuse morale,  
 Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale ?  
 Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :  
 Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas ?  
 Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,  
 Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie,  
 A l'obscure licence, au blasphème orgueilleux,  
 Soutiennent leur crédit sur ces succès honteux ;  
 Dont le nom parvenu sollicite à les lire,  
 Et donne à leur morale un dangereux empire,  
 Voilà les écrivains que le goût & les mœurs  
 Ordonnent d'étouffer sous les fuyants vengeurs.

## PSAPHON.

h ! que pourroient vos cris contre leur vaste gloire !  
 Sixante ans de succès défendent leur mémoire.

On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux,  
Qui du Pinde François pense avilir les Dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers & non point l'âge.  
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :

Qu'ils tremblent ces faux Dieux dans leur temple  
Insolent ;

Je l'ai juré, je veux vieillir en les fustigeant.

D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent :

Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent ;

Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits ;

Je ne m'aveugle point ; d'un sot orgueil épris,

Mon crédule Apollon sur son foible génie,

N'a point fondé l'espoir de leur ignominie ;

Mais sur l'autorité de ces morts immortels,

Des peuples différens flambeaux universels ;

Grands hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages

Sont autant de censeurs des livres de nos sages ;

Qui parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,

Couvrent de leurs talens l'impuissance des miens ;

Aux regards du public que ma voix désabuse,

De leur antiquité semblent vieillir ma muse,

Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,

Font taire soixante ans de succès mandiés.

Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,

Donne encor plus de poids à mes justes censures :

On connoit ces vieillards, sur le Pinde honorés,

Politiques adroits, charlatans illustrés,

Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,

Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,

De la Philosophie arborent les drapeaux :

Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,

Flattant tous les partis de caresses égales,

Ont juré de mentir aux deux ligue rivales ;



Et tous par intérêt taisant la vérité ;  
Vendent le bien public à leur célébrité.

Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,  
De leurs préventions n'est point esclave encore.  
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,  
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les Auteurs ;  
Son goût est aussi vrai, que sa franchise est pure ;  
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature ;  
Son libre jugement est défintéressé,  
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.

De votre honte enfin, vos cris viennent m'instruire.  
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire ?

PSAPHON.

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur ;  
Ta mere te conçut dans un accès d'humeur,  
Depuis cherchant à nuire & nuisant à toi-même.  
Tu devins saryrique & méchant par système.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité

Mon frere, à vous prêcher excite ma bonté :  
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent ;  
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appais ?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs  
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,  
Un Roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe ! aux pensions nous serons seuls admis ;  
Ayez pour vous le Roi, nous aurons les Commis.

GILBERT.

Sous un Roi qui voit tout ils suivent la justice.  
Mais soit : n'écrivez plus, & qu'on vous enrichisse ;  
Vous aimez la fortune, & moi, la vérité :  
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté  
D'un Poète anobli de mœurs & de courage,  
Qui peut dire : jamais de mon avare hommage,  
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;  
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.  
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,  
Ce peu de gloire au moins est noble & légitime ;  
Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,  
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;  
Ils plaisent sans blasphème & vivent sans cabales ;  
Mes modestes succès ne sont point des scandales ;  
Ma muse est vierge encore, & mon nom respecté,  
Sans tache, ira peut-être à la postérité.

*De Versailles, le 20 Avril 1778.*

M. de Sartine avoit dépêché au Comte d'Estaing à Toulon un courrier extraordinaire auquel on avoit promis 100 louis d'or de gratification, s'il arrivoit avant que ce chef d'escadre eût mis à la voile. Vous devez croire combien nous avons été curieux de savoir si le courrier arriveroit à temps, & encore plus

l'objet de ses dépêches. Nous venons d'apprendre que l'escadre avoit mis à la voile huit heures avant l'arrivée du courier, & qu'il a rapporté ses dépêches au Ministre; mais nous ne sommes pas instruits si l'objet en étoit d'empêcher le départ ou de changer sa destination.

Des personnages mystérieusement embarqués sur cette escadre, ont mis l'imagination des spéculateurs à la torture. C'est M. Gerard qui déploiera en Amérique le caractère de Ministre plénipotentiaire de S. M. T. C. & M. Deane, ci-devant collègue de M. Franklin. On ignore l'objet militaire de la mission de M. d'Estaing, mais il a promis sur sa tête le succès de ce dont il est chargé. Comme, malgré ses talens & ses qualités extraordinaires, il n'est aimé de personne, à cause de sa sévérité & de sa rusticité, il a voulu un pouvoir sans bornes sur tous les hommes soumis à son commandement & on lui a confié ce pouvoir. Quand il est monté sur son vaisseau, il a appelé tous les Officiers de l'escadre & leur a dit : " Messieurs, j'ai répondu sur ma tête du succès de ce qui m'est confié, & vous me répondrez sur la vôtre de l'exactitude & de la fidélité pour les ordres que je vous donnerai, si cette condition déplaît à quelqu'un de vous, il peut encore se retirer. Au reste, ceux qui ne me quitteront point peuvent s'assurer que je ferai tout pour mériter leur estime & leur amitié. Personne ne s'est retiré, & le plus grand nombre a embrassé de bon cœur ce respectable chef.

M. le Duc de Chartres est prêt pour aller à

Brest, où peut-être M. de Sartine l'accompagnera pour voir si tout est dans l'état où ce Ministre l'a voulu. Le Roi a eu une velléité d'aller visiter ce port.

On m'assure qu'il y a au trésor royal de grandes sommes d'argent pour les fraix de la guerre. Comme pour ramasser tant d'espèces il a fallu payer le moins possible & que la confiance que M. Necker avoit fait renaitre n'a pas duré long-temps, la circulation générale est fort obstruée & il en résulte beaucoup d'accidens malheureux.

M. de Vergennes disoit avant-hier à quelqu'un : *J'espère encore que la guerre d'Allemagne n'aura pas lieu, & quant à l'Espagne, assurez-vous qu'elle fera comme nous & avec nous.*

M. du Château, Officier du régiment de Laval, a été tué dans nos Colonies par M. de la Borde son camarade, secondé de quelques complices. On ne raconte pas encore les particularités de ce meurtre. Quoi qu'il en soit, M. de la Borde a été jugé, condamné à mort & exécuté très-promptement, mais son exécution a occasionné un désordre assez tragique. Le gouvernement dans la crainte que les amis du criminel ne fissent une émeute avoit dispersé des piquets de troupes de côté & d'autre avec ordre de faire feu au premier mouvement. L'exécution avoit attiré une foule de curieux. Il y en eut qui, pour mieux voir, s'aviserent de grimper sur un vieux mur qui s'écroula bientôt avec fracas. Un piquet, placé derrière, crut qu'on l'assailloit avec des pier-

res  
un  
ce t  
s'éc  
& a  
à co  
pit  
a co  
eu b  
fingu  
s'étar  
ment  
de C  
en co  
l'igno  
nière  
voyan  
cher  
faifit  
appri  
mour

DA  
parler  
noncé  
Cène,  
le. Ce  
fonde  
dans t  
visagé  
cet as  
neuve.

res & fit feu , le piquer voisin en fit autant , un troisieme aussi. .... Le patient entendant ce tapage , crut qu'on venoit à son secours ; il s'écria de dessus l'échafaud : *A moi , camarades & amis*. Sur le champ on lui brûla la cervelle à coups de fusil , & ensuite le bourreau le rompit comme la Sentence le portoit. Cette bagarre a coûté la vie à vingt-huit personnes , & il y a eu beaucoup de blessés. Quelque chose d'assez singulier , c'est que l'épouse de M. de la Borde , s'étant rendue ici pour solliciter de l'avancement pour son mari , avoit obtenu le brevet de Colonel dans l'intervalle où le Ministère a eu connoissance du crime. Cette digne femme l'ignoroit encore , lorsqu'elle vint en Cour dernièrement pour y faire ses remerciemens ; mais voyant que tous ceux qu'elle vouloit approcher , lui tournoient le dos , l'inquiétude la saisit , elle courut au bureau de la marine & apprit une nouvelle très-capable de la faire mourir de douleur.

*De Paris , le 25 Avril 1778.*

DANS la quinzaine de Pâques , je dois vous parler du sermon que M. l'Abbé Maury a prononcé à Versailles sur l'aumône , le jour de la Cène , en présence du Roi & de la famille royale. Ce discours a fait à la Cour la plus profonde impression. On ne parle d'autre chose dans toutes les sociétés. Le prédicateur a envisagé son sujet du côté politique , & , sous cet aspect , cette matiere a paru absolument neuve. Il veut que les hôpitaux ne soient plus



des prisons infectes où les pauvres entassés périssent autant de besoin que des maladies contagieuses inévitables dans ces sortes de refuges. Le Roi a été si content du sermon, qu'il a dit à M. le Prince de Rohan, grand Aumônier, qu'il vouloit qu'on suivit de point en point tous les renseignemens que l'orateur donnoit en faveur des pauvres. M. le Comte d'Artois a dit : *On me reproche de ne point écouter les sermons. Qu'on prêche comme cela, & l'on verra si je ne suis pas attentif ! Je fais celui-là par cœur.* En un mot, ce discours a fait tant de bruit que je ne serois point étonné de voir quelque jour M. l'Abbé Maury devenir Evêque, & assurément, quoiqu'en disent nos Prélats de qualité qui appellent fort charitablement ces sortes d'Evêques des *Officiers de fortune*, il seroit cent fois plus glorieux de devoir sa grandeur à ses talens qu'à sa naissance. Un des Aumôniers du Roi faisoit compliment à M. l'Abbé Maury sur les beautés de son discours & sur le succès qu'il avoit eu ; mais il ajouta qu'il auroit dû tonner contre ces philosophes également ennemis du trône & de la Religion. *Vous oubliez, Monsieur l'Abbé,* reprit l'orateur, *que je prêchois sur la charité.*

Madame la Duchesse de Mortemart, jeune femme de vingt-quatre ans, étant en couche, vient de mourir de la petite-vérole, après avoir inoculée il y a plusieurs années. Cette mort déconcerte de nouveau les partisans fanatiques de l'inoculation.

M. de Voltaire étant chez Madame la Maréchale de Luxembourg, cette Duchesse dé-

ploroit la nécessité où nous nous trouvions de faire la guerre. *Quoi, disoit-elle, est-ce que la France ne fera jamais un traité de paix éternelle ? Voilà*, reprit M. de Voltaire en mettant la main sur l'épée de M. de Broglie qui étoit présent, *voilà la plume avec laquelle on signera un pareil traité.*

Les Prêtres n'ont pas vu de bon œil la sensation que la présence du Patriarche de la littérature a faite à Paris. Plusieurs fanatiques d'entr'eux se sont même permis de l'invectiver en chaire, en le désignant de la manière la moins équivoque, dans différentes paroisses de cette capitale, & notamment à St. Sulpice. Mais le plus acharné, le plus emporté de tous ces sermoneurs, est un certain ex-Jésuite, nommé l'Abbé de *Beauregard*, qui, en prêchant devant le Roi un des jours du carême, a osé apostropher l'auteur de la *Henriade* avec les expressions les plus injurieuses. En sortant de l'Eglise, une Dame de la plus grande qualité dit à M. le Prince de B\*\* : *Voilà de la véritable éloquence ! — Je ne pense pas comme cela*, répondit le Prince, *ce n'est point là, selon moi, de l'éloquence : si je ne craignois de me servir de termes trop bas, je dirois que ce sont des gueulées.*

Une jeune & très-jolie Demoiselle de qualité, cédant tout-à-coup à un mouvement de la grâce, s'est déterminée à embrasser la vie religieuse, & vient de prendre le voile. Sa famille, qui n'a que cet enfant, est désespérée de cette étrange résolution ; elle a fait tout au monde pour s'y opposer. M. de St. Lambert, qui la

connoît , a adressé à cette novice les vers suivans :

Pour suivre un Dieu qui vous appelle ;  
 Vierge sage , épouse fidelle ,  
 Vous croyez avoir tout quitté ;  
 Mais avez-vous bien supputé ?  
 Vous portez dans la solitude  
 Un esprit orné par l'étude ,  
 Que le savoir n'a point gâté :  
 Un cœur par les leçons d'un pere ,  
 Par les tendres soins d'une mere ,  
 D'honneur , de vertus bien doré .  
 Je ne blâme point vos promesses ,  
 Mais je puis dire en vérité  
 Qu'en faisant vœu de pauvreté  
 Vous conservez bien des richesses .

M. Tronchin , Médecin de M. le Duc d'Orléans , avoit l'ambition d'être de l'Académie des Sciences ; il eut recours à Madame Necker qui s'adressa à M. d'Alembert , comme à l'homme le plus propre à faire réussir une négociation aussi difficile que celle-là. La plupart des membres de cette compagnie ne trouvant point dans le candidat tous les titres nécessaires pour être élu , s'y opposerent fortement. M. le Chevalier d'Arcy , un des opposans , dit à M. d'Alembert : *Monsieur , vous avez tout brouillé à l'Académie françoise , & il me semble que vous voudriez en faire autant ici : mais j'en suis sûr que vous n'y parviendrez pas aisément. Quoiqu'il en soit , malgré les statuts de l'Académie , malgré l'opposition de la plupart des membres ,*

M. d'Alembert fit si bien , que M. Tronchin fut élu associé étranger à la place du célèbre Chevalier Linnæus. Comme M. d'Alembert vit bien que les membres ne seroient point favorables à son protégé , il fit trouver à l'assemblée fixée pour l'élection , tous les honoraires qui , à la sollicitation de Madame Necker , donnerent leurs voix , & firent pencher la balance en faveur du Médecin , sur le mérite de M. Pringle , célèbre académicien de Londres.

J'ai entendu raconter qu'en Suede , le pere d'un jeune homme âgé de quinze ans , avoit été , il n'y a pas long-temps , condamné à perdre la vie pour plusieurs crimes énormes qu'il avoit commis pendant sa magistrature. Son fils n'en fut pas plutôt informé qu'il alla se jeter aux pieds du Juge , & le conjura d'accepter l'offre qu'il faisoit de mourir à la place de son pere. Le Magistrat questionna beaucoup le jeune homme pour savoir si c'étoit de son propre mouvement qu'il parloit de la sorte. Quand il se fut bien assuré de la sincérité de ses sentimens , il en écrivit au Roi qui dépêcha un courier pour porter la grace du pere & un titre d'honneur pour le fils : mais celui-ci refusa constamment cette distinction , disant que le titre dont il seroit décoré rappelleroit sans cesse au public le souvenir de la faute de son pere. Le Roi touché jusqu'aux larmes d'un exemple d'amour filial porté si loin , voulut avoir à sa Cour ce jeune homme. Il en prend un soin particulier & l'a fait Secrétaire de son cabinet. On assure que son mérite personnel soutenu par la faveur du Roi peut le conduire très-loin.



Les filoux recommencent leurs petits tours. Un d'entr'eux s'étoit introduit dans la chambre de plusieurs Clercs de Notaire qui étoient sortis : n'ayant rien trouvé que du linge & des habits, il s'étoit déterminé à les emporter *plutôt que de rentrer au logis les mains nettes*. En descendant, comme il étoit parvenu au premier étage, le Notaire qui sortoit de son appartement, demanda au voleur, en l'apercevant chargé d'habits, d'où il venoit. Celui-ci, sans se déconcerter, lui dit qu'il étoit dégraisseur, & que Messieurs ses Clercs lui avoient donné leurs habits pour en enlever les taches & les nettoyer. Quoi dit le Notaire, vous êtes dégraisseur : venez donc avec moi voir un habit de velours tout neuf sur lequel un domestique a répandu un peu d'huile. Le faux dégraisseur assure le Notaire qu'il enleveroit cette tache de manière qu'il n'y paroîtroit pas ; il emporta l'habit de velours, dont vraisemblablement le Notaire ne reverra jamais la tache.

Parmi cinq malheureux qu'on a pendus dernièrement, les Juges en interrogèrent un & lui demandèrent quel avoit été son but en faisant un métier si abominable : il a répondu froidement, que son dessein étoit de gagner par ce trafic une certaine somme, & d'aller ensuite vivre en honnête homme dans son pays.

On écrit de Lyon qu'un marchand, d'une conduite irrépréhensible & d'une fortune aisée, est entré dans l'Eglise de St. Nisier, tout-à-coup a sauté sur un Prêtre qui disoit la messe, l'a terrassé, foulé aux pieds, a renversé tout ce qu'il a trouvé sur l'autel, s'en est enfui aussi-



tôt poursuivi par la populace, a gagné les bords du Rhône, s'est élancé dans un petit bateau dont il a coupé les cordages; étant au milieu du fleuve il s'est donné trois ou quatre coups de couteau, & ensuite s'est précipité dans l'eau. On a couru après lui & on l'a attrapé assez à temps pour le faire échapper à la mort. Il a été transporté à l'hôpital de la Charité où il est gardé à vue.

## ÉPIGRAMME

### CONTRE LE JOURNAL DE PARIS,

*Par M. Clément.*

Fournissez-vous à la boutique

Des Journalistes de Paris :

Tout s'y trouve, Vers & Physique,

Calembours, Morale, Critique,

Et de l'encens à juste prix ;

Monstres de la foire & musique,

Voltaire & l'ambigu-comique,

Course aux jockeys & les Paris ;

Danseurs de corde & politique,

Finances & vol domestique ;

Liste des morts & des écrits ;

Si la lune est pleine, ou nouvelle,

S'il pleut, s'il vente, ou bien s'il gele ;

Et si les foins sont renchéris ;

Il en rend un compte fidele.

Les journalistes de Paris

Ont la science universelle.

Ce n'est pas tout : car leur pamphlet

Est d'un usage nécessaire,

Pour compléter le ministère

De l'apothicaire Cadet.

*De Versailles, le 1 Mai 1778.*

Le Roi d'Angleterre a écrit directement à notre Monarque une lettre très-affectueuse & très-touchante, pour l'engager à ne pas rompre avec l'Angleterre, mais Sa Majesté a répondu avec la fermeté dont Elle est capable, que nonobstant son estime & son amitié pour la personne du Roi d'Angleterre, Elle ne peut rien changer au plan qu'Elle a adopté, à moins que pour préliminaire de tout arrangement, l'Angleterre ne restitue à la France tout ce qu'elle lui a enlevé dans les guerres dernières contre tous droits & toutes raisons.

M. de Sartine a fait embarquer sur nos escadres des officiers de la marine marchande pour servir concurremment avec les officiers militaires. Cela a fait des mécontents parmi ceux-ci, mais il leur a été signifié qu'au moindre mot ils seroient cassés. Les diverses opérations de M. de Sartine ont coûté depuis deux ans plus de cent millions, mais ce sera de l'argent bien placé si nous parvenons à humilier nos rivaux.

L'autre jour au lever du Roi, M. le Duc de Chartres demanda à M. de Sartine : Quand dois-je partir ? — *Je fais, Monseigneur, que vous êtes toujours prêt,* a répondu le Ministre.

Il est question de faire passer une partie des Gardes Françaises & Suisses vers Dunkerque. A ce sujet M. de Montbarrey disant dernièrement chez le Roi au Maréchal de Biron : *Si je vous prévenois quinze jours d'avance, votre régiment pourroit-il marcher ?* En

tirant sa montre , il est une heure , répondit le Maréchal , si le Roi l'ordonne , à quatre heures et après-midi , son régiment des Gardes marchera avec armes & bagages.

De Paris , le 2 Mai 1778.

M. de Voltaire se propose de retourner incessamment à Ferney , & de laisser Madame Denis dans la maison qu'il a achetée ici. Il fera bien pour sa gloire de quitter Paris , car on s'y lasse de tout. Voici le parallele que M. d'Alembert a fait en sa présence , de lui avec Boileau , dans l'éloge de ce dernier qu'il a lu à l'Académie Française , le 30 Mars.

» Despréaux disoit , comme l'on fait , en parlant de Racine : *je lui ai appris à faire des vers difficilement*. Il avoit mieux fait encore , & peut-être plus qu'il ne croyoit ; il lui avoit appris à faire *difficilement* des vers *faciles* ; car cette facilité si délicieuse pour l'esprit & pour l'oreille , est un des principaux charmes que la lecture de Racine fait éprouver. Cependant il est dans la poésie un autre mérite , qui n'a pas moins de prix que la sévère & correcte facilité du disciple de Despréaux ; c'est cet heureux abandon qui semble faire naître les vers librement , & pour ainsi dire d'eux-mêmes sous la plume du poëte , comme une belle suite d'accords sous la main d'un musicien qui prélude de génie. Ne seroit-il pas facile , d'après ces principes , de comparer ensemble nos trois plus grands maîtres en poésie , Despréaux , Racine & M. de Vol-

taire ? (je nomme ce dernier quoique vivant, car pourquoi se refuser au plaisir de voir d'avance un grand homme à la place que la postérité lui destine ?) Ne pourroit-on pas dire, pour exprimer les différences qui les caractérisent, que Despréaux frappe & fabrique très-heureusement ses vers ; que Racine jette les siens dans une espece de moule parfait, qui décele la main de l'artiste sans en conserver l'empreinte, & que M. de Voltaire produisant comme par inspiration des vers qui coulent de source semble parler sans art & sans étude sa langue naturelle ? Ne pourroit-on pas observer, qu'en lisant Despréaux on *conclut* & on *sent* le travail ; que dans Racine on le *conclut* sans le *sentir*, parce que si d'un côté la facilité continue en écarte l'apparence, de l'autre la perfection continue en rappelle sans cesse l'idée au Lecteur : qu'enfin dans M. de Voltaire le travail ne peut ni se *sentir* ni se *conclure*, parce que les vers moins soignés qu'il laisse échapper par intervalles, font croire que les beaux vers qui précèdent & qui suivent, n'ont pas coûté davantage au Poëte ? Enfin, ne pourroit-on pas ajouter, en cherchant dans les chef-d'œuvres des Beaux-Arts un objet sensible de comparaison entre ces trois grands Ecrivains, que la maniere de Despréaux, correcte, ferme & nerveuse, est assez bien représentée par la belle statue du *Gladiateur* ; celle de Racine, aussi correcte, mais plus moëlleuse & plus arrondie, par la *Vénus de Medicis* ; & celle de M. de Voltaire, aisée, svelte & toujours noble, par l'*Apollon du Belvedere* ?

Un Dessinateur a présenté à M. de la Michaudière, Prévôt des marchands de la ville de Paris, une bague d'une grosseur ordinaire, où est tracé un plan de Paris très-détaillé. Le même homme, il y a quelques années, avoit offert à M. le Duc de Choiseul une bague du même genre, où se trouve le plan très-net, très-circonscrit de sa terre de *Chanteloup*.

J'ai dîné dernièrement avec un homme qui a fait le tour du monde. Il a été témoin d'une aventure dont on feroit une très-jolie comédie ou du moins un conte très-plaisant. Vous en jugerez ; avant de vous la raconter, il est essentiel de vous dire, Monsieur, que les Orientaux s'amuseient souvent à un jeu qui dure quelquefois plusieurs semaines. Il consiste à ne rien recevoir de la personne avec laquelle on est convenu de jouer, sans prononcer le mot *Iadesté*, & delà le jeu a pris le nom d'*Iadesté*. Toute l'adresse de ce jeu est de faire recevoir quelque chose à son adversaire sans qu'il prononce le mot convenu. Un philosophe avoit composé un fort ample recueil de tous les tours que le sexe peut jouer, & pour s'en garantir, il le portoit continuellement sur lui. Un jour, en voyageant, il se trouva près d'un camp des Arabes du Désert. Une jeune femme Arabe l'invita si obligeamment à se reposer dans sa tente, qu'il ne put s'en défendre. Le mari de cette femme étoit alors absent. Le philosophe se fut à peine assis que, pour se défendre des charmes qu'il commençoit à craindre, il prit son livre & se mit à lire. L'Arabe piquée de ce dédain lui dit : *il faut que ce livre soit bien inté-*



ressant, puisqu'il est seul digne de fixer votre attention; peut-on vous demander de quelle science il traite? — Le sujet de ce livre, répondit le Philosophe, n'est pas de la compétence des Dames. Ce refus du Philosophe excita de plus en plus la curiosité de la jeune Arabe. Elle le pressa si vivement qu'il lui dit enfin : Je suis l'auteur de ce livre : mais le fond n'est pas de moi. Il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées. — Quoi ! toutes absolument, dit la Dame? — Oui, toutes, & ce n'est qu'en les étudiant que je suis parvenu à ne les plus craindre. L'Arabe changeant de propos se mit à lancer au prétendu sage des regards si vifs qu'il oublia bientôt son livre & tous les tours qu'il contenoit. Voilà mon philosophe le plus passionné des hommes. Il hasarda un aveu. L'arabe feignit de l'écouter. Le sage s'enivroit déjà des plus flatteuses espérances lorsque la jeune dame aperçut de loin son mari. Nous sommes perdus, dit-elle à son nouvel amant. Mon mari va nous surprendre; c'est le plus jaloux & le plus brutal de tous les hommes. Au nom du Prophete, cachez-vous dans ce coffre. Le philosophe ne voyant point d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, se mit dans le coffre que la dame ferma sur lui & dont elle prit la clef. Elle alla ensuite au devant de son mari & le voyant de belle humeur; Il faut, dit-elle, que je vous raconte une aventure bien singulière. Il est venu aujourd'hui une espece de philosophe qui prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon sexe est capable. Ce faux sage m'a entretenue d'amour. Je l'ai écouté. Il est jeune, pressant.

ressant  
surtr  
qui e  
e em  
di de  
oit d  
es jal  
ma v  
ri m  
ref. C  
fem  
ayez-  
e fois  
et tre  
armé  
près l  
eils su  
hiloso  
de vi  
oublie  
dire R  
L  
L  
l auo  
p un  
Un  
are q  
érite  
oit de  
alculer  
s arts  
ls. Ce  
qu'on  
Tome

ressant. Vous êtes arrivé bien à propos pour se-  
 curiser ma vertu chancelante. A ces mots, le mari  
 qui étoit naturellement d'un caractère jaloux  
 emporté, éclata en menaces. Le philosophe  
 de son coffre avoit tout entendu, & quadi-  
 soit de bon cœur son livre, les femmes &  
 jaloux. *Où est ce téméraire ? que je l'immo-*  
*le ma vengeance ! Elle feignit beaucoup d'effroi,*  
 si montra le coffre, & lui en présenta la  
 clef. Comme le jaloux se disposoit à l'ouvrir,  
 la femme lui dit avec un grand éclat de rire :  
 ayez-moi, vous avez perdu l'Inde, une an-  
 née fois ayez plus de mémoire. Le mari se croyant  
 être heureux d'en être quitte pour cette fautive  
 arme, rendit la clef à la femme & s'en alla,  
 après l'avoir priée de ne plus lui donner de pa-  
 reils sujets de crainte. La jeune dame tira le  
 philosophe du coffre, où il étoit plus mort  
 des viv. *Monsieur le Docteur, lui dit-elle,*  
*n'oubliez pas ce tour. Il mérite une place dans*  
*Recueil de tout ce qui se fait de bien & de mal dans le monde ;*  
*de tout ce qui se fait de bien & de mal dans le monde ;*  
**L'AVARE CORRIGE**  
 Un Financier aussi riche que dur, & aussi  
 avaré que fastueux ne tenoit compte d'aucun  
 mérite. L'esprit par excellence, selon lui,  
 étoit de savoir amasser des richesses ; de savoir  
 accumuler & de faire valoir son argent. Tous  
 les arts n'étoient à ses yeux que des jeux pué-  
 rils. Ce Midas venoit de se faire bâtir un hô-  
 tel qu'on auroit cru devoir être destiné à loger

un Souverain. Il voulut décorer cette maison de quelques statues. Il s'adressa par hasard au plus célèbre Sculpteur qui avoit le talent singulier de donner au marbre la souplesse, la couleur & la grace de la taille la plus élégante. Il demanda entr'autres morceaux une Vénus à l'artiste. Ce dernier fit un nouveau chef-d'œuvre admiré de tous les connoisseurs. On s'imaginait voir respirer Vénus même. Lorsque ce chef-d'œuvre fut transporté chez le Financier, chacun en fit l'éloge. Ses amis même étoient étonnés de la perfection & de la vérité de ce morceau. *Mais que trouvez-vous donc, leur dit le Midas, de si merveilleux à tout cela? De quelle utilité sont ces fadaïses? Elles ne servent qu'à faire vivre un tas de fainéants. Pour moi, si j'étois Roi ou Ministre, je ne voudrais favoriser que les talens utiles à l'Etat, comme ceux d'un Financier.* Ses amis lui représentèrent que les arts cultivés avec succès dans un Empire annonçoient sa puissance & sa splendeur; qu'ils y attiroient les étrangers; que les siècles d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, ne devoient tout leur lustre qu'à la foule de grands hommes qui ont excellé dans tous les genres, & qu'enfin c'étoit ces mêmes arts qui faisoient refluer dans les coffres des Financiers l'argent des nations voisines. Le Financier, enhuyé de cette apologie, demanda à l'artiste ce qu'il lui falloit. Il trouva la somme exorbitante, & ne voulut jamais consentir qu'à en donner la moitié. Pendant qu'il se débattait sur le prix, il aperçut une place qui devoit mander une statue. Il dit à l'artiste de lui en

faire une : mais il vouloit quelque chose de  
 neuf & qui ne ressemblât à rien de tout ce  
 qu'il avoit. L'artiste répondit qu'il seroit très-  
 aisé de représenter une chose qui lui manquoit  
 absolument & qu'on n'avoit point encore vue  
 dans la maison. Le Financier demanda ce que  
 c'étoit : c'est, reprit l'artiste, la générosité. Le  
 Financier sortant tout-à-coup comme d'un pro-  
 fond sommeil s'écria : oui, Monsieur, elle y  
 sera, & je me charge de lui donner tant d'ex-  
 pression qu'il ne fera pas possible de la mécon-  
 noître. Ainsi, ce reproche ingénieux de l'ar-  
 tiste corrigea l'homme le plus avare & le  
 plus dur. »

*De Paris, le 4 Mai 1778.*

VOICI une aventure qui ne manquera pas  
 d'enfanter un procès. Un jeune homme d'une  
 conduite assez mauvaise, nommé *le Brun*, fut  
 menacé par son pere d'être enfermé. Pour se  
 soustraire à ces menaces, le débauché en ques-  
 tion se détermina, sans rien dire, à aban-  
 donner sa femme & sa patrie. Il se propose de  
 passer à Amsterdam ; sur le chemin, il ren-  
 contre un autre jeune homme qui s'expatrioit  
 aussi pour des raisons à peu près semblables.  
 La conformité de sort fit naître une liaison  
 fort étroite. Pour être réciproquement plus en  
 sûreté, l'un prend le nom de l'autre & conti-  
 nue à le porter dans la ville qu'ils avoient  
 choisie pour résidence. Quelque temps après,  
 le faux *le Brun* tombe malade & meurt. Il est  
 enterré sous ce nom. La femme du véritable



le Brun apprend cette nouvelle, fait venir l'extract mortuaire du défunt, & se croyant bien fermement veuve, dispose de sa main en faveur d'un second mari. La mort du pere de notre exilé le fait revenir en France; il se présente chez lui : mais il est surpris d'apprendre le second mariage de sa prétendue veuve. Sa femme & sur-tout ses freres intéressés à la succession qu'il vient recueillir, ne veulent point le reconnoître.

On prétend que le fameux critique s'avisait de lire dans une des séances particulières de l'Académie, un éloge de Moliere : un Anglois a fait l'épigramme suivante à ce sujet. Elle est adressée aux Manes de Moliere.

Moliere, une ligue ennemie,  
A ta mémoire ose insulter,  
Et l'on voit contre ton génie  
Nos beaux-esprits se révolter.  
Notre Pope a beau te vanter,  
Messieurs de l'Encyclopédie  
Dédaigneront de l'écouter.  
La troupe comique t'oublie,  
Monsieur Rochon croit t'imiter;  
Monsieur Beaumarchais t'injurie,  
Monsieur Bret veut te commenter;  
Et pour mieux te décréditer,  
On te loue à l'académie.

Il vient d'arriver au Curé de St. Roch une aventure très-singulière. Il a été dupe d'une femme très-intrigante & a été sans le savoir complice d'une escroquerie profondément com-



binée. Un de ces matins, une femme vient le trouver, lui peint une de ses paroissiennes, riche marchande lingère, comme une débauchée; elle engage le Pasteur à lui faire des représentations sur l'irrégularité de sa conduite & enfin à entreprendre sa conversion. Le Curé y consent & elle se charge de la lui amener. L'intrigante se rend ensuite chez la lingère; elle se dit très-liée avec le Pasteur & avoir toute sa confiance. *Je suis chargée par lui*, dit-elle, *de voir des dentelles, que lui demande un Evêque de ses amis, d'en faire le prix & de les lui apporter. Comme vous avez une bonne réputation, j'ai préféré de vous procurer cette bonne affaire à tout autre.* Elle choisit dans le magasin pour environ une dizaine de mille francs de dentelles; elle assure que tout conviendra & engage la marchande à l'accompagner chez le Curé. Son argent devoit être compté sur le champ. Elle se charge de porter le paquet. Elles partent ensemble. L'antichambre du Curé étoit pleine de personnes qui attendoient le moment de lui parler. L'intrigante dit à la lingère qu'elle va voir Monsieur le Curé peut se détourner un moment & la prie d'attendre. A l'instant, d'un air familier elle fend la presse, s'introduit dans le cabinet & dit tout bas au Pasteur, qu'elle avoit déterminé la marchande dont elle lui avoit parlé à venir le voir & qu'elle étoit dans l'antichambre. Elle sort peu après du cabinet en disant à la lingère que son affaire étoit faite, que Monsieur le Curé alloit la payer, qu'elle pouvoit attendre un moment jusqu'à ce qu'elle soit revenue de faire voir les dentelles à l'Evê-

quo qui les avoit demandées. L'intrigante s'en va. Quelques momens après le Curé fait entrer la marchande & lui représente avec douceur tous les dangers de sa conduite ; il l'exhorte à en changer. La lingere étonnée ne conçoit rien à ces discours. Elle explique le fait au Pasteur, & le prie de s'informer dans le quartier de la vérité de sa sagesse. Enfin le Curé & la lingere se sont apperçus, mais trop tard, du piège qu'on leur avoit tendu, & l'intrigante qu'on a fait chercher dans tous les coins de Paris est devenue invisible avec les depretelles.

Le *Journal françois*, dont on attendoit des merveilles à cause de la réputation des deux auteurs, Mrs. Palissot & Clément, qui sont très connus par leur critique sévère & maligne, n'a pu se soutenir malgré tous les efforts que ces aristarques ont faits pour être méchans. Il n'a plus que 200 souscripteurs, de 900 qu'il avoit l'année dernière. Le Public est malin ; il aime les méchancetés : mais il veut qu'on l'instruise, & le *Journal françois* n'étoit rien moins qu'instructif. M. l'abbé Grofier, un des coopérateurs des feuilles de l'*Année littéraire*, entreprend de redonner une nouvelle vie au défunt *Journal françois*. Il sera seul chargé de sa rédaction, & le public espere que tout ce qui regarde l'histoire y sera bien traité : mais est-il bien propre à rendre compte des ouvrages de littérature & de poésie ?

On a recueilli quelques traits de M. le Duc d'Orléans, régent du Royaume. Je vous en ferai connoître les principaux, la plupart peu connus.

» Lorsque la Grange-Chancelleur fait les *Philippiques*, célèbre libelle contre le Régent, ce Prince le fit venir dans son cabinet. Il lui demanda, du ton le plus imposant, s'il avoit pensé tout ce qu'il avoit écrit. La Grange sans hésiter, répondit qu'oui. *Tu as bien fait*, reprit le Duc d'Orléans, *de me parler ainsi ; car je t'aurois fait pendre ; si tu avois écrit contre ta conscience.* »

» Un jour que ce Prince avoit accordé quelques places aux Jésuites, il dit : *les Jansénistes ne pourront pas se plaindre de moi ; car j'accorde tout à la grâce & rien au mérite.* »

» Une de ses maîtresses voulut un jour avoir de l'influence sur les affaires du Gouvernement. Pour réussir, elle avoit choisi un de ces momens où la grandeur du Prince avoit fait place aux transports de l'amant le plus passionné. Le Régent, sans se déconcerter, prit cette femme par la main, la conduisit devant une glace & lui dit : *voilà une fort jolie tête. Elle est, croyez-moi, beaucoup plus propre aux caresses de l'amour qu'à gouverner un Royaume.* »

» Un jeune Abbé d'assez mauvaises mœurs le sollicitoit depuis long-temps pour en obtenir un Evêché, & lui dit ; *Monseigneur, je suis noyé de dettes. Si votre Altesse ne m'accorde point ce que je lui demande, je suis déshonoré.* — *Paimieux*, reprit le Régent, *que vous le voyez que moi.* »

» Un ancien Officier, Chevalier de St. Louis & fort malheureux, le pressoit depuis plusieurs années de lui accorder une pension qui le fît subsister. Le Prince ennuyé de le voir tous

les jours suivre avec exactitude ses audiences s'oublia jusqu'à lui dire : *Allez vous promener je ne vois ici que votre figure. Vous n'impatientez : vous n'aurez rien.* Il est donc bien décidé que je n'aurai rien, reprit l'Officier. — Oh ! très-décidé. — Eh bien, je m'en s. Le Prince étonné de la fermeté du militaire & fâché de l'avoir désespéré, le fit rappeler & lui accorda le double de ce qu'il demandoit.

Ce Prince avoit un Secrétaire contre lequel on avoit fait une très-jolie chanson, & qui avoit l'ambition d'être de l'Académie française. Il y avoit dans cette Compagnie une place vacante. Le Secrétaire la demanda à M. le Duc d'Orléans. Lorsque M. de Fontenelle vint faire sa cour au Régent, celui-ci lui demanda si voix pour son Secrétaire. Fontenelle eut la fermeté de lui représenter que le sujet qu'il proposoit n'étoit point propre à remplir une place pareille, & que d'ailleurs il n'avoit aucun ouvrage qu'on put citer. Le Régent eut le bon esprit de convenir que le philosophe avoit raison ; *Encore*, ajouta-t-il, *s'il avoit fait sa chanson.*

Un Chanoine, homme de qualité, le sollicitoit pour en obtenir un Evêché, & être compris dans le premier travail que le Prince devoit faire avec le Roi. Le Régent lui montra quelques difficultés ; mais je suis, reprit le Chanoine, à ce qu'il me semble, du bois dont on fait les Evêques. *Eh bien*, repliqua gaiement le Prince, *quand on en fera de bois, je ne manquerai pas, Monsieur, de vous mettre sous les yeux du Roi.*



Un de ses amis entra un jour dans son appartement, lorsqu'une de ses maîtresses étoit encore au lit : Il faut, dit-il, mon cher ami, que je te montre une femme dont le corps est un des plus beaux que tu aies encore vus. A l'instant il prend l'ami par la main, le conduit au lit où étoit la femme en question, & après avoir caché sa figure, il jette la couverture en bas & découvre le plus beau corps dans toute sa nudité. L'ami convient qu'il n'en a jamais vu de pareil. Il ne pouvoit se lasser d'admirer. De retour chez lui, il ne manqua pas de raconter son aventure à sa femme. Il exaltoit avec transport les beautés qu'il avoit vues. Cette femme lui demanda si la beauté du visage répondoit à celle du corps. Ah, dit-il, je n'en sais rien ; car le Régent ne m'a pas permis de voir la figure. C'étoit précisément la femme de cet ami qui étoit dans le lit du Régent ; & son mari ne l'avoit point reconnue. »

» Ce Prince avoit promis une place à un particulier, & cependant elle fut donnée à un autre. Celui qui l'avoit sollicitée dit au Régent : Souvenez-vous, Monseigneur, que vous m'avez donné votre parole d'honneur. — Voyez donc ces Messieurs, dit le Prince en s'adressant à ceux qui se trouvoient là ? ils prennent des paroles d'honnêteté pour des paroles d'honneur. »

Toutes ces anecdotes ont été recueillies dans le temps par un homme de la Cour du Régent, & sont tirées d'un manuscrit qui n'a jamais été imprimé.

Les comédiens François se proposent de donner incessamment les *Adieux d'Hedor & d'An-*



*dromaque*, tragédie imprimée il y a quinze ou vingt ans, mais absolument ignorée ainsi que son auteur.

Voici un quatrain assez ingénieux qu'une très-jolie femme a fait sur le couronnement de M. de Voltaire.

D'un triomphe si mérité,  
La mémoire est insigne & doit être éternelle:  
La gloire, qui n'eut point d'amant plus digne d'elle,  
N'en aura pas de mieux traité.

*De Versailles, le 8 Mai 1778.*

ON s'est dit à l'oreille ce matin, dans l'antichambre du Roi, qu'une voiture sortant de France a été arrêtée & visitée par les commis des fermes au dernier bureau de la frontière d'Alsace, parce que, quoique munie des passeports les plus authentiques, les coffres n'avoient pas été plombés par la ferme générale. Cette voiture, ajoute-t-on, s'est trouvée chargée de douze millions en especes qui ont été saisis, & dont on s'évertue à deviner la destination. Au retour d'un courier expédié ici, on a levé la faisie, & la voiture, dit-on, a continué sa route avec les millions.

Le Roi avoit résolu en effet un voyage incognito, & sous le nom de Comte de Dampierre, à Brest, mais les Ministres de la guerre & de la marine sont venus à bout de détourner S. M. de ce dessein, en lui représentant que non-seulement sa présence étoit nécessaire ici dans les circonstances actuelles, où à tout mo-

ment on reçoit des dépêches de divers endroits, mais aussi que ne pouvant arriver à Brest aussi secrètement qu'elle le pensoit, ce port seroit exposé à une affluence de curieux très-dangereuse, & même contradictoire avec la défense sévère qui avoit été faite d'y laisser toute personne qui ne pouvoit en justifier la nécessité. Un motif secret & bien plus pressant, pour M. de Sartine principalement, c'est que les innovations de toutes especes que ce Ministre a faites dans la marine, & sur-tout la suppression des Officiers de plume, & l'introduction d'Officiers de la marine marchande parmi ceux de la marine royale, ont fait naître de la dissension, des haines, des rivalités, qu'il en est résulté, & qu'il en résulte journellement des querelles, des combats, qu'il y a déjà eu nombre de tués & de blessés, enfin de grands désordres, que l'on a bien de la peine à apaiser. Mais il espere que M. le Maréchal de Broglie, à qui le Roi vient de confier le commandement général de cent mille hommes dispersés sur nos côtes, depuis la Rochelle jusqu'en Normandie, saura mettre ces mutins à la raison.

*De Paris, le 10 Mai 1778.*

DANS un livre nouveau, intitulé : *Le Danger de la Satyre, ou la Vie de Nicolo-Franco*, poète satyrique Italien, on trouve cette anecdote singulière. Vous pouvez l'ajouter à tous les exemples des hommes ignorans ; qui, pour avoir de la naissance & du crédit, pensent en avoir plus que personne. Ce Nicolo dinoit chez

le Comte de Marby, très-proche parent du Pape alors regnant, & en sortant de table, le Comte de Marby demanda à ses convives, s'ils n'étoient pas aussi étonnés que lui des louanges excessives qu'on donnoit à l'Arioste. Non, Monseigneur, dit sur le champ Nicolo ; personne n'en doit être surpris, on ne peut trop louer & trop admirer un aussi grand poète. — Il faut être fou à mon avis, pour vanter un ouvrage rempli d'autant de folies que le sien. — Permettez-moi de vous demander, Monseigneur, si vous l'avez lu ? — Non, j'ai bien autre chose à faire, mais je m'en suis fait rendre compte par des gens de mérite. — Monseigneur, il me semble que pour juger des poètes, il faut les lire soi-même, & ne pas s'en faire rendre compte, comme s'il étoit question d'un mémoire ou d'un placet. Les gens de mérite dont vous parlez, peuvent être très-savans d'ailleurs, mais ils n'entendent rien en poésie, s'ils n'admirent pas un poète qui, après Virgile, fait le plus d'honneur à l'Italie, & qui, dans plusieurs parties de son poème, est rival d'Homere. — Vous avez un ton bien décisif pour un jeune homme. A quel propos nous citez-vous Homere qui étoit un historien, tandis que nous parlons de poètes ? — Comment, Monseigneur, suivant vous, Homere étoit un historien ? — Oui, sans doute. N'est-ce pas lui qui a écrit les guerres d'Alexandre ? j'en prends à témoin ces Messieurs. Tous lui disent qu'il se trompoit, qu'Homere vivoit long-temps avant Alexandre, & qu'il étoit le poète le plus célèbre de l'antiquité. Le Comte fut honteux d'une erreur aussi

grossiere , & prit de l'humeur contre Nicolo. Quoi qu'il en soit , lui dit-il , vous n'êtes qu'un fat & un étourdi de décider à votre âge sur de pareilles matieres. — J'aimerois encore mieux , Monseigneur , être un fat & un étourdi qu'un ignorant. — Comment , je crois que vous osez me traiter d'ignorant ? Sortez d'ici , & ne vous présentez de votre vie à mes yeux. — Très-volontiers , Monseigneur , &c. »

Vous trouverez , dans l'épître suivante qu'on vient de m'apporter un grand fond de philosophie , un style coulant & naturel. Cette piece qui sort du ton ordinaire du siecle mérite d'être recueillie. Je n'en connois point l'auteur : mais je présume qu'elle est d'une main accoutumée à faire de bons vers.

### ADIEUX A MEUDON,

Adieu , le château de Meudon ,  
 Adieu , ses bosquets , leurs ombrages ,  
 Son parc , ses vignes , ses bocages ,  
 La terrasse & tout le canton !  
 Adieu , ces vallons si champêtres ,  
 La seigne & ces bords escarpés ,  
 Nos promenades sous les hêtres ,  
 Nos entretiens & nos soupés !  
 Adieu , son charmant voisinage ,  
 Son petit bois peu fréquenté ,  
 Ses eaux , son aspect enchanté ,  
 Le rossignol & son ramage ,  
 Les jeunes beautés du village ,  
 Leurs mœurs & leur simplicité ,  
 Que je regrette cet asyle !  
 Ne pourrai-je y vivre toujours

Libre, satisfait & tranquille,  
 Loin du fracas, loin de la ville,  
 Entre Bacchus & les amours.....  
 Lieu charmant, lieu solitaire,  
 Où j'ai rencontré le bonheur;  
 Heureux chez toi qui fais te plaire;  
 Qui, dans le vuide de son cœur,  
 S'il trouve une tendre bergère,  
 L'aime, l'adore sans mystère,  
 Et jouit du bien enchanteur,  
 Et d'en recevoir & d'en faire!  
 Qui, rappellé dans son jardin,  
 Dès que l'aurore le réveille,  
 Dans la saison du dieu du vin,  
 Choisit le muscat sous la treille  
 Ou cueille une pêche vermeille,  
 Qu'il lui présente de sa main!  
 Qui, loin d'un censeur trop sévère,  
 Peut penser & vivre en ce lieu  
 Avec Montagne, la Bruyère  
 Lucrece, Bayle, & Montesquieu!  
 Que trouve-t-on dans le grand monde  
 Qui puisse égaler ces plaisirs?  
 Des jours fâcheux, d'ardens desirs,  
 Que jamais le sort ne seconde;  
 Des amis faux, des cœurs ingrats,  
 Des femmes sans mœurs & sans honte,  
 Des sots, d'illustres scélérats,  
 Dont les grands tiennent plus de compte  
 Que des sentimens délicats,  
 D'un honnête homme qui se monte  
 Au ton des vertus qu'ils n'ont pas;  
 Comment dans cette ville immense,  
 Où les vices ont tant d'attraits,



Voir de l'œil de l'indifférence  
 Ces vils mortels, ces cœurs abjects,  
 Qui sans mérite & sans naissance,  
 Noircis par mille indignes traits,  
 Se font gloire d'une opulence,  
 Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits ?  
 Comment supporter l'impudence,  
 Le ton, les airs & les succès  
 De ces Nymphes sans bienfaisance  
 Dont on blâme en vain les excès,  
 Comment se faire aux petiteesses  
 Des grands qu'on encense aujourd'hui,  
 S'humilier sous leurs caresses,  
 Souffrir tout d'eux jusqu'à l'ennui ?  
 Ira-t-on, esclave insensible,  
 Aux dégoûts où l'on se soumet,  
 Sous un maintien presque impossible  
 Attendre dans son cabinet,  
 Un magistrat.... un frêluquet,  
 Qui de l'emploi le moins pénible,  
 Se délassant sur son chevet  
 Vous fait dire par son valet  
*Que Monseigneur n'est pas visible ?*  
 Ira-t-on, dégradant l'honneur  
 Et s'élevant par la bassesse  
 Louer quelque plate grandeur,  
 Et, pour se faire un protecteur,  
 Lui vendre ou sa sœur ou sa nièce ?  
 Si la fortune est à ce prix,  
 Si c'est ainsi qu'on la courtise,  
 Adieu, Messieurs les favoris,  
 Ainsi que vous, je la méprise.

Chère indolence, calme heureux  
 Douce obscurité que j'implore,

Vous êtes les Dieux que j'adore ;  
 Dans tous les temps, dans tous les lieux,  
 Sans soucis, sans inquiétude  
 Je vois s'écouler mon printemps,  
 Par vous j'aime la solitude,  
 Par vous je m'adonne à l'étude,  
 Et j'embellis tous mes instans,  
 J'ai su me soustraire à l'usage  
 De prodiguer un fadé encens  
 A ceux que l'on rend insolens.  
 Je dors en paix, je vis en sage ;  
 Je ne fais point ma cour aux grands,  
 Isolé dans mon hermitage,  
 J'ai des jours purs & sans orage,  
 Des plaisirs moins vifs, mais constans,  
 Dont la raison fait l'assemblage.  
 Là, je m'efforce à chaque instant  
 D'oublier toutes mes folies,  
 De me garder du cœur méchant,  
 De mépriser les perfidies  
 De ceux que j'ai cru mes amis,  
 De vingt beautés que j'ai chéries,  
 Et des ingrats que j'ai servis.  
 Par une conduite aussi sage,  
 Je jouirai, dans mes vieux ans,  
 Du rare & suprême avantage  
 D'avoir encor d'heureux instans ;  
 Et, lorsque la Parque homicide  
 Aura résolu mon destin,  
 Je verrai la mort qui la guide,  
 Et sans remords & sans chagrin,  
 Moissonner de sa faux sanglante,  
 Des jours de tristesse & d'ennuis,  
 Où l'ame foible & languissante

Perdant sa force & ses esprits, il meurt,  
Meurt pour renaître triomphante,  
Et sort du monde avec mépris.

De Paris, le 12 Mai 1778.

UNE prodigieuse stérilité, Monsieur, afflige depuis quelque temps notre littérature. Il ne paroît pas un livre dont je puisse vous entretenir ; pas même une de ces petites pièces fugitives qui jettent de la variété dans une correspondance, & qui amusent nos sociétés. Tous nos écrivains sont dans une inertie effrayante. Cela ne viendrait-il pas des entraves qui se multiplient tous les jours pour les littérateurs dans ce moment de crise ? Les Libraires ne veulent point se charger de manuscrits, & vous savez comme ils se prêtent peu à faciliter le débit des ouvrages que les auteurs font imprimer à leurs frais. Les contrefaçons d'ailleurs sont sans contredit un des plus grands obstacles à la bonne volonté des Libraires. D'un autre côté, le théâtre François n'offre qu'une carrière hérissée de difficultés sans cesse renaissantes. Un écrivain est dix ans à attendre la représentation de son ouvrage ; manière tout-à-fait nouvelle d'encourager le talent. Ajoutez à tout cela la littérature divisée en sectes, en partis différens qui se combattent sans cesse, & finiront par se détruire mutuellement. Ce sont les Philosophes opposés à la cabale des hypocrites & des dévots. Un homme qui se sent du talent, & dont la probité sévère ne veut point se déclarer pour aucun

parti, tremble en se produisant au grand jour, d'être écrasé à la fois par les deux partis, comme il n'arrive que trop souvent. Il parait même par la sévérité rigoureuse des censeurs, & par les entraves qui chaque jour se multiplient, que le gouvernement a un dessein formé de détruire les littérateurs. Ce projet n'est assurément pas d'un bon politique. La France ne doit la prépondérance qu'elle a sur les autres peuples de l'Europe qu'aux grands hommes que les lettres ont enfantés. Ce sont les Poètes, ce sont les historiens qui, en méritant sous les yeux les actions vertueuses des grands Capitaines, des grands hommes d'Etat, donnent à leurs successeurs l'envie de les imiter & d'obtenir de pareils éloges. D'ailleurs, un littérateur qui avoit du talent étoit sûr, en le cultivant, de trouver des ressources dans son talent même. S'il ne rencontre plus que des obstacles, il abandonne la carrière, & se livre aux intrigues, aux bassesses, aux escroqueries, pour flatter l'homme en place, & pour obtenir les moyens de subsister, que son travail ne peut plus lui procurer.

Le Patriarche des poètes ne retourne point à Ferney, comme il en avoit d'abord formé le projet. On répand dans le monde que c'est la maladie de Madame la Marquise de Villette, qui s'opposa à son dessein; mais la véritable raison est que les amis de M. de Voltaire lui ont fait sentir qu'il se pourroit bien qu'une fois sorti de Paris, on lui fassé dire que l'air de Ferney est bien meilleur pour sa santé que l'air de cette Capitale, & il s'ac-

coutume merveilleusement aux cajoleries de nos jolies femmes , & aux adorations d'un certain nombre de gens de lettres.

En 1775 , la Cour des Aides crut devoir faire des remontrances au Roi sur divers abus concernant la perception des droits , & mit sous les yeux de Sa Majesté l'avantage qu'il y auroit pour elle & pour le peuple , de simplifier les droits qui existent & les loix qui en assurent la perception. Ces remontrances écrites avec autant d'énergie que d'éloquence , tendoient à présenter le vœu unanime de la Nation , pour obtenir les Etats généraux ou au moins des Etats Provinciaux. Les détails où elles entroient , ne parurent pas convenir au Ministère ; & ces remontrances arrêtées en la Cour des Aides au mois de Mai , restèrent ignorées du public , parce que le Roi s'en fit remettre jusqu'à la minute. Elles viennent d'être imprimées furtivement. C'est une brochure de 180 pages , très-difficile à se procurer ; la Cour des Aides ayant publié un arrêt qui la supprime , & la police saisissant tous les exemplaires qu'elle peut en attraper.

Messieurs de Queyffat cherchent les moyens de faire casser l'arrêt du Parlement , mais il ne paroît pas que leurs conseils les aient trouvés dans le cas d'y parvenir. On dit que des militaires du premier ordre se proposent de venir à leur secours pour satisfaire à l'arrêt , leur fortune personnelle ne pouvant suffire pour l'exécuter. Il suffit quelquefois d'appartenir à un corps quelconque , de savoir même intéresser la classe d'hommes dont on fait partie , pour



braver les obstacles que les loix ont cherché à opposer au crime.

Le premier volume des *Annales poétiques* ou *Almanach des Muses depuis l'origine de la Poësie Françoisse* vient de paroître. C'est un petit in-12 d'environ 300 pages, très-bien imprimé & décoré du portrait de Charles, Duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, père de Louis XII & oncle de François I. Ce Prince eut la gloire de partager avec Villon l'honneur de jeter les premiers fondemens du Parnasse françois. Les historiens de la Poësie daignent à peine en parler, & les auteurs des *Annales* le vengent de cet oubli, plutôt en publiant ses ouvrages pleins de douceur & de grâces, qu'en rapportant la vie qui contient très-peu d'anecdotes. On a recueilli les poésies de seize poëtes, depuis Thibault, Comte de Champagne, & ensuite Roi de Navarre, mort en 1253 jusqu'à Jean le Maire, né en 1473, on a fait précéder le recueil des poésies de chacun de ces Poëtes, d'un abrégé de leur vie. La seule anecdote de ces histoires qui soit digne d'être citée, est celle de Jean de Meun, dit *Clopinel*, le continuateur du fameux Roman de *la Rose* commencé par Guillaume de *Lorris*. On sait que ce Roman contient des satyres assez licencieuses contre les femmes. Celles-ci, s'étant réunies aux ennemis de cet ouvrage, voulurent se donner le plaisir d'une vengeance particulière. Jean de Meun qui étoit désiré par-tout à cause de son esprit vif & enjoué, se trouvant à la Cour, fut vendu par quelques Seigneurs galans qui le livrerent aux Dames, comme coupable de lèse-beauté.

Il fut enfermé & resserré dans une chambre; & après que l'Orateur de ce sénat offensé lui eut reproché vivement tous les attentats de sa plume qui avoit osé s'en prendre à l'honneur du sexe, après qu'on lui eut cité notamment ces deux vers du poëme :

Toutes êtes, ferez, ou fûtes

De fait ou de volonté Putes;

On lui déclara qu'il avoit été condamné à la peine du fouet. En même temps, il vit un grand nombre de bras armés de verges, levés sur lui; une voix unanime & un peu bruyante lui ordonna de se dépouiller; & ses juges qu'il lâcha vainement d'émouvoir par ses prières, alloient exécuter la sentence qu'ils venoient de prononcer, s'il n'avoit su trouver sur l'heure dans son esprit & dans son enjouement de quoi se tirer gaîment d'affaire. *Mesdames*, leur dit-il à mains jointes & baissant la tête d'un air bien contrit, *j'ai péché envers vous; je me soumets à la pénitence que vous m'avez ordonnée; me voilà prêt! mais justice veut que la personne la plus offensée soit la première vengée. Allons, que la plus forte P.... de la compagnie frappe les premiers coups.* Ces mots rallentirent l'ardeur des juges. Les Dames se regardoient toutes sans rien dire; aucune ne s'empressoit de se venger à ce titre-là: les verges leur tomberent des mains. Jean de Meun eut rien de plus pressé que de tirer sa révérence & de s'en aller; & si l'on rit de cette aventure, ce ne fut point aux dépens de celui qu'on avoit destiné à en faire tous les frais.

Voici encore une autre anecdote assez plaisante, tirée de la même vie. Jean de Meun légua, en mourant, aux Dominicains de la rue St. Jacques, un coffre rempli, disoit-il, de choses précieuses; mais en leur enjoignant de n'en faire l'ouverture qu'après qu'on l'auroit mis lui-même dans la tombe. Ces bons Peres firent ces funérailles avec tout le zèle que pouvoit leur inspirer la piété & l'amour de l'argent. Comme ils trouvoient que ce Poète s'y prenoit fort bien pour expier la licence de ses écrits, ils oublièrent ses fréquentes satyres contre les Moines, & lui pardonnerent volontiers le mal qu'il avoit dit d'eux, en faveur du bien qu'il leur faisoit. Quand on l'eut mis en terre, les Religieux coururent au coffre pour en faire l'ouverture; mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils le trouverent rempli de tuiles toutes chamarrées de figures de mathématique. L'indignation succéda à l'intérêt que le défunt leur avoit inspiré. Dans le premier mouvement de leur dépit, ils firent déterrer son corps, & il fallut un arrêt du Parlement pour les forcer de lui redonner une sépulture honorable.

Quoique la plupart de ces poésies soient curieuses pour ceux qui aiment le vieux langage, je ne vous en citerai rien. J'ai très-peu de goût pour les expressions inintelligibles & les tournures surannées de ce style barbare; je crois que les étrangers ne les goûteroient guère plus que moi. Cependant on doit savoir grâces aux auteurs qui, après bien des recherches pénibles, ont tiré de ce cahos quelques ma-

ériaux agréables, & nous ont débrouillé les  
commencemens de notre poésie.

M. l'Abbé Millot, ex-Jésuite, & l'un des  
quarante de l'Académie Française, vient d'être  
nommé Gouverneur de M. le Duc d'Enguien,  
fils de M. le Duc de Bourbon, avec douze  
mille livres d'honoraires par an.

Mardi dernier, au parterre de l'opéra, un  
particulier qui voulut regarder l'heure, ne  
trouva point sa montre dans son gousset : il  
se douta point qu'on ne la lui eût volée sur  
le champ, & regardant fixement tout près de  
lui un homme d'assez mauvaise mine, il lui  
dit : *Monsieur, rendez-moi ma montre, où je  
vous fais arrêter.* L'homme en question s'ap-  
proche de lui, & lui dit tout bas : tenez,  
Monsieur, la voilà ; ne me perdez pas. Le par-  
ticulier de retour en sa maison est tout étonné  
de voir sa montre qu'il avoit oubliée à sa  
cheminée, & de s'en trouver une autre dans  
sa poche.

J'ai toujours oublié de vous raconter un  
trait de sentiment, à la fois ingénieux & dé-  
licat. Il est bien digne de trouver place dans  
votre collection. Un Ambassadeur étranger en-  
retenoit ici une fille charmante qui, aux  
grâces de la beauté, réunissoit toutes les qua-  
rités personnelles. L'Ambassadeur étoit fort ri-  
che & fort amoureux, & ce qui est contre  
l'usage, la nymphe n'abusoit ni de son amour,  
ni de son opulence. Aussi il ne trouvoit d'heu-  
reux momens que ceux qu'il passoit auprès  
d'elle. Un beau soir d'été, les planètes bril-  
loient au ciel, & celle de Vénus éclipsoit les



autres par son éclat. Ah, mon Dieu ! dit la nymphe, que cette étoile est brillante ! il n'y a point de diamant qui approche de cela. — Ah ! ma chère amie, dit l'Ambassadeur, je vous le demande en grâce, ne vantez pas tant cette étoile, je ne puis vous la donner. —

Je vous ai mandé il y a quelque temps, qu'on avoit volé au célèbre J. J. Rousseau ses Mémoires, & que, soupçonnant ses ennemis d'en avoir escamoté le manuscrit, je desespérois de les voir jamais imprimés. Vous avez partagé mes regrets & bien, consolez-vous. On vient de m'assurer que ces Mémoires si intéressans par la manière dont ils sont écrits, & si curieux par les détails qu'ils contiennent, sont actuellement sous presse, & qu'ils vont paroître incessamment. Vous vous doutez bien de l'impatience avec laquelle ils sont attendus. Ceux qui en ont entendu la lecture, prétendent que c'est l'ouvrage le plus étonnant qui soit sorti de la plume du célèbre Genevois. On ajoute qu'ils renferment un grand nombre d'aveux très-singuliers. Il s'y accuse avec une franchise & une sincérité bien respectables, des fautes, même les plus graves, qu'il a pu commettre. On raconte qu'une très-jolie femme lui demandoit un jour ce que ces Mémoires contenoient. — *Py ai dit*, répondit le Philosophe, tout le mal que l'on me fait pas de moi, & tout le bien que je fais des autres. — En ce cas-là, reprit la Dame, de livre sera fort court. — Les comédiens François ont suspendu les représentations d'Irene. Mais de Voltaire est oc-

cupé

eupé  
Il ven  
il en  
& il  
tous  
mal.  
ces me  
ver u  
Un p  
C'est e  
le vie  
public.  
dame  
& que  
dresse

LE

Ami, f  
Si mar  
l'espéro  
Sur son  
Oui, lo  
le pour  
Et d'un  
former  
Mais qu  
la tem

Car i  
réserve  
entraîn  
le fiers  
e vais  
sur cor  
Ton



eupé à changer totalement le cinquième acte.  
 Il veut qu'Irene épouse Alexis. Dernièrement  
 il en déclamoit des vers devant Mlle. Clairon,  
 & il les disoit avec tant de véhémence que  
 tous les auditeurs craignirent qu'il ne se fît  
 mal. Lorsqu'il eut achevé, Mlle. Clairon dit  
 ces morceaux sont très-éloquens, mais où trou-  
 ver une actrice assez forte pour les rendre ?  
 Un pareil effort est capable de la tuer.  
 C'est ce que je prétends, Mademoiselle, reprit  
 le vieillard. Je veux rendre ce service-là au  
 public. — Il ne faut pas oublier que c'est Ma-  
 dame Vestris qui est chargée du rôle d'Irene,  
 & que par conséquent c'est à elle que s'a-  
 dresse un si doux compliment.

### LES MAUVAIS CRITIQUES.

Ami, si, comme toi, j'avois le don de plaire,  
 Si marchant sur les pas de Gresset, de Voltaire,  
 J'espérois voir mon nom, par la gloire emporté,  
 Sur son aile voler à l'immortalité :  
 Oui, loin de m'écarter des routes du Parnasse,  
 Je pourrais sur ce Mont envier quelque place,  
 Et d'un espoir flatteur justement enivré,  
 Former des vœux ardens pour ce but désiré :  
 Mais que d'écueils, hélas ! s'offrent sur mon passage !  
 La tempête menace, & je crains le naufrage.

Car sans parler ici des ennuis, des dégoûts  
 Réservés chaque jour à ce peuple de foux,  
 Entrainés par l'esprit de cabale & de brigue,  
 Et fiers d'un grain d'encens allumé par l'intrigue,  
 Je vais peindre en ces vers qu'enfante mon dépit,  
 Sur combien de dangers un rumeur s'assoupit.

Sous ces bosquets rians ou l'ombre de Catulle  
 Pour chanter la beauté, les grâces, les amours,  
 Et Vénus à l'hymen préparant d'heureux jours,  
 Dans ces lieux si vantés, où l'on croit voir Ovide  
 Du fond de ce tombeau que la mort trop avide  
 Ouvrit à ses regrets en de lointains pays,  
 Soupirer des accens répétés par Bernis;  
 N'a-t-on pas vu jadis la téméraire envie,  
 Couvrir de son poison les palmes du génie,  
 Mœvius aiguillant ses satyriques traits,  
 Contre Maron naissant signaloit ses excès,  
 Bayus avili déprimoit un grand homme, —

Eh bien! cher D\*\*\*, si de l'antique Rome  
 Les fastes ont transmis ces exemples divers,  
 Des rimeurs d'aujourd'hui juge tous les travers,  
 Peins-toi, peins-toi C\*\* sur son triste pupitre,  
 Griffonnant avec peine une mauvaise épître:  
 Le front chargé d'ennuis, l'œil inquiet, hagard,  
 Il lance sur sa plume un farouche regard,  
 Et rendant le papier martyr de sa colère,  
 Veut prouver de sang-froid, qu'il faut brûler V\*\*.

Par son âne inspiré, vois aussi P\*\*\*  
 Frotter son cerveau creux pour trouver un bon mot,  
 Déciant nos auteurs en style méthodique,  
 Il détache contre eux sa feuille narconique;  
 Lui qui censeur fameux, dès l'âge de vingt ans,  
 Livroit la guerre au goût, au génie, au bon-sens!  
 Et tant d'autres Cotins féconds en impostures,  
 Débitant tous les mois des volumes d'injures.

Vas-tu me dire encor? « Pour fruit de ses écrits  
 » Qu'il est doux de se voir au rang des beaux-espérants,  
 » Partager les honneurs que l'on rend au mérite!  
 » A ce prix, ne peut-on mépriser un Thersite,

Un Midas impudent, Apollon journalier ;  
 Sans honte fabriquant un poëme grossier,  
 Farci de ces beaux vers dont le succès peut-être  
 Conduira son Pégase aux portes de Bicêtre ?

J'en conviendrais pourtant, la gloire a des appas  
 Mais, que sert-il de vivre au-delà du trépas ?  
 A l'immortalité l'homme a tort de prétendre,  
 La postérité seule honorera sa cendre.  
 Et tel est de nos jours l'étrange aveuglement,  
 Cet avenir enflamme un Poëte naissant :  
 Alors, si n'écoutant qu'un mouvement d'ivresse,  
 Il va cueillir des fleurs sur les bords du Permesse ;  
 Soudain mille serpens gonflés d'un noir venin,  
 Viennent tous à l'envi l'imprimer sur sa main,  
 Tandis qu'un ver rampant sourdement s'achemine,  
 Et pour flétrir la rose attaque sa racine.

Dans mon réduit paisible aujourd'hui retiré,  
 Je hasarde un écrit à la presse livré,  
 Bientôt Martin S\*\* jaloux de son office,  
 Va décrier mon nom dans sa grande notice,  
 Et fier d'être paré des dépouilles d'autrui,  
 Me chercher sur le Pinde une place après lui.  
 Ce pigmée arrogant, Zoïle famélique,  
 Tirant ses revenus de son fonds de critique,  
 Sans trop examiner si mon ouvrage est bon,  
 Transforme par instinct mon laurier en chardon.  
 Que puis-je faire, ami, pour venger mon injure ?  
 Faudra-t-il donc qu'usant des droits de la nature,  
 Armé d'un triple fouet, dans le sacré vallon  
 J'aille pour en chasser ce vil Aliboron ?  
 Je me garderai bien d'irriter sa boutade ;  
 L'âne même en fuyant lâche encor sa ruade.

Supposons cependant, que vanté par S\*\*,  
 En tremblant je compose un ouvrage nouveau.

Craignant à chaque vers la satire implacable;  
 Et des Frérons bâtards la plume infatigable;  
 Déjà les C\*\*\*, gages pour bien mentir,  
 Dans un dédale obscur d'où je ne puis sortir,  
 M'entraînent malgré moi par une phrase énorme,  
 Eux qui, deux fois le mois, sous une double forme,  
 Dans les efforts peines d'un dur accouchement,  
 Pour l'effroi des lecteurs, produisent sourdement,  
 Ces extraits avortons, que la presse indignée  
 Accumule à regret durant toute une année.

L\*\*\* grand auteur dont V\*\*\* prit soin,  
 Journaliste par goût, & rimeur par besoin,  
 Se mutine & se piete en sa petite sphere,  
 Croit se faire un rempart d'un écrit éphémère,  
 Et la fêruler en main prenant un ton pédant,  
 Des meilleurs écrivains veut être le régent,  
 Prétend leur démontrer que la langue ignorée,  
 Dans ses volumes seuls peut paroître épurée,  
 Et qu'on aspire en vain à se faire un beau nom,  
 Si l'on ne fait par cœur tout son T\*\*\*\*.

Ces fameux écrivains, censeurs atrabilaires,  
 Sur le Pinde aujourd'hui sont autant d'adversaires,  
 Qu'il faut à chaque instant combattre & terrasser;  
 Qu'on le tente, aussi-tôt pour les mieux renforcer,  
 Un groupe d'envieux se trainant sur leur trace  
 Les invoque à grands cris, & vient prendre leur place.

O toi, qui fus l'honneur du siècle de Louis,  
 Toi, qui couvris Corin des plus justes mépris,  
 Boileau, viens m'enflammer du feu de ton génie,  
 Et renaîs, s'il se peut, pour confondre l'envie!  
 Ah! ton ombre a dû voir du fond de son tombeau  
 De la saine raison éteignant le flambeau,



Un amas d'auteurs nains attaquer de grands hommes ;  
L'exemple en est fréquent dans le siècle où nous sommes,

De l'idole du jour adorateur zélé,  
Aussi lourd prosateur, que Poète ampoulé,  
Le fabuliste A\*\* pense glaner sans peine  
Dans le champ moissonné par le bon la Fontaine,  
Et précepteur galant, pour l'éclipser un jour,  
Aux genoux de Psyché conduit aussi l'amour,

Sans cesse tourmenté par sa noire Sybille,  
Et l'estomac chargé des vapeurs de sa bile,  
G\*\* au nom du Dieu qu'il invoque en ses vers,  
En pieux Don Quichotte attaqua ces pervers  
Dont les écrits savans à ses yeux sont un crime :  
Il faut le voir, ami, dans sa verve sublime  
Chasser le grand Arouët des bords de l'Hélicon,  
Et prendre ses lauriers pour en parer F\*\*.

Peut-être qu'indigné contre tous ces critiques,  
Je pourrois leur lancer quelques traits satyriques,  
Et de noires couleurs surcharger mes tableaux,  
Mais de nouveaux portraits s'offrent à mes pinceaux.

L'un, amant des Laïs, pilier de leurs toilettes,  
Vassal très-complaisant auprès de ces coquettes,  
Quand ces Dames d'un livre assurent le succès,  
Brûle de l'annoncer, & déjà vole exprès  
En des cercles brillans, prôner un personnage,  
Qui soudain se rengorge, & croit d'un bon ouvrage  
Enrichir notre siècle ami des nouveautés.

L'autre, dans un écrit parfemé de beautés,  
Ne voit que des défauts, s'emporte, se récrie,  
Craint de rencontrer même un seul trait de génie,  
Et blâmant d'une phrase, & la grace & le tour  
Contre l'auteur réveille un ancien calembour.



L'inconséquent Damon jadis dans les coulisses,  
 J'appant ses petits vers en l'honneur des actrices,  
 Las d'y placer toujours, rangés en espalier,  
 Les roses, le lilas, le myrthe & le laurier;  
 Ennuyé de monter dans le char de l'aurore,  
 De mettre mille amours à la fuite de Flore,  
 Dans un écrit mordant blâmé de tout Paris,  
 En vantant l'amitié, déchire ses amis.

A quoi bon, diras-tu, sur pareille manière  
 Exercer à plaisir ta muse trop sévère?  
 Si ton siècle est fertile en écrivains méchants,  
 Veux-tu, nouveau Boileau, médire à leurs dépens,  
 Dieu fait combien d'écrits fabriqués par l'injure,  
 Feront pleuvoir sur toi la haine & l'imposture!  
 Laisse-là ces auteurs distiller tout leur fiel:  
 Le prêtre, tu le fais, veut vivre de l'autel.

Ce n'est point que je blâme un auteur satyrique:  
 A peindre nos travers, je veux bien qu'on s'applique,  
 Mais non, comme ce fou, comme ce furieux,  
 Qui pour coudre une rime à ses vers bilieux,  
 Tire de sa cervelle une fausse pensée,  
 S'applaudit de la voir bien ou mal enchaînée,  
 Sûr de ne pas déplaire à des esprits méchants,  
 Qu'il amuse en dépit du goût & du bon sens.

Quand L\*\*\* croyant opérer des merveilles,  
 Elevera Racine au mépris des Corneilles,  
 Quand N\*\*\*, C\*\*, S\*\*\* & S\*\*  
 Oseront dénigrer & Voltaire & Buffon,  
 Alors, certes, alors, je louerai le critique  
 Qui leur décochera quelque trait satyrique.  
 Qu'ils fissent P\*\*\*, C\*\*, & P\*\*\*  
 Que S\*\* dans leurs vers ait un brevet de sot,  
 Le public y consent: qu'auroit-il à leur dire?

La pure vérité les eût forcés d'écrire.  
 Mais pourquoi verroit-on nos plus grands écrivains,  
 Honnis & décriés dans leurs écrits malins ?  
 Le mérite tout bas se rit de leur colere :  
 Voltaire, en dépit d'eux sera toujours Voltaire.

J'entends déjà d'ici les reproches sanglans,  
 Que s'adressent entr'eux leurs zélés partisans.  
 " Frémissons, disent-ils, quoi ! tous tant que nous  
 " sommes,  
 " Verrons-nous, sans rougir, attaquer ces grands  
 " hommes ?  
 " Si Perraut de son temps eut des admirateurs,  
 " Si Cotin, si Pradon trouverent des lecteurs,  
 " D'un novice écrivain les plus parfaits modèles,  
 " Les doctes S\*\*\* les profonds L\*\*\*  
 " Grands appréciateurs & de prose & de vers,  
 " Seroient chez Méricot à la merci des vers,  
 " Bien fou qui le croiroit, qu'aucun rimeur n'en doute,  
 " De l'immortalité tous deux s'ouvrent la route,  
 " Ecrivains révéérés chez nos derniers neveux,  
 " Sur le Pinde ils iront s'asseoir tout glorieux,  
 " Et l'on se souviendra dans cent ans, on l'assure,  
 " Des trois siècles fameux de la littérature. "

Eh, de grâce, Messieurs, veut-on leur refuser  
 Le droit commun d'écrire ? Ils en peuvent user :  
 Ce droit leur appartient, & dans plus d'une épître,  
 S\* en les louant fera valoir leur titre ?  
 Quand, pour le renforcer, un marmot d'écolier,  
 Consuamera sans fruit son encre & son papier.

La voilà donc, ami, cette noble carrière  
 Où tu crois qu'ébloui d'un rayon de lumière,  
 Dont l'éclat pourroit luire autour de mon tombeau,  
 Je dois courir encor quelque danger nouveau :

L'aspect le plus riant du monde littéraire  
Jamais de mon projet ne pourra me distraire,  
En vain m'offrirais-tu de flatteuses erreurs,  
Mes yeux se sont fermés sur ces dehors trompeurs.

Elle regne aujourd'hui cette étrange manie,  
D'étouffer à plaisir les germes du génie,  
Le Permesse est bordé de reptiles mordans,  
Et faute d'un Corin, l'on trouve vingt C.

Que payant du mépris le plus sensible outrage,  
Je livre mes écrits à leur jalouse rage,  
Et que bravant les coups d'un envieux destin,  
Je ne laisse entrevoir qu'un front calme & serein,  
Eh bien! si je dédaigne une troupe insolente,  
Si malgré moi je montre une ame indifférente,  
R\*\* tout dégoûtant de ses sales écrits,  
D'un satyrique ouvrage inondera Paris:  
Ainsi l'Hydre autrefois par Hercule abattue,  
Sans cesse renaissante affrontoit sa massue.

Sur le Parnasse, ami, cours, vole, j'y consent,  
Jaloux d'honneurs tardifs, place-toi sur les rangs,  
Exonne l'Univers par le fruit de tes veilles,  
Qu'il conserve pour toi le laurier des Corneilles,  
Pour moi, toujours content de mon obscurité,  
Jouissant des douceurs de ma tranquillité,  
Je ne veux point briguer une gloire stérile,  
Athlète désormais à ta voix indocile,  
Je quitte le combat, je m'y sens résolu,  
J'aurois trop à rougir si j'en sortois vaincu.

*De Paris, le 16 Mai 1771*

Le libraire Lacombe, qui avoit le privilège du *Mercur* de France, vient de faire une banqueroute considérable; il emporte à tout

les pensionnaires de ce journal leur pension d'une année. M. Marmontel perd 18000 liv. & M. Gretry , beau-frere de ce Libraire , a perdu à cette faillite toute sa fortune , c'est-à-dire , le fruit de vingt années de travail. On pense que M. Suard obtiendra le privilege du *Mercur*. Du moins fait-il tout ce qu'il peut pour se le procurer , ce seroit un journal ou , pour mieux dire , une arme de plus dans les mains des Encyclopédistes , qui finiroient par tout envahir.

L'immortel Moliere par son chef-d'œuvre du *Tartuffe* , n'a pas extirpé les racines de l'hypocrisie , & dans ce siecle de lumieres & de philosophie , on ose encore se servir de ce masque pour dérober aux regards du public & du Gouvernement , les vices les plus scandaleux ; & c'est encore un moyen d'arriver à la fortune & d'en imposer à la multitude. Sur la paroisse de St. Severin , un particulier vivoit à l'extérieur , d'une maniere très-réguliere & jouissoit de la réputation d'aimer le bien & de pratiquer des œuvres de charité. Assidu aux exercices de la Religion , il en paroissoit suivre toutes les maximes avec une ferveur tout-à-fait exemplaire. Il avoit édifié par sa conduite tout le Clergé & tous les habitans de la paroisse. On le citoit comme un parfait modele. On ne l'appelloit que le saint homme. Mais il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit. Sous le voile de la dévotion il cachoit une ame atroce & dépravée. Il enlevait à droite & à gauche les jeunes filles de pauvres parens , leur faisant espérer qu'il les placeroit avantageusement &



leur procureroit un apprentissage utile & honnête. Bien-loin de remplir des engagements si respectables, ce malheureux vendoit les jeunes filles & les livroit à la plus affreuse prostitution. Une de ces infortunées entr'autres qui depuis trois jours combattoit pour sa vertu & s'opposoit aux persécutions de cet indigne suborneur, douée d'une ame forte & élevée, conçut le généreux dessein de lui échapper à tel prix que ce fût. Elle trace avec son sang sur un papier l'histoire de ses malheurs & de son oppression, & l'adresse au Vicaire de la paroisse. Elle jette par la fenêtre cet écrit qu'elle abandonne au hasard. Heureusement celui qui le trouva le lut, le porta au Vicaire & lui indiqua l'endroit où il avoit ramassé cet écrit. L'ecclésiastique va trouver le Procureur-général, lui remet l'écrit & désigne l'homme en question sous les traits les plus capables de le faire reconnoître.

» Il y a long-temps, dit le Procureur général,  
 » que je cherche un homme du caractère dont  
 » vous le dépeignez. Je veux m'en assurer &  
 » y mettre ordre. » Il écrit en conséquence à ce séducteur la lettre la plus pressante & lui marquant « qu'instruit du bien qu'il faisoit sur  
 » sa paroisse, il desiroit le voir pour lui com-  
 » uniquer des choses très-importantes, rela-  
 » tives à ses pieux desseins, & le prioit de se  
 » rendre à telle heure chez lui. » Cet homme plein de confiance se rend à l'invitation du Magistrat. Celui-ci le reçoit avec l'accueil le mieux concerté & l'amuse par le récit qu'il lui fait faire de ses prétendues bonnes œuvres, & par de nouvelles vues qu'il propose à ce sujet



Dans cet intervalle, un Commissaire est envoyé chez l'homme en question, accompagné de quatre Officiers de Police. Ils trouvent en effet douze jeunes filles réduites à la plus extrême misère & dont le plus grand nombre avoit déjà sacrifié sa vertu. Le Commissaire demande celle qui a écrit la lettre. Cette jeune personne, pleine de joie de ce que son projet avoit réussi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avoit essuyées. Elle ajouta que, renfermée depuis trois jours seulement dans ce lieu infame, elle étoit venue à bout de résister aux indignes suggestions de son abominable tyran. Le Commissaire bien instruit, va rendre compte de sa commission au Procureur général, & laisse ses assistans dans la maison. Après avoir parlé en secret au Magistrat, il en reçoit l'ordre de faire arrêter à la sortie de son hôtel l'abominable imposteur, ce qui fut exécuté. La paroisse prend soin des jeunes filles.

Vous venez de voir ce que l'hypocrisie, le plus lâche, le plus bas de tous les vices, étoit capable de produire; voyez ce que la véritable piété, la charité héroïque est capable de supporter. Un particulier avoit coutume d'aller faire la quête chez les plus riches personnes de cette ville, pour les pauvres, & il ajoutoit presque toujours à ces aumônes souvent insuffisantes, vu le grand nombre des infortunés, plus de la moitié de son revenu. Un jour, cet excellent homme s'étant adressé à un riche de mauvaise humeur, en reçut au lieu d'argent, un soufflet assez violent; *Voilà pour moi*, reprit sans s'émouvoir le généreux solli-

citeur, maintenant, Monsieur, quelque chose, je vous prie, pour les pauvres. Et pour ajouter le dernier trait à ces deux portraits, il faut savoir que l'homme dur étoit un Fermier général, & que celui qui souffroit si charitablement cette brutalité, étoit un Conseiller au Parlement.

Voici des vers que M. de Voltaire a faits dernièrement, lorsqu'il vouloit retourner à Ferney.

### ADIEUX DU VIEILLARD.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,

Mais toujours chéri d'Apollon,

Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,

Et dont l'Amour a fait un sage.

Des champs Elisiens adieu, pompeux rivage,

De palais, de jardins, de prodiges bordé,

Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,

Les enfans d'Henri quatre & ceux du grand Condé.

Combien vous m'enchantiez, Muses, Graces nouvelles,

Dont les talens & les écrits

Seroient de tous nos beaux-espits

Ou la censure ou les modeles.

Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.

Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles,

Les Tartufes affreux, les insolens Zoïles;

J'ai passé : de la terre ils étoient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple

aimable,

Instruit, mais indulgent; doux, vif & sociable.

Il est né pour aimer. L'élite des François

Est l'exemple du monde & vaut tous les Anglois.

De la société les douceurs désirées, la mort est  
 Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées :  
 On les goûte à Paris. C'est le premier des arts.  
 Peuple heureux, il naquit, il regne en vos remparts,  
 Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;  
 Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,  
 A ces antres glacés où la nature expire :  
 Je vous regretterois à la table des dieux.

*De Versailles, le 21 Mai 1778.*

LA Cour est à Marly où l'on s'efforce de multiplier les amusemens autour de la Reine pour la distraire de la vie sédentaire qu'elle doit mener à cause de son état actuel. On a construit à la hâte une salle pour lui donner le plaisir du spectacle. Cette Princesse a non-seulement fait délivrer des prisons de Paris beaucoup de pauvres peres, détenus faute de paiement des mois de nourrices de leurs enfans, mais elle a dit : *Si le ciel me fait la grace d'accoucher heureusement, je ferai en sorte qu'il n'y ait plus de ces malheureux.*

La correspondance qui s'est ouverte entre notre Monarque & celui d'Angleterre personnellement continue encore. Il est question de concilier des intérêts presque inconciliables.

Au moment où une partie des courtisans s'attendoit à la retraite du Prince de Montbarrey, le Roi l'a nommé Ministre d'Etat, & lorsqu'il est venu prendre place au Conseil, S. M. lui a dit : *Monsieur de Montbarrey, j'espere que vous occuperez long-temps cette place. — Sire, je ne vis que dans l'espérance de mourir à votre service.*

Je vous ai parlé d'un sermon de M. l'abbé Maury prêché cette année devant le Roi & toute la Cour, le jour du Jeudi Saint, & je vous ai dit que ce discours avoit fait la plus vive impression : sa peroraison sur-tout a été regardée comme un chef-d'œuvre; je crois vous faire plaisir de la transcrire ici :

» Sire, l'amour de Votre Majesté pour le bien public, invite les Ministres de la religion à vous présenter cet affligeant tableau des calamités qui assiegent les asyles de l'indigence; mais la charité d'un Souverain doit répondre à l'étendue de son autorité. La grande aumône des Rois, ou plutôt le tribut que Dieu leur impose envers les malheureux, c'est la justice, & c'est le législateur en vous, que nous appellons ici au secours des pauvres. Nous ne saurions dissimuler à Votre Majesté, que plusieurs établissemens consacrés parmi nous à l'humanité, portent encore le caractère des siècles barbares qui les ont vu naître; mais un seul de vos regards peut établir l'ordre dans cette partie si importante de l'administration publique. On vous dira peut-être que dans toutes les grandes institutions les grands abus sont inévitables; car c'est ainsi qu'en exagérant les difficultés d'opérer le bien, on décourage les meilleurs Rois. Ah! ne désespérez jamais, ni des hommes, ni de vous-même. Non, Sire, il n'est pas impossible de permettre à l'homme captif de respirer du moins un air salubre dans les prisons. Il n'est pas impossible d'ouvrir un asyle aux malheureux dans les hôpitaux, sans les y accumuler dans des lits de douleur. Il n'est pas



impossible d'assurer la subsistance & la conservation de ces pauvres enfans , que le ciel a mis sous la protection spéciale du pere du peuple. Il n'est pas impossible enfin de faire cesser les ravages de la mendicité , sans y substituer les horreurs du plus effrayant esclavage , & si vous mettez la main à ces œuvres de miséricorde , vous éprouverez qu'avec un cœur sensible , un esprit juste , un caractère ferme , la bienfaisance d'un Roi devient toute-puissante , Hélas ! Sire , vous êtes à cet âge heureux où dans une belle ame la volonté du bien est une passion active & brûlante. C'est dans la jeunesse des Rois , que doivent s'opérer les révolutions utiles. Dans le cours d'un long regne , la sensibilité d'un Monarque s'émousse , son activité s'affoiblit , son ame se fatigue & se rebute. Une triste expérience lui apprend à moins estimer les hommes ; il se voit seul & sans secours pour opérer le bien qu'il voudroit faire : cet abandon l'accable , & en cessant de croire à la vertu , il perd le courage de la bonté. Il parvient enfin à cet âge où les infirmités , l'approche de la mort , le soin & l'amour de soi-même rompent tous ses autres liens ; séparé de son peuple , il entre dans la solitude de la caducité , s'endort d'un sommeil léthargique ; & la nation elle-même , privée alors du ressort de l'espérance , semble vieillir avec son Souverain. La France a paru se ranimer , Sire , à l'aurore de votre regne , elle a déjà repris son rang & sa dignité dans l'Europe , & nous avons vu le crédit renaître avec l'espoir de l'économie , l'honneur national s'appuyer sur la vigueur de vos conseils , & nos ports , soli-



taires depuis si long-temps , couverts de flottes imposantes. Cet amour du bien ne se ralentira pas sans doute , & les pauvres ne seront pas oubliés dans cette régénération universelle , qui doit être l'objet de vos soins paternels. Vous les avez visités, Sire, vous les avez soulagés dans une saison rigoureuse ; mais votre vigilance royale ne se bornera point aux misères qui environnent ce palais. Votre auguste Pere vous recommande , du haut du ciel , les établissemens publics. Pensez quelquefois , Sire , à ce qu'il auroit fait sur le trône où vous êtes assis : c'est là ce que vous devez faire , & si vous exécutez ses projets vertueux durant le cours de votre vie , vous partagerez sa couronne pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

*De Paris , le 23 Mai 1778.*

ON vient de recueillir dans une brochure très-élégamment imprimée d'environ 400 pages , toutes les chansons qu'on a faites depuis *l'Anthologie françoise*. Ce recueil est intitulé *Le petit Chansonnier françois ou Choix des meilleures chansons , sur des airs connus*. Ce choix est fait avec goût. Je vous transcrirai quelques couplets qui n'ont point été repandus. La plupart des autres sont dans la bouche de tout le monde.

### LA CONSOLATION.

*Air de tous les Capucins du monde , &c.*

Ma maitresse en épouse un autre ;

Amis , quelle erreur est la vôtre

D'en craindre pour moi du tourment !

Qui de nous vait qu'on le regrette !

Elle perd le plus tendre amant :

Moi, je ne perds qu'une coquette.

Je veux une femme accomplie

Qui pour plaire se multiplie

Avec tant d'art & d'agrément,

Qu'on puisse éprouver, quand on l'aime,

Tous les plaisirs du changement.

Jusques dans la confiance même.

### LE CHARME DE L'AMOUR.

Air : *Vous qui du Vulgaire stupide, &c.*

L'eau qui caresse ce rivage,

La rose qui s'ouvre au zéphir,

Le vent qui rit dans ce feuillage,

Tout dit qu'aimer est un plaisir.

De deux amans l'égale flamme

Doublement fait les rendre heureux.

Les indifférens n'ont qu'une ame,

Mais lorsqu'on aime, on en a deux.

L'exemple suivant est trop intéressant pour  
ne pas trouver place dans votre collection :

» M. Gayot de la Réjasse, tenant sa place sur  
» un Tribunal de justice, se livra au sommeil  
» contre sa coutume, & pour la première fois  
» de sa vie, l'excès du travail, de veilles ex-  
» traordinaires pour le bien public, l'avoient  
» fait succomber sous le poids de la fatigue.  
» Quand on vint aux opinions, il donna sa  
» voix. La décision du procès fut fort balancée.

» cée, puisque celui qui le gagna, n'eut pa-  
 » vanrage qu'à la pluralité d'une seule voix, ce  
 » qui jetta ce Juge dans une scrupuleuse crainte  
 » qu'on eût mal jugé cette cause. Pour éclair-  
 » cir son doute, l'audience étant finie, il fit  
 » porter chez lui les sacs des parties, qu'il  
 » examina avec attention; & ayant reconnu  
 » que son soupçon étoit bien fondé, il fit ve-  
 » nir la partie qu'on avoit condamnée & lui  
 » remboursa de ses propres deniers, le capi-  
 » tal & les dépens auxquels elle avoit été con-  
 » damnée. »

Voici une autre anecdote tirée du même re-  
 cueil, & qui n'est certainement pas la moins  
 piquante.

» La probité est une vertu plus rare qu'on ne  
 » pense. Quelque jaloux qu'on soit du titre  
 » d'honnête homme, il en est peut-être bien  
 » peu qui le méritent véritablement. Un parti-  
 » culier laisse dans un fiacre un sac de 1200 li-  
 » vres; arrivé chez lui, il ne se rappelle que  
 » quelques heures après, l'oubli qu'il a fait de  
 » son argent, il affiche par-tout sa perte &  
 » promet deux louis de récompense à celui qui  
 » lui rapportera le sac. Le fiacre se transporte  
 » aussi-tôt chez le particulier & le lui remet.  
 » Celui-ci, sous prétexte d'être occupé, dit au  
 » fiacre de repasser dans une heure pour re-  
 » cevoir sa récompense; le fiacre se retire, &  
 » revient au temps marqué. Le particulier,  
 » loin de lui donner la récompense promise  
 » l'accuse d'avoir volé trois louis sur la somme  
 » contenue dans le sac. Le fiacre va se plain-  
 » dre sur le champ au Lieutenant-général de

Police. Ce Magistrat mande le particulier pour une affaire très-importante; celui-ci s'y rend. — Quelle somme avez-vous réclamée, dit le Magistrat ? — La somme de douze cens livres, & je l'affirme. — Et vous, dit-il au sacre, quelle somme avez-vous trouvée dans le sac ? n'en avez-vous rien distrait ? — J'y ai trouvé douze cens livres; je n'en ai rien ôté; je l'affirme devant Dieu & devant les hommes. — En ce cas, reprit le Magistrat en s'adressant au particulier, puisque le sac ne contient point la somme que vous avez réclamée, il ne vous appartient pas; mais il appartient à cet honnête garçon qui, par sa droiture & par sa fidélité, est incapable de la bassesse dont vous l'accusez; étant possesseur de l'argent, il eût pu le garder en entier s'il eût été mal-honnête homme.

Voilà tout ce que j'ai pu tirer de deux gros volumes de plus de 600 pages chacun, intitulés *Bienfaisance française*. L'auteur, pour grossir les volumes, ne nous fait pas grace de la moindre fondation. Il rapporte même des actions de bienfaisance du fameux Marin si connu par les Mémoires de M. de Beaumarchais. Il étoit chargé de distribuer les aumônes d'une grande Princesse, & il avoue qu'il a donné cet argent à une jeune fille. On ne fait pourquoi on trouve dans ce recueil la naissance & la mort des Princes & des Souverains.

Le Patriarche de la littérature, malgré son grand âge & ses maladies, est toujours d'une activité que rien n'égale. Il a tourmenté ses confreres à l'Académie pour faire un nouveau

Dictionnaire de la langue françoise, & pour appuyer chaque précepte d'un exemple puisé dans les meilleurs auteurs qui ont écrit en cette langue. On a eu beau lui représenter qu'un pareil ouvrage étoit l'affaire du temps. Il n'a voulu rien entendre, & l'on a dû s'assembler cette semaine pour décider, si l'on commenceroit cette entreprise. Il a bien fallu s'y résoudre. Les lettres ont été tirées au sort, & chaque académicien, (travailleur, s'entend) en a pris une. La lettre A est échue à M. de Voltaire. Il a dit : *je remercie l'académie au nom de l'Alphabet. — Et l'académie vous remercie au nom des Lettres*, a répondu M. le Chevalier de Chateaux, académicien connu par des productions aimables & estimables. Le grand homme est pressé de jouir ; & vous devinez bien, sans que je vous le dise, qu'il espère que le plus grand nombre des exemples seront tirés de ses ouvrages, & qu'on fera à coup sûr remarquer comme des solécismes les fautes échappées à Crébillon, à Rousseau, à Piron, & enfin à tous les hommes illustres dont la gloire importune le vieillard jaloux. Corneille n'y sera sûrement pas épargné.

Le peu de succès qu'avoit le *Journal françois* entre les mains de Mrs. Clément & Palissot, avoit décidé le Libraire Moutard à choisir M. l'Abbé Grosier pour rédacteur ; mais aujourd'hui ce journal est supprimé.

Les nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, que M. Bossu, Chevalier de Saint-Louis, ancien Capitaine de marine vient de po



blier , offrent plusieurs anecdotes curieuses .  
 mais la plus intéressante est l'histoire de la femme du Czarowitz . On ne peut la lire sans être ému , en voyant les vicissitudes de la fortune . C'est la première fois que cette histoire est publiée .

» On sait que le Prince de Wolffenbittel eut deux filles , dont l'ainée fut mariée à l'Empereur Charles VI , l'autre épousa le Czarowitz , fils indigne du Czar Pierre-le-Grand . Cette aimable Princesse ne put venir à bout , par ses graces naturelles , par les plus rares qualités du cœur & de l'esprit , d'adoucir les mœurs de ce Prince féroce . A son air affable & prévenant , à ses discours honnêtes & affectueux , ce sauvage ne répondoit que par des manieres brusques , des paroles outrageantes , & même par des traitemens les plus durs . On aura peut-être de la peine à croire qu'il porta la brutalité jusqu'à l'empoisonner trois fois ; heureusement la Princesse reçut un prompt secours qui arrêta les effets du poison . »

» Pour surcroît de malheur , il n'y avoit alors personne dans cette Cour qui pût s'opposer aux violences du Czarowitz : Pierre-le-Grand parcourroit l'Europe pour sortir de l'obscurité où ses prédécesseurs avoient vécu , & pour se mettre en état de créer un nouvel Empire . »

» Un jour la Princesse étant grosse de huit mois , son mari lui donna tant de coups de pied dans le ventre qu'on la trouva évanouie & baignée dans son sang . Après avoir quelque temps contemplé son ouvrage avec des yeux satisfaits , le barbare partit pour une de ses maisons de

campagne. Des personnes, touchées du sort de cette infortunée Princesse, résolurent de l'arracher pour jamais à son indigne époux. Les femmes furent gagnées ; on écrivit à Czarowina qu'elle étoit morte. Le Prince dépêcha aussitôt un courier pour ordonner qu'on l'enterrât sans cérémonies. Il croyoit par-là ôter au public la connoissance des mauvais traitemens qu'il lui avoit fait éprouver la veille. »

» La Comtesse de Konigsmark, mere de Maurice, Comte de Saxe, la fit évader du palais où elle étoit enfermée ; elle lui donna un vieux domestique de confiance qui savoit l'Allemand & le François, & une femme pour l'accompagner ; elle part *incognito*, n'ayant pour ressource que le peu d'argent & de bijoux qu'elle put ramasser. Toute l'Europe porta le bruit d'une bûche qu'on avoit mise dans son cercueil. »

» La Princesse arriva à Paris ; mais craignant d'y être reconnue, elle en partit pour se rendre à l'Orient, d'où partoient les vaisseaux de la Compagnie des Indes, à qui le Roi avoit concédé la Louisiane, qu'on appelloit le *Mississipi*. Elle s'embarqua avec les huit cens Allemands qu'on envoyoit pour peupler cette contrée nouvellement découverte. La Princesse accompagnée de son fidele domestique, qu'elle faisoit passer pour son pere, & de sa femme de-chambre, arriva à bon port à la Louisiane.

» Cette illustre inconnue ne tarda pas à fixer les yeux & l'admiration de tous les habitans. Le Chevalier d'Aubant, Officier plein de mérite, qui avoit été autrefois à St. Pétersbourg

y solliciter de l'emploi, reconnut la Prin-  
 cesse; il n'osa d'abord s'en rapporter au témoi-  
 gnage de ses yeux; mais après avoir examiné  
 attentivement sa démarche, son air, les  
 traits de son visage; réfléchissant, d'un autre  
 côté, sur le caractère odieux du Czarowitz, il  
 ne put douter que ce ne fût elle-même: il eut  
 cependant la prudence de se taire, & se rendit  
 inutile au vieux domestique, que celui-ci lui  
 donna toute sa confiance. Il se dit Allemand,  
 lui déclara qu'il avoit une somme suffisante  
 pour former une habitation sur les bords du  
 fleuve de Mississipi. D'Aubant, qui étoit très-  
 entendu, en se chargeant de l'exploiter, unit  
 de petits fonds à ceux de l'étrangère pour ache-  
 ver des negres en société. »  
 Le Chevalier ne négligea rien pour s'atti-  
 rer l'estime de la Princesse, à laquelle il donnoit  
 sur toutes les occasions de nouvelles preuves  
 de son intelligence, de son zèle & de son dé-  
 vouement. Un jour qu'il se trouva seul avec  
 elle, il ne fut plus maître de garder le silence:  
 vain d'une tendresse respectueuse, il tombe à  
 ses genoux, & lui avoue qu'il la connoît. Cet  
 aveu jeta d'abord la Princesse dans une espece  
 de désespoir; mais se rassurant sur l'épreuve  
 qu'elle avoit faite de la prudence de cet Offi-  
 cier, elle lui en témoigna sa reconnoissance, &  
 lui fit jurer qu'il garderoit inviolablement ce  
 secret. »

Quelque temps après, on apprit à la Nou-  
 velle-Orléans, par les Gazettes d'Europe, la  
 catastrophe arrivée en Russie, & la mort du  
 Czarowitz en 1719, qui s'étoit révolté contre

Pierre-le-Grand. Ce Prince dénaturé s'étoit vanté, pendant l'absence de son pere, qu'il deferoit après sa mort tout ce que ce génie créateur avoit fait.

La Princesse, morte civilement en Europe, ne voulut point y retourner. Le souvenir de ses malheurs passés lui fit sans doute préférer les douceurs d'une vie privée. Le bon vieillard, qu'elle daignoit appeller son pere, & qui, si on peut le dire, en remplissoit tous les devoirs, lui fut enlevé dans le même temps. Sa mort la pénétra d'une douleur qu'on ne sauroit exprimer. Elle sentoit qu'elle avoit perdu son plus cher appui, l'homme à qui elle devoit tout, depuis qu'elle étoit devenue la victime des caprices du sort.

L'amour du Chevalier d'Aubant n'avoit pas échappé à la pénétration de la Princesse, quoique toujours couvert du voile de l'attachement & du respect. Elle n'avoit plus que lui pour consolateur & pour confident; lui seul étoit le soutien de sa vie. Aussi, ce fut alors, qu'en lui rendant toujours les honneurs dus aux Souverains, il redoubla ses soins pour lui faire oublier ses peines, & pour lui procurer tous les agrémens possibles. Sa droiture, sa capacité & son empressement à la servir lui avoient gagné la bienveillance de la Princesse. Bientôt elle ouvrit son ame à un sentiment plus tendre & plus généreux, & elle ne balança pas à couronner les vœux du Chevalier.

La voilà donc femme d'un Capitaine d'infanterie, dans un pays peuplé de Negres.



milieu d'une Nation sauvage, & de gens de toute espece, & cependant Princesse sortie d'un sang auguste, veuve de l'héritier d'un des plus vastes Empires du monde, & sœur de l'Impératrice d'Occident; ne s'occupant que du devoir de partager avec son mari les travaux pénibles qu'exige une nouvelle habitation, & mille fois plus heureuse dans cet état, que lorsqu'elle étoit dans le Palais Impérial à Pétersbourg; & peut-être même plus que sa sœur sur le Trône des Césars. Le Ciel donna à ces vertueux époux, pour fruit de leur union, une fille que Madame d'Aubant nourrit elle-même, & à qui elle apprit l'Allemand, la langue naturelle.

Quelques années après, le Chevalier d'Aubant ayant été attaqué de la fistule, vendit sa habitation, & alla à Paris pour s'y faire guérir. Madame d'Aubant soigna elle-même son mari, avec toute l'affection de la plus tendre des épouses. Pendant la convalescence du Chevalier, elle alloit quelquefois se promener aux Thuilleries avec sa fille. Un jour, comme elle parloit allemand, le Comte de Saxe passoit dans la même allée, entendant parler la langue de son Pays, approcha. Quelle sa surprise, en reconnoissant la Princesse! Il le pria instamment de garder le secret, lui raconta de quelle maniere la Comtesse de Königsmark avoit favorisé son évasion de Pétersbourg. Le Comte de Saxe ne lui dissimula point qu'il en parleroit au Roi. La Princesse demanda en grace de ne le faire que dans six mois. Le Comte y consentit & lui de-



manda la permission de l'aller voir. Elle la lui accorda, à condition qu'il n'iroit chez elle que la nuit & sans témoins. »

» Cependant, le Chevalier d'Aubant, déjà rétabli de sa maladie, voyoit ses fonds presque épuisés. Il sollicita & obtint de la Compagnie des Indes la majorité de l'Isle de Bourbon. Le Comte de Saxe alloit de temps en temps rendre ses devoirs à Madame d'Aubant. Les trois mois expirés, il ne manqua pas de se rendre chez elle avant de parler au Roi. Il ne put revenir de son étonnement, lorsqu'il apprit que Madame d'Aubant étoit partie, avec son mari & sa fille, pour les Indes Orientales. Le Comte alla tout de suite informer le Roi, qui envoya chercher le Ministre, & lui ordonna d'écrire au Gouverneur de Bourbon de traiter Madame d'Aubant avec la plus grande distinction. Sa Majesté écrivit de sa propre main une lettre à la Reine de Hongrie, quoiqu'il fût en guerre avec elle, pour l'instruire du sort de sa tante. La Reine remercia le Roi & lui adressa une lettre pour Madame d'Aubant, dans laquelle elle la sollicitoit de se rendre près d'elle, & d'abandonner son mari & sa fille, dont le Roi de France prendroit soin. »

» Cette généreuse Princesse refusa de se rendre à une pareille condition. Elle resta à l'Isle de Bourbon jusqu'en 1754. Devenue veuve, après avoir perdu sa fille, elle retourna à Paris où elle vécut ignorée. On a dit qu'elle s'étoit retirée à Montmartre, & qu'elle y étoit encore en 1760; d'autres disent à Bruxelles.

où l'illustre Maison de Brunswick lui faisoit une pension de soixante mille florins, dont cette respectable Princesse donnoit les trois quarts aux pauvres, qui l'appelloient leur mere. »

*De Versailles, le 28 Mai 1778.*

LES forces immenses que l'Angleterre est parvenue à rassembler en si peu de temps, sont bien capables d'effrayer, sur-tout lorsqu'on ne peut s'empêcher de craindre que la Marine angloise n'ait sur la nôtre presque neuve l'avantage de l'habileté & du grand usage de la mer. Nous regrettons que notre gouvernement, livré à un système de prudence & de modération, n'ait pas profité du moment où l'Angleterre étourdie par les circonstances, se croyoit perdue, & qu'il ait laissé à ses Ministres le temps de se reconnoître & de voir qu'en faisant de grands efforts, il auroit de grandes ressources. La fortune qui sembloit s'être lassée de favoriser les Anglois commence à revenir sur eux. Les vents contraires qui ont si longtemps retenu l'escadre de Toulon dans la Méditerranée, ont donné le temps à l'Angleterre d'avoir deux escadres prêtes, l'une pour suivre le Comte d'Estaing & l'autre pour contenir celle de Brest.

Le Roi avoit commandé à M. le Duc de Chartres qu'un de ses soins, à son arrivée à Brest, devoit être de tâcher de dissiper l'antipathie dangereuse entre les Officiers de la Marine Royale & ceux de la Marine marchande.

qu'on y avoit joints. Ce Prince n'a pas manqué de les inviter pêle-mêle à sa table , & de leur prêcher l'union & l'estime réciproque. Il leur a fait observer que le célèbre *Dugué Trouin* & le fameux *Jean Bart* étoient sortis de la classe marchande , & qu'enfin lui , Duc de Chartres , se feroit honneur de servir avec eux. Il faut espérer que ces bonnes raisons , le temps & la sévérité mettront cette partie dans l'ordre convenable , sans quoi les chefs d'escadre auroient tout à craindre dans leurs opérations. Il y a beaucoup de maladies à Brest & sur les équipages , mais les secours de la médecine y abondent.

Le Conseil d'Etat a enfin admis la Requête en cassation du Jugement porté par le Parlement contre le Comte de Lally. Vous ne doutez pas de toutes les menées que les Parlementaires ont employées pour parer ce coup cruel , mais le parti contraire étoit très-puissant & avoit toute la haute noblesse. La pluralité a été de 35 voix contre 24. On croit que la révision du procès sera confiée au Parlement de Nancy. L'arrêt qui a fait décapiter cette victime d'une cabale ennemie , a été déclaré nul comme rendu contre la forme judiciaire du Code criminel. Les Parlementaires sont furieux de la cassation de son arrêt contre le Comte de Lally. Ils attribuent cette cassation à la faveur dont la Reine honore la famille de *Lally* & de *Dillon*.

On prépare à Trianon une fête champêtre pour amuser la Reine au retour de *Marly*. Cette fête sera allégorique avec chants & dan

ses, & représentera tous les attributs de la fécondité, de la bienfaisance, de la tendresse maternelle, &c.

*De Paris, le 30 Mai 1778.*

M. de Voltaire aura bien de la peine, si l'on en croit les médecins, à se tirer d'affaire. Il est dans un état fort inquiétant. Le mélange de mieux qu'il éprouve est suivi ordinairement d'un accès plus dangereux. Pour le soulager d'une rétention d'urine, M. Tronchin lui avoit ordonné une certaine prise de laudanum, & le vieillard a eu l'imprudence de doubler la dose. Il en est résulté un assoupissement qui ressemble à la démence, & dont il ne sort que par des accès de fureur.

Je viens de trouver un quatrain de ce poète célèbre, lequel est, je crois, fort peu connu. Il est aussi ingénieux que galant. M. de Voltaire entra chez Madame de Pompadour qui étoit occupée à dessiner une tête au crayon. La Marquise en fit présent au poète, & celui-ci mit sur le champ ces quatre vers au bas du portrait.

Pompadour, ton crayon divin  
Devoit dessiner ton visage.  
Jamais une plus belle main  
N'auroit fait un plus bel ouvrage;

La Dlle. Mars a débuté ici avec succès dans les rôles de Mlle. Dumefnil. Elle a une belle figure & un organe très-plein & très-sonore : mais il lui manque de la douceur & de la

soupleſſe. Monvel lui a donné des leçons ; on prétend même qu'il va l'épouſer. Comme elle a fix mille livres de rente , & que Monvel eſt fort maigre & fort endetté , on n'a pas manqué de rappeler un ancien proverbe , en diſant : ce mariage viendra comme *Mars en carême*.

Un anonyme vient de mettre au jour un éloge de Philippe , Duc d'Orléans , régent du Royaume ; je vais vous extraire de cette brochure deux ou trois anecdotes aſſez curieufes , que vous pourrez joindre à celles que je vous ai déjà envoyées , concernant le même Prince & que j'ai tirées d'une autre ſource. « Le » Régent diſoit quelquefois : *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur ; eſt un courtiſan par fait*. » Le trait ſuivant peut ſervir de commentaire à cette définition. « Il avoit exilé M. d'Agueſſeau , mais ſans lui ôter ſon eſtime ni ſon amitié. Un jour il dit en préſence d'une partie de la Cour , qu'il vouloit avoir l'avis de M. le Chancelier ſur une affaire importante. Tout le monde garda le ſilence ; M. d'Ormeſſon ſeul , beau-frere du Magiſtrat diſgracié , prit la parole & offrit de ſe charger de la commiſſion , parce qu'il partoît pour Fréſnes , en ſortant du Conſeil. Les courtiſans ſe regardoient. Philippe s'aperçut de leur étonnement , & après avoir dit à M. d'Ormeſſon qu'il lui donneroit ſes dépêches , il ajouta en ſe retournant vers les autres : Meſſieurs , j'aime mieux cette noble franchise que votre fauſſe prudence , & que votre diſſimulation. » Une de ſes maîtrefſes lui avoit été en



levée par un gentilhomme. C'étoit , à ce qu'on croit par le fameux Comte de Caylus , qui en effet étoit très-bien reçu chez cette Dame. Le Prince étoit piqué , & ses favoris l'excitoient à la vengeance. — Punissez, disoit-on, un téméraire. La vengeance vous est si facile. — Je le fais , répondit-il , un mot suffit pour me défaire d'un rival , & c'est ce qui m'empêche de le prononcer. »

» On a conservé quelques traits qui achevent de peindre l'ame de ce Prince. Le Chevalier de Mesnilles , qui avoit été impliqué dans la conspiration de Cellamare , fut mis en prison. Mais tout son crime étoit de n'avoir pas trahi ceux qui lui avoient donné leur confiance. Un Marquis de Mesnilles d'une autre famille alla trouver le Duc d'Orléans pour l'assurer qu'il n'étoit ni parent ni ami du Chevalier. — Tant pis pour vous , répondit le Régent ; le Chevalier est un fort galant homme. »

» Dans la même conspiration étoit engagé le Comte de Laval. Il fut enfermé à la Bastille ; mais il imagina un expédient pour n'être pas étranger à tout ce qui se passoit hors de sa prison. Il feignit d'avoir besoin deux fois par jour d'un apothicaire ; c'étoit son confident. On le sut , & l'on en parla au Régent pour lui enlever cette ressource. Le Prince répondit : *Puisqu'il ne lui reste que ce plaisir , il faut au moins le lui laisser.* »

Voici un autre trait qui prouve que Philippe connoissoit bien le cœur humain. « Un homme & une femme de la Cour s'aimoient perduelement. Il forma le projet de les guérir

de leur amour en deux fois vingt-quatre heures. Il les fit enfermer ensemble. Au bout de vingt-quatre heures, les deux amans demandèrent qu'on les séparât. Cette épreuve imaginée par le Régent a fourni à la Motte le sujet de la jolie fable des deux moineaux.

Philippe aimoit généralement tous les arts. Il en cultivoit même plusieurs avec succès. Il s'est principalement adonné à la chymie, & on lui est redevable de quelques découvertes assez importantes dans cette science. Il composoit aussi de la musique. Mais ce qu'on ne peut trop remarquer dans un artiste de son rang, il n'exigeoit point d'éloges. Il croyoit peu à ceux qu'on lui donnoit. Un jour il avoit fait représenter chez lui devant une société choisie, un opéra dont il avoit fait la musique, & dont les paroles étoient du Marquis de la Fare, Capitaine de ses Gardes. Campra, en sortant, dit au Prince : la musique est bonne ; mais les vers ne sont pas du même prix. Le Régent appella aussi-tôt le Marquis de la Fare. « Parle, lui dit-il, à Campra en particulier : il trouvera les vers bons & la musique mauvaise. Sais-tu à quoi il faut s'en tenir ? c'est que le tout ne vaut rien. »

Si l'on en croit quelques personnes bien informées, Voltaire a cabalé pour payer au Marquis de Villette l'hospitalité qu'il en a reçue, en lui procurant le prix de poésie que l'Académie donnera au mois d'Août prochain. Le Marquis assuré du succès avoit déjà griffonné des vers sur le sixième livre de l'Iliade. La

Marquis de Villette traduire Homere , & le traduire en vers ! *Risum teneatis amici.*

Enfin, nous aurons des bouffons. Ils sont arrivés en cette Capitale , & le sort qu'on leur fait est trop brillant pour ne les avoir pas déterminés à quitter l'Italie.

Si vous étiez témoin , Monsieur , de la sécheresse que la littérature éprouve ici , vous plaindriez bien sincèrement les peines souvent infructueuses que je me donne pour vous intéresser ou du moins vous amuser. Je suis forcé le plus souvent de fureter dans des porte-feuilles particuliers , & je n'y trouve pas toujours des anecdotes aussi piquantes que celle-ci , qui regarde Madame de Maintenon , & que je n'ai encore vue nulle part , pas même dans ses mémoires. Le philosophe peut faire des réflexions utiles en contemplant le point d'humiliation d'où cette femme est partie pour arriver à cette élévation qui lui a fait partager la couche d'un des plus grands Rois. Dans tout l'éclat de sa faveur , c'est-à-dire , lorsque , par une hipocrisie soutenue , elle eut amené Louis XIV à l'épouser , il parut un jour dans son antichambre un homme qui fendit la foule , & qui l'abordant avec une hardiesse respectueuse , lui dit. « Il y a quarante ans , Madame , que je ne vous ai vue , & vous ne pouvez me reconnoître ; mais vous ne pouvez m'avoir totalement oublié. Vous souvient-il qu'à votre retour des isles , vous vous rendiez tous les jeudis à la porte des Jésuites de la Rochelle , où , suivant l'usage de la plupart des communautés , de jeunes Peres distribuoient de

la soupe aux pauvres. Employé à mon tour dans cette distribution, je vous distinguai dans la foule des mendiants. Je vous rapporte sans crainte un fait que vous écoutez sans rougir. Je fus frappé de la noblesse de votre physionomie. Vous ne me parûtes point faite pour un état si vil. J'observai votre embarras à vous présenter pour avoir part à l'aumône, & j'en eus pitié. — C'est donc vous, Monsieur, lui dit Madame de Maintenon, qui, pour m'épargner la honte d'être confondue avec ces misérables, fîtes apporter la soupe chez moi, en me témoignant mille regrets d'être bornée à un si médiocre secours ? Vous me sauvâtes doublement la vie, & en me donnant cette nourriture, & en compatissant à ce que je souffrois d'être obligée de mendier publiquement. » Elle lui demanda ensuite ce qu'elle pouvoit faire pour lui, & lui présenta une bourse de cent pistoles, en lui promettant de la remplir tous les ans, jusqu'à ce qu'elle ait pu lui obtenir une place. Le Roi étant entré chez elle dans ce moment, elle lui dit : » Vous voyez mon pere nourricier, & vous ne ferez plus surpris, Sire, si je vous importune quelquefois pour les orphelins. »

Depuis peu, plusieurs personnes ont fait des banqueroutes assez considérables. Ce qu'il y a de singulier dans ces faillites, c'est que trois personnes d'un état absolument différent ont déposé leur Bilan le même jour ; la fameuse Gourdan, la pourvoyeuse des plaisirs de toute la noblesse & de toute la haute finance ; le Principal du college du Plessis dont la ban-



queroute monte , à ce qu'on dit , à plus de cent mille écus , & enfin le bourreau de cette Capitale.

Je ne vous parle point de tous les livres assez médiocres dont nous sommes inondés chaque jour ; eh , n'avez-vous pas pour les connoître , le *Mercur de France* qui n'a pas son pareil pour l'énigme & le logogriphe ; & le *Journal de politique & de littérature* , où le *Fameux critique* dicte ses oracles avec tant de bonne foi & tant d'aménité , & le *Journal de Paris* qui imprime avec tant de complaisance tout ce qu'on lui envoie , & le *Journal des sciences & beaux arts* qui , remplaçant le *Journal chrétien* , fournit tous les mois des prônes aux pauvres curés de village , presque pour rien , &c. &c. Je vous ferai cependant une analyse très-succinte d'une petite brochure , attribuée à M. le Comte de Lauragais , & qui a pour titre : *Mémoire inutile sur un sujet important*. Après quelques phrases ironiques sur M. Linguet que l'auteur appelle toujours *Docteur ès loix* , il prétend que les courses sont absolument nécessaires pour avoir de bons chevaux. Selon lui , il faudroit laisser à chaque particulier la liberté de faire multiplier ses chevaux à sa fantaisie , & l'écrivain pense qu'on s'en trouveroit beaucoup mieux , lorsqu'il seroit nécessaire de faire des remontes à nos régimens de cavalerie. Il assure qu'en Angleterre , la quantité de chevaux de toute espece est presqu'incroyable , & qu'il n'y a point d'administration publique dans les haras : enfin cette brochure présente quelques traits d'es-



prit, mais en même temps des écarts si fréquens qu'on se fatigue à suivre les raisonnemens de l'auteur, malgré le petit espace qu'il fait parcourir. C'est une des folies les plus bizarres qui soit encore sortie de la presse.

Vous avez su combien l'abbé Terrasson étoit vraiment philosophe; avec quelle indifférence il a vu toute la fortune renversée par le système. Un jour cet Abbé passoit dans la rue, vêtu d'une manière bizarre & négligée, quelques enfans & quelques gens du peuple le suivoient avec des huées. Un de ses amis le rencontra & voulut écarter ces insolens. — *Eh! mon ami, dit l'Abbé, laissez-les faire. Cela les amuse & je ne peux leur faire que ce bien-là.*

Dans une société, on parloit dernièrement des scènes comiques que la modestie excessive du fameux critique donne de temps en temps au public. Un homme d'esprit qui n'avoit point encore parlé, dit: *Il y a long-temps que je connois ce petit bon homme. Je l'ai vu naître. Je l'ai suivi dans le monde, & me suis apperçu qu'il avoit un art infini pour cacher ses vices sous ses défauts.* Je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus ingénieux & de plus énergique.

On vient de me communiquer un manuscrit qui m'a paru trop piquant pour ne pas vous plaire. Il s'agit de prouver que les femmes sont plus faites pour réussir dans les négociations politiques que les hommes. A ne voir que le gros de la question, vous serez étonné combien l'Auteur a su répandre d'agréments & de légèreté sur une matière qui semble au premier

coup-d'œil, sèche & stérile. On le dit traduit de l'Anglois.

» La politique semble une science abstraite & compliquée, peu faite pour les Dames. Si j'écrivois dans un autre pays, en France, par exemple, où la loi rigoureuse interdit au sexe toute prétention au gouvernement, & souvent l'administration de son propre bien, je n'aurois garde de faire retentir à ses oreilles délicates ce mot pédantesque & barbare. Mais je travaille pour ma patrie, pour le nord de l'Europe, c'est-à-dire, pour des nations où les femmes austères, instruites, réfléchies, réunissent la force & les graces. Leurs organes plus vigoureux leur permettent la contention d'esprit nécessaire pour les études les plus sérieuses, & si elles n'ont pas les vapeurs, les maladies de nerf, toutes les gentilleses des autres, elles en sont dédommagées par un caractère mâle & intrépide qui les rend propres au gouvernement le plus difficile; & quel moment fut jamais aussi heureux pour parler politique au beau sexe, dans ce pays, que celui où deux Princesses en font principalement le destin? L'une exercée depuis long-temps à manier le sceptre, formée à l'école de l'adversité, & n'en soutenant que mieux l'éclat des succès, non contente de rendre ses sujets heureux, prépare encore le bonheur des générations futures par ses instructions sublimes à sa nombreuse postérité qu'elle fait asseoir sur la plupart des trônes de l'Europe, enfin donnant à l'Empire un chef digne de son auguste Mere. L'autre à peine montée sur un trône ébranlé par des secousses

multipliées & trouvant tout-à-coup en elle les ressources nécessaires pour le raffermir, surmontant par l'ascendant de son génie les factions intestines & les rivalités étrangères, faisant un Roi pour premier ouvrage : bientôt assaillie par un ennemi nombreux & puissant, soutenant la guerre avec une audace sans exemple & donnant la paix avec une modération plus rare encore. »

» Mais indépendamment des circonstances favorables, bien propres à tourner l'esprit des femmes de ma patrie vers un objet si flatteur pour elles, & si capable par conséquent de mériter leur attention, je veux leur démontrer que ce mot de politique effrayant d'abord n'est rien moins que tel ; que cette science à laquelle elles paroissent trop étrangères, elles la possèdent mieux que les Richelieu & les Alberoni. En effet, elles mettent souvent dans la conduite d'une intrigue amoureuse plus de confiance & de finesse que n'en employa Cromwell pour conduire Charles premier sur l'échafaud. Que les Dames me permettent quelques éclaircissements, & je les ferai convenir de mes assertions, qui du premier coup d'œil ont l'air du paradoxe. »

» Qu'est-ce que la politique d'un Souverain, sinon l'art de conserver ce qu'il a, ou d'usurper ce qu'il n'a pas ? La première est juste, l'autre injuste. De-là, le Monarque sage & le Monarque ambitieux. Celui-là, simple dans ses moyens comme dans ses vœux, n'a que deux choses à faire ; rendre ses peuples heureux pour se garantir des troubles du dedans, &

les aguerrir pour qu'ils puissent le soutenir contre les invasions du dehors. Celui-ci ayant une fois franchi les bornes de l'équité, n'a plus que des principes versatiles au gré de sa passion, & change de mesures en changeant de desirs. Je trouve dans ces deux Monarques la noble image de la femme honnête & de la femme coquette : la femme honnête, satisfaite de regner sur le cœur qu'elle possède, cherche à s'attacher son amant de plus en plus, en faisant son bonheur ; à le prémunir contre les séductions étrangères, en l'enivrant d'un amour toujours nouveau. La coquette s'arme de la puissance de ses attraits, voudroit faire autant d'esclaves de tous ceux qu'elle rencontre, varie d'attaques suivant les circonstances, & ne trouve aucun moyen illicite pour parvenir à son but. Or pour une femme honnête, que de coquettes dans ce monde ! De-là, cette multitude de tours, de ruses, de pièges, de perfidies, de trahisons, d'incidens bizarres, d'aventures singulieres dont sont remplis les Romans, archives de Paphos, où les Versac, & les Lovelace enflamment leur imagination, dignifient leur génie, & par de nouvelles combinaisons, fournissent matière à d'autres, & étendent le code de la galanterie. De même, peu de Princes équitables & beaucoup d'autres qui cherchent à envahir les possessions des autres ; ce qui est l'objet principal de l'histoire, & a fait enfanter ces longs & volumineux traités sur le droit des gens des Hobbes, des Grotius, des Puffendorf, des Machiavel, &c. »

» C'est ainsi que la politique simple dans ses



éléments, est devenue composée à l'infini, par le jeu de tant de passions qui se croisent, s'entrechoquent, & se combattent. Le Monarque le plus droit, le plus loyal, a été obligé de la suivre dans tous ses détours, sinon pour faire des dupes au moins pour ne pas l'être, pour se défendre, & jamais pour être agresseur. Un petit Etat, par exemple, après avoir tiré toute la force qu'il peut acquérir de lui-même par sa population, par la richesse de ses habitants, par l'énergie d'une administration intelligente & vertueuse, qui craint l'ambition inquiète d'un voisin trop puissant, est obligé malgré lui de suppléer à sa foiblesse par des secours étrangers. Tantôt il se lie avec d'autres ses égaux, qui ayant les mêmes intérêts & les mêmes raisons d'appréhender, font une ligue, une confédération. Tantôt il se ménage un protecteur dans un Potentat plus redoutable, en état de le garantir de l'invasion d'un usurpateur : ou bien, s'il a lieu de se défier de la bonne foi de son défenseur, il sème adroitement la division entre les deux, il les affoiblit l'un par l'autre ; il jouit en sécurité de la paix qu'il se procure à leurs dépens ; c'est encore la représentation en grand de ce qui se passe tous les jours dans les sociétés. Une jeune beauté qui entre dans le monde est bientôt dupe, si par des instructions salutaires elle n'est préparée contre les dangers qu'elle va courir. Il faut qu'elle se mette au fait, malgré elle, de tout le manège des gens pervers que son expérience lui ferait connaître trop tard ensuite. Heureusement elle ne manque de secours ni de conseils : presque tou-



tes les femmes , sentant leur impuissance , sont naturellement conjurées contre les hommes , & comme rarement la vertu du sexe lui suffit pour résister à force ouverte aux attaques qu'on lui livre ; à l'ingénuité , il substitue la fausseté ; à l'austérité , la ruse ; à la candeur , l'artifice , il excite les rivaux aux prises , & ne se garantit de leurs mauvais desseins , qu'en les faisant changer d'objet. Souvent aussi il devient la proie du défenseur , sous l'égide duquel il s'étoit rangé. »

» Car il faut remarquer à ce sujet que la politique n'est qu'un moyen de détourner , de diviser , de retarder les efforts d'un ennemi formidable & jamais celui de lui résister. C'est ce qui fait qu'inventée par la foiblesse , cette science en a toujours été le partage. C'est à Rome que M. de Voltaire en établit le centre , parce que c'est par elle que les Papes se sont élevés à ce degré de puissance , qui a fait trembler l'Europe , puissance toujours précaire , parce qu'elle n'étoit fondée que sur l'illusion & qui s'est bientôt dissipée avec le prestige qui grossissoit aux yeux des peuples , toutes les fois que les Souverains ont senti , essayé & mis leurs forces en opposition. Alexandre & Charles XII n'ont jamais intrigué. Le sentiment intime de leurs forces , cette impulsion d'un courage impatient de s'exercer , ne leur permettoit pas de se livrer aux lenteurs de la politique. »

» De ces observations , il résulte que cette science est plus à portée des femmes que des hommes ; que c'est à elles que l'invention en

est due, & que ceux-ci n'ont fait qu'étendre & développer en grand le principe établi d'après la constitution des deux sexes, qui a obligé le plus foible à réparer par le secours de l'adresse ce que la force lui refusoit. Si nous consultons les annales des Empires, nous trouverons la confirmation de cette vérité, nous verrons qu'elles ont souvent intrigué dans les Cours, excité les divisions, bouleversé les Etats, & que dans le Royaume où la loi les exclut du Gouvernement, elles sont encore presque toutes visiblement ou invisiblement l'ame des Conseils, elles font faire à leur gré la guerre ou la paix. »

» *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner*, a-t-on dit ? Si la dissimulation est la vertu des Rois, l'ame de la politique, qui la connoît mieux que les femmes ? Tibere cité entre les Princes possédant au plus haut degré cette science, prêt à mourir, se fardoit le visage & se montrait dans cet état au Peuple Romain pour lui cacher le mal qui le consumoit & pour le maintenir dans l'épouvante. Une vieille coquette jusques dans l'âge de la décrépitude, observe cette maxime. Elle veut dérober à ses adorateurs les outrages du temps. Elle est morte avant qu'on ait su qu'elle étoit laide. D'ailleurs, indépendamment de l'art, avec lequel le sexe se compose, multiplie ses grâces, répare sa beauté, prolonge sa jeunesse, il a celui plus difficile encore de masquer ses affections. Elevé dès l'âge le plus tendre à réprimer les mouvemens de son cœur, il maîtrise en silence ses passions, & les varie sur

la physionomie avec la même habileté qu'il assortit les couleurs de son teint. »

» Mais les Princes , en donnant l'impulsion aux diverses révolutions qu'ils combinent dans leur cabinet , n'agissent presque jamais immédiatement par eux-mêmes. Ils ont des ministres , des ambassadeurs , des plénipotentiaires , des agens subalternes , des émissaires , des espions. Tout cela se pratique encore en amour. Les Mercures , les proxenètes , les Bonneaux sont d'une grande ressource dans les intrigues du sexe. Il les met en action ou en est convenu. Et s'il n'a pas de négociations à leur donner , il faut toujours qu'il soit en garde contre eux , & qu'il veille sur les pièges qu'ils tendent sous ses pas. »

» Enfin la conclusion dernière de tous les mouvemens politiques , ce sont les traités , ou défensifs ou offensifs , ou secrets ou publics , ou directs ou indirects ; c'est ce qui consomme la gloire du négociateur. Il doit les énoncer toujours avec la plus grande clarté relativement aux intérêts de son maître , toujours d'une façon ambiguë & captieuse à l'égard de ceux des autres parties contractantes ; lier celles-ci à leurs engagemens d'une façon indissoluble ; ménager à celui-là les facilités de rompre quand il voudra. Il aura sur-tout dressé un chef-d'œuvre , si par la perfection de son artifice , les autres se félicitent d'avoir abusé son Souverain & ne reconnoissent leur faute qu'avec le temps & que par ces effets funestes & irréparables. »

» Osera-t-on dire que les femmes dans le

réultat de leurs menées , dans leurs conventions , n'entendent pas à merveille leurs intérêts ? Elles dictent ordinairement leurs traités en despotes & les hommes les souscrivent en esclaves. Elles donnent des fers , ils tendent les mains pour les recevoir ; ils les supplient de les enchaîner , & par une illusion , le triomphe du sexe , ils s'applaudissent de leur défaite , ou plutôt ils s'attribuent la victoire ; ils se couronnent en conquérans , ils s'enivrent de leur bonheur ; ils se réveillent humiliés , dépouillés , méprisés , maudissant leur illusion qui en se dissipant met le comble à leur malheur. »

» Il est superflu de pousser plus loin ces détails , les Dames doivent être maintenant convaincues de la vérité de ma première proposition. S'il leur reste encore quelque doute à cet égard , je terminerai par leur apprendre une anecdote concernant un ministre dont le nom est célèbre. »

» Ce Seigneur brillant de jeunesse & de fanté , orné des graces du langage & de l'esprit , mais repoussant par sa figure , sembloit s'exercer déjà dans les cercles à l'art d'intriguer , qu'il a possédé si éminemment & développé dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art non-seulement aux circonstances délicates où il falloit commencer par la ruse une séduction amoureuse à laquelle ne prêtoit pas son extérieur ; mais comme par un pressentiment secret , se sentant né pour travailler plus en grand , il s'en faisoit une occupation devenue bientôt un jeu pour lui. Un jour il paria de brouiller douze femmes

entr'elles & il y réussit. On voulut diminuer sa gloire, on trouva que la chose n'étoit pas difficile, & croyant lui proposer une négociation impossible, on lui dit que le chef-d'œuvre du génie seroit de les raccommoder. Il accepta le défi, & gagna de même. »

» C'est ce même Ministre qui depuis, trouvant la France plongée dans une guerre malheureuse dont elle ne pouvoit se tirer par la force des armes, tâcha d'opposer le génie de la politique au génie de la victoire aliéné, & fit partager à une autre Puissance & les pertes de son Souverain & une honte qui autrement auroit réjailli sur lui toute entière. Mais ce coup d'adresse n'eût été rien, si dès-lors méditant une vengeance lente & combinée, il n'eût aussi préparé les moyens de l'exécuter. C'est dans cet esprit que, cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que sa patrie répareroit dans une paix profonde ses forces épuisées, il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes; il excitoit les tracasseries entre les Colonies & la Métropole; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un ennemi formidable dans la personne de Hider-Ali-Kan, & du même coup d'œil embrassant tout le Nord, il attachoit à la France la Maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance; il enchainoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette réunion; il amusoit l'Impératrice des Russies, occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement, allumoit la guerre entr'elle & le Grand Seigneur, persuadé que



c'étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre son commerce du Levant ou celui avec la Russie. Enfin étant parvenu par une chaîne de combinaisons éloignées à voir cette Puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa marine pour secourir son alliée, il alloit de concert avec l'Espagne faire éclater les communs projets de ressentiment, lorsqu'une femme, plus adroite que lui, l'a renversé avec ses desseins.

» Mais j'en demande pardon aux Dames, insensiblement sans leur aveu, je suis entré en matière, & les voilà malgré elles embarquées avec moi. Je viens de former une esquisse de la situation où se trouvoient les affaires politiques au moment de la disgrâce du Duc de Choiseul; quoiqu'il n'ait quitté que depuis peu d'années le Gouvernement de la France, le système des Cours a déjà changé prodigieusement. L'Espagne impatiente de combattre & de se refaire de ses pertes, se plaint de l'esprit de paix qui dirigeoit le dernier Ministre des affaires étrangères sous le feu Roi, & semble être le même sous le regne actuel. Au reste, l'impulsion donnée par le Duc de Choiseul à toute l'Europe étoit si forte que l'ébranlement subsiste encore. Il est vrai que ses intentions n'ont pas été remplies. Il en a résulté des effets bien opposés à ses vues. Les troubles de Pologne en ont occasionné le démembrement: la guerre déclarée par les Turcs à la Russie n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière: les efforts pour chasser les Anglois de l'Inde ont tourné à leur avantage, & les y ont plus

olidement affermis , & peut-être que la résistance des Colonies ne fera qu'accélérer leur réunion , si l'on laisse le temps à la fermentation de se calmer , aux esprits de se concilier , aux enfans de la même patrie d'envisager un intérêt commun dans leur indivisibilité. »

» Tous ces points qui méritent d'être approfondis & font aujourd'hui la matière des spéculations des nouvelistes , seront traités la première fois. Les contestations élevées entre l'Espagne & le Portugal ne sont pas moins dignes d'attention , & je jetterai ensuite un regard rapide sur les autres Etats ; comme n'étant que spectateur indifférent , ou n'ayant qu'un intérêt secondaire à ces événemens , sur lesquels roule aujourd'hui la politique de l'Europe. Je tâcherai sur-tout d'y porter la clarté nécessaire & d'y joindre la rapidité de la narration , en un mot de gagner les suffrages de cette partie brillante & aimable de lecteurs auxquels je consacre mes veilles & que je cherche à instruire en l'amusant. . . . . »

Le manuscrit s'arrête ici : que pensez-vous de cette petite dissertation ? ne vous paroît-elle pas piquante ? vous aurez remarqué qu'elle doit avoir été composée en 1772 ou 1773.

Un ami m'apporte ce dialogue : je ne sais s'il part d'une plume françoise ou angloise , & n'ayant rien de mieux je vous le transcris.

*Le Cardinal de Richelieu & le Comte de Chatham aux Champs Elisés.*

*Le Comte.* A peine admis parmi ces ombres, je me suis empressé de chercher votre Eminence : lorsque j'habitois la région supérieure, mes amis & mes ennemis s'accordoient tous à me dire que je vous ressemblois étonnamment, par l'intrépidité du caractère, la précision des connoissances & l'élévation fastueuse de l'ame : je suis, ou pour mieux dire, j'étois William Pitt, Comte de Chatham, Secrétaire d'Etat sous le feu Roi de la Grande-Bretagne, & sous son successeur actuellement régnant : nous avons été dominés vous & moi par la même passion de porter au plus haute période possible la grandeur de nos pays, & d'être les premiers hommes de notre siècle & de nos nations respectives ; cette passion a donné une vigueur égale à votre conduite & à la mienne.

*Richelieu.* Ces rapports dans nos vues & notre caractère, me rendent votre présence agréable ; on démêle en vous un mérite peu commun, une ame qui plane au-dessus de ce troupeau de grands & de Ministres qui passent sans cesse en revue sous mes yeux, sans que j'y fasse la moindre attention : tout ce que vous voudrez bien m'apprendre de relatif à vous, fixera mon attention.

*Chatham.* J'avoue que le desir de me faire une haute réputation n'a point connu de bornes en moi, qu'il a constamment été la passion

tion de  
ment i  
partie  
considé  
damné  
héredit  
à la pr  
tempér  
gaire :  
réserve  
ment,  
des con  
vris en  
élocuti  
avec é  
e me l  
na fam  
dans le  
me d  
Rich  
elle est  
à moi,  
tre le  
dans R  
es acti  
ion de  
ope, j  
on hé  
grandi  
emis :  
mposan  
uis arm  
Chath  
itique  
Tome

tion dominante de mon ame : vraisemblablement il naquit dans mon berceau, & faisoit partie de ma constitution : il n'est point de considérations que je ne lui aie sacrifiées : condamné dès l'enfance au supplice d'une goutte héréditaire, je m'accoutumai de bonne heure à la privation de tout plaisir réprouvé par la tempérance, à celle de toute jouissance vulgaire : avide dans mon printemps des trésors réservés à l'automne, j'enrichis mon entendement, tendre encore, de la moisson précoce des connoissances humaines : bientôt je découvris en moi des facultés extraordinaires ; une élocution naturelle, qui, pour se développer avec éclat, n'attendoit qu'un peu de culture, je me hâtai de la lui donner, & le crédit de ma famille secondant mon ambition, j'obtins dans le Sénat une place où je ne tardai pas à me distinguer par ma véhémence éloquente.

*Richelieu.* Si l'ambition est une foiblesse, elle est celle des ames vraiment grandes. Quant à moi, j'eusse mieux aimé, comme César, être le premier dans un village, que le second dans Rome : j'ai été passionné à l'excès pour les actions d'éclat ; & chargé de l'administration de la plus puissante Monarchie de l'Europe, je me suis livré sans réserve à cette passion héroïque : j'avois deux objets à remplir : agrandir la France, & faire trembler mes ennemis : pour y réussir, il me falloit des titres imposans, une autorité sans bornes ; je me suis armé d'autorité & de titres.

*Chatham.* Je sais que vous avez été un politique consommé ; mais il me semble que vous

vous êtes moins attaché à illustrer votre Pays & vous-même, qu'à fomentier la division dans l'intérieur de la France, la rebellion au-dehors; vous avez semé la discorde d'une extrémité du globe à l'autre, & à tout prendre, vous étiez un Machiavel par excellence.

*Richelieu.* J'avoue que je n'ai jamais été arrêté par le scrupule, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de la France; je n'étois pas Ministre à demi: cependant, au lit de la mort, lorsque je me suis examiné comme Homme-d'Etat, je n'ai rien trouvé dans ma conduite qui pût exciter en moi le plus léger repentir.... Mais par ce que vous m'avez dit en m'abordant, il paroît que vous avez été à la tête des Con-seils de la Grande-Bretagne.

*Chatham.* Oui, je parvins enfin à ce poste glissant, objet de tous mes vœux; je sus m'y frayer un chemin en me jettant dans l'opposition, au moment même où je pris place dans la chambre: ma première attaque fut vive; je commençai par déclamer contre l'oligarchie, qui venoit d'ériger en système l'usage de la corruption: je me déchainai contre les hommes à places, à pensions, contre les connexions avec les petits Princes Allemands, les Parlemens septenaux, l'usage de tenir sur pied des armées dans le sein du Royaume; je blâmâi hautement & avec force jusqu'aux dispositions pacifiques de la Cour, je démontrâi qu'elles ne tendoient qu'à énerver le courage de la nation; que notre honneur exigeoit que nous fissions la guerre à l'Espagne; mon éloquence désespéra le Ministre, dont la politique étoit



d'éviter une rupture, crainte que le mauvais  
 succès n'accélérait sa chute; je haïssois per-  
 sonnellement ce Ministre, parce qu'offensé de  
 sa conduite au Parlement il m'avoit ôté ma  
 commission de cornette : inflexible comme Ca-  
 non, on me vit unir contre lui, à l'avantage  
 d'un maintien également aisé & imposant,  
 l'éloquence de Démosthène, déclamant contre  
 Philippe. Le tonnerre de mon organe éton-  
 noit, entraînoit tout; enfin, le Ministre con-  
 fondu abandonna les rênes : à cette époque  
 une chaîne d'extravagances, de bévues, de  
 revers, le tout secondé par quelques circon-  
 stances particulières, contribua à me faire re-  
 marquer : insensiblement on s'accoutuma à pen-  
 ser que mes avis pourroient être utiles; d'abord  
 je les donnai comme tels, bientôt ils devin-  
 rent des décrets : alors la confiance marchant  
 sur les pas du succès, j'eus la satisfaction de  
 voir régner en Angleterre cette unanimité pré-  
 cieuse qui me mit en état d'entreprendre da-  
 vantage : je ne doutai plus de rien, on me vit  
 attaquer la France sur mer, sur terre, dans  
 toutes ses possessions, tandis que je gouvernois  
 mon pays à-peu-près aussi lestement que vous  
 gouverniez Louis XIII.

*Richelieu.* Je vois que vous étiez homme à  
 vous conduire précisément comme je l'ai fait ;  
 si vous eussiez été à ma place : tout eût été  
 perdu si je n'eus pris & conservé le plus grand  
 ascendant sur le Roi ; dans le fonds, lui &  
 moi, nous n'étions qu'un, je lui étois aussi  
 nécessaire qu'il pouvoit me l'être ; ses ennemis  
 étoient les miens, il falloit qu'il m'armât de

toute son autorité pour me mettre en état de la faire reconnoître aux Princes du sang, à la haute noblesse, aux Parlemens, & de fouler aux pieds les chartres des Huguenots.

*Chatham.* Le fait est que notre mission sur la terre avoit des objets, non-seulement différens, mais singulièrement incompatibles : vous étiez le champion du despotisme, moi, celui de la liberté ; vous aviez à soutenir les droits de la Couronne, moi, ceux du genre-humain ; mon triomphe est d'avoir protégé la constitution contre les usurpations du Gouvernement ; ennemi des prérogatives arbitraires, ami des assemblées populaires, j'ai été le fléau de l'intolérance politique & religieuse, & c'est le peuple lui-même, qui, malgré la répugnance & du Souverain & de son Conseil, m'a élevé au premier poste de l'Etat.

*Richelieu.* Et comment vous y êtes-vous maintenu ? Ne s'est-il point formé de parti contre vous ?

*Chatham.* J'ai souvent résigné, mais jamais on ne m'a congédié : lorsque je m'aperçus que l'on négligeoit mes avis, & que je ne tenois plus les rênes que pour la forme, je les jettai à qui voulut les ramasser. J'avois la fierté de Richelieu, & je n'ai jamais pu souffrir la plus légère contradiction.

*Richelieu.* Je vous entends ; nous avons eu la même élévation d'ame, la même soif de domination, mais les circonstances ne se ressembloient pas de même, vous avez effuyé des dégoûts que je n'ai point connus, & sur l'attachement de mon maître, je n'ai jamais

été dans le cas de céder ni d'abandonner la partie.

*Chatham.* En cela votre sort a toujours excité mon envie ; quant à moi , avec toute ma fermeté , comme il falloit , autant qu'il étoit possible , unir le Républicain au Ministre , j'employois quelquefois la souplesse du jonc ; de la menace je passois à la prière , en sorte que mon caractère à cet égard pourroit ne pas paroître aussi décidé que le vôtre à des yeux superficiels ; mais comme vous l'avez remarqué , les circonstances étoient différentes , la conduite n'a pu être la même ; cela n'a pas empêché que je n'aie joui de toute mon importance jusqu'au dernier moment de ma vie : si j'eusse voulu faire la moindre démarche , un Duché & la Jarretiere étoient à mes ordres ; je pouvois encore ordonner la paix ou la guerre si le peuple eût entendu ma voix.

*Richelieu.* C'est-à-dire , en deux mots , que si vous eussiez été citoyen d'Athènes dans ses beaux jours , l'ostracisme eût vraisemblablement été le prix de vos talens dangereux.

*Chatham.* Vous vous trompez , j'étois populaire , mais non féditieux ; j'étois si peu suspect à mon Souverain , qu'à la conclusion de la paix il récompensa mes services d'un titre & d'une pension , que j'acceptai avec reconnaissance , ce qui acheva de lui prouver que je ne prétendois pas m'ériger en chef de faction.

*Richelieu.* Cette action dut sans doute rassurer le gouvernement contre les craintes que vous pouviez inspirer , mais vos partisans ne

furent-ils pas inquiets à leur tour lorsqu'ils vous virent anobli & enrichi ?

*Chatham.* Nous sommes dans des lieux où il faut dire enfin la vérité : je ne vous dissimulerai pas que l'on m'a reproché quelqu'inconscience dans ma conduite politique ; mais j'avois tant fait pour mon pays , je lui conservois encore un attachement si pur , qu'il crut devoir me traiter avec indulgence , & je ne me rappelle pas un moment de ma vie où il ait paru me retirer sa confiance : il m'a regardé jusqu'à ma dernière heure comme étant le seul homme capable de le sauver. Hélas ! je l'ai laissé sur le bord d'un précipice ; la France , en contractant avec nos Colonies rebelles un traité d'alliance , avoit jetté l'irrésolution dans le Conseil & dans le Sénat : frappé du danger dont je voyois ma patrie menacée , je quittai le lit de douleur pour essayer dans la chambre haute le pouvoir de mon éloquence ; je m'élevai avec tant de véhémence contre la pusillanimité de l'administration disposée à reconnaître l'indépendance des Colonies , que je fus combai à l'effort , & peu de temps après je fus débarrassé de mon existence charnelle ; depuis que j'habite ce séjour , une ombre angloise est arrivée , & m'a appris que mes concitoyens m'ont rendu des honneurs extraordinaires ; ils m'ont traité comme le pauvre Aristide , ils ont payé mes dettes , ils ont attaché à mon nom une pension considérable , élevé à ma gloire un monument glorieux ; il n'égale pas en somptuosité le mausolée de *Richelieu* , mais peut-être il sera aussi durable , & le nom de

Chatham ne sera pas inconnu à la postérité :  
 vouez que c'est une consolation dont vous  
 connoissez la douceur ?

Richelieu. Je suis charmé que vous la par-  
 agiez avec moi : c'est une seconde existence  
 incomparablement préférable à la première :  
 nous avons travaillé pour jouir, actuellement  
 nous jouissons.

*De Paris, le 6 Juin 1778.*

ON avoit cru que M. Suard obtiendrait le  
 privilège du *Mercur* ; mais comme il a fallu  
 renoncer & qu'il ne vouloit pas que ce morceau  
 lui échappât, il a conseillé à Panckouke son  
 beau-frère de s'en charger. En conséquence ce  
 libraire a offert de payer tout ce que devoit  
 le journal, tant aux pensionnaires, coopéra-  
 teurs, qu'aux fournisseurs, & il est en posses-  
 sion du privilège. Pour avoir un journal uni-  
 que, il a fait supprimer le *Journal François*  
 qui se supprimoit déjà très-bien de lui-même ;  
 & il se propose de faire paroître le *Mercur de*  
*France* trois fois par mois comme son *Journal*  
*de politique & de littérature*, qui par ce moyen  
 subsistera plus. On ne fait pas encore si la  
 rédaction du nouveau journal sera confiée au  
*lameux critique*. L'insolence & la mauvaise foi  
 qui caractérisent ses extraits, ont fait depuis  
 peu renouveler les plaintes les plus amères  
 contre ce petit juge fongueux ; on a sur-tout  
 été indigné du compte qu'il vient de rendre de  
 la satire de M. Gilbert, qui malgré sa criti-  
 que méprisante, ou si vous voulez méprisable,



a eu trois éditions consécutives en moins d'un mois ; de *Gabrielle d'Estrées*, tragédie de M. de Sauvigni, qui, malgré l'arrêt lancé par le petit oracle, vient d'être décoré de la croix de St. Louis & dont la pièce a été très-applaudie sur le théâtre de Versailles.

On vient de publier le second volume des *Annales poétiques* ; on y rapporte un grand nombre de poésies du célèbre Clément Marot, qui a été l'amant de Diane de Poitiers, de Marguerite de Navarre, &c. On y remarque cette pièce qui par la pureté du langage paraît avoir été écrite dans les beaux jours du siècle de Louis XIV.

Demandez-vous qui me fait glorieux ?

Helene a dit, & j'en ai bien mémoire,

Que de nous trois elle m'aimoit le mieux.

Voilà pourquoi j'ai tant d'aise & de gloire.

Vous me direz qu'il est assez notoire

Qu'elle se moque & que je suis déçu ;

Je le fais bien : mais point ne veux le croire,

Car je perdrais l'aise que j'ai reçu.

Je ne vous parle point d'une petite comédie très-peu comique qui a pour titre : *Les Paresseuses ou les Coëffures à la mode*. Je laisse aux Journalistes l'ennui de la lire & d'en rendre compte : mais je ne puis me dispenser de vous parler d'un nouveau projet d'établissement d'une Académie de modes, qu'on trouve à la fin de cette prétendue comédie. Pour prouver la nécessité de l'académie que l'auteur veut établir, il passe en revue les autres académies.

» La France, dit-il, s'honore depuis long

temps de l'établissement de l'Académie Française qui a illustré les regnes de Louis XIII & de Louis XIV, mais cette Académie n'est qu'un tribunal érigé pour décider du sort des mots qui sont à la mode, de la proscription de ceux qui n'y sont plus, & de la valeur de ceux qu'on peut y mettre. Assurément le rapport dans les habillemens est aussi intéressant que la convenance dans les périodes. Plus de gens subsistent de l'aunage des rubans que du roisé des paroles. La symétrie des ornemens flatte agréablement les yeux, tandis que l'arrangement des phrases ne produit qu'une sensation auriculaire & momentanée. »

» L'Académie des Belles-lettres met des systèmes en vogue & elle anéantit souvent les anciens : mais toutes ses recherches sont de pures spéculations. Il en résulte peu de choses en faveur de l'utilité publique, tandis qu'une découverte moderne dans les modes fait ouvrir toutes les bourses, fructifie dans les Provinces, & fait au bout d'un mois circuler un million qui seroit resté oisif entre les mains des possesseurs. L'invention des grandes boucles, toute simple par elle-même & qui a dû peu coûter à son auteur, a fait rouler dans le monde plus de dix millions, dont les étrangers ont payé au moins les deux tiers. Un établissement savant ne frappe l'oreille que de cinq cens érudits : mais une mode agréable fixe l'attention des trois quarts du Royaume qui fait gloire de l'adopter. »

Je me borne à cette citation qui vous fera juger du style de l'ouvrage. L'auteur voudroit

qu'il y eût quarante Académiciens choisis parmi les hommes & les femmes de la ville, qui se distinguent par l'élégance la plus recherchée. Ils s'assembleroient deux fois la semaine pour disserter sur tout ce qui est relatif aux modes; ils auroient des jettons, des prix & des *accessit* à distribuer, &c.

La médaille académique seroit un vaisseau en pleine mer, avec toutes ses voiles déployées; quatre vents les souffleroient en sens contraires, & l'amour tiendrait le gouvernail; Momus, une lorgnette à la main, seroit à la poupe, environné d'enfans ailés & faisant des boules de savon. On liroit autour : *Mors aut salus ex ventis*. Le revers porteroit une renommée dont la coëffure se perdrait dans les nues.

La paix & l'harmonie régneroient dans la compagnie, d'où l'esprit de parti & de tyrannie seroient absolument proscrits. On mépriseroit les satyres, & l'on se croiroit assez supérieur pour dédaigner d'y répondre. Tel est le plan de cette nouvelle Académie. Je vous laisse juger si elle ne seroit pas nécessaire dans une Capitale où la mode tient son empire.

L'épigramme suivante est, selon moi, pleine de graces & de finesse par l'idée & par l'expression.

Un Moine confessoit Colette,

Et lui disoit : ma chere enfant,

Faites la recherche parfaite

De vos péchés : La bergere distraire

Avisoit cependant si Colin son amant

Ne venoit pas : le bon anachorete

Lui dit : Eh, vous n'écoutez rien !

Recueillez-vous : faites donc la recherche

De vos péchés ! — Eh mais ! vous voyez bien,

Lui dit-elle, que je les cherche.

J'ai été témoin dernièrement dans une maison, d'une aventure assez comique. Un jeune homme bien fort, bien élégant ne cessoit de débiter avec une facilité incroyable la liste de ses bonnes fortunes. « Ce matin, dit-il, il m'est arrivé une histoire unique. Je conduisois dans ma voiture une fort jolie femme, fort connue & fort respectable que je ne nommerai pas : après quelques légères difficultés de sa part, nous étions arrangés & nous allions, pour terminer le Roman, à ma petite maison. L'embarras qui survint au coin d'une rue nous force de nous y arrêter près d'une autre voiture. J'apperçois dedans... Devinez qui ? ... Le mari de cette femme. Il ne cessoit de me faire des mines. Elle mouroit de peur, & je n'étois pas fort à mon aise. Mais heureusement elle eut le temps de s'envelopper de sa coëffe, & il n'eut point celui de la reconnoître. Avouez qu'il faut avoir bien du malheur, car cet homme est précisément la seule personne de connoissance que j'aie rencontrée ce matin. » Un laquais l'interrompit en annonçant le Baron de \*\*\*. Après les politesses ordinaires, le Baron dit en riant au jeune homme : Ah, vous voilà libertin ? Lorsque je vous ai rencontré ce matin dans votre voiture, où conduisez-vous cette femme ? à votre petite maison,

je gage. Quoiqu'elle se soit cachée avec bien du soin, je la crois jolie. Vous êtes unique pour ces sortes de trouvailles. Le jeune homme sentit son imprudence. Toute la société fit des efforts pour ne pas rire aux éclats. Chacun comprit sans beaucoup de peine que le Baron jouoit dans cette Comédie un autre rôle que celui de spectateur & que la femme en question ne lui étoit pas aussi inconnue, qu'il le croyoit. Cette histoire fit grand bruit & le lendemain la ville & la cour en furent instruites.

Hélas il n'est que trop vrai, le beau génie que le siècle de Louis XIV revendiquoit, qui a fait l'ornement de celui-ci, qu'on avoit nommé à juste titre *le Didacteur de la Littérature*; il n'est plus. Ce fut samedi 30 Mai que cette lumière qui avoit éclairé l'univers, s'éteignit à 11 heures du soir; voici quelques particularités.

M. de Voltaire se plaignoit depuis quelque temps de douleurs de reins très-aigues, surtout de fréquens accès de rétention d'urine; on lui interdit les échauffans comme très-contraires à sa situation, cependant ayant voulu travailler le lundi, il prit vingt-cinq tasses de café; il eut un accès très-violent, il ne put dormir; M. le Maréchal de Richelieu étant venu le voir, lui conseilla de prendre de l'opium & lui en envoya trois doses préparées. On avoit d'abord dit qu'il les avoit prises toutes trois en une fois, mais il est positif qu'il ne les avala pas toutes, qu'on s'empara même de la petite fiole qui fut jetée; soit



l'effet de l'opium, soit que la gangrene qui avoit gagné les intestins produisit cet abattement ; il fut cependant près de trente-six heures dans une espece d'assoupissement, mais il revint ensuite à lui ; il a eu la tête libre jusqu'au dernier moment ; il avoit des intervalles d'impatience & de colere ; il désiroit ardemment de vivre encore vingt-quatre heures de plus ; il voulut dicter deux lettres qu'il ne put achever ; l'une étoit à M. Tronchin. Quelques minutes avant d'expirer, M. de Voltaire se tâta le poulx lui-même, & fit signe de la tête que tout étoit fini. Ses parens allerent pressentir M. le Curé de St. Sulpice sur l'enterrement ; ce Pasteur répondit qu'il ne feroit rien sans les ordres de l'Archevêque de Paris, mais ce Prélat signifia qu'il ne souffriroit pas qu'on enterrât le défunt en terre sainte. En conséquence la famille prit son parti ; on tint la nouvelle de la mort secrète, on fit embaumer le corps le dimanche matin, on trouva les intestins & la vessie gangrenés, le reste très-sain ; le chirurgien prit le cercelet pour le conserver, M. de Villette a désiré avoir le cœur ; les entrailles ont été enterrées par le fossoyeur de St. Sulpice, moyennant quelques écus, & le corps embaumé a été habillé de sa robe de chambre, affublé de sa perruque, d'un bonnet par-dessus, & mis ensuite dans son carrosse, soutenu avec des cordes comme s'il étoit vivant ; on a fait venir des chevaux de poste, & on a pris la route de Lyon. M. l'Abbé Mignot, son neveu, qui le précédoit, a fait arrêter la voiture à Sellieres,

Abbaye de Bernardins , dont il est Abbé , & qui est sur la route ; il a feint que son oncle venoit de mourir , il a prié ses moines de lui donner la sépulture , on l'a enterré avec un cortège de 150 , tant Prêtres que Religieux , &c. Par cet arrangement , on a prévenu les difficultés que M. l'Evêque Dannecy avoit déjà entamées , pour que M. de Voltaire ne fût pas enterré à Ferney. Cependant les Gazettes , Journaux , &c. ont reçu défense de la Cour , de parler du défunt avant quinze jours , & les comédiens de jouer aucune de ses pièces avant cette époque ; M. de Voltaire avoit envoyé chercher son testament par son secrétaire qui n'est arrivé qu'hier ; on en ignore le contenu.

Tout Paris a été indigné de voir à l'Opéra M. de la Harpe le jour de la mort de son bien-faiteur. Un des torts de Voltaire c'est d'avoir donné l'existence à des avortons de cette espèce qui n'en auroient jamais eu sans lui. Au surplus , les Comédiens font actuellement les répétitions des *Barmécides* , & le libraire du fameux Critique va publier incessamment six volumes de ses hautes & basses Œuvres. Le public lui rendra bien ce qu'il a fait à tant de gens de Lettres estimables ; on assure que dans ce Recueil il traite avec le plus grand mépris deux ou trois Littérateurs dont il croit avoir à se plaindre. Ils pourront aisément se consoler , car le mépris du fameux Critique devient aujourd'hui un titre pour prétendre à l'estime publique.

J'ai parcouru quelques brochures nouvelles , & je n'ai rien trouvé qui pût vous instruire

ou vous amuser. Rien de plus plat, de plus obscur qu'une *courte Epître à M. Gilbert, auteur de très-longues satyres, par M. Sarrot* : Ces quatre vers suffiront pour vous montrer à quel point on abuse ici de la liberté de faire imprimer.

Montre comme d'un vers mi-grave mi-bouffon,  
On fustige Arrouet, Jean Jacques & Buffon ;  
Dut la plume souvent rebelle à la pensée,  
Barbouiller le vélin d'une phrase insensée, &c.

Si vous voulez voir une folie de Gendarme, lisez *le Wisk & le Lotto*, petite comédie. Un Bourgeois qui aime passionnément le Wisk, détestoit le Lotto dont sa femme raffoloit. Le bon-homme s'avise de proposer Angélique sa fille, à celui qui fera un Schlem, & sa femme fait la même proposition à celui qui amenera un Quine. Valere, qui est l'amant d'Angélique, engage Frontin, son valet, à imaginer un expédient qui lui procure la main de l'objet qu'il aime. Angélique se met de moitié avec son pere ; & Valere s'associe avec la mere d'Angélique ; Frontin arrange si bien un jeu de cartes & un sac de Lotto, que M. Cassino, pere d'Angélique, fait un Schlem, & que Valere amene un Quine. En conséquence les deux amans s'unissent avec le consentement de leurs paréns. Voilà toute l'intrigue de cette pitoyable Comédie, écrite cependant d'un style assez naturel.

Mais, vous lirez avec plaisir une *Epître morale adressée aux jolies femmes par M. de*

Sauvigny , auteur de la Tragédie de *Gabrielle d'Estrées*.

J'ai voulu tracer le modele  
Des bons Rois & des vrais amans ;  
Henri partagea ses momens  
Entre son peuple & Gabrielle :  
Gabrielle dont la candeur ,  
Et dont les yeux pleins de langueur  
Annonçoient une ame si belle ,  
La seule dont il eut le cœur ,  
Et qui , je crois , lui fut fidelle.

Que le plus grand des potentats  
Dans ses mains porte le tonnerre ,  
Fasse la paix , fasse la guerre ,  
Et des heureux & des ingrats ;  
Que devant lui tremble la terre !  
Il est un pouvoir plus flatteur  
Qu'on ne doit point à la Couronne ;  
Et ce pouvoir , sexe enchanteur ,  
C'est la beauté qui vous le donne .  
Non , la froide & fiere beauté  
Qu'au premier coup-d'œil on admire ;  
Et qui se rend par vanité ,  
Mais qui ne connoît , qui n'inspire  
Ni l'amour , ni la volupté .

Ses grands yeux , ses levres de rose ,  
Et les contours bien arrondis  
D'un sein qui tristement repose ,  
Taille élégante , teint de lis ,  
Je l'avouerai , font quelque chose :  
Cependant fier de ce trésor  
On exige , on desire encor ;  
Quoi , direz-vous ? le don de plaire ,

C'est lui qui donne à vos appas  
 Un pouvoir que les Rois n'ont pas.  
 Pouvoir qui semble involontaire,  
 Le dernier charme qui périt,  
 Qui tient aux graces de l'esprit;  
 Et plus encor au caractère.

Voilà bien l'unique enchanteur  
 Dont jamais on ne se défie :  
 C'est lui qui remplit notre cœur  
 D'une constante idolâtrie,  
 Et qui pour fixer le bonheur  
 Sous mille formes se varie :  
 Il forme au plus simple discours  
 D'une beauté douce & naïve,  
 Ce sentiment vrai qui toujours  
 Va saisir notre ame attentive,  
 Je ne fais quel art innocent,  
 Qui nait de la délicatesse,  
 Et cette insinuante adresse  
 Qui commande en obéissant.  
 Telle fut la belle d'Estrée.  
 Pour plaire, pour être adorée,  
 Et pour enchaîner la faveur,  
 L'adresse qu'elle s'est permise,  
 C'est de régner avec douceur;  
 Toute la peine qu'elle a prise,  
 C'est de laisser agir son cœur.  
 En usurpant le même empire  
 Verneuil ne voulut que séduire.  
 Voyez ses efforts assidus  
 Pour feindre tout ce qui nous charme;  
 Remarquez comme tout l'alarme  
 Dans les pièges quelle a tendus,  
 Et comme elle flotte incertaine,



Dans les tourmens d'une ame vaine  
 Qui sent qu'on ne l'estime plus,  
 Quand cette agaçante Sirene,  
 Prude & coquette, humble & hautaine,  
 Par des faveurs & des refus  
 Entretient ce flux & reflux  
 Qui nous repousse & nous ramene.

Gabrielle goûtoit en paix  
 Les doux fruits d'un amour durable :  
 Avec plus d'art, autant d'attraits,  
 Verneuil, l'as-tu senti jamais  
 Ce plaisir pur & désirable ?

Vous qui brillez par vos appas,  
 Vous voyez dans un rang plus bas  
 L'abus que vous en pouvez faire ;  
 Si l'art seme de quelques fleurs  
 Les premiers pas de la carrière,  
 Vos succès feront vos malheurs,  
 Craignez les perfides douceurs  
 Dont la suite est toujours amère,  
 Craignez les conseils séducteurs  
 D'une science mensongère,  
 Eh ! comment regner sur les cœurs  
 Sans que le cœur ne vous éclaire ?  
 Par de subtils déguisemens  
 Pourquoi trahir les mouvemens  
 D'une ame délicate, honnête ?  
 Ne cherchez point à contretemps  
 L'amour dans les emportemens,  
 Et le sentiment dans la tête.

La beauté vous égale aux Rois,  
 Pour donner des loix à la terre,  
 Deux moyens sont à votre choix,  
 L'art de séduire & l'art de plaire.

Distinguez bien leurs attributs ;  
 Vous affermirez votre empire.  
 Par des défauts on peut séduire.  
 On ne plaît que par les vertus.

Un jeune Abbé de qualité avoit loué ces jours derniers une loge à l'opéra. Un Maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'Abbé refusa. Le Maréchal insista & s'y prit si bien, que l'Abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raison de cette insulte, il attaqua le Maréchal au Tribunal de la Connetablie & demanda la permission de plaider lui-même sa cause, ce qu'il obtint. Il commença son discours par se féliciter de l'honneur qu'il avoit de paroître devant une assemblée aussi illustre ; ensuite il exprima combien il étoit affligé d'avoir à se plaindre d'un des Membres qui la composoient : mais il ajouta qu'il les croyoit trop équitables pour ne pas lui faire avoir raison de la violence qu'il avoit éprouvée. Et désignant alors chaque Maréchal de France par les actions mémorables qui les caractérisoient : ce n'est point, dit-il, M. le Maréchal un tel dont j'ai à me plaindre ; ce n'est point M. le Maréchal de Broglie qui s'est si bien distingué dans les dernières guerres. Ce n'est pas M. le Maréchal de Clermont-tonnerre qui a fait de si belles retraites ; ce n'est pas M. le Maréchal de Conzades qui a remporté tant de victoires ; ce n'est point M. le Maréchal de Richelieu qui a pris le Port-Mahon : celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'opéra.

Le Tribunal , qui ne s'attendoit point à une pareille chute , décida que l'Abbé avoit raison de se plaindre , & qu'il étoit vengé par la tournure de son plaidoyer.

### COUPLET ÉPIGRAMMATIQUE.

Lubin dit à Cloris un jour :  
 Qu'on souffre quand on aime !  
 Je crains , dès qu'on vous fait la cour ,  
 Votre inconstance extrême.  
 Je fais lui dit-elle , à tes maux  
 Un remede suprême.  
 Veux-tu n'avoir point de rivaux  
 Il faut t'aimer toi-même.

*De Versailles , le 12 Juin 1778.*

L'INTENDANT des Postes a remis au Roi deux paquets sous double enveloppe , l'une au Lord North & l'incluse au Roi d'Angleterre. Ils avoient été interceptés au Bureau de Paris , ayant paru suspects : les lettres ont été lues au Conseil ; en voici la copie , & comme vous le jugerez à la lecture , ces innocentes lettres ont été renvoyées au Bureau des Postes avec l'apostille : *Laissez passer.*

*A S. M. Britannique le très-auguste Roi d'Angleterre.*

*De Paris , le 6 Juin.*

» SIRE , je ne suis que peu de chose , & j'ose conseiller un Roi ! V. M. veut-elle jouir d'une paix glorieuse & solide ? Allez à la Messe ,

invitez-y tous les Anglois, sans en contraindre aucun; point de guerre, point d'intolérance, il en résultera une paix universelle, les révoltes se dissiperont, la liberté de religion s'étendra sur le double hémisphère, & la liberté de commerce se perpétuera sur les deux mers. »

» Agréez, Sire, les hommages d'un simple tonfuré citoyen Cosmopolite. »

*A S. E. le très-illustre & très-honoré Lord Milord North.*

De Paris, le 6 Juin.

» MILORD, la confiance de votre Maître détermine la mienne. J'ose m'adresser à vous pour faire parvenir au trône la lettre incluse. Elle ne contient pas un mot qui vous compromet. Il ne s'agit que d'un moyen peut-être infailible de sauver l'Angleterre. Je fais ce que je dois être envers votre Excellence. »

*A S. M. Britannique.*

De Paris, le 7 Juin.

» SIRE, voici un supplément à l'humble adresse que je confiai hier à la Poste pour V. M. Le Monarchisme seul affermit les trônes par la grace de Dieu. Il vous importe donc de changer votre culte personnel & la constitution de vos Royaumes. »

- Soyez Roi converti, soyez Roi tolérant
- Soyez Monarque absolu, débonnaire,

» Pardonnez , Sire , un téméraire avis en  
 » considération d'un vœu de prospérité pour  
 » V. M. »  
 » Puisse le rêve d'un homme de bien de-  
 » venir la réalité même ! »

*A S. E. Lord Milord North.*

» MILORD, si la Poste est fidele, V. E. recevra deux lettres consécutives contenant une respectueuse adresse à votre auguste Maître. Je ne doute point en ce cas qu'elles ne lui parviennent, & je n'aurois pu choisir une meilleure voie. »

*De Paris, le 13 Juin 1778.*

— VOUS desirez , sans doute , de connoître toutes les autres circonstances & les détails de la maladie & de la mort du Patriarche de la Littérature. Je vous les recueillerai d'autant plus volontiers que les feuilles publiques ne manqueront pas de s'approprier tous les contes qui se débitent ici à cette occasion. Le Curé de St. Sulpice n'auroit fait aucune difficulté de donner la sépulture au défunt dans son Eglise , si , ayant été informé à temps qu'une cabale de dévots fanatiques s'étoit proposée d'exhumer le corps & de le transporter en pleine campagne, il n'avoit jugé prudent d'éviter un scandale pareil, & conseillé à la famille de le transporter hors de la Capitale ; il a même délivré l'acte nécessaire à cet effet. Pour cette raison aussi, le



corps n'a point été présenté à la Paroisse, suivant l'usage. Un motif secret & essentiel qui a porté, dit-on, la famille à cacher la mort pendant vingt-quatre heures, a été d'avoir la liberté de mettre à couvert les manuscrits du défunt, & principalement une Histoire de Louis XV, dont on craignoit que le Gouvernement ne s'emparât.

M. de Villette a fait renfermer le cœur de M. de Voltaire dans une boîte d'or faite exprès, & sur laquelle il a fait graver ce vers :

Son esprit est par-tout, & son cœur est ici.

Quelques momens avant de mourir, M. de Voltaire avoit fait présent de cinquante mille écus à sa chère *Belle & Bonne*. Je vous ai déjà dit qu'il avoit demandé à M. Tronchin de tâcher de le faire vivre encore vingt-quatre heures, mais on ignore ce qu'il vouloit faire de ce temps. Ce Médecin lui ayant répondu franchement qu'il n'y avoit pas moyen, M. de Voltaire se résigna avec une fermeté capable d'étonner bien des gens.

Le mardi avant sa mort, M. de Lally a fait annoncer à M. de Voltaire la cassation de l'arrêt du Parlement contre l'ancien Gouverneur de Pondichery. Ce digne fils s'étoit adressé, il y a quelques années, à M. de Voltaire pour jeter les fondemens du grand ouvrage qu'il méditoit dès-lors, & pour préparer les esprits à recevoir l'impression de la vérité. C'est en conséquence de cette prière que M. de Voltaire avoit composé ses fragmens

sur l'Inde , où la crainte d'être partial l'avoit cependant , si l'on en croit les discours de M. de Lally le fils , rendu encore injuste envers le pere , dans la peinture qu'il y faisoit de son caractère , en établissant son innocence. Lorsqu'il a reçu cette nouvelle , il étoit dans l'accablement de la mort : cet événement l'a fait , pour ainsi dire , renaître , & lui a donné un instant de ressort dont il a profité pour dicter le billet suivant qui a été envoyé aussitôt à M. de Lally.

„ Le mourant ressuscite en apprenant cette  
„ grande nouvelle. Il embrasse bien tendre-  
„ ment M. de Lally. Il voit que le Roi est  
„ le défenseur de la justice , il mourra con-  
„ tent. „

Il est retombé sur le champ dans l'accablement dont il n'est plus sorti , ainsi M. de Lally peut se flatter d'avoir eu les derniers soupins de cet homme unique dont il court dans le monde cette épitaphe assez plaisante.

Du plus brillant génie admirez la planète :  
Il naquit chez Ninon & mourut chez Villette.

On ne s'en tiendra pas à celle-là. On en aura de toutes les especes , tant en bien qu'en mal. Sur ce qu'il a été défendu à tous les papiers publics d'annoncer la mort du grand homme , un de mes amis avoit conseillé à un journaliste de se borner à ces deux vers de Racine,

Arbate , on nous a fait un fidele rapport ,  
Rome en effet triomphe & Mithridate est mort.

Vous

Vous  
effet tr  
On  
à ét  
Coû i  
inhum  
ruire  
Voit  
Denis  
versell  
payées  
mille li  
différen  
temps  
ou à a  
exprim  
de famer  
dans l'e  
en a é  
soiffanc  
point id  
contre  
appel  
blemen  
croie  
On a  
ottiendr  
probi  
eurs o  
fin de  
ours d  
oins d  
Mierre  
ste , il  
Tome

Vous conviendrez que l'hémistiche, *Rome en effet triomphe*, auroit été très-piquant.

On prétend que le corps de M. de Voltaire a été que déposé à l'Abbaye de Scellieres, où il a été ensuite transporté à Ferney & inhumé dans le tombeau qu'il avoit fait construire de son vivant.

Voici ses dernières dispositions : Madame Denis sa niece est nommée sa légataire universelle. Il laisse cent mille livres une fois payées à chacun de ses autres neveux, quatre mille livres de rente viagère à son secrétaire, différens legs à ses domestiques suivant le temps qu'ils ont été à son service, & pas un sou à aucun de ses flatteurs. Je ne peux vous exprimer avec quelle joie le public a vu que le fameux critique qui avoit fait tant de choses dans l'espoir d'être couché sur ce testament, en a été tout-à-fait frustré. D'après la connoissance qu'on a de son ame, on ne doute point ici que petit à petit il ne blasphème contre ce Dieu, (car c'est ainsi qu'à la fin il appelloit Papa grand homme) & qu'insensiblement de blasphème en blasphème il ne croie plus dieu que lui.

On avoit d'abord présumé que M. le Mierre obtiendrait enfin le fauteuil que ses talens & sa probité méritent ; mais comme ces Messieurs ont juré de ne plus recevoir dans le sein de l'Académie Française que des sectateurs de la Philosophie moderne, ou du moins des affiliés à la secte, & que M. le Mierre n'a pas le bonheur d'être Encyclopédiste, il y a apparence que M. le Marquis

de Condorcet aura l'honneur de succéder à M. de Voltaire.

Vous savez que l'Académie Française est dans l'usage de faire, dans l'Eglise des Cordeliers, un service pour chaque confrere nouvellement décédé, auquel assistent tous les gens de Lettres. Le Ministère a défendu à ce Corps d'en faire célébrer un pour M. de Voltaire ; & l'Académie a eu la noble fermeté d'arrêter, qu'à l'avenir on ne célébreroit plus de services après la mort d'aucun Académicien.

Je vous ai dit que M. de Villette avoit conservé le cœur de M. de Voltaire enfermé dans une boîte d'or. Aujourd'hui la famille, dit-on, veut le ravoir, & le Marquis le refuse. Il seroit bien singulier qu'on eût un procès pour un pareil sujet, & qu'on se disputât à qui posséderoit ce cœur-là.

Nous sommes ici sur un théâtre où les scènes se varient sans cesse, & souvent avec une rapidité incroyable. A peine la mort de M. de Voltaire eut cessé d'occuper nos cercles frivoles, qu'une aventure assez ordinaire est venue ranimer la conversation dans nos sociétés & faire une profonde impression sur les nerfs délicats de nos femmes de qualité. Madame la Maréchale de Luxembourg avoit pour valet-de-chambre un vieillard qui la servoit depuis très-long-temps, & auquel elle étoit excessivement attachée. Ce vieillard tombe tout-à-coup dangereusement malade. La Maréchale étoit dans une inquiétude inconcevable. Elle ne cessoit d'envoyer demander des nou-

velles de cet homme , & souvent alloit elle-même en savoir. Se portant très-bien , elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation singulière ; elle veut sonner pour demander des nouvelles de son valet-de-chambre , elle ouvre les rideaux de son lit ; mais à l'instant l'imagination fortement frappée , elle croit appercevoir dans son appartement un fantôme couvert d'un linceuil blanc ; elle croit avoir entendu ces paroles : *Ne vous inquiétez pas de moi. Je ne suis plus de ce monde , & avant la Pentecôte , vous viendrez me joindre. Vous pensez bien qu'il n'en faut pas tant pour effrayer l'esprit d'une femme. La fièvre s'empara d'elle aussi-tôt , & elle a été à toute extrémité. Ce qui a contribué le plus à augmenter sa terreur , c'est qu'à l'instant même où elle a été frappée de cette vision , l'homme en question venoit effectivement d'expirer. Au reste cette aventure est capable d'ébranler bien des esprits pusillanimes ; mais Madame la Maréchale a survécu à la prédiction du fantôme imaginaire , & cette résurrection fait notablement de tort aux spectres , pour l'avenir.*

Depuis que M. de Voltaire est mort , on se porte en foule à l'atelier de M. Houdon pour voir le buste de ce grand homme. C'est sans contredit de tous les bustes , de tous les portraits peints ou gravés , le plus ressemblant qu'on ait encore vu. On croit voir M. de Voltaire & lui parler. Le sculpteur possède un talent particulier pour donner au regard toute l'expression & même la vivacité de la vérité. On y admire aussi un buste de Molière



destiné à orner les foyers de la nouvelle salle de la Comédie Française.

Pendant qu'il est question de ce mort immortel, il faut que je vous raconte ce que disoit de lui M. Diderot après l'avoir vu. Il respire, disoit-il, à un de ces antiques châteaux de Fées, qui tombe en ruines de toutes parts; mais on s'apperçoit bien qu'il est habité par quelque vieux sorcier.

Vous serez bien aise aussi de savoir ce que Voltaire a dit de l'auteur du pere de famille. Vous savez avec quelle prodigieuse facilité & avec quelle affluence d'idées parle M. Diderot. On croit entendre lire un beau livre. La première fois qu'il alla rendre visite à M. de Voltaire, il parla, parla & ne donna pas le temps à celui qu'il visitoit de placer le moindre mot. Lorsqu'il fut parti; *Cet homme, dit Voltaire, a de l'esprit assurément; mais la nature lui a refusé un talent & un talent essentiel: celui du dialogue.*

Je dois vous faire part de ces vers à l'occasion de la difficulté que la famille de M. de Voltaire a trouvée pour le faire enterrer.

Grand Arrouet, pardonne aux François inhumains  
De ne pas recueillir ta cendre vagabonde.  
Dieu t'offre pour tombeau le reste entier du monde.  
Et la terre est par-tout l'ouvrage de ses mains.

Puisque j'en suis à des épitaphes, il faut que je vous en dise une que je me rappelle de M. le Comte de Caylus. Il faut savoir qu'il avoit demandé que son tombeau fût surmonté

d'une urne étrusque dans laquelle on renfermeroit son cœur.

Ci git un antiquaire acariâtre & brusque.

Oh! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque!

Les assemblées de M. de la Blancherie deviennent plus brillantes que jamais; les artistes, les savans, les gens de Lettres, les étrangers les plus distingués s'y rendent en foule. M. de la Blancherie rend un service signalé aux arts & aux talens en leur procurant la facilité de former entre tous les Artistes & Littérateurs de l'Europe un point de réunion, & de produire au grand jour leurs ouvrages. Plusieurs Souverains de l'Allemagne ont honoré de leur présence ces assemblées qui deviendront encore plus brillantes lorsque M. de la Blancherie aura obtenu du Gouvernement, comme il l'espère, un emplacement plus spacieux & plus convenable. Chaque artiste célèbre y vient soumettre au jugement des connoisseurs les découvertes nouvelles qu'il a faites, & cet établissement a le double avantage de procurer à l'artiste les moyens de se faire connoître, & aux amateurs de l'employer utilement.

*De Versailles, le 20 Juin 1778.*

Le Roi a dit des choses obligeantes aux nouveaux Cardinaux, M. de la Rochefoucault & le Prince Louis, grand Aumônier. M. leur a demandé combien d'années avoit

duré le cardinalat de leurs prédécesseurs, & après la réponse, elle a dit : *le Cardinal de Rohan en a bien plus joui de toute façon.*

Madame la Vicomtesse de Bernis, niece du Cardinal, revenue dernièrement de Rome, pour être Dame du palais de Madame Victoire, a été très-bien reçue de leurs Majestés, & elles s'entretiennent volontiers avec cette Dame de mérite & d'esprit. L'une des premières questions que le Roi lui a faite, a été si la Princesse de *Santa-Crux* étoit aussi belle qu'on le disoit. *Sire*, a répondu Madame de Bernis, *elle est aussi belle que respectable.* Il faut vous dire que cette Princesse de *Santa-Crux* passe pour la maîtresse du Cardinal. Mesdames, tantes du Roi, ont reçu avec grand plaisir des agnus, des reliques, & un superbe chapelet de jaspe sanguin, garni en or, que le Cardinal avoit chargé sa niece de leur présenter. L'Abbé de Bernis, neveu de cette Eminence, reviendra de Rome dans un an, en qualité de son coadjuteur pour l'archevêché d'Alby.

La Marquise de Mesnard, épouse séparée du Marquis de Marigni, frere de feu Madame de Pompadour, vient d'obtenir une augmentation de pension de vingt mille livres. Elle habite l'abbaye aux Bois, où elle a un logement magnifique. Elle y reçoit la plus brillante société, & particulièrement les fréquentes visites du Prince Louis, nouveau Cardinal. Il faut encore que vous sachiez que c'est l'intime liaison avec cette Eminence qui a servi de motif à la séparation des deux époux.

Cette Madame de Mesnard est fort jolie & fort aimable, fille naturelle de Louis XV, & pour cela encore plus considérée par l'ancienne Cour.

Il y a eu à Grenoble une émeute populaire à cause de la cherté du pain. Le Parlement a mis les *hola* de son mieux. Il a fallu faire faire feu par une partie de la garnison pour effrayer les mutins, & des deux parts il y a eu des tués & des blessés. On a pourtant apaisé le reste en baissant le prix; mais cet expédient est d'un effet incertain, & ne peut durer que peu de temps. Les autres provinces méridionales éprouvent également la cherté des grains, qui a été occasionnée par des exportations immenses, faites dans un trop court espace de temps. Le Parlement de Grenoble persiste, malgré le Roi & le Chancelier, à ne vouloir pas reconnoître M. Moydieu, ou du moins à le tracasser de toutes les manières.

*De Paris, le 27 Juin 1778.*

Vous avez sans doute remarqué, dans certains écrivains, cette affectation ridicule à se louer réciproquement, & à ne louer qu'eux: un nommé St. Ange, élève du fameux critique, bien sot, bien dédaigneux comme lui, vient d'en donner un exemple assez frappant. M. de St. Ange a cru, sur le témoignage de M. de la Harpe, qu'il pouvoit traduire en vers les Métamorphoses d'Ovide, ce monument le plus brillant qui nous soit parvenu de l'anti-

quité , & d'après une autorité aussi sûre , M. de St. Ange a entrepris cette traduction. Pressé de jouir de la grande réputation que son ouvrage doit lui faire , il vient de publier le premier livre. Cet essai est précédé d'une préface dans laquelle M. de St. Ange ne manque pas de déclarer que les éloges de cet académicien ( *M. de la Harpe* ) si estimable par son zèle courageux & infatigable à plaider la cause des talens , & à défendre le goût , lui sont si chers & si précieux , qu'il a eu la vanité de croire qu'il pourroit réussir , par la seule raison qu'il l'en avoit jugé capable. M. de la Harpe à son tour fort sensible à ce beau compliment , n'a rien de plus pressé que d'assurer au public dans le premier numéro du *Journal de Politique & de Littérature* , que M. de St. Ange a un très-grand talent pour les vers , & que sa traduction lui fera beaucoup d'honneur. Je ne serois pas étonné que M. de St. Ange , pour ne pas être en reste avec M. de la Harpe , ne fassent insérer , dans différens journaux , des extraits des œuvres de M. de la Harpe , qui vont être publiées incessamment , & vous pensez bien que de politesse en politesse , ces Messieurs se traiteront assez favorablement. Pour en revenir à la nouvelle traduction en vers des *Métamorphoses* , je laisse aux journalistes le soin de faire remarquer les vers plats & niais , les tournures moutonnières , le style flanqué & énervé , & enfin tous les défauts , ainsi que quelques vers bien tournés , & quelques morceaux assez bien rendus , tels que les quatre âges du monde , & l'histoire de Daphné , changée en laurier.

Je m  
du C  
la F  
posit  
Mier  
des  
les v

Jadis  
Adopt  
Syrinx  
Et les  
Chaste  
Et son  
Son a  
Même  
Pan l'  
O Ny  
Cédez  
A join  
Syrinx  
Vers  
Là, so  
Entre  
Et ne  
Elle in  
Les N  
Au mo  
Se pré  
Il faisi  
Ces R  
Par sa  
Pan su  
Prête



Je me bornerai à mettre sous vos yeux la traduction de la fable de *Syrinx*, ou *l'Origine de la Flute*, par le nouveau traducteur, en opposition avec le même morceau que M. le Mierre a aussi mis en vers dans son poëme des *Fastes*. Je commence par vous transcrire les vers de M. de St. Ange.

Jadis en Arcadie, une jeune Nayade  
Adopta dans les bois les mœurs d'une Driade :  
Syrinx étoit son nom. Elle éluda cent fois  
Et les dieux des vergers & les faunes des bois,  
Chaste comme Diane, elle étoit aussi belle  
Et son arc servoit seul à la distinguer d'elle.  
Son arc étoit d'argent, l'arc de Diane étoit d'or.  
Même à voir sa démarche, on s'y trompoit encor.  
Pan l'aperçut un jour au pied du mont Lycée ;  
O Nymphes, lui dit-il d'une voix empressée,  
Cédez aux vœux d'un Dieu qui s'engage pour vous  
A joindre au nom d'amant le nom sacré d'époux.  
Syrinx du dieu des bois évitant la poursuite  
Vers les bords du Ladon précipite sa fuite.  
Là, soudain exposée à des périls nouveaux  
Entre le dieu lascif & l'obstacle des eaux,  
Et ne pouvant franchir leur barrière profonde,  
Elle invoque à grands cris les déités de l'onde.  
Les Nymphes à sa voix transforment ses appas.  
Au moment où le dieu, qui vole sur ses pas,  
Se prépare à saisir la Nayade rebelle,  
Il fait des Roseaux qu'il embrasse au-lieu d'elle.  
Ces Roseaux que son souffle agite & fait frémir  
Par sa bouche pressés semblent alors gémir.  
Pan surpris & charmé de cette voix plaintive,  
Prête amoureusement une oreille attentive.

Ces soupirs si touchans des jones harmonieux  
 De la Nympe pour lui sont les derniers adieux.  
 A te perdre, Syrinx, si le Ciel me condamne,  
 Ah! puiffai-je du moins, par ce nouvel organe,  
 T'entretenir encor. Il dit & sept Roseaux  
 Sont affortis entr'eux, quoiqu'entr'eux inégaux,  
 Forment un instrument que son amour invente,  
 Et qui retient depuis le nom de son amante.

Voilà la fable de Syrinx, ce morceau si ingénieux, traduite en vers par M. de St. Ange; voici maintenant le même endroit par M. Le Mierre.

L'Arcadie autrefois dans ses riches campagnes.  
 Vit une Hamadriade errer sur ses montagnes.  
 Syrinx étoit son nom. Par l'éclat des attraits,  
 Des Nymphes du canton elle effaçoit ses traits.  
 Belle, mais inhumaine, elle avoit, par la fuite,  
 Du faune & du satyre évité la poursuite.  
 Vêtue ainsi qu'on voit la Déesse des bois,  
 Elle étoit consacrée à ses pudiques loix.  
 O Diane, elle avoit ta grace enchanteresse,  
 Ta démarche, ton air, & ta chaste rudesse.  
 On la prendroit pour toi, si son arc étoit d'or,  
 Et souvent toutefois on s'y trompoit encor.  
 Le dieu Pan l'apperçoit, il sort de ses montagnes:  
 — Vous, dit-il, en beauté qui passez vos compagnes,  
 Je suis dieu, je vous aime, & le ciel m'est témoin.  
 A peine a-t-il parlé, la Nympe est déjà loin.  
 Vers les bords du Ladon, elle fuyoit craintive.  
 Son amant la poursuit, il l'atteint sur la rive.  
 Ciel, comment échapper! la voilà dans ce lieu,  
 Entre les eaux du fleuve & les transports du dieu.

Nymphes à mon secours, de loin s'écria-t-elle !  
 Elle tremble, pâlit, & n'en est que plus belle.  
 Celles qu'elle imploroit la changent sous les eaux.  
 Pan croyant l'embrasser, embrasse des Roseaux.  
 Mais tandis que le dieu pleure, gémit, soupire,  
 Les airs furent émus par un léger zéphire,  
 Et tout-à-coup du creux des Roseaux frémissans,  
 Il entendit sortir je ne fais quels accens.  
 De quel étonnement son ame fut atteinte !  
 C'étoit l'air dans les joncs qui répétoit sa plainte.  
 Ingrat objet, dit-il, qui dédaignois ma foi,  
 Ta forme a disparu, tu ne peux être à moi,  
 Mais je veux qu'avec toi malgré mon sort funeste ;  
 A l'aide de tes joncs un entretien me reste.  
 Il dit, & dans l'instant il coupe des Roseaux,  
 Ouvre à l'air un passage en ces divers tuyaux,  
 Les presse de sa levre, &, des sons qu'il en tire,  
 Naissent les doux accens que la flûte soupire.

Vous sentez la différence de ces deux versions. Dans la première vous voyez un écolier qui lutte malheureusement contre son original & qui l'affoiblit toujours lorsqu'il s'en écarte. Dans la seconde, vous remarquez un versificateur plus exercé qui possède son texte & ne s'en éloigne que pour l'embellir. Un exemple rendra ce jugement sensible. M. de St. Ange dit en vers foibles & trainans.

Cédez aux vœux d'un dieu qui s'engage pour vous  
 A joindre au nom d'amant le nom sacré d'époux,  
 Syrinx du Dieu des bois évitant la poursuite  
 Vers les bords du Ladon précipite sa fuite.

Voyez maintenant avec quelle précision &

quelle rapidité M. Le Mierre a enrichi sur son modèle.

Je suis dieu, je vous aime & le ciel m'est témoin.  
A peine a-t-il parlé, la Nymphé est déjà loin.

Ne trouvez-vous pas que cette suspension fait un effet admirable. Eh bien, M. Le Mierre est au nombre de ces versificateurs qui ont un mérite réel, & que la tourbe philosophique daigne à peine appercevoir.

M. de Voltaire voulut entendre un chant de la traduction de la Pharsale en vers par M. de la Harpe. Ce dernier ne se fit pas beaucoup prier. Il y avoit chez M. de Voltaire plusieurs personnes de la cour, l'auteur de la Henriade ne fut pas excessivement content des vers du traducteur de la Pharsale. Il avoit alors une hémorragie; il cracha du sang: Messieurs, dit-il, vous devriez bien demander pour moi la croix de St. Louis. On crut qu'il extravaguoit; on le fit répéter. *Eh oui, dit-il, la croix de St. Louis, pour ce pauvre Voltaire qui perd son sang & qui soutient avec tant de courage cette cruelle bataille de Pharsale.*

Les Bouffons italiens trouvent ici des partisans, mais encore plus d'antagonistes. Le neveu du célèbre Rameau, surnommé Rameau le fou, vient de faire courir ce couplet assez plaisant sur l'air : *Nous nous marierons dimanche,*

Les Bouffons lundi,  
Les Bouffons jeudi,  
Auront une fin prochaine.

Excepté le  
 Fameux coin de  
 La Reine,  
 Tout l'opéra  
 Leur donnera  
 Pour peine,  
 D'aller avant peu  
 Etablir leur jeu  
 Près de la Samaritaine.  
*Apothéose de M. de Voltaire, par un Abbé qui  
 n'auroit pas refusé de l'enterrer.*

Un Ministre du ciel ose punir Voltaire  
 D'avoir dans ses écrits trop éclairé la terre.  
 Des talens, des beaux-arts cet ennemi sacré,  
 Beaumont n'est à nos yeux qu'un Zoile mitré.  
 Des réputations, toi qui te fais l'arbitre,  
 Ses ouvrages, Beaumont, valent mieux que ta mitre;  
 Tu mourras tout entier, mais ses écrits vivront,  
 Chez nos derniers neveux ses vers te siffleront.  
 Quand Beaumont fait gronder son tonnerre futile,  
 Il venge son orgueil, & non pas l'Evangile.  
 Courage, Auguste chef des pédans à rabats,  
 Il falloit bien damner l'esprit que tu n'as pas.  
 De Terray, vil objet des vengeances célestes,  
 Tersac peut recueillir les méprisables restes.  
 L'Eglise lui rendit un culte solennel,  
 Et le crime repose à l'ombre de l'autel.  
 Trop imprudent Curé, rougis de ta méprise,  
 Cet accueil scandaleux avilit ton Eglise.  
 Aveugle dans tes dons, comme dans tes refus,  
 Tu proscriis Apollon pour caresser Plutus.  
 Aux honneurs du tombeau si Terray put prétendre,  
 Falloit-il de Voltaire en exclure la cendre ?



Pasteur, par un sot peuple, hélas ! trop révére,  
 Tu n'es, jaloux Tersac, qu'un Fréron tonsuré.  
 Tandis que de Terrai l'on pardonne les crimes,  
 L'agréable Voltaire est damné pour ses rimes.  
 O vous, qui sur l'histoire accusez ses essais,  
 Depuis quand des erreurs sont-elles des forfaits ?  
 On veut flétrir Voltaire & ce dieu du génie,  
 Est traité par les sots avec ignominie.  
 Déjà nous le voyons au rang des immortels,  
 Et privé d'un tombeau Voltaire a des autels.  
 Tristes pédans, s'il est une terre profane,  
 Ah ! sans doute c'est celle où la sottise damne  
 Les graces, le savoir, l'esprit & la beauté,  
 Et ne fait pardonner qu'à l'imbécillité.  
 Auguste reposoir des cendres de Voltaire,  
 Jardin trop fortuné, l'Europe te révere.  
 Beaumont, Tersac, je veux qu'on me damne à ce prix,  
 Et cet enfer brillant vaut bien le Paradis.

*De Versailles, le 29 Juin 1779.*

L'ABBÉ de Vermont qui avoit été exilé à son abbaye, a été dispensé de s'y rendre, pourvu qu'il se tint à Paris sans paroître à la Cour. Comme l'on fait l'intérêt que la Reine prend à son lecteur, on s'est permis différentes conjectures sur sa disgrâce : mais voici ce qui paroît le plus probable : l'abbé est une créature du Duc de Choiseul qui a eu l'adresse de le faire placer à la Cour en vue de se procurer un homme de confiance auprès de la Reine. Lorsque l'Empereur est venu ici, l'abbé lui a été présenté comme un homme d'esprit & plein de zèle pour sa sœur. Ce Prince a fort

goûté le lecteur, & depuis ce moment l'abbé est devenu l'agent ou le correspondant entre Vienne & Versailles. Les lettres de l'Impératrice mere & de l'Empereur pour la Reine lui ont été adressées, & les réponses de la Reine ont été écrites ou ont passé par lui. Le Duc d'Aiguillon & la cabale qui le protege, n'ont vu qu'avec peine la liaison que par le moyen de l'abbé, le Duc de Choiseul entretenoit, quoiqu'absent de la Cour, avec la Reine & la Cour impériale. N'ayant que trop bien remarqué que la grossesse de la Reine avoit encore raffermi l'amour & multiplié les complaisances de son époux, & craignant que cette Princesse ne profitât de ces circonstances pour faire rentrer le Duc de Choiseul au ministère, ils se sont résolus de tenter jusqu'aux moyens extrêmes, pour parer un coup qui pulveriseroit à jamais le Duc d'Aiguillon. En conséquence ils sont parvenus à intercepter deux lettres écrites par l'abbé à l'Impératrice Reine, & avec toute l'apparence du zele & de la chaleur, l'un d'eux a porté ces lettres à M. de Maurepas, lequel dans la crainte, lui a conseillé d'aller directement les remettre au Roi. Le Mentor & les affidés sont intervenus; on s'est beaucoup récrié sur le danger d'une telle correspondance, par laquelle tous les secrets du Conseil & du ministère pourroient être pénétrés, & M. Amelot, Ministre ayant le département de la Cour, a été entraîné. La Surintendante n'a pas fait grande difficulté de se charger de l'ordre verbal du Roi pour l'abbé, parce que cette Princesse avoit déjà

une grippe contre lui , depuis qu'il s'étoit permis de remettre directement à la Reine des mémoires qui , suivant l'usage , auroient dû passer par les mains de la Surintendante. L'abbé furieux lui dit qu'il ne quitteroit point la Cour & y ajouta quelques personnalités assez vives ; Madame de Lamballe s'échauffa & dit que la Reine pouvoit opter , mais que si l'abbé restoit auprès de Sa Majesté , elle donneroit la démission de sa charge. C'est ce qui déterminâ la Reine à conseiller à l'abbé de s'en aller. A peine fut-il à Paris que M. Amelot lui fit porter une lettre de cachet qui lui ordonnoit de se rendre à son abbaye , mais dès le lendemain on lui fit savoir qu'il pouvoit rester à Paris. Ce même lendemain il reçut des lettres de Vienne qu'il a d'abord envoyées à la Reine. C'est le frere de cet abbé que la Reine a choisi il y a quelque temps pour son accoucheur.

Le courier qui avoit été dépêché à Brest au reçu de la nouvelle du combat entre la *Belle-Poule* & la frégate angloise , est revenu , il avoit porté l'ordre de faire sortir l'escadre pour se tenir en face de l'escadre angloise.

On a cru presque généralement ici que l'acte offensif très-caractérisé contre la frégate la *Belle-Poule* , à la suite de la capture d'un grand nombre de navires françois n'avoit plus permis à notre Gouvernement de garder sa modération. Cependant le courier envoyé dans le premier moment à Londres , a eu pour objet de demander au Roi si son intention avoit été de commeneer la guerre , ou si le Capitaine de la frégate avoit outrepassé ses ordres.

Quoi qu'il en soit, M. de Sartine a écrit à tous les Commissaires ordonnateurs de la Marine dans les ports de l'Océan, de délivrer des lettres de marque à tous les négocians qui voudroient armer en course à leurs risques, périls & fortune; de leur ouvrir les arsenaux, pour y prendre des canons de douze & de seize livres de balle aux prix comptans & même à crédit, sous condition de les payer ou de les rendre à la fin de la campagne: cette faveur du gouvernement refusée durant la dernière guerre, va couvrir la mer de Corsaires qui ne tarderont pas à faire disparoître ceux des isles de Guernesey & Guernesey qui ont jusqu'ici infesté nos côtes. L'argent abonde de toutes parts pour ces armemens, les grands & les petits y prennent des actions.

Le Duc de Bragance a reçu par un Courier de Lisbonne l'invitation la plus affectueuse de la Reine & de son Epoux de revenir à la Cour pour y retrouver tous les honneurs & les avantages dont il a été privé pendant vingt ans. Ce Prince a voyagé par-tout & a mérité l'estime générale.

*De Versailles, le 2 Juillet 1778.*

LA réponse du Roi d'Angleterre est venue, & comme elle tenoit encore du ton haut & fier dont on avoit cru la Cour de Londres corrigée, il s'est tenu à Choisy hier un Conseil extraordinaire, à l'issue duquel il a été expédié différens Couriers & entr'autres un à Brest, portant l'ordre à notre formidable escadre d'ap-

pareiller & d'attaquer tout ce qu'elle rencontreroit. On ne sauroit exprimer l'ardeur & le desir d'en venir aux mains, qui animent tous les officiers & les soldats ; ils brûlent de tirer une vengeance éclatante. On a en même temps fait passer par deux paquebots de nouveaux ordres au Comte d'Estaing.

Malgré cet excès d'humeur, il se trouve encore ici des gens qui parient que nous ne ferons point la guerre, que les deux Monarques s'entendent encore, & ils se fondent sur ce que M. de Maurepas a témoigné beaucoup d'humeur de l'affaire de *la Belle-Poule*, qu'il l'a taxée d'étourderie de la part du Commandant, & qu'enfin ce Mentor veut conserver la paix à tel prix que ce soit.

Je vous entretiens rarement de M. Franklin, parce que les Gazettes vous en parlent assez souvent ; je vous dirai pourtant que nos Parisiens ne sont pas plus sages à son égard qu'ils ne l'ont été à celui de Voltaire, dont ils ne parlent plus depuis le lendemain de sa mort. M. Francklin est couru, suivi, admiré, adoré par-tout où il se montre, avec une fureur, un fanatisme capable de le flatter & de lui faire honneur ; mais qui démontre en même temps que jamais nous ne serons raisonnables & que les vertus & les heureuses qualités de notre nation seront toujours balancées par une légèreté, une inconséquence & un enthousiasme trop excessif pour être durable.

L  
écri  
de l  
dre  
M. d  
Che  
la se  
Piqu  
men  
a éc  
qu'à  
chass  
pur  
gross  
Nous  
lera.  
de d  
exig  
c'est  
Lo  
de C  
Mef  
Maur  
fer,  
de M  
dant  
d'un  
Dam  
s'y t  
duire  
faisie



*De Versailles, le 5 Juillet 1778.*

LE Roi a lu tout haut trois lettres qu'ont écrites à M. de Sartine les trois Commandans de l'escadre de Brest, après avoir reçu l'ordre de mettre à la voile; c'est-à-dire, une de M. d'Orvilliers, Vice-Amiral, commandant en Chef, une de M. Duchaffaud, commandant la seconde division, & une de M. de la Motte-Piquet, commandant la troisieme conjointement avec M. le Duc de Chartres, lequel a écrit aussi, mais directement au Roi, ainsi qu'à Madame la Duchesse. La lettre de M. Duchaffaud étoit écrite du style d'un marin tout pur, c'est-à-dire franc, mais libre & même grossier. Entr'autres phrases il y avoit celle-ci: *Nous leur f..... le tour, ou le diable s'en mêlera.* M. de Sartine, à cause de cela, hésitoit de donner cette lettre au Roi, mais S. M. l'a exigé & a dit: *Le ton ne fait rien à la chose, c'est un brave Officier.*

Lors de la fête donnée à Brest par le Duc de Chartres aux Officiers de la *Belle-Poule*, Mesdames de la Porte, d'Aubeterre, & de Mauregard ont donné à chacun d'eux un baiser, une cocarde & un nœud d'épée. Le baiser de Madame de la Porte, épouse de l'Intendant, avoit fait tant d'impression sur les sens d'un de ces Officiers, qu'ayant su que cette Dame avoit passé dans un boudoir & qu'elle s'y trouvoit seule, il eut l'audace de s'y introduire, de fermer la porte à clef; il l'avoit saisie pour la jetter sur un lit de repos, lors-

que les cris qu'elle poussa appellerent son mari qui accourut & enfonça la porte. L'Officier s'échappa l'épée à la main & sortit apparemment de la ville sur le champ, car, quelques recherches qu'on ait faites, il n'a pu être arrêté.

*De Paris, le 7 Juillet 1778.*

ENFIN, après une assez longue éclipse, le *Mercur*, cet astre des Journaux, vient de reparoître sur notre horizon. C'est sur les débris du *Journal François*, du *Journal des Dames*, & de celui de *Littérature & de Politique*, que sous une nouvelle forme s'élève ce petit Parnasse des poètes provinciaux. On n'a rien épargné pour lui procurer un éclat plus brillant & plus durable. Si l'on en croit l'avertissement, ce sont les écrivains les plus distingués qui doivent y coopérer, ce sont les d'Alembert, les Marmontel, les Dorat, les Imbert, les Berquin, les Condorcet, les Suard, les la Harpe, &c. &c. &c. qui vont réunir leurs efforts pour en faire le journal de la nation. Mais, après tant de promesses, si vous voulez savoir à quoi vous en tenir, jetez les yeux sur le premier volume qu'on vient de publier, & vous conviendrez avec moi ou plutôt avec Horace,

*Parturient montes : nascetur, &c.*

Les 2<sup>me</sup>. & 3<sup>me</sup>. volumes des *Annales politiques* préviennent de plus en plus le public

en faveur de cette intéressante compilation. Ce recueil manquoit à notre littérature, il est distingué de tous ceux qui ont paru jusqu'ici, par des recherches très-pénibles, & un choix fort heureux de matériaux de la part des éditeurs. Le poëte qui figure avec plus d'avantages dans le second volume, celui dont le portrait très-bien gravé par M. Gaucher, orne le frontispice, c'est Clément Marot. Son article est très-étendu; on est curieux de voir les ouvrages d'un homme dont la naïveté dans le langage n'étoit presque point connue avant lui, & qui n'a reparu que dans notre inimitable la Fontaine.

S'il faut en croire la vie assez curieuse que les éditeurs donnent de ce poëte célèbre, Marot étoit aussi brave guerrier que tendre amant & bon poëte; il fut blessé à la bataille de Pavie & y fut fait prisonnier, ainsi que François I qu'il accompagnoit. Il aima les plus célèbres femmes de la Cour & il en fut aimé: mais il ne fut point heureux dans ses amours. La première de ses conquêtes fut la fameuse Diane de Poitiers, si renommée par sa beauté. Mais l'ambition exclut Marot du cœur de Diane, elle quitta le poëte pour Henri II alors Dauphin, & l'on sait assez avec quelle constance & quelle ardeur ce commerce se soutint. Marot se plaignit assez indiscretement de l'inconstance de Diane, qui depuis ce moment fut la plus cruelle ennemie du poëte. Elle eut même la cruauté de l'accuser d'hérésie, accusation très-grave alors, & il fut emprisonné. François I, son protec-

reur , étoit lui-même prisonnier en Espagne , & le poëte fut quelque temps dans les prisons. Après cette cruelle aventure , Marot devint amoureux de Marguerite Duchesse d'Alençon , & ensuite Reine de Navarre. Il étoit son valet de chambre. Les confidences qu'elle lui fit sans doute sur les mauvais procédés du Roi Henri d'Albret , Roi de Navarre son second époux , avoient établi entre cette Princesse & Marot une douce familiarité. Il eut occasion de danser un jour avec elle ; il s'en acquitta avec beaucoup de graces & la Princesse n'y fut pas insensible. Le bal a des privileges dont Marot ne manqua pas de profiter. Il fut galant & il s'aperçut que ses soins ne déplaisoient point. Il alla jusqu'à la tendresse. La Princesse y répondit. Dès ce jour , Marot s'accoutuma à parler d'amour & Marguerite s'accoutuma à l'entendre. Cette intrigue , plus extraordinaire encore que la première , sans être plus heureuse , n'eut pourtant pas des suites si dangereuses. Cependant , le commerce de galanterie qui étoit entre le poëte & la Princesse , joint à quelque rendez-vous qu'ils se donnerent , firent murmurer la Cour de François I. Ce Monarque lui-même craignit que le Roi de Navarre n'en prît de l'ombrage & s'en crut autorisé à tyranniser encore plus la Princesse Marguerite. Les ennemis que Marot s'étoit attirés par ses talens & par les faveurs du Roi , divulgèrent cette liaison & même ils ne manquèrent pas de l'empoisonner. Enfin on défendit à Marot de voir Marguerite , qui de son côté , pour dissiper tous ces

bruits, pria Marot de ne plus faire de vers pour elle. Il fut contraint de s'éloigner de la Cour. Les circonstances réunirent encore les deux amans. Mais Marot ayant traduit les Pseaumes, la Sorbonne trouva mauvais que des mains profanes n'eussent pas respecté ce monument sacré. Diane qui ne perdoit pas de vue sa vengeance, l'accusa encore d'hérésie & révéla quelques confidences qu'il lui avoit faites. On fit une descente chez lui, on saisit ses papiers, on y trouva des livres défendus. On voulut lui faire son procès, & pour se soustraire à cette persécution, il se retira à Geneve où il mourut âgé de cinquante-neuf ans.

On vient d'imprimer des sermons de M. de Surian Evêque de Vence, prêchés anciennement devant Louis XV. En les parcourant, j'y ai trouvé différens morceaux qui m'ont fait grand plaisir; en voici un *sur le mépris des grandeurs humaines*, dont je crois que vous me saurez gré. L'Orateur s'adresse aux Grands & leur demande par où ils se trouvent heureux.

» Est-ce, leur dit-il, par ces richesses immenses que vous avez acquises? mais vous êtes forcés de nous répondre qu'elles ne vous ont pas donné la félicité, parce qu'elles ne vous ont pas ôté la cupidité; que ce bien est hors de vous & tout détaché de votre ame, mais que le dedans, c'est-à-dire vous-mêmes, est encore pauvre & indigent; que les besoins de votre cœur excèdent votre abondance; qu'il y a, ce semble, un malheur



inséparable des richesses , qui fait qu'elles étendent le vuide qu'elles promettent de remplir , qu'elles multiplient le crime , sans assouvir la passion , & qu'au-lieu de nourrir le cœur , elles l'affament davantage.... Est-ce par les voluptés & les délices de la vie ? mais combien de fois avons-nous arraché de votre bouche cet avis sincere , que le remede des plaisirs , c'est les plaisirs mêmes ; que leur usage en inspire le dégoût ; qu'ils laissent dans l'ame un poids d'amertume qui l'accable , qu'on n'en goûte guere que l'espérance , &c.... Est-ce enfin par la facilité où votre condition vous semble mettre de satisfaire à votre gré tous vos penchans ? mais votre ame est-elle au fond plus heureuse ? je le veux , dans l'élévation où Dieu vous a fait naître , vous trouvez la pompe de la grandeur , la magnificence des palais , la somptuosité des habits , la délicatesse des repas , le charme des spectacles , & par-dessus cela des chagrins , des inquiétudes , des remords , un vuide immense qui vous dévore ; lorsque le monde vous croit heureux , vous n'êtes pas tranquilles ; votre bonheur n'est que dans la surface ; vous cachez sous un faux dehors de félicité une ame au fond misérable ; vous êtes comme cet arbre de l'Ecriture qu'un feuillage encore frais couvroit au-dehors , mais dont un ver secret rongeoit le cœur & dévorait toute la substance ; vous avez beau vous donner des divertissemens & des réjouissances : vous n'en avez jamais que de trompeuses ; vous vous dégoutez de vos passions

par

par v  
dition  
plaisi  
la la  
cesser  
épuisé  
plaie  
plus  
pre f  
pour  
vous  
le cha  
il se  
comm  
pas lo  
que v  
places  
ne vo  
dans c  
si diffi  
aucun  
peine ;  
le mo  
vous  
roit d  
Alors  
honte  
mot , t  
ner à v  
laim pl  
Vous  
les Par  
point ,  
long-ter  
Tome

par vos passions elles-mêmes ; plus votre condition vous offre de bonne heure l'usage des plaisirs , & plutôt vous en avez la satiété & la lassitude : heureux plutôt que nous , vous cessez plutôt de l'être. Vos plaisirs une fois épuisés , vous êtes livrés à l'ennui , la grande plaie des Grands & néanmoins la destinée la plus douce qu'ils puissent attendre ; votre propre félicité vous est à charge ; tout ce qui a pour vous un caractère de nouveauté peut vous plaire quelque temps , à peu près comme le changement de situation plait à un malade ; il se trouve mieux , parce qu'il n'est plus comme il étoit , mais cette consolation n'est pas longue & la douleur la suit de près ; dès que votre inquiétude a essayé de toutes les places , qu'elle a usé toutes ses ressources , il ne vous reste plus rien pour être heureux ; dans cet état même de dégoût , vous qui êtes si difficiles à réjouir ; vous qui ne sentez plus aucun plaisir , vous êtes plus sensibles à la peine ; la moindre contrainte vous accable , le moindre plaisir dérangé vous désespère ; vous vous faites des chagrins de ce qui feroit des momens de félicité pour le peuple. Alors le crime même vous apportant de la honte ne vous cause aucune joie ; & en un mot , tous les objets ensemble , loin de donner à votre cœur le rassasiement , rendent sa faim plus cruelle , &c. »

Vous connoissez les François , & sur-tout les Parisiens , ainsi vous ne vous étonnerez point , quand je vous dirai qu'il y a déjà long-temps qu'on ne parle plus ici de Vol-

taire, si ce n'est dans quelques assez mauvais vers ; la guerre entre les dévots & les philosophes n'est cependant pas terminée, mais elle est obscure & sourde. Quoi qu'il en soit, Madame Denis se trouve héritière d'environ cent mille livres de rentes, outre un mobilier immense, & M. de Villette encore propriétaire du cœur du défunt. On m'assure qu'en dépit de la cabale à soutane, le Roi a ordonné qu'il seroit fait un service à Paris suivant l'usage, pour le repos de l'ame de Voltaire, & que M. l'abbé Mignot s'est pourvu au Grand-Conseil contre l'Evêque de Troyes, pour faire lever l'interdiction de l'Eglise où son oncle a été inhumé.

Mais une nouvelle qui vous fera presque autant de sensation que celle de la mort de Voltaire, c'est celle que Jean-Jacques Rousseau est mort au château d'Ermenonville, à douze lieues d'ici. A neuf heures du matin il a été frappé d'apoplexie, & trois heures après il étoit déjà mort. Depuis long-temps il étoit très-incommodé de la gravelle & d'une rétention d'urine. M. le Marquis de Girardin, seigneur du lieu, lui avoit donné depuis quelque temps une petite maison attenante à son château pour calmer les inquiétudes dont étoit tourmenté ce Philosophe, depuis le vol du manuscrit qui lui avoit été fait par sa femme, ci-devant sa servante, portée à cette affreuse perfidie par une somme de mille louis que lui a payée un certain libraire. Je n'ai pu encore me procurer même la lecture des Mémoires de ce cynique Moderne, tant la Po-

lice  
per  
tès,  
Lux  
de b  
nées  
M  
de R  
tite  
étang  
décor  
On  
renon  
souper  
trional  
chargée  
geluch  
honore  
que ch  
il se f  
Les  
opéra  
musique  
Cette m  
mérite.

A  
Hom  
Qui  
Ont  
Et fo  
Du m  
De l'

lice en a surveillé le débit ; je fais que des personnages de considération y sont maltraités, & entr'autres Madame la Maréchale de Luxembourg, qui pourtant a eu beaucoup de bontés pour l'auteur, il y a quelques années, lorsqu'il s'étoit retiré à Montmorency.

M. de Girardin a fait embaumer le corps de Rousseau & l'a fait inhumer dans une petite Isle dite *des Peupliers*, au milieu d'un étang. Le corps a été mis dans une tombe décorée & élevée à dix pieds de terre.

On raconte qu'une de nos Nymphes d'opéra, renommée par ses bons mots, a dit à un souper, qu'elle regardoit l'Amérique septentrionale comme *une catin que la France s'étoit chargée d'entretenir, & qui finiroit par se laisser géluchoner par l'Angleterre.* M. Francklin fut honoré du caducée de Mercure. C'est ainsi que chacun voit les choses par le prisme dont il se sert habituellement.

Les Comédiens Italiens donnent un nouvel opéra comique intitulé *le jugement de Midas*, musique de Gretry, paroles de M. d'Hele. Cette nouveauté a le plus grand succès & le mérite.

#### A MM. D'HELE ET GRETRY.

Hommage aux deux Auteurs charmans,  
 Qui par une heureuse harmonie,  
 Ont uni leurs rares talens,  
 Et font triompher le génie  
 Du mauvais goût de l'ancien temps.  
 De l'excellent comique, oui, d'Hele ;

Tu viens nous donner le tableau ;  
 Malgré l'arrêt & le faux zele  
 De plus d'un lourd Midas nouveau ,  
 Qui se proposoit pour modele.  
 Et toi, Gretry, des passions  
 Interprète & chantre fidele,  
 Que tu fais bien saisir les tons  
 De cette langue universelle,  
 Dont tu charmes les nations  
 Attentives à tous les sons  
 Qu'enfante ta Lyre immortelle !

*De Paris, le 12 Juillet 1778.*

NE vous souvient-il pas, Monsieur, que je vous ai prédit que le fameux critique ne manqueroit pas, quelque jour, de dire du mal du Papa grand homme ? eh bien, je ne me suis trompé que sur le temps, je ne croyois pas qu'à peine il auroit les yeux fermés, celui qui l'appelloit son pere, son maître, son ami, &c. placeroit dans le nouveau *Mercur*, une critique très-amere de la tragédie de *Zolime*. Lisez cette lettre.

*Lettre de M. le Marquis de Villeville à M. Paroukoue, insérée dans le Journal de Paris.*

» Tous ceux qui s'intéressent, Monsieur, à la mémoire de l'homme illustre que la France vient de perdre, ont vu avec peine que le premier N<sup>o</sup>. de votre *Mercur* où son nom a été prononcé, contint une critique dure & amere de l'une de ses tragédies. A l'âge de septante ans, M. de Voltaire s'est permis de



critiquer Corneille & Racine; cinquante ans de gloire & vingt chef-d'œuvres lui en donnoient le droit. Votre rédacteur est sans doute plus jeune, qu'il jouisse des agrémens de son âge, & que pour juger M. de Voltaire, il attende qu'il ait approché d'*Alzire* ou de *Mahomet*. J'aimois M. de Voltaire, je pleure encore sa mort; s'il a eu des défauts, je les ai oubliés, & la douleur de sa perte ne me permet pas de m'appercevoir si ses ouvrages ont des imperfections. »

» Votre rédacteur, Monsieur, n'a pas sans doute les mêmes raisons de regretter ce grand homme; il n'a pas été reçu avec la même bonté dans le château de Ferney, il n'y a point passé des années entières; M. de Voltaire lui est indifférent, & il ne doit rien à sa mémoire : mais du moins personne n'est dispensé d'être juste, & votre rédacteur ne l'a point été. »

» Les défauts de *Bajazet* ont engagé Voltaire vers 1740, à traiter dans *Zulime* un sujet à-peu-près semblable; jamais tentative n'a été plus malheureuse. Cela n'est point exact; j'ai oui dire que le *Gustave* qu'un jeune homme a voulu substituer au *Gustave* de Piron, avoit été plus mal reçu que *Zulime*; que *Pharamond*, *Timon*, avoient eu moins de succès que *Zulime*. Il y a donc eu des tentatives plus malheureuses? »

» Il y a dans le rôle de *Zulime* quelques traits de passion; mais d'ailleurs la piece manque à la fois par l'intrigue qui est froide & embrouillée, & par le style qui n'est pas celui de Voltaire. »

» Il y a plus que *quelques traits de passion* dans le rôle de Zulime ; le rôle est toujours passionné sans jamais cesser d'être noble & tendre. Si dans l'emportement de la passion, Zulime se porte à des actions dont elle éprouve des remords, jamais il ne lui échappe un mot dont elle ait à rougir. Ce n'est point une esclave lâche & cruelle comme Roxane, également prête à détrôner son bienfaiteur, ou à faire étrangler son amant. Elle ne calomnie point comme Phedre, elle n'abuse point, comme Hermione, du pouvoir qu'elle a sur un de ses amans pour l'engager à massacrer l'autre au pied des autels. Racine a peint les emportemens de l'amour dans des ames corrompues ; ne blâmons point M. de Voltaire d'avoir voulu les peindre dans une ame vertueuse. »

» *L'intrigue de Zulime est froide & embrouillée.* Je prie le rédacteur de vouloir bien m'expliquer ce que c'est qu'une intrigue froide, & de me dire ensuite comment il peut se faire qu'il trouve l'intrigue de Zulime embrouillée, & que je la suive sans peine, moi qui suis bien loin d'avoir assez d'esprit pour juger M. de Voltaire ? *Le style de Zulime n'est pas celui de Voltaire.* J'avois cru jusqu'ici retrouver dans Zulime le style de M. de Voltaire, mais je m'en rapporte au rédacteur lui-même, qu'il relise Zulime, & qu'il me dise si dans le cas où il ne sauroit pas que cette piece fût de M. de Voltaire, il ne trouveroit point que malgré les incorrections, les négligences que l'auteur y a laissées, le style de Zulime a plus de ressemblance avec le style d'Alzire ou d'A-

dela  
exce  
»  
Vifir  
le ré  
eût c  
mat.  
die d  
»  
» qu  
» co  
» ma  
» for  
» l'an  
» ce  
» rel  
» foib  
» pre  
» cess  
» tati  
» ven  
» rôle  
» se t  
» pou  
» plac  
Voilà c  
» J  
cles de  
qu'on  
» M  
succès

delaïde , qu'avec le style de Warwick , par exemple : »

» *Quelle distance de Zulime à Roxane & au Visir Acomat !* Je ne vois pas trop pourquoi le rédacteur voudroit que la Princesse Zulime eût quelque ressemblance avec le Visir Acomat. M. de Voltaire a aussi comparé la tragédie de *Zulime* à celle de *Bajazet*. »

» Malheureusement la piece paroît avoir » quelque ressemblance avec *Bajazet*, & pour » comble de malheur elle n'a point d'Aco- » mat : mais aussi cet Acomat me paroît l'es- » fort de l'esprit humain, je ne vois rien dans » l'antiquité ni chez les modernes qui soit de » ce caractère, & la beauté de la diction le » relève encore : pas un seul vers dur ou » foible, pas un mot qui ne soit le mot pro- » pre : jamais de sublime hors d'œuvre qui » cesse alors d'être sublime, jamais de disser- » tation étrangere au sujet, toutes les con- » venances parfaitement observées; enfin ce » rôle me paroît d'autant plus admirable qu'il » se trouve dans la seule tragédie où l'on » pouvoit l'introduire, & qu'il auroit été dé- » placé par-tout ailleurs. (*Préface de Zulime.*) »

Voilà comme un grand cœur fait penser d'un grand homme.

*Vol. Discours sur l'Envie.*

» JE desire bien sincèrement que les arti- » cles de votre rédacteur méritent quelque jour qu'on en dise autant de lui. »

» Mais pourquoi *Zulime* a-t-elle eu peu de succès ? »

„ Le rôle de Ramire est très-foible, & la médiocrité de ce rôle se répand sur tout l'ouvrage ; & qui a porté ce jugement rigoureux, mais juste ? le seul homme qui eut le droit de juger l'auteur de Zulime avec sévérité ; M. de Voltaire lui-même ; il est fâcheux pour le rédacteur d'avoir trouvé de si mauvaises raisons pour condamner Zulime après que M. de Voltaire en avoit si bien vu les défauts & les avoit si noblement avoués. „

„ C'est une terrible entreprise de refaire une pièce de Racine quand même Racine n'a pas très-bien fait. „

M. de Voltaire est-il donc si au-dessous de Racine ? Ne peut-on pas mettre Mahomet à côté d'Athalie, Alzire à côté d'Iphigénie ; Métrope ne peut-elle pas se soutenir à côté d'Andromaque ? „

„ Tancrède, Zaïre, Adelaïde, ces chefs-d'œuvres de pathétique & de passion, Brutus, la Mort de César, Rome sauvée, l'Orphelin de la Chine, ces chef-d'œuvres de grandeur & de raison n'auroient-ils pas été avoués par Racine ? en y observant des négligences qu'il eût corrigées, n'y eût-il pas admiré une foule de traits qu'il eût voulu avoir trouvés ? „

„ M. de Voltaire est dans la position la plus fâcheuse pour être jugé ; mort, il n'est plus à craindre, & il est trop près de nous pour qu'on ne le juge pas avec autant de sévérité que s'il vivoit encore ; mais je n'ai garde de me plaindre du rédacteur. Je lui demande seulement pourquoi lui, qui parle de Zulime

parce  
parle  
Tancr  
ble, d  
de, qu  
jacet.  
M. de  
fait pr  
ami, l  
gemen  
licateff  
aussi n  
seuleme  
trouver  
cinquie  
vous, l  
comme  
tre fon  
article.  
donner  
valu, f  
pour le  
hommes  
d'en cr  
que la  
éprouvé  
ses adm  
tiques  
amour  
goût. M  
lettres  
Environ  
dit-il,  
jeane po

parce que les comédiens ont joué Bajazet, ne parle pas de Tancrede puisqu'ils ont aussi joué Tancrede. Il étoit plus naturel, ce me semble, de louer Tancrede à propos de Tancrede, que de censurer Zulime à propos de Bajazet. Mais je le répète, n'ayant jamais loué M. de Voltaire pendant sa vie, n'ayant point fait profession d'être son admirateur & son ami, le rédacteur ne lui devoit aucun ménagement. Il s'est trompé par une excessive délicatesse de goût, cela est très-pardonnable, aussi n'ai-je garde de le blâmer, je lui souhaite seulement, si jamais il fait une tragédie, de trouver un cinquième acte qui approche du cinquième acte de Zulime; mais comment, vous, Monsieur, que M. de Voltaire aimoit, comment M. de la Harpe qui s'honoroit d'être son disciple, avez-vous laissé passer cet article. Vous avez cru tous deux sans doute donner une marque d'impartialité. Il eût mieux valu, selon moi, en donner une de respect pour le génie. Cette injustice envers les grands hommes, quand on a cessé d'en espérer & d'en craindre, est de tous les pays. Pope, que la Dunciade avoit rendu si redoutable, l'a éprouvé. A peine eut-il fermé les yeux, que ses admirateurs remplirent l'Angleterre de critiques faites uniquement, disoient-ils, par amour de la justice, de la vérité & du bon goût. Milord Chesterfield rapporte dans ses lettres une anecdote assez plaisante à ce sujet. Environ cinq semaines après la mort de Pope, dit-il, je rencontrai dans Peters-Street un jeune poëte que j'avois vu chez Pope; il por-



toit un manuscrit sous le bras : qu'avez-vous là , lui dis-je , — Milord , c'est une critique de quelques ouvrages de Pope que je vais donner dans le *London-Magazine*. — Comment ! je vous croyois de ses amis , ne vous ai-je pas vu lui baiser la main & l'appeller votre pere ? — Cela est vrai , Milord , je le voyois beaucoup , je le louois encore davantage , mais il ne m'a rien laissé par son testament , & je me paie de mon legs en vendant aux *Journaux* des remarques critiques sur ses œuvres. — Vous passerez pour un ingrat. — Point du tout. Pope m'a rendu des services à la vérité , & même il m'a loué , mais il a laissé entrevoir qu'il ne me croyoit pas un grand poëte : ce sont-là de ces injurés qu'on ne pardonne point & qui dispensent de toute reconnoissance ; d'ailleurs , Milord , la vérité , la justice doivent passer avant tout. — Cela est vrai au banc du Roi ; dans le Parlement ; dans les discussions qui intéressent le bonheur des hommes ; c'est sans doute alors un devoir de dire la vérité. Mais dans le *London-Magazine* , dans l'art important de ranger des mots sur des lignes égales & paralleles. . . je crois qu'il vaut mieux manquer au devoir d'éclairer le genre-humain sur le bon goût , que de blesser ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Le poëte me quitta , & il y eut un paragraphe contre moi dans le premier Journal qu'il imprima contre Pope. »

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Paris , ce 9 Juillet 1778.

Enf  
quenc  
annon  
toujou  
cides ,  
On  
qu'il y  
On ra  
formel  
une re  
se mèn  
Si la p  
la caba  
manqu  
réussi  
spectate  
reufem  
jamais  
silencie  
gédie a  
grande  
la plus  
très-fro  
lourd &  
sec , lâc  
mais qu  
vateur  
l'homme  
du génie  
ridicules  
jugemen  
Si vous  
vous tra  
aujourd'

Enfin , Monsieur , ce chef-d'œuvre d'éloquence si vanté par les sophistes , si bien annoncé par quelques écoliers qui le feront toujours , cette sublime tragédie des *Barmécides* , j'en ai vu hiet la première représentation.

On avoit d'abord répandu dans le public qu'il y avoit une forte cabale contre la pièce. On rapportoit même les complots les plus formels qu'on disoit avoir vu faire. C'étoit une ressource que l'amour propre de l'auteur se ménageoit en cas de chute ou de succès. Si la pièce étoit tombée, on en auroit accusé la cabale , & le public prévenu n'auroit pas manqué de le croire. Si au contraire elle avoit réussi, on auroit dit qu'elle avoit subjugué les spectateurs , malgré la cabale. Mais malheureusement pour l'amour-propre de l'auteur , jamais assemblée n'a été plus tranquille , plus silencieuse , plus indulgente même. Cette tragédie a été écoutée jusqu'au bout avec la plus grande attention , & même , j'ose le dire, avec la plus grande patience. Imaginez une intrigue très-froide , très-invraisemblable , un dialogue lourd & faux , point de caractère , un style sec , lâche & commun , quelques beaux vers , mais qui décelent plutôt le bel esprit, l'observateur tranquille qui combine des mots , que l'homme sensible & entraîné par l'impulsion du génie ; ajoutez à cela une trentaine de vers ridicules & autant de boursoufflés , voilà le jugement que vous devez porter de la pièce. Si vous en voulez connoître le plan, je vais vous transcrire l'exposé très-exact qu'en donne aujourd'hui le *Journal de Paris*.

» Tout le monde connoît l'histoire des Califes qui succéderent à la puissance de Mahomet. On fait que la Dynastie des Abassides commença vers l'an 752, après avoir usurpé l'Empire à la Maison des Ammiades qui avoit donné dix-neuf Califes. Le plus grand, le plus célèbre des Abassides fut Aaron Arachid, qui régnoit du temps de Charlemagne. L'Empire d'Aaron, dont le siege étoit à Bagdad, s'étendoit jusqu'en Espagne d'un côté, & jusqu'aux Indes de l'autre. Il fit cultiver les Sciences, aima les Arts, & même, dit-on, composa des vers, comme en composoit, à-peu-près dans le même temps, Alfred en Angleterre. Des Rois Poètes ne sont pas rares dans les temps où il y a peu de civilisation encore. Ce Calife eut un Ministre qui contribua beaucoup à la gloire de son regne, & très-fameux sur-tout par sa disgrâce; c'est Giafar le Barmécide, né d'une famille de tout temps célèbre dans l'Orient par sa générosité. Peu de gens ignorent ces vers d'un Poète Arabe sur la disgrâce de Giafar.

Mortel, foible mortel, à qui le fort prospere  
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux;  
Connois quelle est des Rois la faveur passagere,  
Contemple Barmécide, & tremble d'être heureux.

C'est dans cette disgrâce de Giafar & dans le caractère généreux que la tradition attribue à la Maison des Barmécides, que M. de la Harpe a puisé le sujet de sa piece; voici à-peu-près quel est le Roman de sa Tragédie. —

Dans  
ter se  
gueil  
trop a  
l'orgue

• • •  
A la ni

A l'inf

• • •  
Livrerent

Mais l'  
voit sa  
la vie.

• • •  
Affect sem

fut imm  
chappa  
ses mall  
fit plus  
un enfa  
murs de  
dans sa  
Calife c  
du désen  
Amorass  
se disting  
à la plac  
tant d'éc  
les même

Dans les temps de sa faveur, Giafar osa porter ses vœux jusqu'à la niece du Calife. L'orgueil d'Aaron en fut blessé. Barmécide étoit trop amoureux pour sacrifier ses sentimens à l'orgueil de son Maître.

. . . . . *Par un nœud clandestin,  
A la niece d'Aaron il unit son destin.*

A l'instant que le Calife connut ce mariage ;

. . . . . *Des ordres homicides  
Livrent au trépas quarante Barmécides.*

Mais l'exécuteur de ses ordres, Saed, qui devoit sa fortune à Giafar, voulut lui sauver la vie.

. . . . . *Un esclave à peu près de son âge,  
Affect semblable à lui de taille & de visage,*

fut immolé à la place de Barmécide, qui s'échappa par des souterrains obscurs & alla cacher ses malheurs dans les déserts de la Syrie. Saed fit plus encore, il sauva également la vie à un enfant de Giafar, qui étoit élevé loin des murs de Bagdad. Il le tint long-temps caché dans sa maison & le présenta dans la suite au Calife comme un de ces enfans, que l'Arabe du désert porte toutes les années en tribut. Amorassan (c'est le nom du fils de Giafar) se distingua bientôt, & par degrés est parvenu à la place que Barmécide avoit remplie avec tant d'éclat. Il y montre les mêmes talens, les mêmes vertus ; mais Saed ne lui a pas fait

connoître encore le secret de sa naissance. Ce jeune Visir aime Sémire, jeune Princesse élevée dans la Cour d'Aaron, seul reste de la Maison de Ammiades. Il a osé la demander au Calife; mais Aaron qui craint qu'elle ne porte ses prétentions en dot à son époux, défend au Visir d'y penser. Ce despote si jaloux de son pouvoir & si cruel pour le venger, n'est pourtant pas un homme sans humanité. Depuis vingt ans il pleure la mort de Barmécide; il lui a fait élever un monument parmi les tombeaux de ses ancêtres, & il dit lui-même

*J'y descends tous les jours & c'est pour y pleurer.*

Tels sont les faits antérieurs au moment où la piece commence. Saed révèle enfin à Amorassan le secret de sa naissance, & lui remet une lettre écrite par son pere mourant dans les déserts de la Syrie. Cette lettre finit par ces mots :

*Mais il me reste un fils, il vengera son pere.*

Saed apprend dans la même scene au Visir, que tout est déjà prêt pour cette vengeance; qu'il a formé, avec Sémire, une conjuration contre le pouvoir & la vie du Calife. La Princesse arrive elle-même, & développe encore mieux à son amant ses projets, ses moyens & ses espérances. Elle lui offre sa main & ses droits à l'Empire. La voix de la nature & celle de l'amour engagent le jeune Visir dans cette conjuration; il en devient le chef. Au moment même qu'elle est prête d'éclater, ar-

rive à  
entretie  
Barméc  
ces lieu  
puissanc  
Soudan  
juration  
à mour  
un asyl  
pressé d  
la vie,  
point,  
Barméc  
vengean  
reux de  
sa famil  
Ne pou  
même,  
Visir est  
juration  
mort de  
Amorass  
à sa sùr  
auprès  
point ap  
un senti  
veur de  
veiller d  
de Saed  
s'attendr  
voulu v  
mécide  
Calife;  
sa génér



rive à Bagdad un vieillard qui demande un entretien secret à Amorassan. Ce vieillard c'est Barmécide, que personne ne reconnoît dans ces lieux remplis jadis de sa gloire & de sa puissance. — Sémire avoit écrit une lettre au Soudan de Damas qui devoit soutenir la conjuration. L'esclave chargé de cette lettre, prêt à mourir dans les déserts de la Syrie, cherche un asyle dans la demeure de Barmécide, & pressé de ses remords au moment de perdre la vie, révèle à ce vieillard, qu'il ne connoît point, le danger qui menace celle d'Aaron. Barmécide, qui jusqu'alors n'a respiré que la vengeance, conçoit dans ce moment le généreux dessein de sauver la vie au meurtrier de sa famille. C'est-là ce qui l'amène à Bagdad. Ne pouvant pénétrer d'abord jusqu'au Calife même, il vient tout dévoiler au Visir, & ce Visir est le chef de la conjuration, & la conjuration est formée en partie pour venger la mort de celui même qui vient la dévoiler. Amorassan veut immoler d'abord ce vieillard à sa sûreté & à celle de ses desseins; mais auprès du trône même d'un despote, il n'a point appris à verser le sang de l'innocence; un sentiment confus d'ailleurs lui parle en faveur de ce vieillard. Il se contente de le faire veiller & de le faire remettre entre les mains de Saed, au nom duquel Barmécide a paru s'attendrir. Saed, qui reconnoît l'ami qu'il a voulu venger, veut faire abandonner à Barmécide le dessein qui l'a conduit auprès du Calife; mais le vieillard est inébranlable dans sa générosité. Il va sauver Aaron, sûr d'ob-

tenir ensuite d'Aaron la grace de son fils. Le Calife est déjà averti que l'on conspire contre lui, lorsque Barmécide veut forcer son fils à renoncer à des desseins déjà dévoilés à demi, & qu'il va faire connoître entièrement. Cette scene est celle qu'on peut appeller, dans les ouvrages de ce genre, *la crise tragique*. Amorassan défend son projet & Barmécide sa générosité. L'un & l'autre restent dans leurs sentimens; le fils vole à la tête des conjurés, & le pere court aux pieds du Calife. Dans un combat qui se donne dans l'intervalle du quatrieme au cinquieme acte, Amorassan tue Amenor, le fils d'Aaron, qui étoit à la tête des troupes de son pere. Le Calife, par sa présence, arrache la victoire aux conjurés prêts à triompher. Amorassan & ses complices, qui ont échappé à la mort, sont chargés de fers. Aaron, si terrible dans ses vengeances, ne songe plus qu'à faire couler le sang du Visir sur le tombeau de son fils; mais le vieillard, qui lui a conservé l'Empire, lui demande un entretien. Aaron, qui veut le récompenser avec magnificence, refuse de le voir dans ce moment; mais Barmécide force les gardes au moment où l'on conduit Amorassan aux pieds du Calife furieux. Aaron reconnoît le Ministre qu'il croyoit avoir immolé depuis vingt ans à son orgueil, apprend qu'Amorassan est fils de Barmécide, & ne peut refuser la grace du meurtrier de son fils au pere généreux de ce meurtrier. Tels sont à-peu-près tous les faits qui composent l'action de cette Tragédie.

Le Papa grand-homme n'avoit-il pas très-

bien ju  
porté d  
Roman  
beaux v  
de se re  
critique  
comme le  
cevez-v

M, d  
lettre de  
» L'in  
le Marqu  
ces où e  
contient  
d'esprit  
Tout ce  
cette étr  
impressio  
Henriade  
tant de  
pour mo  
les amat  
cien; qu  
parlé d'e  
en rien  
dans ce  
une mal  
Maître d  
supprime  
l'intentic  
me qui :

bien jugé, en disant comme je vous l'ai rapporté dans le temps, que cette piece étoit un Roman invraisemblable où il y avoit quelques beaux vers déplacés. Croiriez-vous que loin de se rendre à un avis aussi sage, le fameux critique dit à quelqu'un : *Oh ! mon Dieu, comme le vieillard baisse ! comme il radote ! concevez-vous une vanité si ridicule ?*

*De Paris, le 16 Juillet 1778.*

M. de la Harpe a fait cette réponse à la lettre de M. le Marquis de Villevieille.

» L'indignation que m'inspire la lettre signée le Marquis Villevieille, le choix des circonstances où elle a été écrite, les imputations qu'elle contient, ne me laissent point assez de liberté d'esprit pour y faire une réponse convenable. Tout ce que je puis dire pour ceux sur qui cette étrange diatribe auroit pu faire quelque impression ; c'est que l'Auteur de *Zaïre* & de la *Henriade*, mort à quatre-vingt-quatre ans, après tant de chef-d'œuvres & tant de gloire, est pour moi ce qu'il doit être déjà pour tous les amateurs des lettres, un classique, un ancien ; que j'ai parlé de *Zulime* comme j'aurois parlé d'*Othon*, c'est-à-dire, sans croire nuire en rien ni à Corneille, ni à Voltaire ; que dans ce même article que l'on interprete avec une malignité si réfléchie, il est appelé un *Maître de l'Art*, ce qu'on a eu l'attention de supprimer ; que si l'on pouvoit me supposer l'intention de me contredire sur le grand homme qui a été quinze ans l'objet de mon hom-

mage, il faudroit me croire, non-seulement lâche, mais stupide. A l'égard des motifs qu'on me prête.... je m'arrête; ce n'est ici ni le temps, ni le lieu de répondre; & j'abandonne ma cause aux réflexions des honnêtes gens, en attendant que je puisse la défendre.»

J'ai l'honneur d'être, &c. de la Harpe.

*Seconde Lettre ou Replique de M. le Marquis de Villevieille.*

MESSIEURS,

» JE ne fais à qui en veut M. de la Harpe, je ne l'ai point accusé d'être l'auteur de l'article du *Mercur*, en vain même s'en avoueroit-il l'auteur, je ne le croirois point; M. de Voltaire a été son bienfaiteur & son ami, donc la première page où il a parlé de lui après sa mort n'a point été une critique. Ce raisonnement me paroît une démonstration si convaincante, que je verrois la signature de M. de la Harpe au bas de l'article du *Mercur*, que je ne l'en croirois point coupable. M. de Chabanon a fait une Elégie touchante sur la mort de M. de Voltaire, M. de Marmontel a profité d'un article du *Mercur* où il rendoit compte du Poëme de M. l'Abbé Serre, pour y insérer un témoignage de sa reconnoissance & de son admiration pour le maître qu'il a mérité d'avoir pour ami; il est impossible que M. de la Harpe, disciple comme eux de M. de Voltaire, ait cru qu'une critique de *Zulime* fût

tout le grand M. de dant co vant, l'avoir dit que le titre connoit Voltair la Harp mémoire fût lâche primer parle de ai pu soupçon *Mercur* gloise, est imp manqué bienfait Nation » M. ma lett chir un cle du M quelles c *Mercur* Journali vers s'o vent. M. de reux po



tout le tribut qu'il devoit à la mémoire de ce grand homme. M. de la Harpe dit qu'il a loué M. de Voltaire pendant quinze ans ; mais pendant ces quinze ans M. de Voltaire étoit vivant, & on ne blâme le Rédacteur que de l'avoir attaqué après sa mort. M. de la Harpe dit que le Rédacteur a donné à M. de Voltaire le titre de *Maître de l'Art*, je partage la reconnaissance que doit avoir l'ombre de M. de Voltaire pour cette bonté du Rédacteur. M. de la Harpe ajoute que pour avoir manqué à la mémoire de M. de Voltaire il faudroit qu'il fût lâche & stupide. Je n'ai eu garde de m'exprimer avec cette énergie. M. de la Harpe parle des motifs que je lui ai prêtés, je ne lui ai pu prêter aucun motif, puisque je ne le soupçonnois pas d'être l'auteur de l'article du *Mercur*. Il prend pour lui une anecdote angloise ; M. de la Harpe croit sans doute qu'il est impossible que jamais un Poëte Anglois ait manqué à ce qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur : je le félicite d'avoir de cette brave Nation une opinion si avantageuse. »

» M. de la Harpe parle des *circonstances* où ma lettre a été publiée ; je le prie de réfléchir un moment sur les *circonstances* où l'article du *Mercur* a paru ; j'ignorois d'ailleurs dans *quelles circonstances* se trouvoit le Rédacteur du *Mercur*. Je prends la liberté de conseiller aux Journalistes de croire un peu moins, que l'univers s'occupe des *circonstances* où ils se trouvent. M. de la Harpe prétend qu'il regarde M. de Voltaire comme un ancien. Il est heureux pour lui qu'un mois après la mort de son



bienfaiteur, de son ami, ce bienfaiteur, cet ami ne soit plus pour lui qu'un homme mort il y a deux siècles ; cette manière de sentir est malheureusement très-commune ; mais il y a un courage peu commun à l'avouer si publiquement. Lorsque M. de la Harpe en aura le temps, & sur-tout lorsqu'il aura plus de liberté d'esprit, il répondra plus longuement à ma Lettre ; il en est le maître : son ame pourra même se soulever de toute sa hauteur, comme il l'a dit si élégamment dans un ancien *Mercur*. Je ne lui répondrai point. Je ne fais point répondre à un homme qui annonce au Public qu'il regarde comme des anciens ses amis morts depuis un mois ; je persiste à ne pas croire que M. de la Harpe soit l'auteur de l'article inséré dans le *Mercur* ; il n'a pu le prendre sur son compte que dans un moment où il n'avoit pas la liberté d'esprit nécessaire. J'ai vengé mon ami, mon maître ; je suis content, & je n'aurai jamais rien à dire à M. de la Harpe. »

J'ai l'honneur d'être,

Ce 12 Juillet 1778.

On avoit dit que le fameux Linguet étoit renfermé à la Bastille ou au château de Pierre-en-cise, mais dans le même moment qu'on débatoit cela, il étoit en cette capitale, & s'y est même montré à l'amphithéâtre de l'opéra où il a été fort accueilli. On prétend que depuis lors, après avoir eu un long entretien avec M. le Comte de Vergennes, il est parti pour Lausanne ou pour Bruxelles. On est fort

inquiet  
feroit  
eu enco  
aussi re  
étranger

J'ai b  
j'ai bien  
la peine  
parlerai  
manade  
douze ch  
indiquer  
monstru  
en vers  
citerai q  
ront pou  
temps.

Tenant u  
Sous la p  
Parmi d'a  
Les sceptr  
Branlant f  
Le resfro

Avez-  
rique ? v  
plus ridic

Cette puif  
Qui du va  
. . . .  
Enrichit l  
Organisa l  
Des ailes

inquiet s'il reprendra ses Annales ou non. Ce seroit une vraie perte , car il n'y a point eu encore de feuille périodique qui ait été aussi recherchée en France & dans les pays étrangers.

J'ai beau parcourir nos livres nouveaux , j'ai bien de la peine à en trouver qui vaille la peine que je vous en rende compte. Je vous parlerai pourtant d'un Poëme, intitulé la *Guzmanade* ou *l'Etablissement de l'Inquisition*, en douze chants. Je serois fort embarrassé de vous indiquer le plan de cet ouvrage. C'est un amas monstrueux de descriptions vagues & sans but, en vers boursoufflés ou ridicules. Je ne vous citerai que les vers suivans; ils vous suffiront pour juger le style; c'est la peinture du temps.

Tenant un sablier & creusant des sillons,  
Sous la pourpre des Rois comme sous des haillons;  
Parmi d'affreux débris, poussant, réduits en cendres  
Les sceptres des Cyrus, les noms des Alexandres,  
Branlant sa longue faux, & sourd dans ses rigueurs  
Le refrigné vieillard rouloit ses pas vainqueurs.

Avez-vous jamais rien lû de plus amphigou-  
rique ? voulez-vous voir un échantillon encore  
plus ridicule ? il s'agit de l'Eternel.

Cette puissante main, source des vrais trésors,  
Qui du vaste univers monta tous les ressorts

.....

Enrichit le matin des perles qu'il distile.

Organisa les fleurs, les pourvut d'un pistil,  
Des ailes du zéphir leur fit un éventail.

Je ne pousserais pas plus loin ces citations poétiques : mais je vous rapporterai quelques notes historiques qui m'ont paru curieuses; je transcris fidèlement la prose de l'auteur.

» En passant à Tortosé , j'appris l'anecdote que voici. Lors des guerres pour la succession d'Espagne , M. de Vendôme séjourna quelque temps dans cette ville dont l'inquisiteur lorgna la femme de son intendant. Le diable tenta le moine , qui voyant que la Dame en valoit la peine , sentit que Satan avoit raison & crut bonnement que ce seroit son fait. Dans cette persuasion , il va lui décocher une visite , & comme les Espagnols vont droit en besogne , sans lambiner , sans tourner autour du pot , il se met en devoir d'y tremper son pain. La Dame stupéfaite & prise au bond , n'a justement que le temps de se raviser : elle se scandalise de ces façons & demande un moment de répit pour réfléchir : car en vérité c'est pousser les choses trop brusquement. Quoi , sans préliminaire ? sans filer un instant l'amour.... Durant ces pourparlers & ces mercuriales , voilà le mari qui survient. Il remarque la rougeur de sa femme , veut en savoir la cause , & le moine s'étant évadé , sa moitié lui révèle tout. Dès lors il projette de s'en venger. Il reviendra , disoit-il en lui-même , & sûrement il me la paiera. »

» De fait , le moine qui grilloit dans sa peau , revient le lendemain , vous rencontre la belle seule & se presse d'en profiter. C'étoit un gail-lard expéditif ; par malheur , au plus beau du jeu , voilà mon intendant qui paroît , armé

d'un billon  
vous le  
plaudit :  
Des gen  
vous le m  
tre des  
cachot ,  
périr. La  
part , va  
& lui dé  
pêche un  
clamer so  
coup l'éto  
& qu'il n  
attentat.  
n'en fait  
pour , il v  
une pore  
rechef le  
irains. A  
& les fait  
quit à d  
l'une par  
du Génér  
On dit q  
ri , ce P  
oux. Peu  
ouvent ,  
est ainsi  
Je ne  
ncore l'e  
poletti à  
oème dit  
florentin.

d'un billot. Entrer, tomber sur le moine, & vous le rosser à plaisir, c'est tout un; il s'applaudit : mais son triomphe ne sera pas long. Des gens qui tiennent la main à l'inquisiteur vous le menent un jour promener dans le cloître des Jacobins. Il est saisi, traîné dans un cachot, flagellé d'importance & menacé d'y périr. La femme n'ayant pu le déterrer nulle part, va conter au Prince la scène du moine & lui déclare ses soupçons. A l'instant il dépêche un de ses gens au supérieur pour réclamer son intendant. Le supérieur fait beaucoup l'étonné, proteste qu'il ne tient personne & qu'il n'auroit garde de se porter à un pareil attentat. M. de Vendôme n'est pas dupe & n'en fait pas à deux fois. Dès la pointe du jour, il vous fait investir le couvent, dresser une potence devant la porte, & sommer de sa main le Supérieur. On lui répond des *alibi* tirains. Alors il vous fait sortir les moines, & les fait pendre un par un. Quand on en vit huit à dix d'étranglés, les autres, effrayés d'une pareille déconfiture, se jettent aux pieds du Général, & vont lui quérir son Intendant. On dit qu'en le voyant tout défait & meurtri, ce Prince fut saisi du plus violent courroux. Peu s'en fallut qu'il ne fit raser leur couvent, & supplicier tous ces coquins-là; c'est ainsi qu'il les nommoit. »

Je ne puis me dispenser de vous rapporter encore l'extrait d'une lettre écrite par Maria poletti à Michel Baudran, dont l'auteur du poème dit avoir vu l'original chez un noble florentin. Elle est de 1672.



» Sitôt que tu recevras ce billet, pars sans retardement. Oui, cher époux, fuis d'un pays fatal à ton repos. Va sous un ciel plus heureux, va goûter un bonheur que méritent tes vertus. Que ne puis-je t'y suivre ! Que ne fuis-je digne d'aller y fixer ton amour ! Ah ! que ne daignas-tu me croire ? nous y vivrions heureux. Que j'aurois peu craindre tes franchises ! Savent-elles aimer comme nous ! Oui, ma passion naïve t'auroit captivé. Bonheur idéal & chymérique ! ne viens plus bercer mon imagination. C'en est fait, & les pleurs sont désormais mon unique partage. Mais toi, cher ami, pars, fuis, je t'en conjure. Ton intérêt le veut, ma tendresse l'exige, & n'entreprend pas de savoir la raison. Ne temporise point, les momens sont chers. Ne les perds point à me chercher, tu ne réussirois point à me détacher. Crois qu'il m'en coûte de t'ordonner ce départ. C'est te plonger le poignard dans le sein, mais il le faut. Le soin de tes jours me force à t'affliger. »

» Cher époux ! te voilà sorti du fatal cachot. Crains, crains d'y retomber. Tu causerois ma mort, & tu périrois. Il me sera doux de te savoir hors de danger. Tiens, je tremble pour toi. Mon cœur est dans l'angoisse dans un serrement affreux. Eh ! si je pouvois expirer ! Cher & malheureux époux, il me semble que le ciel a pitié de moi. La mort vient terminer mes douleurs. Leur poids écrasant va m'anéantir. Ah ! tu m'aimeras tous les jours ! Non tu n'oublieras pas celle qui te cherissoit, qui t'adoroit, qui t'idolâtroit unique-  
ment

ment. T  
nir : ma  
amour  
chirera  
dois t'a  
dois me  
époux.  
la dernie  
l'avois p  
essuya m  
sur toi.  
salut au  
ces détail  
de balanç  
amour &  
n'abhorre  
dis. Quoi  
rachetés  
de me ve  
ong. Fui  
lains un  
t'en te  
mour. »  
L'auteur  
es, & l  
es moine  
n moine  
Voici q  
traiment  
ommandé  
mort, c  
omme éto  
it amère  
fit ouv  
Tome V



ment. Ta tendre Maria vivra dans ton souvenir : mais hélas ! voilà mon désespoir. Oui, ton amour dont j'étois si jalouse, ton amour déchirera mon cœur. Puisses-tu m'oublier ! Je dois t'adorer ; mais toi , cher Baudran , tu dois me haïr. Je n'ose plus t'appeller mon époux. Je frémis de te parler : mais c'est pour la dernière fois. Ecoute , & ne t'empporte pas. J'avois plu malheureusement à l'Inquisiteur. Il effuya mes dédains , & l'infame s'en vengea sur toi. Le bûcher t'attendoit ;... on mit ton salut au prix de mon honneur.... Pardonne ces détails. La honte me couvre le visage.... Je balançai.... J'en rougis.... mais enfin mon amour & mon devoir ont triomphé. Tu dois m'abhorrer pour un sacrifice dont je m'applaudis. Quoi qu'il en soit , n'expose plus des jours rachetés si chèrement. Pour moi , le monde ne me verra plus , & mon séjour n'y sera pas long. Fuis soudain , fuis ; mais en fuyant , laisse une personne qui ne s'attira ta haine qu'en te donnant la plus forte preuve de son amour. »

L'auteur raconte plusieurs autres anecdotes , & le mal singulier qu'il dit en général les moines me feroit croire qu'il est lui-même un moine défroqué.

Voici quelques circonstances de la mort du vraiment célèbre J. J. Rousseau. Il avoit recommandé instamment qu'on le fit ouvrir après sa mort , de crainte d'être enterré vivant. Sa femme étoit aussi à Armenonville ; elle pleuroit amèrement à côté de son mari mourant. On fit ouvrir les fenêtres de sa chambre , &

dit à sa femme : *consolez-vous, vous voyez combien ce ciel est pur & serein ; eh bien : j'y vais, & en même temps il expire.* Depuis peu, Monsieur, voilà pour la France, pour l'Europe, deux pertes irréparables, Voltaire & Rousseau, & quoiqu'à la honte de la littérature ces deux grands hommes n'aient pas été amis, il semble que la mort doit les mettre pour le talent au même niveau. Rousseau étoit plus éloquent, & malgré les calomnies de ses ennemis, sa probité étoit incontestable. Il est difficile de peindre la vertu avec tant de sensibilité sans en éprouver tous les charmes. Voltaire avoit beaucoup plus d'esprit : mais il étoit jaloux, vindicatif, & son ame n'étoit pas aussi belle. La guerre de Geneve sera une tache éternelle à sa mémoire. Voltaire au fond du cœur n'en sentoît pas moins tout ce que valoit l'immortel auteur d'Emile. Un jour un homme de sa connoissance lui parloit de lui. *Ah ! le bourreau,* dit Voltaire, *s'il avoit voulu que nous nous entendissions, nous aurions fait une révolution dans la maniere de penser, & le public n'y auroit pas perdu.* N'étoit-ce pas convenir qu'il lui manquoit ce que possédoit éminemment l'auteur du *Contrat social* ?

# ÉPITAPHE DE J. J. ROUSSEAU,

*Par M. l'Abbé de Launay.*

Jean Jacques vint comme il s'en est allé,  
 Pauvre Cynique & grand cerveau brûlé.  
 Paradoxiste sans créance,

Sy  
 Poète  
 Dissen  
 L'é  
 Lui  
 Aus  
 En

VING

courier  
 nécessité  
 déclarer  
 Royale  
 lendemain  
 rives à  
 toit end  
 depuis q  
 pues av  
 de peine  
 nouvelle  
 mes qui  
 qui les a  
 conseil e  
 Les i  
 avoient  
 Roi Cath  
 mené à f  
 Madrid q  
 au Comte  
 le champ.  
 Le Ton  
 d'Estaing

Systématique avec outrance.

Poète naturel, orateur véhément,

Differtateur abstrait, Musicien charmant,

L'éducation domestique

Lui dut autant que la musique,

Aux arts il fit beaucoup de bien,

En dit du mal, n'en tira rien.

*De Versailles, le 17 Juillet 1778.*

VINGT-QUATRE heures après l'arrivée d'un courrier de Berlin qui nous a fait part de la nécessité où se trouvoit le Roi de Prusse de déclarer la guerre à la Maison Impériale & Royale, il en est arrivé un de Vienne, & le lendemain un second chargé de dépêches relatives à ce terrible événement. Comme on s'étoit endormi ici sur les affaires d'Allemagne, depuis que les négociations d'abord interrompues avoient été reprises, vous n'aurez pas de peine à imaginer la vive sensation que cette nouvelle a causée. La Reine a versé des larmes qui ont touché son époux & tous ceux qui les approchent. Il doit se tenir demain un conseil extraordinaire sur cet objet important.

Les intrigues du Ministère Britannique avoient ralenti les projets d'agression du Roi Catholique, mais ce Monarque a été ramené à ses vrais intérêts, & un courrier de Madrid qui a passé ici, est allé porter l'ordre au Comte d'Almodovar de quitter Londres sur le champ.

Le Tonnant, vaisseau que monte le Comte d'Estaing a couru le plus grand danger, & cet

accident a été une des cent & une cause qui ont retardé la navigation de l'escadre. Un soldat nommé *Laliota* s'est apperçu fort singulièrement d'une voie d'eau sous ce vaisseau, qui l'auroit fait engloutir sans qu'on s'en doutât. Il a plongé assez habilement & assez heureusement pour boucher parfaitement le trou. M. d'Estaing lui a donné cinquante louis de gratification & six cent livres de pension viagere.

*De Versailles, le 21 Juillet 1778.*

LA publication de la lettre du Roi au grand Amiral, portant ordre de délivrer des lettres de marque & de représailles, a levé tous les doutes sur la guerre qui s'allume. Les Parisiens toujours frondeurs prétendent qu'on a trop tardé & que notre humeur pacifique coûte au commerce, des navires que l'on auroit pu conserver.

On se dit à l'oreille qu'il se trame en Irlande une rebellion générale, & que ce peuple cherche aussi à secouer le joug de l'Angleterre.

*De Paris, le 23 Juillet 1778.*

J'AI oublié, Monsieur, de vous faire part d'une faillie un peu brusque de feu M. de Voltaire. Je vous la cite parce qu'elle sert à mettre à leur place ces hommes de qualité affolés pour être jaloux des gens de lettres, & pour se croire en état de leur donner des le-

çons.  
Voltaire  
ment  
de qu  
là, je  
osa di  
de s'e  
Coméd  
peut é  
mais po  
De l

*loselsky*  
titre d'u  
tances  
l'épigraph  
mir : ( *e*  
un lys é  
& plus a  
vous ind  
posée ce  
ment qu  
à la mu  
ques de l  
ce que j  
du Prince  
présente d  
s. L'aut  
oir de la  
dit-il, u  
architec  
ganisé &  
précier  
à observ  
porter u

cons. A une des répétitions d'Irene , M. de Voltaire mécontent des Comédiens, se tourmentoit beaucoup pour leur donner le sens de quelques morceaux ; un Duc se trouvoit là, je ne fais trop lequel, il y en a tant ! Il osa dire à l'auteur de la piece qu'il avoit tort de s'enflammer , qu'il lui paroïssoit que les Comédiens rendoient fort bien ses vers. *Cela peut être fort bon pour un Duc , dit Voltaire, mais pour moi , cela ne vaut rien.*

*De la musique en Italie , par le Prince de Bellosky , de l'Institut de Bologne , &c.* tel est le titre d'une petite brochure que les circonstances rendent très-curieuse. Le sens seul de l'épigraphe suivante tirée du Prince Cantemir : (*elle s'élève au-dessus des autres , comme un lys éclatant s'élève au-dessus du simple gazon , & plus accomplie , elle seroit peut-être moins belle*) vous indique assez l'esprit dans lequel est composée cette brochure. Vous y voyez clairement que c'est pour y donner la prééminence à la musique Italienne sur toutes les musiques de l'Europe , & pour vous dire tout bas ce que j'en pense , je suis un peu de l'avis du Prince. Quoi qu'il en soit , cette brochure présente des traits qui méritent d'être recueillis. L'auteur commence par faire voir le pouvoir de la musique en général. « Il faut avoir , dit-il , un goût acquis pour se connoître en architecture. Il faut être heureusement organisé & avoir de l'imagination pour apprécier la poésie ; il faut être accoutumé à observer philosophiquement la nature pour porter un jugement sain sur la sculpture &



» sur la peinture : mais pour ce qui regarde la  
 » mélodie, elle doit intéresser tous les hommes  
 » qui peuvent l'ouïr, & l'on diroit que pour la  
 » goûter, il suffit de n'être pas mort. » Parmi  
 les exemples que l'auteur rapporte du pouvoir  
 de la musique chez les anciens, les plus re-  
 marquables sont l'expérience que le musicien  
 Timothée avoit faite sur le tempérament bi-  
 lieux d'Alexandre, par le mode lydien, &  
 lorsqu'Agamemnon partit pour la guerre de  
 Troye ; ce Roi des Grecs laissa un musicien  
 auprès de Clytemnestre pour lui rappeler  
 sans cesse par ses accords le respect qu'elle  
 devoit à son sexe, à elle-même & à son époux.  
 L'artiste remplit si bien les vues du Monar-  
 que, qu'on prétend qu'Egiste ne seroit jamais  
 venu à bout de séduire cette Princesse, s'il  
 n'avoit tué le musicien & brisé sa lyre. Parmi  
 les exemples plus modernes, on distingue une  
 anecdote concernant Erick III, Roi de Da-  
 nemarck. La voici. Un joueur de harpe se  
 vantoit, sous le regne de ce Prince, d'exci-  
 ter dans ses auditeurs toutes les passions qu'il  
 vouloit, & même d'aliéner & de rappeler al-  
 ternativement leur raison, à-peu-près comme  
 les Physiciens de nos jours ôtent & rendent  
 à leur volonté, la vie à un animal dans la  
 machine pneumatique. Les Rois sont curieux  
 quelquefois, Erick le fut. Il voulut même  
 partager avec sa Cour le spectacle d'un phé-  
 nomene aussi étrange. Mais joignant la pré-  
 somption à la curiosité, Erick se persuada  
 que cette musique impérieuse n'agiroit qu'  
 sur les sens de ses sujets, & que pour lui

en j  
 avec  
 les e  
 tions  
 mes  
 venir  
 sûr d  
 diteur  
 mence  
 lancor  
 à une  
 fureur  
 plus e  
 les ge  
 lier to  
 mains  
 niaque  
 en fur  
 oublié  
 de rec  
 L'hi  
 nomme  
 naire.  
 sensible  
 d'un Sé  
 tout,  
 son mé  
 trée ju  
 musici  
 cœurs  
 encham  
 Rome  
 selle l'a  
 dessein

en jouiroit tranquillement. Le musicien entre avec sa harpe, & comme il en connoît tous les effets, il croit devoir prendre les précautions les plus sages. Il fait placer des hommes hors de portée de l'entendre, afin de venir à temps calmer le désordre qu'il étoit sûr d'exciter. Tout étant disposé, & ses auditeurs placés en cercle autour de lui, il commence par un mode qui les pénètre de mélancolie; il les fait passer ensuite par degrés à une joie excessive & tout d'un coup à la fureur, la rage, & Sa Majesté n'en est pas plus exempte que les autres. Vous eussiez vu les gens apostés courir sur les furieux & les lier tous : mais comment oser trop ferrer les mains d'un Roi, quand même il seroit maniaque : Erick brise bientôt ses liens, court en furibond, se saisit d'une épée, qu'on avoit oublié d'écarter & tue quatre hommes avant de recouvrer ses sens.

L'histoire du fameux violon de Naples nommé *Stradella*, n'est pas moins extraordinaire. Une jeune Demoiselle de Venise, aussi sensible que jolie, à la veille d'épouser le fils d'un Sénateur qu'elle ne haïssoit pas, & voilà tout, entendit par hasard *Stradella* jouer de son mélodieux instrument. Elle en fut pénétrée jusqu'au fond de l'ame : elle l'avoua au musicien. Dire que l'amour se glissa dans leurs cœurs, c'est chose qu'on devine. Dans leur enchantement, les deux amans s'enfuirent à Rome la nuit même. Le futur de la Demoiselle l'apprend, il court après eux, dans le dessein d'assassiner son ravisseur. Arrivé sans

accident, il se rend d'abord dans une église pour remercier le Ciel, car il étoit dévot. Le hasard voulut qu'il y avoit musique dans cette église; un violon délicieux y tenoit tout le monde dans le ravissement. Le fils du sénateur écoute, son cœur est charmé, sa jalouse fureur suspendue; & la simphonie n'est pas plutôt finie qu'il fend la presse, monte précipitamment à l'orchestre & embrasse avec transport le joueur de violon, en criant *bravo, bravissimo*. Quel fut son étonnement, lorsqu'il vit qu'il serroit entre ses bras celui qui lui avoit enlevé sa maîtresse. Il tombe immobile d'étonnement, sa fureur veut se réveiller. Mais le plaisir reprenant bientôt le dessus, il lui dit en extase; *ah, mon ami, je vous pardonne; je vois bien que vous êtes fait pour entraîner tous les cœurs.*

Comme il y a trois ou quatre reconnoissances dans les *Barmécides*, qui sont toutes manquées, des plaisans ont dit que l'auteur n'avoit pas le talent de la *reconnoissance*. On a retourné cette plaisanterie dans l'épigramme suivante :

Sans raison & sans bienséance,  
La Harpe, dites-vous, flétrit son bienfaiteur;  
C'est une erreur. Nommez-nous un Auteur  
Plus fécond en reconnoissance.

Le troisieme volume des *Annales poétiques* est précédé d'un discours sur l'origine de notre théâtre. Ce morceau est plein de recherches très-curieuses & très-laborieuses : mais

si vo  
ce qu  
si les  
un pe  
riofité  
font c  
anecd  
faire  
Louis  
coméd  
» L  
de son  
vérité  
savoir  
& pour  
il perm  
sur ice  
comme  
me : per  
coup de  
étoit im  
Ces r  
la perm  
mence  
d'avarice  
Le po  
Melin d  
plaisir d  
que plufi  
droient a  
Un cha  
Qu'il m  
Si n'y e

si vous voulez que je vous dise franchement ce que j'en pense , il importe peu de savoir si les commencemens de notre théâtre sont un peu plus ou moins barbares , & cette curiosité ne vaut pas en vérité la peine que se font donnée les auteurs. Voici pourtant une anecdote tirée de ce discours , laquelle sert à faire chérir encore davantage la mémoire de Louis XII. Loin de réprimer la liberté des comédiens , ce bon Roi leur permit la satire.

» Le bon Roi Louis XII se plaignant que de son temps , personne ne lui vouloit dire la vérité , ce qui étoit cause qu'il ne pouvoit savoir comment son Royaume étoit gouverné , & pour que la vérité pût parvenir jusqu'à lui , il permit les théâtres libres , & voulut que sur iceux l'on jouât librement les abus qui se commettoient tant en sa Cour qu'en son Royaume : pensant par-là , apprendre & savoir beaucoup de choses , lesquelles autrement il lui étoit impossible d'entendre. »

Ces mêmes comédiens abuserent si bien de la permission ou connurent si bien la clémence de Louis XII , qu'ils osèrent le taxer d'avarice en sa présence & en plein théâtre.

Le poète le plus distingué de ce temps , c'est Melin de St. Gelais. Je ne puis résister au plaisir de vous transcrire une de ses pièces que plusieurs beaux esprits de notre siècle voudroient avoir faites.

Un charlatan disoit , en plein marché ,  
Qu'il montreroit le diable à tout le monde ;  
Si n'y eut nul , tant fut-il empêché ,

Qu'il ne courut pour voir l'esprit immonde,  
 Lors une bourse assez large & profonde,  
 Il leur déploie & leur dit : gens de bien,  
 Ouvrez vos yeux; voyez, y a-t-il rien ?  
 Non, dit quelqu'un des plus près regardans,  
 Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien ?  
 Qu'ouvrir sa bourse, & ne voir rien dedans.

Ces quatre vers ont été trouvés sur le  
 Pseautier de Madame de Nemours.

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,  
 Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,  
 Pour votre part seriez femme de Roi,  
 Et par souhait j'en serois le prophète.

*De Paris, le 25 Juillet 1778.*

On a continué les représentations des *Barmécides*, mais malgré l'obstination de l'auteur à donner sa pièce, malgré le courage de quelques audacieux qui la prônent dans la société & l'impudence de l'auteur à en faire le plus grand éloge dans son Journal, cette rapsodie se traîne dans une longue agonie sans témoins. Le fond est trop vicieux & trop invraisemblable.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Boileau l'a dit & les *Barmécides* le font répéter. Il est plus aisé de dénigrer ou de prôner une pièce que d'en composer une qui soutienne les regards du connoisseur. M. de



la Harpe peut s'en convaincre encore cette fois.

## LES BARMECIDES.

### *Complainte sur l'air des pendus.*

Or, écoutez Petits & Grands,  
Les tragiques événemens,  
Qu'un Philosophe Journaliste,  
( Qui suit nos défauts à la piste, )  
Fit jouer hier aux François,  
En s'arrangeant pour le succès.

Tombe deçà, tombe delà,  
Trois lampes éclairant cela,  
C'est ce qu'aux yeux offre la scène;  
Vient un Monsieur qui s'y promène,  
Et qui dit à son confident :  
" J'ai bien du chagrin, mon enfant. "

Il fait une exposition  
Qui n'expose point l'action;  
Car Saëd qui vient sur la brune,  
Croit devoir en faire encore une;  
Mais après un fort long récit,  
C'est comme s'il n'avoit rien dit.

Dans tout ce galimathias  
Saëd crie en levant les bras :  
" Punissez la race Abasside,  
" Vous êtes fils de Barmécide. "  
Amorassan répond à ça,  
" Est-il possible ? ... Ah ! dieux ! ha ! ha ! "

Saëd toujours fin & subtil :

» Attendez-moi-là , lui dit-il ,

» Je m'en vais chercher la Princesse ,

» Quoique inutile dans la piece ;

» Il ne faudra pas la prier ,

» Car elle attend sur l'escalier ,

Aussi-tôt fait qu'aussi-tôt dit ;

Elle arrive & fait un récit

Qu'on n'entend pas plus que le reste ;

Ce qu'on comprend par le geste ,

C'est qu'ils font tous un grand serment

Sur le tombeau du mort vivant.

Au second acte arrive Aron ,

Fier comme un paon , droit comme un jonc ,

On lui dit mille choses dures ,

De grands mots , de grosses injures ,

Qu'il souffre comme un hébété ,

Quoiqu'il ait un sabre au côté.

Il nous parle d'un Aménor ,

Son fils aîné , son cher trésor ,

Qui reste comme un vrai Jocrisse

Caché derrière la coulisse ,

Et qui tranquille jusqu'au bout

Sert à la rime & puis c'est tout.

Arrive enfin , comme Narbas ,

Un bon vieillard , criant tout bas :

» Me voilà , je suis Barmécide ,

» On ne fait pas ce qui me guide ,

» Mettons le Spectateur au fait

» Pour mieux détruire l'intérêt , »

Amorassan vient sans retard  
Savoir ce que veut le vieillard;  
» Contre Aron, dit-il, on conspire,  
» Je viens exprès pour vous le dire,  
» Monsieur, ne me refusez pas,  
» Dépêchons-nous; car je suis las. »

Le Grand Visir un peu trop chaud  
Dégaine.... & rengaine aussi-tôt;  
La nature, je ne fais comme,  
Lui parle en faveur de cet homme.  
Saëd survient, « Ah! tout est su,  
» Dit le Visir, je suis perdu. »

» Vous tenez ce vieux roquentin;  
» Et vous épargnez le coquin?  
» Faites-le pendre tout de suite,  
» Car s'il vient à prendre la fuite,  
» Il ira dire nos secrets,  
» Au diable alors tous nos projets? »

» Saëd vous raisonnez fort bien;  
» Car s'il meurt il ne dira rien;  
» Lui mort, je lui prendrai la lettre  
» Qu'au seul Calife il veut remettre;  
» Mais pour filer le dénouement  
» Avec lui causez un moment. »

Comme il y va de bonne-foi  
Barmécide lui dit, « c'est moi;  
» Cher Saëd, je suis Barmécide,  
» — Quoi tu veux sauver l'Abasside?  
» Il faut, ami, que tu sois fou:  
» Tu veux donc nous casser le cou? »

» Tu viens de voir ton propre fils ,  
 » Celui que j'ai tiré d'un puits ,  
 » Il est le chef de l'entreprise ;  
 » S'il fait sottise sur sottise ,  
 » S'il a l'air d'avoir mauvais cœur ,  
 » C'est bien la faute de l'auteur . »

» Mon fils est Cinna .... mais *motus* .  
 » Je suis le Cadet de Brutus ,  
 » Sémire est l'informe copie  
 » De Pulcherie & d'Emilie ,  
 » Il faut bien qu'au Calife Aron  
 » Auguste serve de patron . »

Le quatrième acte en entier ,  
 Est l'ouvrage d'un écolier ,  
 Et malgré trois reconnoissances ,  
 Force portraits , maintes sentences  
 Barmécide , en dépit du nom ,  
 Est frère de Timoléon .

Au cinq on baisse le rideau ,  
 On le relève de nouveau  
 Pour nous montrer dans les ténèbres  
 Des tombeaux , des torches funebres ,  
 Et le Calife hors de sens ,  
 Qui pleure & croit aux revenans .

Comme il falloit qu'Amorassian  
 Tuât quelqu'un selon le plan ,  
 Sur Aménor , Prince inutile ,  
 Il vient de décharger sa bile ;  
 Mais à peine il l'a massacré ,  
 Que le jeune homme est entermé .

M. I  
 minuit  
 ter la  
 de la l  
 cheffe

» Aron crie, Ah!.... tuons quelqu'un,  
 » Allez , mettez-vous dix contre un ,  
 » Sur le tombeau perçons le traître ,  
 » Que j'aurois dû *plutôt connoître* ,  
 » Qui vient d'envoyer *ad patres* ,  
 » Un fils l'objet de mes regrets. »

Resté seul , le Calife en pleurs ,  
 Dit des vers de toutes couleurs ,  
 Et puis s'écrie , ainsi qu'Auguste , —  
 » Tout ce qu'on me fait est bien juste ,  
 » J'ai tué quarante sujets ,  
 » Et l'on veut me tuer après. »

Arrive enfin Amorassan ,  
 Sémire & tout le Bataclan ;  
 Le vieux Saed qui pour ses peines  
 A les deux bras chargés de chaînes ,  
 Et Barmécide qui vient-là  
 Pour voir comment ça finira.

Le Calife dit de gros mots ;  
 Barmécide jure à huis clos ,  
 Il se nomme , chacun s'étonne ;  
 Le Calife pleure & pardonne ,  
 Et la piece finit enfin  
 Par une antithese en quatrain.

*De Versailles , le 30 Juillet 1778.*

M. le Duc de Chartres est entré à Brest à minuit , & arrivera incessamment pour apporter la nouvelle d'une victoire. Voici le gros de la lettre de ce Prince au Roi & à la Duchesse son épouse.



» Le 27, nous avons cherché avec impa-  
 » tience l'Amiral Keppel. Le vaisseau monté par  
 » M. le Duc de Chartres & deux autres, se sont  
 » tenus à une certaine distance de l'ennemi & de  
 » notre escadre, de maniere que l'escadre étoit  
 » hors de vue pour les Anglois comme pour  
 » nous. L'Amiral Keppel se flattant de s'em-  
 » parer de trois vaisseaux & de conduire un  
 » illustre prisonnier en Angleterre, les a at-  
 » taqués avec un feu terrible. Quand le com-  
 » bat fut bien engagé, M. Duchaffaud vint le  
 » surprendre par derriere & en flanc. Le com-  
 » bat a duré trois heures & nous a coûté  
 » quatre cent tant tués que blessés. La perte  
 » des Anglois doit être considérable. Huit à  
 » neuf de leurs vaisseaux démâtés ou hors de  
 » combat. Deux des nôtres seulement ont été  
 » un peu endommagés. Les ennemis ont pris  
 » la fuite. Nous les avons poursuivis pendant  
 » une heure sans les joindre, & l'escadre est  
 » rentrée le 28 à Brest. »

*De Versailles, le premier Août 1778.*

NOTRE victoire ne me paroît plus aussi  
 signalée qu'on l'avoit débité dans le premier  
 moment. Voici la relation que j'ai pu former  
 des récits de M. le Duc de Chartres & de sa  
 suite.

Lundi 27 Juillet, à onze heures du matin,  
 l'action est devenue générale entre les deux  
 escadres qui, depuis deux jours, s'étoient ca-  
 nonnées par parties. Elle a duré avec une  
 violence & une intrépidité inexprimables des

deux  
 les A  
 enco  
 bli &  
 de n  
 vaiss  
 vent  
 notre  
 breuf  
 chaffa  
 dange  
 été tu  
 jusqu  
 ennen  
 tant p  
 & de  
 Elle e  
 perme  
 vent o  
 que to  
 fond o  
 si acca  
 sieurs  
 l'Adif  
 prodig  
 les mar  
 villiers  
 nemi d  
 dès la  
 d'un vo  
 l'action  
 res du  
 disparu  
 n'être p

deux parts jusqu'à quatre heures du soir, alors les Anglois ayant effuyé une nouvelle attaque encore plus violente de notre part, ont foibli & ont profité de la nuit pour s'éloigner de nous. Ils ont eu au moins douze de leurs vaisseaux démâtés ou hors de combat, & doivent avoir perdu beaucoup de monde par notre artillerie, notre mousqueterie nombreuse & sur-tout par nos grenades. Mrs. Duchaffaud pere & fils sont blessés, mais pas dangereusement. Le neveu de cet Officier a été tué : notre escadre ayant tenu la mer jusqu'au lendemain, & cherché vainement les ennemis, est rentrée dans le port de Brest, tant pour prendre des provisions de bouche & de guerre que pour se reposer & réparer. Elle en ressortira dans huit jours si le Roi le permet. Les Anglois doivent leur salut au vent qui a changé subitement, sans quoi presque toute leur escadre auroit été coulée à fond ou prise. Sur la fin du combat, ils étoient si accablés & abattus qu'ils ont effuyé plusieurs décharges sans répondre. Nos vaisseaux l'*Actif*, l'*Amphion*, & la *Bretagne* ont fait des prodiges de valeur & d'habileté à étonner tous les marins. La *Bretagne* que montoit M. d'Orvilliers, a été attaquée par un vaisseau ennemi de la premiere force, & l'a désarmé dès la premiere bordée. La *Bretagne* avoit l'air d'un volcan effroyable : ce vaisseau a tiré dans l'action 1420 coups de canons. A neuf heures du soir, les Anglois avoient entièrement disparu, ayant éteint tous leurs feux pour n'être point apperçus. Le *St. Esprit*, vaisseau

que montoit le Duc de Chartres , a le plus éprouvé , dit-on , la fureur des Anglois , & leur a fait payer cher leur acharnement à vouloir s'en emparer.

*De Versailles , le 4 Août 1778.*

Il étoit deux heures du matin quand M. le Duc de Chartres est arrivé ici. Le Roi étoit depuis long-temps couché. Le Prince ne l'a vu qu'à huit heures du matin , & lui a rendu un compte détaillé du combat , conforme pour l'essentiel à ce que je vous ai mandé. Après avoir fait sa cour à la Reine & à la Famille Royale , M. le Duc de Chartres s'est rendu à Paris avec la Duchesse , où il a été reçu aux acclamations excessives du public. Le Palais Royal a été inondé de peuple le reste du jour & de la nuit. Le Prince & la Princesse se sont rendus à l'opéra , où les applaudissemens ont été insupportables , ensuite il y a eu un souper splendide au Palais Royal , musique , feu d'artifice , &c. &c.

Quelques heures avant l'arrivée de M. le Duc de Chartres , M. de Sartine avoit reçu la bonne nouvelle que cinq navires anglois revenant des Indes , avoient été rencontrés par notre escadre , pris & envoyés à Brest.

Notre victoire n'a cependant pas flatté infiniment le Roi & encore moins M. de Sartine. Ils auroient voulu que des vaisseaux ennemis eussent été pris ou coulés à fond , qu'on eût poursuivi les vaincus jusques dans leur retraite.

On blâme le jeune Prince d'être venu re-

cher  
que  
d'être  
M  
qu'il  
les A  
n'a ja  
leurs  
de re  
néral  
a de f  
& qu  
ment  
pours  
escad  
& qu  
maître  
n'a p  
l'escad  
de viv  
vaissea  
muniti  
Qu  
ordre  
le cha  
tre à  
Keppe  
où il s  
glie &  
l'ordre  
cutera  
peut é  
La  
détail

chercher l'adulation parisienne. On sent bien que M. d'Orvilliers n'aura pas osé lui refuser d'être le porteur de la nouvelle.

M. de Chartres & ses compagnons alleguent qu'il n'a pas été possible d'en faire plus. Que les Anglois ayant eu le vent pour eux , on n'a jamais pu les serrer d'assez près , que d'ailleurs notre escadre a employé tous les moyens de rengager le combat , de le rendre plus général & plus conséquent, mais que M. Keppel a de son côté fait tous ses efforts pour l'éviter, & qu'ayant éteint tous ses feux au commencement de la nuit , il n'a plus été possible de le poursuivre , que le lendemain matin notre escadre a tenu la mer sans voir l'ennemi , & qu'elle est donc incontestablement restée maîtresse du champ de bataille. M. d'Orvilliers n'a pu aussi s'empêcher, dit-on, de ramener l'escadre à Brest, parce qu'elle avoit besoin de vivres, parce qu'il falloit réparer quelques vaisseaux, débarquer les malades, prendre des munitions de guerre, &c.

Quoi qu'il en soit, le Roi vient d'envoyer ordre à M. le Duc de Chartres de partir sur le champ pour Brest, & à l'escadre de remettre à la voile, pour aller chercher l'Amiral Keppel, l'attaquer ou le bloquer dans le port, où il se sera retiré. En même temps M. de Broglie & tous les Officiers généraux ont reçu l'ordre de se rendre à l'armée. Peut-être exécutera-t-on une descente si l'escadre de Keppel peut être rendue inutile.

La Gazette de France n'a point donné le détail du combat naval. M. le Duc de Penthi-



vre, au-lieu d'aller à l'opéra avec son gendre & sa fille, est allé à la Paroisse St. Eustache pour remercier Dieu.

*De Versailles, le 7 Août 1778.*

LE lendemain de l'arrivée du Duc de Chartres, on a chanté à la Paroisse de la Cour un *Te Deum*. Beaucoup de gens se sont imaginés que c'étoit en réjouissance de notre petite victoire navale. Ils ont eu tort, car on n'a voulu que rendre grâces à Dieu de la grossesse de la Reine parvenue heureusement au cinquième mois. Le Roi avoit dû ce même jour déclarer cette grossesse aux Ministres étrangers & à la Cour, mais S. M. ne fera cette déclaration qu'à la fin de Septembre. En attendant, le Parlement de Paris a envoyé féliciter à ce sujet Leurs Majestés par quatre Présidens.

Dans le dernier *Mercure*, l'auteur des *Barmécides* a pris un ton plus modeste; il convient de tous les défauts de sa piece & parle avec assez de modération des beautés qu'il a cru y voir; il se propose, à ce qu'il dit, de la corriger. Ainsi soit-il.

Voici des vers qu'on attribue à une femme de qualité, à l'occasion de la mort de M. de Voltaire.

Dieu fait bien ce qu'il fait; la Fontaine l'a dit,  
Cependant si ma main eut produit un tel œuvre,  
Voltaire eût conservé ses sens & son esprit:  
Je me serois gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Celui q  
Que d  
Nos Cé  
Et Mon

Oui, v  
Eh! po  
A ce b  
Refuser

JE  
sermon  
Monfie  
du Rec  
Il y a  
flots d'a  
fort qu  
flots à  
excepte  
faire, c  
vraie,  
portion  
faite à  
en fav  
- " A  
lieu, C  
que no  
tinée d  
nous d  
des mal  
plus di  
quels f



Celui que dans Athene eût admiré la Grece ;  
 Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir ;  
 Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir ,  
 Et Monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Oui, vous avez raison, Curé de S. Sulpice.  
 Eh ! pourquoi l'enterrer ! n'est-il pas immortel ?  
 A ce brillant génie on peut sans injustice  
 Refuser un tombeau ; mais non pas un autel.

*De Paris, le 9 Août 1778.*

JE n'ai pas coutume de vous entretenir de sermons ; mais je vous demande encore grace , Monsieur, pour le morceau suivant que j'ai tiré du Recueil des Sermons de M. l'abbé Poule. Il y a trente ans que cet Orateur fendoit les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire. Je doute fort que les acheteurs aujourd'hui aient des flots à fendre pour aller chez le Libraire. J'en excepte pourtant la citation que je vais vous faire , où vous trouverez une onction douce , vraie , touchante & un style très-bien proportionné à son sujet : c'est une exhortation faite à l'occasion d'une assemblée de charité , en faveur des Enfans-Trouvés.

« A voir , tant de riches réunis dans ce saint lieu , Chrétiens auditeurs , ne sembleroit-il pas que nous devrions être tranquilles sur la destinée de ces enfans exilés de leur patrie , que nous dérachons à présent de la masse confuse des malheureux pour les offrir encore une fois plus distinctement à votre miséricorde. Eh ! quels sont communément les fruits de ces bril-

lantes assemblées ? Soit complaisance , soit coutume , soit curiosité , soit bienfaisance , on ne manque pas au jour marqué de se rendre à ce temple , il est vrai ; mais de ce nombre considérable de spectateurs , si vous exceptez quelques âmes libérales qui sont en silence les honneurs de la charité , tous les autres à l'ombre du secret commandé , pour des circonstances différentes , ne sont occupés qu'à cacher adroitement des aumônes légères dont ils rougiroient si elles étoient produites au grand jour. On cherche à tromper jusques dans ses charités mêmes. A quoi bon ce mystère ! Les quêtes en faveur de ces enfans sont si rares ! une quête dans toute l'année ! il faudroit du moins en faire une solennité & prêter plus de lustre à cette pieuse cérémonie. Il faudroit recueillir les offrandes du riche avec une sorte de culte imposant & religieux. Il faudroit ensuite les exposer avec pompe aux regards de tous les fideles. N'en doutez pas , ces exemples éclatans & mutuels de générosité , loin d'exciter la vanité , produiroient une sainte émulation qui tourneroit à l'avantage des pauvres. C'est ainsi que les premiers Chrétiens s'empressoient à l'envi d'apporter aux pieds des Apôtres le prix entier de leurs héritages : les voyoit-on s'enorgueillir des profusions de la charité ? Non , ils ne croyoient pas donner , ils ne croyoient que s'acquitter de dettes essentielles ; il est si naturel de soulager ses freres dans leurs pressantes nécessités que ce seroit trop mépriser les hommes & se mépriser soi-même que de vouloir s'en faire un mérite d'ostenta-

tion. O  
juste &  
ici cette  
patrie :  
que leu  
les cac  
c'est la  
Appréh  
temple i  
à ne p  
vous le  
devez in  
de ces  
qui puis  
importu  
leurs p  
pauvres  
ne vou  
cœur n  
rent les  
que leu  
Vous l  
Provide  
noissanc  
dès que  
satisfait  
loin. P  
leur det  
pressen  
de curi  
vous le  
Les pré  
blessé  
nuité ,

tion. Oseroit-on se glorifier de n'être pas injuste & inhumain ? Il faudroit sur-tout étaler ici cette foule prodigieuse de nourrissons de la patrie : ils n'ont pas de meilleurs intercesseurs que leur présence & leur nombre : Pourquoi les cacher ? C'est le jour de leur moisson : c'est la fête de leur adoption : Où sont-ils ? Appréhenderoit-on de les introduire dans ce temple ? Jésus-Christ les aime : il nous exhorte à ne pas les empêcher d'aller jusqu'à lui : il vous les propose comme des modèles que vous devez imiter. Que craindriez-vous vous-mêmes de ces enfans timides ? Leur misère n'a rien qui puisse offenser votre délicatesse. Ils ne vous importuneront de leurs gémissemens ni de leurs plaintes : ils ne savent pas qu'ils sont pauvres. Puissent-ils ne le savoir jamais ! ils ne vous reprocheront ni la dureté de votre cœur ni vos prodigalités insensées. Ils ignorent les droits qu'ils ont sur vous, & tout ce que leur coûtent vos passions & votre luxe. Vous les verrez se jouer dans le sein de la Providence, incapables également de reconnaissance & d'ingratitude, toujours contents dès que les premiers besoins de la nature sont satisfaits. Leurs desirs ne s'étendent pas plus loin. Présentez-leur l'or & l'argent que vous leur destinez ; ils les saisiront d'abord avec empressement comme un objet d'amusement, & de curiosité. Ils s'en dégoûteront bientôt & vous les laisseront reprendre avec indifférence. Les prémices intéressantes de la vie, la faiblesse & les graces de leur âge, leur ingénuité, leur candeur, leur innocence, leur in-

sensibilité même à leur propre infortune vous attendriront jusqu'aux larmes. Qu'il nous seroit alors aisé d'achever leur triomphe sur vous. »

Ces Mémoires de feu J. J. Rousseau dont on a tant parlé, que tant de gens s'étoient vantés d'avoir vus imprimés, même d'avoir lus en entier ou en partie, ne sont pourtant point imprimés & l'on doute même si l'original en existe. Ce qui a pu induire en erreur à cet égard, c'est un écrit du célèbre Genevois qui étoit destiné à servir de préface à ces mémoires & que voici.

» Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, c'est moi. »

» Moi seul je sens mon cœur, & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Je ne vaud pas mieux ou moins; je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. »

» Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement; voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise; je n'ai rien tû, rien déguisé, rien pallié; je me suis montré coupable & vil quand je

je l'ai  
tu l'as  
auto  
sembla  
qu'ils  
miffen  
à son  
& qu'  
meille  
Vo  
Cheva  
à prop  
kenste  
des li  
cirai  
d'une  
teur.

» Co  
annale  
qu'en  
lien de  
3<sup>e</sup>. le  
res, &  
mélè  
auteu

Cet  
teur du  
de l'E  
Provinc  
elle est  
me no  
probat  
fait l'a  
Les le  
Tom



je l'ai été ; j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions , qu'ils rougissent de mes indignités , qu'ils gémissent de mes misères. Que chacun dévoile à son tour son cœur au pied de ton trône ; & qu'un seul te dise ensuite s'il l'ose , je fus meilleur que cet homme-là. »

Vous vous souviendrez peut-être de M. le Chevalier du Coudrai dont je vous ai parlé à propos du voyage de M. le Comte de Falkenstein : ce Littérateur ne cesse d'enfanter des livres ou des brochures. Je vous transcrirai l'annonce que le *Journal de Paris* fait d'une nouvelle production de ce fécond auteur.

» *Correspondance dramatique*, contenant 1<sup>o</sup>. les annales du théâtre François depuis 1722 jusqu'en 1760 ; 2<sup>o</sup>. les annales du théâtre Italien depuis sa création en 1716 jusqu'en 1705 ; 3<sup>o</sup>. le précis historique des théâtres des foires , & ceux établis sur les remparts , le tout mêlé d'anecdotes , de faits historiques sur les auteurs & leurs ouvrages. »

Cette correspondance est de l'illustre auteur du *Poëme du luxe*, du *Théâtre de famille*, de l'*Egoïste* qui a été refusé à Paris & joué en Province, &c. &c. pour tout dire en un mot , elle est de M. le Chevalier du Coudray , comme nous l'apprend le Censeur dans son approbation , & comme le lecteur un peu au fait l'auroit pu deviner dès la seconde ligne. Les lettres qui la composent sont toujours



adressées à la chere Comtesse de M. le Chevalier. On commence par dénoncer à cette chere Comtesse ainsi qu'aux lecteurs bénévoles, le projet d'une *Société dramatique dont les membres se qualifient Joviens*. Ce projet est tout entier de l'imagination de l'auteur. Il l'a même exécuté en partie pendant l'hiver de 1775 ; il y a eu chez lui vingt-trois séances, mais M. le Chevalier étant parti pour sa Terre, la société a eu relâche de six mois. En 1776, autre idée excellente pour la perfection de l'Art : il vouloit que les Joviens s'assemblassent dans la salle de la *Confrérie de la Puffion*, aux Jacobins. Il est survenu apparemment quelque difficulté : l'auteur ne nous en rend pas compte : il nous donne seulement le discours qu'il devoit prononcer dans cette assemblée qui ne s'est pas tenue. Il fait d'abord mention de Rome dans son berceau & de Paris sous la seconde race ; puis il parle du Cardinal de Richelieu que la France regrette depuis si long-temps. D'après cet exposé, il ose proposer un établissement utile aux lettres & nécessaire à la partie dramatique ; cet établissement, c'est la société des Joviens. « J'ajouterai, poursuit-il, que les membres de la société libre d'émulation pour l'encouragement des arts & métiers, nouvellement formée, tiennent des assemblées publiques, & que nous pouvons en tenir de même, en nous conformant aux réglemens de Police sur ce. »

A la suite de ce discours, on trouve l'exorde d'une Philippique contre les comédiens. M. le Chevalier du Coudray ne les aime

pas &  
tes  
après  
ment  
tes D  
douze

L'on  
qu'il a  
véritab

abrupto

» hiftri

» Jusq

» des

» empê

» ques

» impu

» Jusqu

» luxe

teur vo

ne cesser

faut exc

nes gen

buer à l

ordre d

naturelle

Rever

ondance.

iques où

exorde

son ar

et arran

près tr

tiennent

eces Ita

pas & pour cause ; ils ont refusé presque toutes les pièces de son *Théâtre de famille*, l'une après l'autre : aussi les appelle-t-il ironiquement dans sa correspondance, *ces Messieurs & ces Dames*. Pour la *Philippique*, elle n'a que douze lignes : mais elle est terrible.

L'orateur emprunte à Cicéron les foudres qu'il a lancés autrefois contre Catilina ; c'est véritablement ce qu'on appelle un exorde *ab abrupto*. « Jusques à quand, s'écrie-t-il, fiers histrions, abuserez-vous de notre patience ? Jusques à quand resterez-vous les maîtres des gens de lettres ?.... Jusques à quand empêcherez-vous les talens d'éclorre ?... Jusques à quand manquerez-vous au parterre impunément & sans lui faire excuse ?.... Jusques à quand cesserez-vous d'afficher le luxe des habits & de la table ? &c. » L'auteur vouloit dire probablement, *jusques à quand ne cesserez-vous pas d'afficher le luxe ?* Mais il faut excuser cette petite méprise que certaines gens trouveront plaisante ; il faut l'attribuer à la véhémence de l'orateur & au désordre de son action qui a dû se communiquer naturellement à son discours.

Revenons au principal objet de la *Correspondance*. Ce sont de petites tablettes dramatiques où il n'y a guère plus d'ordre que dans l'exorde *ab abrupto*. La vivacité de l'auteur & son amour pour la diversité, ont produit cet arrangement-là ou plutôt ce dérangement. Après trois pages de prétendues anecdotes, viennent des notices ou courtes analyses de pièces Italiennes depuis 1716, une liste des

troupes qui ont joué à la Foire, de vieilles nouvelles des foyers, des notices de pieces données au théâtre François depuis 1730. Tous ces morceaux sont coupés au bout de douze ou quinze pages & recommencent ensuite de la même maniere. » Quelques critiques, observe l'auteur, pourront trouver à redire que je partage ainsi les annales des théâtres François & Italien par les extraits des ouvrages nouveaux relatifs à l'art dramatique, par les nouvelles du foyer, par, &c. mais cette variété vous plaît, & cela me suffit, ma chere Comtesse. » Du reste, M. le Chevalier n'est pas toujours d'humeur à donner des analyses; il y a des pieces au sujet desquelles il s'en dispense: en parlant de *la Surprise de la haine de Boissy*; mon cœur, dit-il, repugne à faire un extrait.

» Nous finirons celui-ci par une anecdote singuliere qu'il nous débite sans répugnance. Il s'agit de Rameau qui, se promenant un jour dans son appartement en long & en large, marche par hasard sur la patte du chien de son épouse. Le pauvre animal fit un cri causé par la douleur. Notre musicien repart: ah! coquin, tu chantes faux! Il le prend aussi-tôt & le jette par la fenêtre. »

Tout est curieux dans ce second volume jusqu'à l'approbation. « J'ai lu, dit le Censeur, le second volume de la *Correspondance dramatique* de M. le Chevalier du Coudray; je n'y ai rien trouvé qui ne réponde à l'opinion que le public a de ses ouvrages. »

On a beaucoup parlé du discours prononcé

par  
ren  
romb  
saure  
»

est d  
nomb  
de l'  
foncti  
veille  
de la  
près l  
plus r  
august  
» E

» E  
service  
religion  
lâche a  
je suis  
glant la  
la disci  
la majo  
riez vo  
préroga  
la foi;  
pour le  
reçu du  
de le pro  
pas rem  
» Il fi  
gémissoit  
ileges;  
oit le r  
en du d

par M. l'Archevêque de Lyon, à la dernière rentrée du Parlement de Paris. Il m'en est tombé une copie entre les mains. Vous me ferez gré de vous la communiquer.

» Les grands objets auxquels le Parlement est destiné ; l'avantage qu'il a de compter au nombre de ses membres les premiers hommes de l'Etat ; les lumières , les vertus que ses fonctions exigent ; la fidélité avec laquelle il veille sur les intérêts de l'autel, du trône & de la nation , tout annonce à la France , qu'après la majesté de ses Rois, elle n'a rien de plus respectable & de plus cher que ce sénat auguste. »

» Et quand je publie ici , Messieurs , les services signalés que vous avez rendus à la religion , je ne viens point trahir , par une lâche adulation , les droits de l'apostolat dont je suis revêtu. Je fais que ce n'est ni en réglant la croyance des peuples , ni en formant la discipline des canons , que vous influez sur la majesté du sanctuaire. Vous me désavoueriez vous-mêmes , si je vous attribuois des prérogatives qui sont réservées aux juges de la foi ; mais ce que l'Eglise a décidé ou établi pour le bien commun des fideles , vous avez reçu du Souverain le pouvoir & l'obligation de le protéger. Et avec quel zèle n'avez-vous pas rempli cet important ministère ! »

» Il fut un temps où la discipline de l'Eglise gémissait sous la multitude & l'abus des privilèges ; c'est à vous principalement qu'elle doit le rétablissement de l'ordre , & le maintien du droit primitif. »



» On se rappelle encore, avec effroi, les efforts redoublés de la prétendue réforme pour s'élever sur les ruines de la catholicité. Elle n'a pas eu dans ce Royaume tous les succès dont elle s'étoit flattée ; & nous reconnoissons avec actions de grâces , qu'une partie de la gloire en est due à la sagesse & à la vigilance des Magistrats. »

» Après la foi de nos peres , nous n'avons rien de plus précieux que nos libertés sacrées , puisqu'elles tiennent à la constitution de l'Eglise , & qu'elles assurent l'indépendance de la couronne & la tranquillité de l'Etat. Vous en avez toujours été , Messieurs , les défenseurs les plus intrépides ; & ceux qui ont volontairement fermé les yeux à la lumière répandue par les Gerson , les Marca & les Bossuet , ont au moins été contenus par la fermeté toujours soutenue de vos arrêts. »

» La grande calamité de notre siècle, est ce déluge d'écrits impies & licencieux qui déshonorent la raison humaine , sous prétexte d'en étendre les droits. Il n'en a paru aucun de considérable qui n'ait excité l'éloquente réclamation du ministère public , que vous n'ayiez fait rentrer dans les ténèbres d'où il n'auroit jamais dû sortir. »

» Les Evêques doivent à l'Eglise de réprimer les désordres qui résistent à leurs invitations paternelles ; & ils ne peuvent se dissimuler que leur sollicitude pastorale auroit pu être toujours éteinte à des remèdes impuissans & à des gémissemens inutiles , si elle n'avoit été appuyée de votre autorité. »



» Il est vrai que cette sainte harmonie , si nécessaire à conserver entre le sacerdoce & la magistrature , a souffert quelquefois des affoiblissmens ; mais ce sont des malheurs nés de la condition humaine , sur lesquels il faut tirer le voile , dont nous ne devons au moins conserver la mémoire que pour achever d'en rarracher la source , & en éviter de pareils à l'avenir. »

» Nous y parviendrons infailliblement, Messieurs, nous, Ministres de la religion, en usant beaucoup plus de la charité que de la sévérité de notre ministère, en écartant les guerres d'opinion, les excès du zèle, en soumettant toujours notre conscience particulière à la conscience publique qui est la loi. Vous, Messieurs, en considérant que l'oubli des Règles fait tous les jours dans l'Eglise de nouveaux progrès ; qu'au défaut des Conciles, la vigilance particulière des Pasteurs peut seule y maintenir l'ordre ; & que si leur zèle se rebute, si leur autorité cesse d'être respectée, bientôt il ne restera plus de traces de discipline & de subordination : en considérant encore, que quand les supérieurs ont des intentions pures, ils méritent, même en s'égarant, d'être ménagés, & que le plus grand des abus seroit de ne jamais rien relâcher de la rigueur des formes en faveur du bien évident. »

» Nous y parviendrons enfin, Messieurs, en nous pénétrant mutuellement de ces vérités, que la force des grands corps de l'Etat est dans la considération dont ils jouissent, que cette considération s'affoiblit lorsqu'ils se divisent, & que tout seroit perdu pour eux

& pour la chose publique, s'ils venoient à perdre leur influence, dont la plus grande partie dépend de l'opinion. »

» Vous n'avez pas travaillé moins utilement, Messieurs, pour la splendeur du diadème & pour la félicité publique, que pour le bien de la religion. Dans ces siècles heureux où l'intérêt & la fraude n'avoient point encore altéré l'innocence des mœurs, les Souverains furent eux-mêmes les juges de leurs peuples. Ils se partageoient entre le bien public & le repos des particuliers ; & après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'Etat, ils ne dédaignoient pas d'appaiser ces légers orages qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures. »

» Mais depuis que la malice des hommes a rendu presque inépuisable la science des formalités & des loix ; depuis qu'il est devenu nécessaire d'être savant pour être juste, c'est à vous, Messieurs, qu'a été confié l'exercice de cette partie du pouvoir suprême. Et, en combien de manières n'avez-vous pas contribué à la grandeur du Monarque, & au bonheur des sujets ! »

» Si nos Rois ont recouvré la plénitude de la puissance ; s'ils sont devenus l'unique source du pouvoir législatif & judiciaire ; si les agitations de la tyrannie féodale ont fait place au sage & paisible exercice de leur autorité ; si la justice a cessé de se précipiter comme un torrent, ou de s'égarer dans le labyrinthe de l'anarchie ; si dans son cours toujours

tra  
les  
tou  
roi  
des  
me  
la S  
d'un  
ché  
parc  
Parle  
heur  
»  
prof  
une  
politi  
tale  
sangla  
dans  
venir  
puisqu  
tisme  
toutes  
du vér  
& son  
du Gra  
servere  
prépare  
» Vo  
maliers  
donnent  
& à no  
effet de  
sentimen

tranquille & certain, elle a embrassé toutes les parties de ce vaste Empire, elle a entraîné tous ces oppresseurs subalternes, qui déchiroient impunément le sein de la Patrie; si des plus hauts rangs elle est descendue, comme par degrés, jusqu'aux dernières classes de la Société; si la France, en un mot, jouit d'un calme inaltérable à l'ombre du trône chéri, & de la sainte majesté des loix, qu'on parcoure notre histoire, & on verra que les Parlemens ont eu la plus grande part à cette heureuse révolution. »

» Que ne puis-je ensevelir dans un oubli profond, ces jours à jamais lamentables, où une fermentation générale s'empara du corps politique, & menaça la Monarchie d'une totale subversion; où le trône lui-même, ensanglanté & chancelant alloit, ou s'abîmer dans les horreurs de la guerre civile, ou devenir la proie d'un usurpateur étranger ! Mais puisque ces fureurs de l'ambition & du fanatisme sont écrites en caractères de sang dans toutes nos annales, disons du moins à la gloire du véritable Sénat, que ce furent sa fidélité & son courage, qui, autant que les alarmes du Grand Henri, sauvèrent la France, conservèrent le sceptre à la Maison régnante, & préparèrent le bonheur dont nous jouissons. »

» Vos vertus privées & les sacrifices journaliers que vous nous faites, Messieurs, vous donnent de nouveaux droits à notre respect & à notre reconnoissance. Eh ! qu'y a-t-il en effet de plus propre à faire naître ce double sentiment dans tous les cœurs, qu'une assem-

blée de magistrats qui , nés la plupart dans l'opulence , se privent d'une partie de leur patrimoine pour acquérir le droit de se rendre utiles ; qui , sagement renfermés dans des tribus patriciennes , forment autour d'eux une espèce de barrière que le luxe & la corruption des nouvelles mœurs ne peuvent franchir ; qui se consacrent à un recueillement prématuré , à des études seches & rebutantes , à des bienfaisances austères , sans autres vues que celle de servir leurs concitoyens ; qui , placés presque toujours entre deux devoirs , ont un égal & continuél besoin de veiller sur leur courage & sur leur sagesse pour ne manquer ni à la loi qu'ils ont juré de défendre , ni à l'autorité qu'ils sont chargés d'éclairer ; qui du haut du tribunal où ils sont assis , voient , comme la divinité dont ils exercent les droits , le jeu de toutes les passions humaines , sans jamais en favoriser aucune , & nous rendent en quelque sorte sa providence sensible par l'équité de leurs jugemens ? »

» Tant de vertus & de services ne seront point oubliés par notre auguste Monarque. A peine est-il monté sur le trône , que son cœur s'ouvre à tous les biens qu'il peut connaître , & à tous ceux qu'on voudra lui proposer. Il voit les pierres de ce sanctuaire dispersées & emportées , comme par un violent tourbillon , jusqu'aux extrémités de son Empire ; il se hâte de les rassembler , de les réunir , & de rendre aux loix toute leur vigueur , en rendant à la magistrature toute sa dignité. »



« Le Roi, Messieurs, ne s'est pas contenté de vous donner une marque de protection si honorable, & devenue encore plus flatteuse par les applaudissemens qu'elle a reçus de tout ce que la nation a de vertueux & d'éclairé. Il vous a tracé lui-même la route que vous devez suivre, pour lui témoigner la reconnaissance & l'amour dont vous êtes pénétrés. Tous les desirs qu'il a manifestés jusqu'à ce jour, tendent à rendre son Royaume heureux, à faire respecter la religion, à établir la décence dans les mœurs, l'ordre dans les finances, l'économie dans les dépenses publiques. Vous ne serez donc jamais plus assurés de lui plaire, qu'en concourant de tout votre pouvoir au succès de ses vues bienfaisantes, qu'en ne lui cachant aucune des vérités qui peuvent l'y conduire. Eh ! qui ne se féliciteroit pas pour vous & pour soi-même, en voyant que vous pouvez tout à-la-fois satisfaire le plus doux de vos penchans, & remplir le plus important de vos devoirs ? »

« Plus j'observe les circonstances, Messieurs, & plus j'y découvre d'encouragemens pour votre zèle. Je le fais ; la bonté des Souverains ne garantit pas toujours des passions de leurs Ministres : & quand il s'en trouve d'ambitieux ou de violens, malheur à celui dont la chute importe à leur haine ou à leur élévation, dût-elle être fatale au salut de la Patrie. Je le fais encore ; les chefs influent puissamment sur les intérêts de leurs corps, souvent même ils en ont de tout opposés ; & s'ils manquent de courage ou d'intégrité, ils



nuisent d'autant plus sûrement, qu'ils sont plus exercés à cacher leur infidélité ou leur foiblesse. Mais aucun de ces dangers n'est à redouter pour vous. Le Roi a donné sa confiance à des hommes vertueux, sages, modérés jusques dans les biens qu'ils se proposent, qui ne demandent qu'à être éclairés sur tous ceux qu'ils sont chargés de procurer. Eh! quel temps fut jamais plus propre à faire prévaloir les saines maximes, les vues patriotiques, que celui où l'autorité cherche la lumière, & où la lumière respecte l'autorité?

» Si pour y parvenir, Messieurs, vous avez besoin de nouveaux secours, vous les trouverez dans l'illustre Sénateur qui vous préside. Il porte un nom décoré depuis longtemps des premiers honneurs de la magistrature, qui l'attache nécessairement à sa gloire, & qui lui en rappelle toutes les vertus. Il jouit de la confiance du Prince, & il ne peut manquer de vous la rendre utile, parce qu'il la doit uniquement au caractère de franchise & de loyauté qui lui a mérité la vôtre. Par modestie, comme par désintéressement, il auroit préféré les douceurs de la vie privée au tumulte des affaires; mais par honneur il n'en est pas moins tout entier aux devoirs de sa place. Et peut-être n'a-t-elle jamais été remplie avec plus d'exactitude & moins d'austérité.»

» Ne vous plaignez pas, Messieurs, de ce que je vous entretiens trop long-temps de vous-mêmes. Je ne puis renfermer dans des bornes plus étroites, le tribut de louanges

qui  
offr  
l'au  
nie  
pere  
donc  
naiss  
illust  
jours  
relig  
vertu  
gloir  
relig  
trava  
ler d  
auprè  
étern  
M.  
Parlen  
de son  
font q  
lit ici  
le pré  
» L  
Beaum  
est enf  
taire d  
depuis  
depuis  
& l'ex  
uniform

qui vous étoit dû. Il me reste des vœux à vous offrir, & ces vœux doivent être dignes de l'autel dont je descends, de la sainte cérémonie qui vous rassemble, & de la piété de vos peres, à qui elle doit son institution. Puissent donc les sentimens religieux qui lui ont donné naissance, se perpétuer à jamais dans cette illustre Compagnie! Puissiez-vous tous, & toujours, être vivement persuadés que, sans la religion, il n'y a point de lumières sûres, de vertus solides, de justice incorruptible, de gloire qui conduise à l'immortalité; que la religion seule peut ennoblir & sanctifier vos travaux, adoucir vos sacrifices, vous consoler dans vos peines, vous donner du poids auprès du trône, vous conserver le respect éternel de la nation. »

*De Paris, le 12 Avril 1778.*

M. de Beaumarchais a gagné son procès au Parlement d'Aix le 22 Juillet. La laceration de son Mémoire & l'amende de mille écus ne sont qu'un léger désagrément bien mérité. On lit ici une Lettre d'Aix à ce sujet, dont voici le précis.

» Le fameux procès entre M. Caron de Beaumarchais & M. le Comte de la Blache est enfin jugé. Les consultations que le légataire de M. Paris du Vernay avoit fait débiter depuis deux ans; son séjour dans cette ville depuis deux mois; l'activité de ses démarches, & l'excessive adresse de ses allégations; son uniforme, ses titres, & sa consanguinité avec

quelques familles nobles de cette Province ; soit dans le militaire, soit dans la magistrature, avoient élevé en sa faveur un parti nombreux. On s'étonnoit du silence de son adversaire. Un Mémoire à consulter, signé de huit avocats de Paris, hérissé de citations de loix, n'étoit point ce qu'on attendoit de M. de Beaumarchais ; en effet, il l'avoit laissé faire, & s'étoit imposé, en partant de Paris avec ce Mémoire pour tout bagage, la plus grande circonspection dans cette affaire ; mais arrivé à Aix, il y trouva tant de venin répandu, qu'il lui parut dangereux pour sa réputation de laisser le public préjuger de sa retenue, comme il avoit fait de son silence, & reprenant alors le pinceau dont il a barbouillé Goëfman & tous les Maringouins, il donna un Mémoire intitulé : *Réponse ingénue*. — Requête de M. le Comte de la Blache pour que ce Mémoire fût brûlé, avec une Requête signée de six avocats. — Réplique de M. de Beaumarchais, intitulée : *le Tartare à la légion*. — Nouvelle Requête incendiaire de M. le Comte de la Blache. — Enfin harangues respectives ; car ces Messieurs ont résumé eux-mêmes leur cause en présence de leurs Juges. Ils parlent bien tous deux ; mais la manière simple & forte d'exposer les faits, & l'évidence des démonstrations que M. de Beaumarchais a déployée, ont entraîné tous les esprits que les subtilités de son adversaire n'ont pu ramener. La cause fut jugée dès-lors par le public ; mais cet arrêt, tout flatteur qu'il étoit pour M. de Beaumarchais, avoit

besoin de la sanction du Tribunal, elle lui a été donnée hier au soir, d'une voix unanime. »

» Les Juges délibéroient pour la dernière fois, les portes du palais étoient assiégées; les femmes, les curieux, les amateurs des plaids, & il y en a beaucoup en ce pays, étoient rassemblés par pelotons sous la belle allée d'arbres, près du palais; les cafés qui bordent cette promenade, étoient remplis de monde; & M. le Comte de la Blache attendoit dans son salon flamboyant de bougies, l'issue de l'affaire. S'il eût été, comme M. de Beaumarchais, logé loin du palais, il n'auroit pas entendu un des premiers ces mots terribles, *Beaumarchais a gagné*. A peine ont-ils descendu les degrés, mille voix les répètent, les battemens de mains se propagent le long de la promenade; & les fenêtres du salon de M. le Comte se ferment soudain. On court, on crie, la foule arrive avec acclamation à la maison de M. de Beaumarchais; la cour & les chambres s'emplissent; les hommes, les femmes, les gens qu'il connoît, ceux qu'il ne connoît pas, l'embrassent & le félicitent; les larmes le gagnent, & il s'évanouit; mais, comme il l'a dit lui-même, les douces impressions de la joie n'ont jamais de suites fâcheuses. A peine lui donne-t-on le temps de se remettre; on l'entraîne chez le premier Président pour le remercier. Je fus du nombre de ceux qui le suivirent, & qui entrèrent avec lui chez le premier Président. Ce Magistrat, avec la noble sévérité du chef d'un Tribunal auguste, lui dit: « En vous rendant justice, Monsieur,



» sur ce qui concerne votre honneur & votre  
 » fortune, la Cour a désapprouvé la vivacité  
 » de vos mémoires : elle vous accorde vos  
 » demandes principales, quinze mille livres  
 » de dommages & intérêts, & condamne vo-  
 » tre partie adverse aux dépens ; mais comme  
 » il seroit dangereux que les plaideurs se mo-  
 » delassent sur votre maniere de vous défen-  
 » dre, la Cour a ordonné que votre dernier  
 » mémoire seroit déchiré au greffe, & que  
 » vous payeriez mille écus aux pauvres. »  
 Je leur en donnerai deux mille, a répondu  
 M. de Beaumarchais, pour qu'ils se félicitent  
 d'avoir de si bons & de si vertueux Magistrats. »

» En revenant de la premiere présidence,  
 nous trouvâmes la maison encore pleine de  
 monde ; les tambourins, les flûtes, les violons  
 se firent entendre avant & après le souper ;  
 tous les fagots du quartier ont été employés  
 à faire des feux de joie, & la foule, qui de-  
 mandoit à voir M. de Beaumarchais, devint si  
 grande, que quelques personnes crièrent :  
*Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.* Les  
 Dames qui étoient alors avec M. de Beau-  
 marchais, l'entraînerent vers la fenêtre : &  
 les artisans lui chanterent une chanson Proven-  
 çale qu'ils avoient ajustée à l'événement. En  
 voilà, Messieurs, les détails certains ; nous  
 sommes enchantés de la justice qui vient d'être  
 rendue à cet homme célèbre ; & les honnêtes  
 gens de toutes les classes partagent nos senti-  
 mens & notre joie. »

Les Gazettes ne vous auront vraisemblable-  
 ment pas communiqué ce *Bulletin du Par-*



nâsse présenté au Duc de Chartres, lorsqu'il  
descendit de voiture à son arrivée, par  
M. l'Abbé de Launay.

*Le saint Esprit* conduisoit le courage  
D'un rejetton digne des plus grands Rois.  
Bientôt le *Sphinx* se mêlant au carnage,  
Joint le héros.... & cet heureux présage  
Va garantir les plus rares exploits.  
Le Dieu des *Lys* préside à cette joute,  
L'ardent Keppel, battu, mis en déroute,  
Cache sa honte à l'ombre de la nuit.  
Hors de combat, il avouera sans doute  
Que l'on n'est pas vainqueur pendant qu'on fuit.

*De Versailles, le 15 Août 1778.*

Les gens sensés n'apprécient notre petit  
avantage naval que ce qu'il vaut. Ils n'y voient  
qu'une preuve que les François bien comman-  
dés sur mer pourroient tenir tête à leurs en-  
nemis, & sinon encore leur enlever leur an-  
cienne supériorité, du moins la leur bien dis-  
puter. On convient que M. d'Orvilliers s'est  
acquis beaucoup de gloire par ses manœuvres,  
aussi habiles que hardies, contre une escadre  
commandée par M. Keppel, que l'Angleterre  
regarde comme le plus grand homme de mer  
de ce siècle. La flotte Angloise que notre es-  
cadre n'a pas empêché d'arriver en Angleter-  
re, étoit composée de dix navires marchands,  
dont sept de la Chine, un de Bengale & deux  
de Coromandel, très-richement chargés. Il  
auroit mieux valu, sans doute, de s'en em-

parer, ou de les couler à fond, que de canonner l'Amiral Keppel. Ce n'est pas les richesses de cette flotte qui méritent tant de regrets, parce que soixante armateurs qui vont sortir de nos Ports, nous rapporteront assez de butin; mais le mal, & un mal irréparable autant qu'essentiel, c'est que cette diabolique flotte est venue procurer à M. Keppel une grande partie des matelots qui lui manquoient & dont il lui auroit été impossible de se pourvoir en Angleterre.

Notre adorable Reine a reçu avec plaisir ces vers à l'occasion du signe évident de maternité qu'elle a éprouvé en apprenant la nouvelle du combat naval du 27 Juillet.

Avec trop de lenteur s'annonçoit à nos vœux  
L'auguste rejetton que nous donnent les cieux:

Mais le récit d'une victoire

A paru l'animer soudain.

N'en doutons pas : c'est un Dauphin,

Au moment qu'il respire, un Bourbon sent la gloire.

On trouve souvent chez nous l'injustice & le sarcasme à côté des éloges mérités. On a adressé ce couplet à un jeune guerrier qui a combattu sur l'escadre de M. d'Orvilliers.

*Air : Chanson, chanson.*

Tel cherchant la toison fameuse,

Jason sur la mer orageuse

Se hasarda,

Il n'en eut qu'une, & pour tes peines,

Nous t'en promettons deux douzaines

A l'Opéra.

Vous lirez avec plus de plaisir la chanson  
suivante en l'honneur de M. le Duc de Char-  
tres.

*Air : Du Lapin.*

Mais amis chantons en refrain  
Ce Héros, ce Dieu, ce Lutin,  
Qui plaît, qui bat  
Aime & combat,  
Et fait bien tout cela :  
Oui, d'accord ou non,  
Chantons son nom ;  
Pour celui-là  
Jamais la voix ne se fatiguera,

Ce Héros, ce Dieu, ce Lutin, *bis.*  
De Neptune à le pied marin,  
Il plaît, il bat, &c.

De Neptune à le pied marin,  
Déjà de Mars il va le train,  
Il plaît, il bat, &c.

Déjà de Mars il va le train,  
Aux Anglois il a mis un frein,  
Il plaît, il bat, &c.

Aux Anglois il a mis un frein,  
Il va leur préparer un bain,  
Il plaît, il bat, &c.

Il va leur préparer un bain,  
Nous aurons des jockeys pour rien,  
Il plaît, il bat, &c.

Nous aurons des jockeys pour rien,  
La gloire est femme & veut son bien,  
Il plaît, il bat, &c.

La gloire est femme & veut son bien,  
Le pauvre Keppel n'en a brin,  
Hors de combat,  
Un rien l'abbar,  
Nous ferons mieux cela,  
Oui, d'accord ou non, &c.

Le pauvre Keppel n'en a brin,  
Notre Héros met tout en train,  
Il plaît, il bat, &c.

Notre Héros met tout en train;  
La gloire est femme, elle est son bien,  
Il plaît, il bat, &c.

C O U P L E T

Sur l'Air : *Faisons l'amour, faisons la guerre.*

Faites l'amour, faites la guerre,  
Ces deux métiers sont faits pour vous,  
Jeunes Héros dont l'Angleterre  
Connoît les redoutables coups.  
Pour rendre votre fort plus doux,  
Les Bourbons peuvent-ils mieux faire;  
Que de remplir une carrière,  
Où Mars les voit triompher tous.

*De Paris, le 18 Août 1778.*

J'AI fait un voyage à Ermenonville. Vous  
croyez bien que l'objet de ce pèlerinage a été

de rendre hommage au tombeau qui renferme les cendres de J. J. Rousseau. Je ne puis vous exprimer quel sentiment m'a pénétré en mettant le pied dans l'isle où ce monument est placé. Je me sentoís un attendrissement mêlé de vénération. Je me surpris les larmes aux yeux, & j'apperçus que ceux qui m'accompagnoient (car on y va par troupe) éprouvoient la même sensation. Vous n'avez pas d'idée de la beauté du lieu où les restes de ce grand homme sont déposés. On y lit cette inscription que l'amitié seule a inspirée à M. de Gerardin, & que ce Seigneur y a fait graver.

Ici, sous ces ombres paisibles,  
Pour les restes mortels de Jean Jacques Rousseau,  
L'amitié posa ce tombeau :

Mais, c'est dans tous les cœurs sensibles  
Que cet homme divin qui fut tout sentiment,  
Doit trouver de son cœur l'éternel monument.

Après avoir vu ce tombeau, je voulus visiter l'hermitage qu'il habitoit. J'y trouvai sa femme, & je conversai beaucoup avec elle. Comme notre entretien roula principalement sur la perte qu'elle venoit de faire, & qui devient commune à tous ceux qui aiment le génie & la vertu, elle me parut pénétrée d'une profonde affliction; elle ne parla de son mari qu'avec le plus tendre respect. Je vous avouerai que je n'ai pu me défendre d'une émotion singulière. Elle m'a dit que son mari n'avoit jamais été si content, si tranquille, si gai même que depuis qu'il s'étoit déterminé à habiter cette retraite; qu'il y avoit formé le



projet de recommencer à écrire, & qu'il étoit prêt à l'exécuter lorsque la mort l'a enlevé. Je ne manquai pas de l'interroger sur ces fameux mémoires, dont il a été tant parlé; elle m'a assuré que J. J. Rousseau en avoit remis l'unique exemplaire qu'il avoit entre des mains très-sûres, & qu'en les remettant, il a fait promettre que ces mémoires ne verroient le jour que long-temps après sa mort. Elle a ajouté que l'auteur étoit bien assuré que ses intentions seroient exécutées très-rigoureusement. Ainsi, Monsieur, tous les bruits qui ont couru à ce sujet de l'impression déjà faite, du prix exorbitant auquel on en vendoit l'exemplaire, sont absolument dépourvus de vérité.

Et pour vous convaincre de l'existence réelle de ces mémoires que quelques personnes ont voulu révoquer en doute, comme pour détruire entièrement les calomnies que répandent contre cet homme justement regretté de vils & d'obscurs ennemis, il suffit de lire cette copie d'une lettre que M. Dorat vient d'adresser au Journal de Paris.

„ Il y a six ou sept ans, Messieurs, qu'après avoir entendu les mémoires de la vie de J. J. Rousseau, j'écrivis la lettre que je vous envoie à une femme digne d'apprécier ce grand homme. Je ne sais par quel hasard je l'ai retrouvée imprimée dans un papier public. Je vous la fais passer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'insérer dans le *Journal de Paris*. „

„ J'ai l'honneur d'être, &c. „

*A trois heures après minuit.*

Je rentre chez moi, Madame, ivre de plaisir & d'admiration; je comptois sur une séance de huit heures, elle en a duré quatorze ou quinze; nous nous sommes assemblés à neuf heures du matin, & nous nous séparons à l'instant sans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture, que ceux du repas, dont les instants quoique rapides, nous ont encore paru trop longs. Ce sont les mémoires de sa vie que Rousseau nous a lus. Quel ouvrage! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître! il y avoue ses bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ses défauts avec une franchise plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ses malheurs & de ses folbleses, de la confiance payée d'ingratitude, de tous les orages de son cœur sensible tant de fois blessé par la main caressante de l'hypocrisie, surtout de ces passions si douces qui plaisent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur, & je me faisois une volupté secrète de vous offrir ces larmes d'attendrissement, auquel ma situation actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon J. J., dans ces mémoires divins, fait d'une femme qu'il a adorée, un portrait si enchanteur, si aimable, d'un coloris si frais & si tendre, que j'ai cru vous y reconnoître; je jouissois de cette délicieuse ressemblance, & ce plaisir étoit pour moi seul. Quand on aime, on a mille jouissances que les in-

différens ne soupçonnent même pas, & pour lesquelles les témoins disparaissent. »

» Mais ne mêlons rien de moi à tout cela, afin de vous intéresser davantage. L'écrit dont je vous parle est vraiment un chef-d'œuvre de génie, de simplicité, de candeur & de courage. Que de géans changés en nains ! que d'hommes obscurs & vertueux rétablis dans tous leurs droits, & vengés à jamais des méchans par le seul suffrage d'un honnête homme. Tout le monde y est nommé. On n'a pas fait le moindre bien à l'auteur qui ne soit consacré dans son livre ; mais aussi démasque-t-il avec la même vérité tous les charlatans dont ce siècle abonde. »

» Je m'étends sur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre ame bienfaisante, délicate & noble, parce que vous aimez Rousseau, parce que vous êtes digne de l'admirer, enfin, parce que je me reprocherois de vous cacher une seule des impressions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures sonnent, & je ne m'arrache qu'avec peine au plaisir de m'entretenir avec vous ; mais je vous ai offert ma première & dernière pensée ; j'ai entendu la confession d'un Sage ; ma journée n'est point perdue. »

» Je suis, &c. DORAT. »

Puisque nous venons de perdre presque à la fois les deux plus grands hommes du siècle, J. J. Rousseau & Voltaire, on ne manquera sûrement pas de les comparer ensemble dans quelque brochure. Déjà la secte philosophique

ne  
J. J.  
un  
genr  
jama  
soit,  
plus  
pauv  
bien  
a pei  
cordis  
culen  
honno  
s'effor  
Quoi  
de la  
racter  
crois  
ple p  
yeux  
tombé  
miers  
vie, &  
est mo  
ne fais  
ner pl  
& à  
buer.  
par tra  
ainsi fig  
A Paris  
Tome

ne cesse de répandre dans le monde que J. J. Rousseau étoit un mal-honnête homme, un ingrat, & mille autres gentilleses de ce genre. Je n'aurois pas cru qu'un homme qui jamais n'a rien voulu recevoir de qui que ce soit, qui avoit peur d'avoir aux hommes la plus légère obligation, qui a vécu & est mort pauvre, pût jamais être taxé d'ingratitude. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme qui a peint la vertu dans ses écrits *ex abundantia cordis*, tandis que la plupart de ceux qui l'accusent ne la peignent que de tête, fut un mal-honnête homme. Les mêmes Encyclopédistes s'efforcent d'exalter la belle ame de Voltaire. Quoi qu'il en soit, pour vous aider à juger de la différence qui se trouvoit dans le caractère de ces deux hommes singuliers, je ne crois pas pouvoir vous en donner un exemple plus frappant, qu'en mettant sous vos yeux la copie de deux lettres qui me sont tombées entre les mains. Un certain *Desboulmiers* auquel on ne pensoit guere pendant sa vie, & qu'on a totalement oublié depuis qu'il est mort, avoit formé le projet de faire je ne fais quelle compilation, & pour y donner plus de succès, il avoit écrit à Rousseau & à Voltaire pour les engager à y contribuer. Voici leurs réponses. Je commence par transcrire celle de Rousseau, qui étoit ainsi figurée.

A Pariso	{ Pauvres aveugles que nous sommes !	{ 17 24 70.
	{ Ciel, démasque les imposteurs,	
	{ Et force leurs barbares cœurs	
	{ A s'ouvrir aux yeux des hommes !	

Tome VI.

R



» Je suis trop vieux , Monsieur , & j'ai trop d'occupations pour qu'il me soit permis de faire de nouvelles connoissances : quelque mérite qu'elles puissent avoir , les anciennes doivent sans contredit être préférées , & je suis même obligé d'élaguer celles-ci , faute de pouvoir y suffire. Ainsi quelque utile & agréable que pût m'être la vôtre , j'ai le regret de me voir hors d'état d'en profiter. »

» Je suis très-sensible à vos attentions obligantes dans la proposition qu'il vous a plu de faire aux comédiens Italiens en ma faveur. S'ils y ont déferé , c'est uniquement par considération pour vous , & je ne dois pas accepter leur invitation , puisque je ne puis vous en rendre le foible prix que vous avez jugé à propos d'y mettre. »

» Je vous dois des remerciemens encore pour le cadeau que vous avez la bonté de me faire de votre dernière production. Mais ce seroit en abuser que de l'accepter , puisque je ne lis plus de livres , & que je n'ai que le moins qu'il m'est possible d'habitude avec ceux qui en font. »

» Pardon des ratures , mais l'affluence des curieux oisifs ne me permet pas de transcrire ma lettre. Je vous salue , Monsieur , très-humblement. *J. J. Rousseau.* »

Vous allez voir actuellement , Monsieur , la réponse de Voltaire.

» Je vous aurois fait mes remerciemens , Monsieur , à la réception de votre lettre , je vous aurois dit combien elle m'a charmé , & à quel point elle m'honore , si je n'étois atta-

qué  
sag  
de l  
ladi  
les  
piec  
ne  
m'en  
avez  
tes ,  
d'aut  
les c  
de jo  
une  
naux  
d'abo  
cieux  
»  
tre a  
de la  
mes  
joint  
Je vo  
neur  
MON

Par  
vous  
vert ,  
doit f  
& à  
autres  
me q



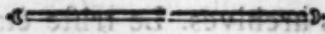
qué d'une fluxion sur les yeux qui m'ôte l'usage de la vue, pendant quatre ou cinq mois de l'année, & qui est accompagnée d'une maladie cruelle. Vous parlez d'archives du goût; les vers qui sont dans votre lettre sont une piece de ces archives. Le triste état où je suis ne me permet pas d'y répondre, mais ne m'empêche pas d'en sentir le prix. Si vous avez beaucoup de pieces aussi joliment écrites, je ne vous conseille pas d'en chercher d'autres. Les ouvrages parfaits sont rares, & les ouvrages médiocres dans lesquels il y a de jolies choses sont innombrables. Nous avons une profusion de tout & sur-tout de journaux, & le dégoût a un peu suivi cet excès d'abondance, mais le bon sera toujours précieux. »

» Je vous félicite, Monsieur, de faire votre amusement des belles-lettres, dans le loisir de la paix. Oserois-je vous supplier de présenter mes respects à M. le Comte de Turpin qui joint tant d'autres mérites au mérite militaire. Je vous dois les mêmes éloges, & j'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus respectueuse, MONSIEUR, votre, &c. » *Voltaire.*

Aux Délices, près Geneve, 26 Octobre 1778.

Par le rapprochement de ces deux réponses, vous voyez dans l'une un homme franc, ouvert, qui dit avec assurance la vérité & qui ne doit sa politesse qu'à la douceur de son ame & à la crainte de blesser l'amour-propre des autres. Dans l'autre, vous remarquez un homme qui craint de choquer les autres à cause

de lui, il s'excuse sur une cécité qu'il n'a jamais eue; il est souple, adroit, faux, caressant pour grossir la foule de ses partisans. Il ne voit que lui en parlant aux autres.



**VOLTAIRE** triomphant, ou *les Prêtres déçus*,  
Tragi-Comédie, en un Acte & en Prose.

**P E R S O N N A G E S.**

**VOLTAIRE**, *Philosophe de Ferney.*

**LE MARQUIS DE VILLETTE**, *Hôte de Voltaire.*

**LA HARPE**, *Ami de la maison.*

**LA FORTUNE**, *Secrétaire de Voltaire.*

**LE CURÉ de St. Sulpice.**

**L'ABBÉ GAUTIER**, *Supérieur aux Incurables.*

**LA PILULE**, *Garçon Apothicaire.*

( *La scène est à Paris, hôtel de Villette,  
Quai des Théatins.* )

**S C E N E P R E M I E R E.**

**LE MARQ. DE VILLETTE. LA HARPE.**

**LE MARQUIS.**

Oui, mon cher la Harpe, ce diable d'Abbé Gautier veut entrer à toute force. Je l'ai fait éconduire vingt fois, & vingt fois il revient à ma porte.

L A H A R P E.

Quoi ! ce fanatique convertisseur..... ce Prêtre insensé ?

LE M A R Q U I S.

Oui , ce prestolet a appris la maladie grave du grand-homme qui loge chez moi. Il prétend triompher du double état de vieillesse & d'agonie, du philosophe Voltaire , comme il a triomphé de la décrépitude du Chançonner l'Attaignant.

L A H A R P E.

Il me vient une idée : il faut jouer un tour à cet ardent Apôtre.

LE M A R Q U I S.

Comment cela ?

L A H A R P E.

Laissez-moi faire... il sera bafoué d'importance.

LE M A R Q U I S.

Oh ! soyons prudents : ces gens-là sont dangereux.

L A H A R P E.

Ne craignez rien , Monsieur : il n'y a que façon de s'y prendre.

L A H A R P E.

L A F O R T U N E.

SCENE II.

*Les Précédens.* LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

M. le Marquis, je viens pour...

LE MARQUIS.

Eh bien ! la Fortune, ton maître a-t-il un peu reposé cette nuit ?

LA FORTUNE.

Cela va très-mal, très-mal : mais j'espère tous jours ; car tant qu'on vit, il y a de l'espérance : & M. de Voltaire est si accoutumé de vivre, qu'il perdra difficilement cette bonne habitude. Il fouhaiteroit vous parler un instant, Monsieur.

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Je crois, petit coquin, que tu plaisanteras jusqu'à ton dernier soupir.

SCENE III.

LA HARPE. LA FORTUNE.

LA HARPE.

Ecoute, la Fortune ; aimes-tu les Prêtres ?

LA FORTUNE.

Dieu m'en préserve. Le Secrétaire de Voltaire aimeroit cette engeance de Calotins !

( 391 )

LA HARPE.

Pardón , si je te demande cela : mais c'est que j'ai un projet qui ne peut s'exécuter que par ton ministère.

LA FORTUNE.

Un projet anti-sacerdotal ? Oh ! je suis des vôtres , pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de risque.

LA HARPE.

Pas le moindre danger.

LA FORTUNE.

C'est que , voyez-vous , on est tout aussi bien pendu de la part de ces Messieurs-là que de toute autre part.

LA HARPE.

Il ne s'agit point ici , ni de crime , ni de pendaïson. Il s'agit.....

---

#### SCENE IV.

*Les Précédens.* LA PILULE.

LA PILULE.

Où est M. le Marquis de Villette ? j'ai une déclaration à lui faire. Quelle indignité ! quelle abomination ! les chiens de Prêtres !

LA FORTUNE.

Eh ! qu'as-tu , notre ami la Pilule ? tu es tout essoufflé ? Ton maître est-il malade aussi ?



LA PILULE. *Courant ça & là.*

Je n'ai rien à vous dire. M. le Marquis...  
M. le Marquis....

LA HARPE.

Repose-toi, la Pilule, je vais trouver M. le Marquis.

LA FORTUNE.

Le sieur de la Pilule est devenu bien fier, apparemment qu'un autre garçon est chargé à sa place de l'administration des pays-bas. La science enfle, & sur-tout celle de M. de la Pilule. (*Il sort.*)

---

S C E N E V.

LE MARQUIS. LA PILULE.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous à me dire, la Pilule?

LA PILULE.

Rien n'est plus noir, rien n'est plus affreux; j'ai reçu, Monsieur, un billet que voici, par lequel on me mande au Cours-la-Reine. J'y ai été, & deux Ecclésiastiques, me glissant trois louis dans la main, me promirent des monceaux d'or, si je voulois empoisonner M. de Voltaire, & ils firent un beau discours pour prouver que, selon toutes les loix divines & humaines, il étoit permis & méritoire d'ôter la vie à Voltaire.

(( 1393 ))

LE MARQUIS.

Ceci me paroît bien étrange. Voltaire a dit tout ce qu'il avoit à dire contre la soutane & le froc. Sois sûr que c'est une méchante ruse, pour donner des inquiétudes à mon illustre hôte. Quand on veut empoisonner quelqu'un, on a d'autres moyens. N'ébruitez donc pas cette aventure, je vous en prie.

LA PILULE.

Vous pensez juste, M. le Marquis, je suivrai votre conseil.

LE MARQUIS.

Quant à l'argent d'iniquité que l'on m'a remis, donne-le aux pauvres.

LA PILULE.

C'est ce que j'ai fait, Monsieur, en le mettant dans ma poche : car je suis gueux comme rat d'église.

~~LA HARPE.~~

S C E N E VI.

LE MARQUIS, LA HARPE.

LA HARPE.

Ma proposition, Monsieur, fait plaisir à la Fortune ; il s'y prêtera volontiers. Etant fort maigre, & ne manquant pas d'esprit, il jouera parfaitement son rôle : sa seule crainte est de ne pouvoir pas s'empêcher de rire.

LE MARQUIS.

Il n'a qu'à se pincer les levres. Parbleu, comme on frappe ! C'est sans doute l'Abbé Gautier. J'ai donné ordre de le laisser en bas pour cette soirée.

S C E N E VII.

*Les Précédens.* L'ABBÉ GAUTIER.

L' A B B É.

Dieu en soit loué. Nos prières commencent à s'exaucer. Je viens ici, Monsieur, pour rappeler une ame à Dieu, pour tirer une ame des bords escarpés d'un profond précipice. Je viens pour placer une ame dans le sein glorieux d'Abraham.

LE MARQUIS.

Dieu en soit loué, Monsieur.

L' A B B É.

Je ne demande qu'à parler au moribond pour réussir, Dieu aidant.

LE MARQUIS.

La science de M. l'Abbé est si vaste, sa logique si saine ! son éloquence si terrassante ! son crédit auprès du Pere éternel si éprouvé ! sa réputation est si bien établie que le succès le plus éclatant couronnera infailliblement sa mission.

L' A B B É.

Ah ! Monsieur, que me dites-vous là ? Si

je suis quelque chose , c'est par les souffrances du Fils de l'Eternel , c'est par le zele qui me dévore pour la maison du Seigneur.

LA HARPE.

Un saint homme comme vous , M. l'Abbé , n'est assurément pas dévoré par l'ambition , par la cupidité , par la soif de l'or , par le zele pour la maison de Plutus ; non. La médisance n'a point de prise sur vous ; ce n'est point là le défaut des Prêtres.

S C E N E VIII.

*Les Précédens.* LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

Etre des êtres , ne permets pas que l'erreur de mon enfance rentre jamais dans mon esprit.

L' A B B É.

Plût à Dieu , trop célèbre vieillard , que la doctrine de votre enfance eût été celle de votre vie entière , & que la même plume qui a manifesté durant soixante ans une funeste apostasie , eût servi durant soixante ans à constater votre christianisme ! les portes du Ciel maintenant vous seroient ouvertes : les messagers de l'Agneau sans tache étendroient leurs ailes pour vous transporter dans le séjour ineffable des Bienheureux. Mais hélas ! je vois s'ouvrir un gouffre enflammé. Voilà

l'enfer qui redouble ses supplices : Satan rougit dans un feu de bitume les chaînes qui vont captiver éternellement une ame qui a fait la damnation de tant d'ames.

LA FORTUNE.

O Dieu ! que dites-vous là ! je tremble ! je frissonne : Jesus ! Maria ! je suis damné, il n'y a plus d'espoir : au secours ! au secours..

L' A B B É.

Ne vous découragez pas , il est encore temps : rétractez vos erreurs , confessez vos péchés , & vous échapperez à l'enfer.

LA FORTUNE.

Je rétracte , je confesse , je ne raisonne plus , je crains.

L' A B B É.

Crainte salutaire ! crainte miraculeuse ! — quand cette crainte divine parle , la raison orgueilleuse se tait. Dieu de miséricorde ! consulte ta clémence. Voltaire fondant en larmes tombe humblement à mes pieds ; Voltaire contrit efface le scandale de sa plume par le scandale de la Croix. Jesus ! Jesus-Christ ! ton sang fut répandu pour le héros de l'impiété , comme pour le héros de la foi. Ton sang mêlé avec les sanglots du pécheur efface toute souillure. Voltaire est couvert de ton sang , & il ne cesse de pleurer. Songe à tes promesses , & tu vas l'absoudre par ma bouche....

( Ici la Fortune se confesse tout bas. On entend



par-ci par-là des mots entrecoupés, tant du pénitent que du confesseur, après quoi l'Abbé dit tout haut : )

*Ego te absolvo in nomine Patris & Filii, & Spiritûs sancti. Amen.*

LE MARQUIS.

Vous avez vaincu, M. l'Abbé.

L' A B B É.

C'est Dieu, c'est la religion, c'est la vérité qui ont vaincu : il n'y a de moi dans ce mémorable événement que des prières ferventes. Je n'ai point douté du succès, la gloire de Dieu m'en étoit garante. Le parti nombreux des incrédules auroit tiré trop grand avantage de l'impénitence finale d'un génie, comme l'incomparable Voltaire, les fideles devoient s'attendre à cette marche signalée de la bonté de leur cause. Vous me permettrez, Messieurs, de vous quitter : le temps presse, je vais prendre des arrangemens avec M. le Curé de St. Sulpice. Sans adieu.

## S C E N E IX.

LE MARQUIS. LA HARPE. LA FORTUNE.

*La Fortune saute du lit, se débarrasse de son costume de malade, & parcourt la chambre en éclatant de rire.*

LA FORTUNE.

Ah! ah! ah! ah! que je suis aise de pouvoir rire à mon aise! ah! le bon Abbé Gautier!

LE MARQUIS.

Sambleu , la Fortune , tu as joué ton rôle en perfection. La même voix , le même geste , le même tic. J'ai pensé d'y être trompé moi-même.

LA FORTUNE.

J'aurois voulu , Monsieur , que vous eussiez entendu ma confession.

LE MARQUIS.

Tu as beaucoup touffé.

LA FORTUNE.

La roux m'a beaucoup aidé à couvrir les éclats de rire , dont je n'étois pas le maître en écoutant les étranges capucinades du très-étrange Gautier.

LE MARQUIS.

Comment ce tête à tête s'est-il passé ?

LA FORTUNE.

Le mieux du monde. J'ai dit à ce crâne de Prêtre que j'avois assassiné vingt hommes & autant de femmes ; que j'avois exercé la pèdérastie & la bestialité ; que j'avois volé quelques douzaines d'hosties consacrées , pour les faire servir en nongas chez des filles , & que par conséquent ni Dieu , ni lui Gautier , ne pouvoient m'absoudre. Qu'à cela ne tienne , m'a répondu le complaisant Directeur , qu'à cela ne tienne. J'ai droit de remettre tous les péchés quelconques , eussiez-vous violé & pere & mere. Dites , *je me repens* , & je vais vous absoudre.

## LE MARQUIS.

Et l'on dira que cette religion n'est pas dangereuse !

## LA HARPE.

Il me semble, Monsieur, que tous les scélérats devroient embrasser une secte pareille. Comme ils sont moralement sûrs qu'un jour la crainte de l'éternité leur amenera un sincère repentir, ils sont conséquemment certains qu'une vie criminelle ne les empêchera point d'aller en paradis.

L'OMBRE DE VOLTAIRE AU CURÉ DE  
ST. SULPICE,

## PAR UN GENEVOIS.

Des Cagots ardent Emissaire,  
Dans leurs principes élevé,  
Reculez au nom de Voltaire,  
Et sur-tout tremblez de colere,  
En apprenant, qu'il est sauvé,  
D'abord, dans un beau monastere,  
De Moines vermeils entouré,  
Par un Prieur tout débonnaire,  
J'eus le plaisir d'être enterré.  
C'en est un fort grand, je vous jure ;  
Nous autres fragiles humains,  
Foibles Jouets de l'imposture,  
Après nos orageux destins,  
Rentrans au sein de la nature,

Innocens, profanes, ou saints,  
 Sommes jaloux de sépulture :  
 Chaque être s'en fait une loi,  
 Et malheureusement pour moi,  
 Vous étiez-là pour m'en exclure,  
 Je n'aimai jamais autrement,  
 Tous ces tonfûrés despotiques,  
 Qui nous débitent gravement ;  
 Cent bêtises apostoliques,  
 Au nom du nouveau testament,  
 Qui par état sont tyranniques,  
 Ont par excès de piété  
 Ventre rebondis, cœurs étiques,  
 De leurs veritilles dogmatiques,  
 Bercent la pauvre humanité,  
 Et lui voilent la vérité,  
 Sous les brouillards théologiques.  
 Aussi, tous ces grands Docteurs-là,  
 Et vous mon Pasteur à leur tête,  
 Vous m'avez revalu cela,  
 ( La haine est par fois un peu bête,  
 En vous liguant pour empêcher,  
 Qu'on m'accordât le dernier gîte,  
 Et refusant de me cacher  
 Dans un coin de terre bénite,  
 Mais Dieu, dont toujours j'adorai  
 La bienfaisance sans limite,  
 Dieu qu'en rien un Prêtre n'imité,  
 N'est pas méchant, comme un Curé,  
 Il a fait grâce à la prière,  
 Que mes organes défaillans,  
 Firent dans mon heure dernière,  
 A ce moteur des élémens  
 Dont la puissance productrice,

Dirige tous nos mouvemens,  
 Meut d'un clin-d'œil de sa justice,  
 Les mondes à ses pieds flottans,  
 Sans trop d'égard aux réglemens  
 De l'Eglise de St. Sulpice :  
 Dans ses décrets plus Souverains,  
 Que ne sont les vôtres mêmes,  
 Il a pardonné mes blasphêmes,  
 Mes soulevemens enfansins  
 Contre ses volontés suprêmes ;  
 Mes vers, ma prose, mes systèmes,  
 Mon mépris pour les Jacobins,  
 Et mon goût pour la gloriole  
 Que se disputent les humains,  
 Sur le globe le plus frivole,  
 Qui soit échappé de ses mains.  
 Mon ame, étincelle légère,  
 S'est rejointe au vaste foyer,  
 D'où tout émane sur la terre ;  
 Je nage en des flots de lumière,  
 Et j'apperçois Dieu tout entier,  
 Sans que ni Curé ni Vicaire,  
 De leurs souffles viennent souiller  
 L'éternel rayon qui m'éclaire,  
 Près du grand Etre, mon cher frere,  
 Qui vraiment s'embarrasse peu  
 Des chicanes du Presbitere,  
 Je vois Piron près de St. Pierre  
 Sourire à l'aimable Chaulieu :  
 Unis au même sanctuaire  
 Par le temps & par la raison,  
 St. Louis, Aurele, Platon,  
 Pline, Virgile, & St. Hilaire,  
 Paul, Augustin & Cicéron,



Dans leurs cercle ont admis Voltaire ;  
 Quoique mort sans communion ;  
 Malgré cette cruelle angoisse ,  
 J'habite au séjour des vertus ,  
 Ne croyez pas , que les Elus  
 Ne soient que sur votre paroisse ;  
 Etranger à tous vos débats ,  
 Dieu n'admet pas ces différences ;  
 Il prodigue des récompenses  
 A ceux que vous n'enterrez pas.  
 Lorsqu'aux tyrans de tous états ,  
 Votre fourmillere est en bute ,  
 Il console , il fait pardonner ;  
 D'un Etre foible il plaint la chute ;  
 Et pour trancher toute dispute ,  
 S'il avoit quelqu'un à damner ,  
 C'est un Curé qui persécute.

ÉPITRE DE VOLTAIRE A M. DE LA  
 HARPE.

*Experto crede Roberto.*

Toi qui de mes autels constant thuriféraire ;  
 D'un emploi si brillant as reçu le salaire ;  
 Toi que j'ai décoré du tendre nom de fils  
 Dans ces derniers instans où j'ai revu Paris ;  
 Quoique je tiennne encor sur l'inférieure rive  
 A des objets plus chers que ta muse adoptive ;  
 Introduit , couronné , dans les champs bienheureux ,  
 La H.... je t'écris du sein de ces beaux lieux ;  
 Où Phoebus & l'Amour en dépit de Christophe ,  
 M'ont placé comme Amant , Poète & Philosophe.  
 Malgré tant de lauriers & de titres divers ,  
 Je l'avouerai pourtant , le juge des enfers ,

*Minos* me reprochant ma fatyrique rage,  
 M'a retenu long-temps captif sur le rivage.  
 Il n'a point imputé dans son livre infernal,  
 Mes vers contre N..... à crime capital :  
 Il n'a point condamné le fréquent anathème  
 Lancé contre N..... G..... P..... même :  
 Sur l'Abbé S..... il a tacitement  
 Approuvé mon aigreur & mon acharnement.  
 Mais offrant à ma vue un libelle anonyme,  
 D'un ton plein de courroux, voilà, dit-il, ton crime :  
 » A quel titre as-tu donc, détracteur scandaleux,  
 » Pour suivi dans la tombe un rival (\*) généreux ?  
 » Vainqueur (\*\*) des deux rivaux qui regnent sur la scène  
 » Il falloit triompher de l'autre & de ta haine. »  
 J'en convins, je blâmai cet (\*\*\*) écrit diffamant,  
 De malice & d'orgueil infigne monument,  
 Où mon esprit jaloux d'abaïsser le génie,  
 De l'Eschile François osa noircir la vie.  
 Croyant fléchir *Minos* par ma docilité,  
 Je tourne en suppliant mes yeux vers le Léthé !  
 Au nom de tous les Dieux je presse mon passage... :  
 » Alte-là, dit le juge & vois cet autre ouvrage !  
 » Si (\*\*\*\*) *Chaulieu* de *Chapelle* eût attaqué les mœurs,

---

(\*) V.... ayant achevé sa Tragédie d'*Oreste*; en fut faire un prétendu hommage à l'Auteur d'*Electre*, qui ne put mieux témoigner sa reconnoissance qu'en souhaitant au frere un succès égal à celui de la sœur.

(\*\*) Vers du Poème des Saisons. M. de S. L. n'a pas craint d'élever V.... au-dessus de *Corneille* & de *Racine*.

(\*\*\*) Satyre contre *Crébillon* publiée après sa mort, sous le titre d'Eloge de ce célèbre tragique.

(\*\*\*\*) *Chaulieu* fut disciple de *Chapelle*, il dit lui-même que le maître lui apprit,

Au son harmonieux des rimes redoublées  
 L'art de charmer l'oreille & d'enchanter l'esprit  
 Par la diversité de cent nobles idées.

» Tu l'eusses peint en noir aux fastes des neuf sœurs :  
 » Ton Apollon vengeur se fut fait une étude,  
 » D'instruire l'Univers de son ingratitude !  
 » Et toi , cruel , & toi , quel fiel as-tu vomé  
 » Contre le grand Rousseau ton maître & ton ami ?  
 » Prêtre du Dieu du goût (\*) devois-tu dans son temple,  
 » Flétrir un mortel né pour t'y servir d'exemple ?  
 Livré par ce reproche aux traits les plus aigus,  
 Du séjour enchanté je tremblois d'être exclus :  
 Quand Minos déridant son front atrabilaire ;  
 » Des Colons de Ferney tu t'es montré le pere :  
 » Des Calas , (\*\*) des Sirven généreux défenseur ,  
 » Tu réparas leurs maux & plains leur malheur :  
 » De ces traits bienfaisans telle est la récompense ;  
 » Ils t'offrent dans ces lieux un titre à l'indulgence :  
 » Ne crois pas cependant sans un long repentir ,  
 » Pénétrer aux lieux purs où regne le plaisir ,  
 » Rélégué pour cent ans aux bords de l'onde noire  
 » L'avenir t'apprendra qu'il est un pargatoire. »  
 Frappé d'un tel arrêt , stupéfait , confondu ,  
 Au cri de l'équité qu'eusse-je répondu ?  
 Incliné tristement dans un humble silence ,  
 J'allois exécuter la fatale sentence....

Le bruit harmonieux de mille accords divers

Frappe subitement les échos des enfers :

(\*) Voyez le Temple du Goût & l'Épître sur la calomnie.

(\*\*) M. de V.... peut être cité parmi les Philosophes qui n'ont point borné l'amour de l'humanité à la stérilité des prédications. Sa vie privée à Ferney offre des traits de bienfaisance les plus glorieux & les plus multipliés. En défendant la mémoire des Calas , il combattoit l'erreur & le fanatisme , en même temps qu'il combattoit de larges leurs malheureuses victimes.

J'écoute : j'aperçois sur la rive opposée ;  
 Un groupe d'habitans du tranquille Elisée :  
 Qui couronnés de fleurs entremêlent leurs voix  
 Au son mélodieux des flûtes, des hautbois....  
 Ce spectacle en mon cœur ramène l'espérance ;  
 Leurs concerts de Minos invoquant la clémence ;  
 J'entendis prononcer, *grace, grace, il a fait*  
*Brutus, Semiramis, Alzire & Mahomet :*  
 Et l'Echo secondant leurs accens & leur zèle,  
*Grace de par Henri, l'Amour & Gabrielle.*  
 A ces noms glorieux l'arrêt est révoqué :  
 Du livre de Minos je me vois démarqué :  
 A pas précipités fuyant l'urne fatale,  
 Des rives du Léthé je franchis l'intervale.  
 Du trouble de mes sens figure-toi l'excès !  
 Interdit & confus je vois, je reconnois  
 Crébillon & Rousseau qui compagnons d'Horace  
 Se vengent de mes traits en demandant ma grace.  
 Oui, je sentis alors que le poids des bienfaits  
 Aux esprits épurés n'offre que des attraits :  
 J'embrasse tendrement ces héros du Permesse,  
 Et l'envie en mon cœur fait place à la tendresse  
 A l'ombre de leur gloire & de leur amitié,  
 Au séjour des heureux enfin initié,  
 Dans le cercle où Sapho brille près de Lesbie  
 Mon œil avec transport reconnoît Emilie :  
 Quinault & Fontenelle accompagnent ses pas :  
 Des fleurs leurs tiennent lieu de lire & de compas :  
 Leurs instans sont filés par Vénus & par Flore,  
 Qui pour eux des beaux jours éternisent l'aurore.  
 J'oublie à leur aspect les honneurs du fauteuil :  
 Je dépose à leurs pieds le sceptre de l'orgueil :  
 J'obéis à la loi que l'Elisée impose,  
 J'abdique le laurier pour le myrte & la rose :

Et renversant l'autel du tyran de mon cœur,  
 J'immole sans retour la gloire à mon bonheur.  
 Parmi les habitans de ces bords pleins de charmes  
 Le Couvreur dont la mort nous causa tant de larmes, (\*)  
 Oubliant Melpomene & ses sombres terreurs,  
 Au fier Vengeur des Lys consacre ses ardeurs.  
 Agréable rival de l'amant de Corine,  
 Dans un autre Choisi, Bernard fête Claudine :  
 Des graces & des ris le peintre libertin  
 De son aimable Annette est encor le Lubin.  
 Du tendre Colardeau l'ombre douce & sensible,  
 Jouir près de Zulni du sort le plus paisible :  
 Et toi dont j'ai chéri le cœur & les talens,  
 Toi que l'affreuse mort ravit avant le temps,  
 Je te retrouve enfin dans ces plaines riantes,  
 De Tibulle & d'Ovide égayant les amantes :  
 » O mon cher (\*\*) Desmahis, en ce lieu plein d'attraits  
 » Du vieillard de Ferney reconnois-tu les traits ? »  
 » Quoi c'est vous que j'embrasse ! ô jour doux & prof-  
 pere !  
 » Des faveurs du destin tu me rends la plus chère !  
 » O Voltaire ! ô moment qui comble tous mes vœux  
 » Vous manquiez au bonheur que je goûte en ces lieux !  
 » Cinq lustres écoulés de plaisir & de gloire,  
 » N'ont pu de vos bienfaits effacer la mémoire :  
 » Voluptueux & tendre entre vos nourrissons,  
 » D'Epicure & de vous j'ai suivi les leçons :  
 » Les plaisirs sont trop chers, bien fou qui les oublie !  
 » C'est par le souvenir qu'on se les multiplie :

---

(\*) Adrienne le Couvreur. Les circonstances de sa mort furent on ne peut plus tragiques. Le Maréchal de... la regretta beaucoup,

(\*\*) Poète charmant, élève de M. de Voltaire. Ses Poésies fugitives annonçoient les plus grands talens.



„ Sans lui les jours heureux l'un par l'autre effacés  
 „ Nous paroissent présens qu'ils sont déjà passés. ●  
 Environné soudain des ombres que la Seine,  
 Du Pinde avec honneur vit parcourir l'arène;  
 Il me fallut quittant un si doux entretien,  
 Recevoir les saluts du peuple Elisien,  
 A l'accueil fraternel dont le cercle m'honore  
 Au Temple des neuf sœurs (\*) je crois revivre encore;  
 Je reconnois Chaulieu, Lafare, Pavillon,  
 L'aimable voyageur qui guida Bachaumont :  
 Et ce Prince chéri dont l'heureuse régence  
 Fit fleurir les plaisirs, les arts & l'abondance.  
 Piron au milieu d'eux des traits de sa gaité  
 Brille encor, mais sans fiel & sans aspérité.  
 Que te dirai-je enfin, tous ces fils du Parnasse  
 Réunis près de moi, se rangent, prennent place :  
 „ Ami, me disent-ils, dans ce paisible lieu  
 „ Aux frivoles humains on tient encor un peu :  
 „ Tu nous dois les détails du monde littéraire ;  
 „ Du dernier arrivé c'est la tâche ordinaire :  
 „ Ainsi de ce séjour devenu commensal,  
 „ Il nous faut de Paris esquisser le journal,  
 — Hélas ! qu'exigez-vous ? Bon Dieu, quelle gazette !  
 „ De gloire & de talens quelle affreuse disette !  
 „ Exceptez-en Favart, N.... & B....,  
 „ Le Pinde n'offre plus qu'un peuple d'ennemis  
 „ Qui, cherchant & donnant matière à la satire,  
 „ Des fots, à leurs dépens, alimentent le rire,  
 „ Qui, de leurs vers sanglans, se fouettant tour-à-tour,  
 „ D'un mépris mutuel se couvrent sans retour,  
 „ Et, victimes enfin de guerres intestines,

---

(\*) Loge Maçonne, où fut reçu M. de Voltaire peu  
 de temps avant sa mort.

„ Tombent ensevelis sous leurs propres ruines,  
 „ La multiplicité de cent journaux divers,  
 „ Au monde littéraire a produit ces revers :  
 „ Tel prodigue , sans goût , un encens mercenaire ;  
 „ Tel dénigre un rival , sans songer à mieux faire ;  
 „ Qui perd , à disséquer Orphanis (\*), Mustapha (\*\*),  
 „ Un temps trop nécessaire à ranimer Vasa.  
 „ Dans l'état déplorable où se trouve la scene ,  
 „ Thalie a partagé le sort de Melpomene :  
 „ En voulant les unir , d'étranges Novateurs  
 „ Ont contristé les ris , & fait rire les pleurs.  
 „ On voudroit , de Moliere , en vain suivre la trace ,  
 „ Aujourd'hui la gaité ne rit que par grimace :  
 „ Cent madrigaux , flanqués de ces vers sententieux ,  
 „ Fatiguent l'auditeur d'un salmis ennuyeux :  
 „ Et de traits découfus l'incohérente image

(\*) Tragédie de M. Blin de Sainmore , supérieure à Vasa , Pharamond , &c. &c. Dans l'examen qu'en fit l'Auteur du Mercure , on vit plutôt un rival jaloux , qu'un critique éclairé : au moins le Journaliste , qui trouvoit dans cette piece du froid & de la lenteur , dût-il trouver , dans la réponse de M. Blin , de la vivacité & de l'énergie.

(\*\*) Coup d'essai de M. Champfort. Le style en est noble , élégant. On admiré le quatrieme acte ; le cinquieme a été justement critiqué. Quoi qu'il en soit , le Traducteur hiperboréen de Suétone étoit-il en droit de présager que M. de Champfort ne feroit jamais une bonne tragédie. Les débuts si brillans ont aussi par fois leurs inconvéniens. Aux premieres représentations de Warwick , bien des gens n'attendoient pas moins du pere putatif , que des Cinna & des Rodogunes (*Quid feret hic tanto dignum promissor hiatu ?* disoient les autres) On peut leur répondre après quinze ans , — *parturiens montes ; nascuntur* Gustave , Pharamond , Mélanie , Timoléon , Menzicoff , les Barmécides , Conseils à un jeune Poète , &c. &c. &c.

„ Présente,

„ Présente , à chaque scene , un bizarre assemblage ,  
 „ Témoin l'Amant bourru de l'étiq.ue M.... ,  
 „ Précurseur triomphant de l'Homme personnel. <sup>112</sup>  
 J'allois brunir encor la lugubre peinture  
 Du déclin affligeant de la Littérature ,  
 Et , dans un même sac , envoyer du R.... (\*) ,  
 Ses décès & Richard , aux Comédiens de bois ;  
 Quand l'essain des beautés qui parent l'Elisée ,  
 Nous fait , par ses hérauts , annoncer Colisée ,  
 On se leve , on accourt ; je suis de loin leurs pas ,  
 A travers des bosquets de myrte , de lilas ,  
 Où libre & recueilli , sans table ni pupitre ,  
 Je griffonne à l'écart cette instructive Epitre .  
 Puisse des sombres bords la rigoureuse loi  
 Imprimer , dans mon cœur , un salutaire effroi ,  
 Ton article , apperçu sur le livre de vie ,  
 M'offre , de bien des traits , ta mémoire ternie ,  
 Docile à mes leçons , frappé de mes dangers ,  
 Renonce , il en est temps , aux extraits mensongers ;  
 Tu vois où m'ont conduit le fiel & la satire ,  
 Des champs de l'Elisée ils m'ont failli proscrire .  
 Si j'entrepris en vain d'humaniser Minos ,  
 Qu'attendre en ta faveur de tes maigres Héros ?  
 Tes tragiques lauriers sont de foibles égides :  
 Dusses-tu renforcer Vasa , des (\*\*) Barmécides ;

(\*) Connu par des contes & des chansons , prit tout  
 un coup l'effor , & chauffa le cothurne . Il composa  
 des Décius François , Richard III , pieces rivales d'Egyp-  
 tes & des Héraclides . Suivant ensuite , vers le temple  
 de la gloire , la même marche & la même gradation que  
 l'auteur du Silvain , il quitta Melpomene , pour étaler  
 pompeusement à l'Opéra bouffon les mariages Samnites ,  
 la bataille d'Ivry , la Réduction de Paris , &c. &c.

(\*\*) Nouvelle production de.... On a trouvé dans cette  
 piece de Tragédie de mauvaises parodies de plusieurs  
 Tome VI. S

Des pinceaux de Corneille osé profanateur,  
 Et des traits de Cinna mesquin imitateur,  
 Sur les bords du Cocite, il te faudroit en rade  
 Pour expiation faire la Milliade (\*)  
 Songe par quel traité possesseur d'un Journal  
 On t'a vu dès sa source empestier le canal;  
 Veux-tu de cette tache imprimée à ta gloire  
 Jusques dans sa naissance étouffer la mémoire?  
 Dans un chemin trompeur suis les pas de Querlon:  
 Ne sois plus le Séjan de la Cour d'Apollon:  
 Fais oublier tes torts à l'exemple d'Auguste,  
 Sur un Trône usurpé, deviens clément & juste:  
 Dans le Fevre & Champfort vois au moins res égaux;  
 De Zulime & d'Othon, respecte les défauts;  
 Et fuyant les excès où t'emporte l'envie,  
 D'une critique sage éclaire le génie.  
 Zoile impénitent, où seroit ton pardon?  
 Convaincs-toi bien sur-tout, Auteur de Pharamond,  
 Quels que soient les honneurs qu'au Louvre on te défere,  
 Que tu n'es que La Harpe, & que j'étois Voltaire.  
 Prête l'oreille aux cris des C...., des G....,  
 Eclairant le public sur mes larcins divers :

endroits de Cinna; quelques beaux vers en très-méchante  
 compagnie; on a vu des situations susceptibles de char-  
 leur & d'intérêt, se résoudre en glace & en déclama-  
 tions, &c. &c.... On a reconnu à tous ces traits M. de  
 la H...., ainsi qu'à sa manière de se prodiguer des épi-  
 ges dans le Mercure qu'il compose, & chacun a chanté

*Toujours, toujours, il est toujours le même.*

(\*) Révolution de mille ans. On a cru pouvoir en  
 faire la milliade, comme on dit faire la quarantaine. Vol-  
 gile faisoit absoudre les ombres après cent ans (*centum  
 erant annos*). On a voulu ici proportionner la peine  
 la gravité du délit & à la qualité du délinquant.

(\*) L  
 venin se  
 du jour  
 velle la  
 & Zaire  
 Lucile ch

(\*\*) L  
 propos  
 Du viv  
 Colletet r

Les  
 Coll

A m'ôter Mahomet ne pouvant pas prétendre ;  
 Ils divisent Mérope , ils s'efforcent de rendre  
 (\*) Alzire à P... Zaire à Makarti...  
 Ah ! s'ils rendent aussi le Warwick à Kéli... (\*\*)  
 Du plumage du paon si comme Mascarille,  
 Aux yeux de tout Paris leur soin te déshabille :  
 Quel revers foudroyant pour toute ta maison !  
 J'entends encore Faublas atteinte de poison ,  
 Prononcer tristement à son heure dernière ,  
 C'en est fait , Menzicoff , nous n'avons plus de frère.

*De Versailles, le 26 Août 1778.*

Le Parlement de Rouen résiste , avec la plus grande vigueur , à la déclaration que M. Necker a fait rendre sur la perception des vingtièmes. Les remontrances qu'il a arrêtées sont d'une énergie peu ordinaire.

Le Roi entra dernièrement chez son auguste épouse , en disant : *voilà que la mort d'un pensionnaire sur ma cassette me rend héritier de douze mille livres de rente. — Laisse-t-il des enfans , re-*

---

(\*) L'envie seule a pu accréditer de pareils bruits. Son venin se répand par-tout. Il n'est point jusqu'au Mevius du jour , qui par ses observations sur Zulime ne renouvelle la fable de la lime & du serpent. Au reste , Alzire & Zaire n'auroient qu'à se féliciter d'avoir été comme Lucile changées en nourrice.

(\*\*) L'auteur des trois siècles a parlé de ce pere Kéli propos de Warwick.

Du vivant de Colletet sa servante fit d'assez bons vers ; Colletet mourut , la verve de Manon s'anéantit.

Les Oracles ont cessé ,

Colletet est trépassé.



prit vivement la Reine ? — Oui. — Ce sont donc eux qui hériteront. — Vous avez raison, repartit le Monarque, & il partit sur le champ pour en donner l'ordre.

*De Versailles, le 30 Août 1778.*

LE Roi a congédié assez durement la députation du Parlement de Rouen. S. M. a témoigné la volonté d'être obéie, & un vif mécontentement de ce que cette Cour s'est permis de faire l'application de loix très-sages à des principes abusifs qui sentent l'amour de l'indépendance.

*De Paris, le premier Septembre 1778.*

LA piece de *Barmécides* est imprimée, & l'on distribue en même temps une édition très-élégante des œuvres de M. de la Harpe, en 6 vol. 8vo.

Avant que de vous parler de toutes ces belles choses, je dois vous donner cette épigramme qui a précédé la première représentation des *Barmécides*.

Tu vas accroître le renom  
Des grands auteurs bernés en France.  
Le sifflet attendoit Pradon :  
Pour toi, la Harpe, il te devance.

Quel fardeau me suis-je imposé de vouloir lire cette prétendue tragédie, pour vous en rendre compte ! Comme le style est sec &

commun ! Comme tout est froid & découfu ! Ce qui est inconcevable , c'est le ton que prend l'auteur dans une épître dédicatoire à M. le Comte de Schowalow. Comme il parle avec mépris du public ! On croiroit voir l'auteur d'*Athalie* qui parle de *Vifé* ou de l'Abbé d'*Aubignac*. M. de la Harpe ne parle de sa tragédie qu'avec la plus profonde estime. Il en fait sentir toutes les beautés que le public n'a pas voulu voir à la représentation.

Cette épître sert en même temps de préface. Vous trouverez peut-être singulier que l'auteur, qui a passé sa vie à se moquer des préfaces, en fasse une si longue & si ennuyeuse. Après les complimens d'usage adressés au Seigneur, à qui la piece est dédiée, M. de la Harpe entre en matière. Il donne un abrégé de l'histoire qui lui a fourni le sujet de sa tragédie. Ce morceau mérite d'être rapporté. Il contient une anecdote curieuse, & mille fois plus intéressante que la piece qu'il a produite. Le voici.

» La famille des Barmécides est célèbre dans l'histoire de l'Orient. Giasar, le Barmécide ou fils de Barmec, étoit Visir du Calife Aaron Rachid, l'un des plus illustres Souverains de son temps, & celui qui contribua le plus, ainsi que son fils Almamon, au progrès des lettres chez les Arabes. Aaron aimoit beaucoup Barmécide, & jouissoit avec plaisir des agrémens qu'il trouvoit dans la société de ce ministre. Il avoit une sœur très-aimable, près de qui il passoit les momens que lui laissoit le soin des affaires publiques. Ces deux person-

nes étoient ce qu'il aimoit le mieux ; il eut  
 voulu les réunir auprès de lui , & goûter à  
 la fois les douceurs de leur commerce , & le  
 plaisir de rassembler , près de son trône , ce  
 qu'il avoit de plus cher ; mais les mœurs de  
 son pays ne permettoient pas que Barmécide  
 pût paroître devant la sœur du Calife. Pour  
 lever cet obstacle , il prit le parti de la lui  
 donner en mariage , mais comme il se faisoit  
 un point de religion , qu'aucun sujet ne mêlât  
 son sang à celui d'Ali , qui étoit sacré chez les  
 Arabes , il exigea de Barmécide de n'user ja-  
 mais des droits du mariage , Barmécide s'y  
 engagea , il n'avoit pas encore vu l'épouse  
 qu'on lui destinoit. Quand il la connut , son  
 cœur réclama contre l'engagement qu'il avoit  
 pris. Il le trouva cruel & injuste. L'amour &  
 la nature lui parurent des droits plus sacrés  
 que sa promesse ; mais malheureusement il ne  
 put cacher les suites d'un commerce d'autant  
 plus délicieux peut-être , qu'il étoit secret &  
 défendu. Le Calife , quoique rempli d'ailleurs  
 d'excellentes qualités , étoit d'un caractère vio-  
 lent , porté à la colere & à la vengeance , &  
 l'habitude du pouvoir suprême ne lui avoit  
 pas appris à réprimer ses mouvemens. Il con-  
 damna Barmécide à la mort , & suivant l'abo-  
 minable usage , trop commun dans les Etats  
 despotiques , il enveloppa la famille entière  
 dans la proscription. L'Officier , chargé de cet  
 ordre barbare , vint l'annoncer à Barmécide.  
 Le Ministre , qui connoissoit le caractère im-  
 pétueux du Calife , & qui le croyoit capable  
 d'un retour sur lui-même , s'imagina qu'il pou-

voit encore lui rester un moyen de sauver sa vie. « *Va*, dit-il à l'Officier, *va dire au Calife que tu as exécuté ses ordres, & que Barmécide est mort. Peut-être le moment de la colere sera passé, & aura fait place à celui du repentir. S'il se reproche sa barbarie envers un sujet qu'il a tant aimé, tu auras à ses yeux le mérite d'avoir prévu ses remords, & de lui avoir épargné un crime, tu lui diras que Barmécide est vivant. Si au contraire il m'a condamné sans retour, s'il te demande ma tête, viens la chercher ; elle est prête.* L'Arabe consentit à tout. Il se présenta devant le Calife, & lui annonça que son Ministre n'étoit plus. L'implacable Aaron demande sa tête. L'Officier alors va la chercher & l'apporte aux pieds du Calife. Quarante Barmécides furent égor-gés, & l'épouse de cet infortuné favori, enfermée dans une étroite prison, y succomba bientôt à ses chagrins. »

Je ne fais si je me trompe, mais je crois que sans trop s'éloigner de ce sujet, il y avoit de quoi bâtir une fable très-intéressante & propre à produire de grands mouvemens, & il y a de la mal-adresse à M. de la Harpe de la rapporter à la tête de sa piece.

Permettez encore que je vous raconte ces deux anecdotes, l'une tirée de l'histoire des Barmécides & citée par M. de la Harpe, & l'autre concernant cet historien lui-même.

» Un Poëte Arabe, qui avoit eu part aux bienfaits de Barmécide, vint s'asseoir à la porte du palais d'Aaron, & chanta des vers qu'il avoit faits à la louange de son bienfaiteur. J'oubliois de vous dire que le Calife s'étant

repenti de la mort du Visir , avoit défendu de prononcer devant lui le nom de Barmécide. Aaron étoit à table. Il ordonna qu'on fit venir le poëte devant lui, & lui demanda pourquoi il osoit contrevenir à ses ordres ? *Seigneur , répondit l'Arabe , le Roi des Rois est bien puissant ; mais il y a quelque chose de plus puissant. — Eh quoi ! dit le Calife étonné. Les bienfaits , répond le Poëte. Aaron fut frappé de cette repartie. Il prit une très-belle coupe d'or qui étoit sur la table & la donna au Poëte. Puisque tu es si reconnoissant , lui dit-il , c'est moi que tu dois chanter à présent. Aaron est devenu ton bienfaiteur ; mets son nom à la place de celui de Barmécide. L'Arabe en prenant le vase leva les mains au Ciel , O Barmécide ! s'écria-t-il , comment veut-on que je t'oublie ? voilà encore un présent que je te dois. » L'historien ajoute : Je ne connois rien au-dessus de cette réponse.*

L'autre anecdote vous prouvera que tous les poëtes ou soi-disant tels ne sont pas aussi reconnoissans. Il y a quelques années que le fameux critique s'avisa de faire des commentaires sur les œuvres de M. de Voltaire , & particulièrement sur son théâtre. Il vendit ce manuscrit à un Libraire ; mais la précaution que le critique prit vous fera juger que le Poëte étoit jugé assez sévèrement. Il exigea du Libraire par écrit , que cet ouvrage ne paroîtroit qu'après la mort du Patriarche. Le Libraire eut besoin d'argent & revendit le manuscrit en question à un de ses confrères , sous la même condition de ne le faire imprimer que lorsqu'on n'auroit plus rien à crain-



dre ni à espérer de celui qu'on *flagornoit* publiquement, & qu'on déchiroit en secret. Aujourd'hui que la mort a frappé l'homme immortel, le Libraire possesseur du manuscrit a voulu en faire usage; mais le fameux critique ayant vu que quelques petits traits lancés imprudemment contre son pere, son ami, son maître & son bienfaiteur, avoient indigné les honnêtes gens & enfanté deux lettres délicieuses que vous avez lues; se doutant bien que cet autre tour acheveroit de le perdre, il a voulu ravoit son manuscrit; mais le Libraire ne veut point s'en dessaisir qu'il ne soit remboursé de la somme qu'il en a donnée. M. de la Harpe voudroit que par égard pour ses grands talens, on le lui remit pour rien: or les marchands ne font point de ces sortes de marchés, ainsi je ne fais ce qui en arrivera.

Je ne vous rendrai, Monsieur, qu'un compte succinct de la collection volumineuse des œuvres de ce fameux critique. Le premier volume contient la tragédie de *Varvick*, que vous connoissez peut-être, & qui devoit le succès qu'elle a eu autrefois aux talens de le Kain, le drame de *Mélanie* & un drame nouveau qui a pour titre *Barnevelt*. Le reste du volume est rempli par des dissertations sur la tragédie grecque & sur le théâtre de Sakespear. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce volume, ce sont les préfaces, rien n'est si ridicule. Quand l'auteur auroit voulu se faire moquer de lui il n'auroit pas réussi plus heureusement. S'il parle de *Varvick*, c'est une tragédie qui a eu

le plus grand succès sur tous les Théâtres, qui a été traduite dans toutes les langues. S'il est question de *Mélanie*, il ne manque point de rapporter un mot d'une lettre de M. de Voltaire par laquelle il mandoit à un de ses amis, *Mélanie attendue de l'Europe*. Le Patriarche de Ferney n'auroit pas dit la même chose de l'Emile de Rousseau, d'un ouvrage de Buffon, de la Métromanie, &c. On connoissoit assez son caractère pour savoir qu'il ne louoit, ne prônoit que ceux qu'il ne craignoit pas. Quant au Barnevelt imité du drame Anglois, c'est bien sans contredit la piece la plus froide, la plus détestable qu'on ait encore vue. On se ressouvient du mot célèbre de Mlle. d'Espingasse après en avoir entendu la lecture; je viens de la Greve, disoit-elle, & je n'ai pas seulement été émue.

La versification répond parfaitement à l'exécution du plan. Dans un monologue où Barnevelt est prêt à assassiner son oncle, l'auteur lui fait dire,

Pourquoi venir ici ? Dieu, qu'est-ce qui m'amene ?  
A chaque pas, il semble à mes sens effrayés,  
Que la terre s'ébranle & s'ouvre sous mes pieds.  
Je me crois poursuivi par toute la nature.  
Je m'entends appeller meurtrier & parjure,  
Assassin, parricide. Il est vrai, je le suis, &c.

Les autres volumes contiennent tous ces poèmes & ces discours qui ont transporté l'Académie & ennuyé le public. Je vous ci-

terai pourtant un joli madrigal. Il est adressé à une femme :

Vos yeux sont beaux, & votre esprit est sage ;

L'amour le raconte en tous lieux.

Ce que l'amour publie est quelquefois douteux ,

Mais l'amitié joint son suffrage ;

Quand ils s'accordent tous les deux ,

Il faut croire leur témoignage.

D'un jeune amant des arts, éloigné de vos yeux ,

Ce tribut hasardé vous surprendra peut-être.

Vous ressemblez en tout aux dieux

Qu'on adore sans les connoître.

Après cela, le meilleur du recueil c'est le papier blanc, & il n'y en a pas mal.

Je ne veux point finir cet article sans vous raconter une espièglerie assez gaie. Un *Monsieur* se promenoit dernièrement dans le bois de Boulogne avec plusieurs jolies femmes très-élégantes. Un homme les aborde en leur présentant des cannes d'une nouvelle espèce, & en leur demandant si elles vouloient en acheter. C'étoit un gros bâton d'épine bien noueux, surmonté d'une petite pomme d'ivoire. Le marchand dit que ce sont des cannes à la *Barmécide*. On lui demande pourquoi ? — Vous voyez bien, dit-il, cette pomme d'ivoire ; donnez-vous, Mesdames, la peine de la tourner. Les Dames la dévotent & trouvent dessous un fort joli petit sifflet. Toute la compagnie eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Le *Monsieur* qui étoit là ne rioit pas du tout : devinez pourquoi ? c'est que c'étoit l'auteur des *Barmécides* lui-même.

M. Luneau de Boisjermain vient de perdre le procès qu'il avoit depuis dix ans contre les Libraires de l'Encyclopédie. Il avoit mis dans le plus grand jour les manœuvres odieuses que ces pirates avoient employées pour faire payer aux souscripteurs 984 livres l'ouvrage qu'ils s'étoient engagés de fournir pour 280 livres, suivant le *Prospectus* qu'ils firent distribuer dans le public en 1750. Il avoit même prétendu démontrer leurs fripponneries d'après leurs livres de recette & de dépense qu'il étoit parvenu à se faire communiquer. Un grand nombre de souscripteurs, frappés du jour lumineux qu'il avoit répandu sur ces ténèbres d'iniquité, ont ouvert les yeux, & indignés d'avoir été dupes de ces marchands de livres, sont intervenus au procès & se sont joints à la demande en restitution qu'avoit formée M. Luneau de Boisjermain ; mais par un arrêt du Parlement qui vient d'être prononcé, M. Luneau & ceux qui se sont joints à lui ont été déboutés de leur demande & condamnés aux dépens, &c. Ce jugement a étonné, pour ne pas dire plus, toutes les personnes instruites de ce procès. Aussi l'on vient de m'assurer que les parties condamnées se proposent incessamment d'en appeler au Conseil d'Etat & de s'y pourvoir en cassation.

*De Paris , le 8 Septembre 1778.*

J'AI oublié de vous parler du peu de succès qu'avoit eu cette année le panégyrique de St. Louis prononcé dans la chapelle du Lou-

vré devant l'Académie françoise. On n'en a guere entendu de plus mauvais. Le prédicateur se nomme l'*Abbé Gibelin*. Ce qui a fait dire très-plaisamment que l'auditoire avoit été Guelphe.

Les assemblées de M. de la Blancherie se continuent avec le même succès ; les gens de lettres, les artistes, les étrangers s'y rendent en foule. Chaque artiste s'empresse à y exposer tout ce que les arts peuvent produire de plus curieux. Parmi ces chef-d'œuvres, on distingue un orgue qui par le moyen d'un ressort joue tout seul douze airs de suite avec les accompagnemens. On y admire sur-tout un buste de notre charmante Reine, modelé en carton. De tous les portraits de cette Souveraine, c'est sans contredit le plus ressemblant ; il est bon de remarquer que ce buste réunit les couleurs du pastel & la forme du marbre. On croit voir l'original qu'il représente, & sur le piédestal richement orné du buste de notre adorable Reine, on lit ce quatrain de M. Blin de Sainmore.

Dans ce buste fidele Antoinette respire,  
Je ne suis pas surpris qu'avec de tels attraits ;  
Elle ait soumis à son empire,  
Et le Monarque & les Sujets.

Le 25<sup>e</sup> du mois dernier l'Académie françoise a tenu une séance publique dans laquelle elle a déclaré que, peu satisfaite des ouvrages qu'on avoit envoyés au concours, elle s'est déterminée à remettre le prix qu'elle devoit



adjuger à l'année prochaine ; M. d'Alembert a lu l'éloge de Crébillon qui , comme on l'a fort bien remarqué , n'est qu'une satire de Crébillon doublée de l'éloge de Voltaire. Ce morceau renferme cependant plusieurs vues très-fines & un grand nombre d'affertions fausses. L'Académie ensuite a proposé aux poètes pour le sujet du prix remis l'*Eloge de Voltaire*. Elle exige que la piece ait au moins deux cens vers. Indépendamment de la difficulté de faire en vers ce qui est plutôt le sujet d'une dissertation , comment peut-on traiter une pareille matiere avec toute la liberté qu'elle demande , lorsqu'à chaque pas on craint la sévérité du Gouvernement ? voulez-vous , Monsieur , que je vous dise d'avance à quel ouvrage on accordera le prix ? ce sera à celui , non pas qui louera le mieux , mais qui louera le plus. Un particulier , qu'on soupçonne être M. d'Alembert , a joint 600 liv. aux 600 liv. qui composent ordinairement le prix ; ainsi la médaille de l'année prochaine sera de la valeur de 1200 livres. J'oubliois de vous dire que parmi les concurrens de cette année , l'Académie a distingué avec éloge la traduction en vers du commencement du seizième livre de l'Illiade , par M. Loeillard , jeune Américain de dix-huit ans. Malgré la négligence extrême & l'espece de dédain avec lesquels M. de la Harpe a lu les fragmens de cet ouvrage , les connoisseurs ont cru y appercevoir un talent distingué pour la versification.

Les représentations que les gens de lettres & sur-tout l'Académie ont faites au Roi sur

les nouveaux Réglemens concernant la Librairie, ont déterminé S. M. à modifier quelques articles qui avoient paru un peu trop défavantageux aux lettres. Les Auteurs auront dorénavant le droit de févir contre les Imprimeurs, Libraires & Colporteurs qui imprimeront ou débiteront les contrefaçons de leurs ouvrages, par la voie d'appel & d'informations, avec les mêmes peines & amendes contre les contrevenans que ci-devant. Par ce moyen, les Libraires, surpris en fraude, n'auront plus aucune porte pour échapper à la rigueur des Ordonnances. Le Roi a encore expliqué l'article où il est question de la cession des Auteurs aux Libraires. L'arrangement que les gens de lettres prendront avec les Libraires, chargés de la vente d'une édition imprimée de leurs ouvrages, ne sera point réputé pour une cession de leurs droits, & l'ouvrage appartiendra toujours à l'Auteur ou à ses représentans.

Si vous cherchez dans un Roman des aventures extraordinaires & surprenantes, des caracteres gigantesques, des sentimens exagérés, un style à prétention, ne lisez pas *la Correspondance d'un jeune Militaire ou Mémoires du Marquis de Lusigny & d'Hortense de St. Just*. Mais si vous n'y voulez trouver qu'un plan suivi, une marche simple, un intérêt doux, des sentimens vrais, des caracteres pris dans la nature, un style pur & attachant, lisez, Monsieur, & relisez même ce Roman, vous y verrez une peinture fidelle de ce qui se passe dans les sociétés, dans les régimens;

vous y reconnoîtrez un mérite bien rare dans ce siècle, c'est un éloignement marqué pour le faste de philosophie tant à la mode aujourd'hui, pour cette artillerie fatigante du bel esprit moderne & pour les efforts convulsifs qui décelent la sécheresse & l'impuissance de nos écrivains. Vous y reconnoîtrez sur-tout avec plaisir un talent vrai, simple, naturel, une ame honnête, un cœur sensible dans l'auteur de cette production, & les larmes que vous répandrez mettront le comble à l'opinion avantageuse que vous aurez conçue & de l'homme & de l'ouvrage.

Voici une épigramme qu'on vient de m'apporter, elle me semble bien tournée.

Quand la nature en ses heureux instans,  
A bien voulu nous donner un grand homme;  
Las, n'espérons ses faveurs de long-temps.  
Quand elle dort, c'est d'un assez bon somme.  
Est-ce fatigue, humeur? nous l'ignorons.  
Car son défaut fut toujours de se taire.  
Elle nous fait coup sur coup des Frérons,  
Et dans mille ans forme à peine un Voltaire.

Tout le monde connoît l'acharnement avec lequel M. de Voltaire a cherché à dénigrer le mérite de Shakespear. On sait aussi comme il a été bravement secondé dans ce projet par son Lieutenant, le rédacteur du *Mercur*. On m'a rapporté, à ce sujet, une conversation entre M. de Voltaire & M. Diderot qui mérite d'être recueillie dans votre Correspondance. Ces deux hommes singuliers dispuoient en-

semble sur les ouvrages du tragique anglois. Voltaire étoit soigneux de ne montrer que les défauts de ses tragédies en rapprochant malignement tous les endroits défectueux qui, comme on fait, sont en assez grand nombre. M. Diderot défendoit avec chaleur le Poète Anglois, en accumulant les traits de génie qu'on y admire. — Je ne vous comprends pas, dit Voltaire avec humeur, vous autres, vous êtes engoués de ce farceur-là. Je suis même persuadé que sans balancer vous lui donnez la préférence sur tout ce que nous avons produit dans le même genre. — Non, Monsieur, reprit Diderot, je ne suis pas assez injuste pour comparer l'Apollon de Bellevedere au St. Christophe de Notre-Dame. (\*) Mais vous conviendrez au moins avec moi que malgré tous ses défauts, ce colosse gothique a quelque chose de vénérable & d'imposant. — Pourrez-vous me dire, interrompit Madame Denis qui étoit présente, le nom de l'ouvrier qui a produit ce monument? — Je n'en fais rien, répondit Diderot après avoir cherché quelque temps, mais, ajouta-t-il, c'est un maçon, Madame. — Oh oui, c'est un maçon, poursuivit Voltaire, un maçon est fort bien dit. — Oui, Monsieur, repartit Diderot, ce n'est qu'un maçon : mais les plus grands hommes peuvent passer entre les jambes de son colosse. — Cette réponse vous paroît sans doute

---

(\*) Statue colossale qu'on remarque à l'entrée de l'Eglise de Notre-Dame la Métropolitaine de Paris.



vigoureuse & pleine de sens. Aussi Voltaire ne fut-il pas excessivement content de Diderot.

Les Comédiens françois nous ont donné une première représentation de *l'Impatient*, comédie en un acte & en vers. L'Auteur est un Marseillois dont le nom est encore inconnu dans la république des lettres. Nous avons déjà eu deux comédies sous le même titre; la première de *Boiffi* en cinq actes entièrement oubliée & la seconde de Poinfinet, en un acte, dont on ne se souvient pas davantage. La nouvelle a eu très-peu de succès. Le caractère principal est manqué. C'est plus souvent un étourdi, un brusque, un emporté, qu'un impatient. La difficulté de ce sujet, Monsieur, étoit de saisir la nuance juste qui distingue ce caractère.

Entr'autres défauts en voici un essentiel; c'est la mal-adresse qu'a eue l'Auteur de placer son principal personnage dans des positions qui ne varient point. On ne lui oppose jamais que des acteurs impatientans. Par exemple, il aime une jeune personne dont il est aimé malgré ses fréquentes incartades. Le pere de cette fille a un procès sur le point d'être jugé. Le vieillard prie son prétendu gendre de s'intéresser à son procès & de le recommander à un de ses oncles, Président & l'un des Juges. Pour l'instruire de cette affaire, il ne nomme pas un personnage qui figure dans cette procédure, sans faire son portrait, sans raconter son histoire & même celle de sa famille, & tout cela d'une manière si longue, si traînante, que le spectateur même fait souvent le rôle d'imp-



tient. Ensuite ce jeune homme veut donner son portrait à sa maîtresse, & il a à faire à un peintre qui, tout en le peignant, lui tient les propos les plus fades & les plus insupportables. Depuis le commencement jusqu'à la fin il est toujours dans la même situation, de sorte qu'on peut dire que c'est moins l'*impatient* que l'*impatiente*. La pièce en général est très-faiblement écrite. On y voit un homme peu exercé dans l'art d'écrire en vers. Cependant on y rencontre par-ci par-là, de fort jolis traits. Je ne m'en rappelle qu'un seul qui certainement n'est pas le moins comique : c'est dans la scène entre l'*impatient* & son peintre. Vous jugez bien que le premier ne se tient pas long-temps dans l'attitude nécessaire pour être peint. Après s'être bien agité, il demande au peintre où il en est. Celui-ci répond qu'il fait les yeux. Bientôt l'*impatient* recommence ses interrogations & ses vivacités. *Mon Dieu*, dit-il au peintre, *vous ne finissez pas. Encore des yeux ! Eh ! mais, Monsieur, combien m'en faites-vous donc ?* ce trait de caractère est plaisant. Aussi a-t-il été fort applaudi.

Voici des vers de notre antique muse Limonadiere dont je vous ai parlé quelquefois.

## A LA REINE SUR SA GROSSESSE,

EN 1778.

Sans avoir consulté Sybille,  
Du hasard devinant la loi,  
A la Mere de notre Roi,  
Je prédis, sans trop être habile,

Prince qui vint à point nommé :  
 Ce fut fête que j'ai chômé.  
 Trop heureuse de vivre encore ,  
 Pour vous voir un même destin ,  
 J'ose vous prédire un Dauphin ,  
 Et le soleil avant l'aurore.  
 Mais si dans ce que j'ignore ,  
 Je me trompois contre mes vœux ,  
 Mes yeux verront l'aurore éclore  
 Avant le soleil, comme aux Cieux.

*Fin du Tome sixieme.*

A LA REINE SUR SA GROSSESSE